N° 574 33e Année. Tome CLVI 15 Mai 1922

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT CINQUANTE-SIXIÈME

15 Mai - 15 Juin 1922

15 Mai - 15 Juin 1922 Tome CLVI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXII



LA PAIX ET LA GUERRE

DANS

L'ŒUVRE D'ERCKMANN-CHATRIAN

—

Des deux auteurs qui chantèrent l'Alsace en tant d'œuvres dont se récréa notre jeunesse, et qui plaisent encore à l'âge mûr, l'un, Emile Erckmann, naquit à Phalsbourg le 21 mai 1822. La mode étant aux centenaires, il nous a paru que celui-là pouvait être occasion à une brève étude des plus populaires de ces romans qui ont pour titres : *l'Ami Fritz, la Taverne du Jambon de Mayence, l'Histoire d'un Homme du Peuple, l'Histoire d'un Paysan, le Conscrit de* 1813, *Waterloo*, etc. Erckmann et Chatrian n'ont pas été gâtés par la grande critique ; je crois, je démontrerai, que le caractère vigoureusement démocratique de leur œuvre n'était pas de nature à leur valoir les honneurs des salons académiques, et je ne connais qu'un seul de leurs romans auquel la haute bibliophilie ait accordé cette attention qui se marque par l'impression de luxe et l'illustration d'art : c'est *l'Ami Fritz*, publié par l'éditeur parisien Conard, il y a quelque dix ans. Cependant, Erckmann et Chatrian ont compté parmi les auteurs les plus lus au siècle dernier, et ils le sont encore ; je crois même qu'ils ne seront pas dédaignés de nos arrière-neveux. Ainsi passent à une postérité relative certaines œuvres qui ne sont point des chefs-

d'œuvre, mais qui acquièrent une relative « durabilité » par un ensemble de qualités foncières ressortissant au bon sens, à la simplicité, à la vérité.

Le défaut de place me fait négliger une étude biographique qui d'ailleurs, hormis la brouille qui mit le point final et douloureux à l'association littéraire entre Erckmann et Chatrian, aurait offert peu d'intérêt. J'ai préféré faire d'un seul centenaire un double hommage à une si longue collaboration et rechercher où fut l'unité de l'œuvre commune. Je crois qu'on voudra bien la discerner dans l'antithèse à laquelle ils se sont complu, dans ce clair-obscur qui opposa, sous leur crayon, les joies un peu grasses de la paix et les maux de la guerre. De là le titre donné à ces pages.

I

LES JOIES DE LA PAIX :
« L'AMI FRITZ », « LA TAVERNE DU JAMBON DE MAYENCE », « L'HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE »

On a dit d'Erckmann et Chatrian qu'ils avaient été les chantres des jouissances vulgaires, celles de la table ; je veux faire la part belle à leurs détracteurs ; je veux m'arrêter surtout à leurs œuvres de paix qui justifieraient ce reproche.

Qu'est Fritz Kobus, « l'ami Fritz » ? Un gourmand, un épicurien ? Sans doute. Et cependant vous l'aimez ; pourquoi ? Parce que, — et il est, à cet égard, le mieux modelé des personnages d'Erckmann-Chatrian, — parce qu'il est sensible de toute façon. Matérialiste, oui ; sa guenille lui est chère. Mais aussi, quel bon cœur ! Vous le voyez, ce soir de Noël, prenant sa chope à la brasserie du Grand-Cerf, alors qu'il y a trois pieds de neige au dehors, et qu'entre le bohémien, qui se met à jouer du violon d'un air si mélancolique « qu'il semble que c'est

comme un rayon de soleil à travers les nuages gris de l'hiver ». Et, dans l'ombre, près de la porte, voici le wachtmann Foux, « avec sa tête de loup à l'affût, les oreilles droites, le museau pointu, les yeux luisants, sûr que les papiers de l'errant ne sont pas en règle... C'est alors que Fritz Kobus, notable de Hunebourg, s'avance vers le pauvre diable : « Je te retiens pour cette nuit ; arrive ! » Ils sortent, et plus d'un pense : « Ce Kobus est fou d'aller bras dessus bras dessous avec un bohémien ; c'est un grand original. » Arrivé dans sa maison, cet original fait asseoir l'autre à sa table, puis, les verres remplis, s'écrie : « A la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le véritable Dieu des bons cœurs ! » Nous commençons à comprendre pourquoi Fritz méritera d'être « l'ami Fritz ». Et puis, — autre caractère de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, qui fleure bon la poésie des simples, — Fritz est poète, mon Dieu oui ! Tout le printemps n'est-il pas dans ce matin d'avril, où vient le tirer de son sommeil l'archet d'un violon ? Il respire à peine pour mieux entendre. Le bohémien est là, qui accourt l'embrasser :

C'est moi, Kobus, c'est moi, ton vieil ami ! Je te reviens avec le printemps, avec le beau soleil. Ecoute, Kobus, les abeilles bourdonnent autour des premières fleurs, les premières feuilles murmurent, la première alouette gazouille dans le ciel bleu, la première caille court dans les sillons. Maintenant, Kobus, les misères de l'hiver sont oubliées. Maintenant, je vais encore courir de village en village joyeusement, dans la poussière des chemins, ou sous la pluie battante des orages. Mais je n'ai pas voulu passer sans te voir, Kobus ; je viens te chanter mon chant d'amour, mon premier salut au printemps.

Voulez-vous suivre maintenant Fritz dans sa tournée avec le percepteur Hâan, lorsqu'il essaie d'engourdir son amour naissant pour Suzel ? Voyez-le payer pour la grand'mère pauvre de cette fillette de seize ans qui « se tient les yeux baissés, pâle et frêle, sa robe de toile grise

recouverte de grosses pièces s'affaissant entre les hanches». C'est un tableautin de Dickens. Enfin, cette scène où le vieux rebbe David, grand marieur devant l'Eternel, vient emprunter à Fritz la dot de la fiancée : « Soit, mais alors on comptera cinq pour cent d'intérêts, cette fois ! » Et le rebbe libelle le billet :

Halte ! s'écrie alors Fritz, vieux posché-isroël, halte ! — Tu en veux six ? demande David. — Ni six ni cinq ! Est-ce que nous ne sommes pas de vieux amis ? Mais tu ne comprends rien à la plaisanterie ; il faut toujours être grave avec toi comme un âne qu'on étrille.

Bref, Fritz Kobus est un brave homme.

Erckmann et Chatrian, comme Dickens, aiment camper des personnages sympathiques, et c'est par là qu'ils sont des écrivains populaires. Je concède que les délicats puissent regretter que l'ami Fritz n'ait pas d'autre bibliothèque que les rayons de « sa vieille cave bien sèche, aux murs couverts de salpêtre brillant comme le cristal, éclairée de deux lucarnes bleues qui donnent sur la place des Acacias », et qu'on ne puisse épeler d'autres titres de volumes, sur ses tablettes, que ce « Gleiszeller » de huit ans, ce « Steinberg » de onze, ce « Forsheimer de l'année dernière, collé au blanc d'œuf... » Ce sont là ses seules éditions originales, en effet. Mais n'oubliez pas que Fritz est du terroir, et que ce qui caractérise les figures d'Erckmann-Chatrian, c'est la vérité.

Fritz est un épicurien relativement délicat ; il a le visage fleuri. Nous allons voir une trogne rubiconde, à la Téniers, surmontant ce coffre à goinfrerie qu'est l'honnête Sébaldus Dick, propriétaire, à Bergzabern, de la taverne du « Jambon de Mayence ».

Je ne suis pas sûr que *la Taverne du Jambon de Mayence* ne soit pas une manière de petit chef-d'œuvre. Le style de cette kermesse d'auberge a les tons colorés et chauds d'une toile flamande. Quel relief dans cette description :

La taverne du *Jambon de Mayence* est située au fond de l'an-

tique cour des Trabans, où l'on entre par une porte cochère, en face de la fontaine Saint-Sylvestre. La large toiture plate descend à quinze ou vingt pieds du sol ; une file de hautes fenêtres étroites, à petites vitres rondes, donnent du jour à l'intérieur et s'ouvrent sur la grande cour. De ces fenêtres, on voit, à droite, le jeu de quilles qui longe les murs décrépits de la vieille synagogue ; à gauche, par-dessus les échoppes d'une foule de chaudronniers, de savetiers, de vanniers et autres gens de cette espèce,on découvre les pignons innombrables de la ville,avec leurs sculptures gothiques, leurs dentelures, leurs gargouilles, leurs girouettes bizarres et leurs nids de cigognes ; la flèche de granit rouge de l'ancienne cathédrale quiperce les nuages et, plus loin, la côte de Framkentha, couverte de vignes qui s'élèvent, d'étage en étage, jusqu'au sommet de la montagne. Tout est lumière là-haut, et quand, du fond de la cour sombre, on regarde les vignerons, la houe sur l'épaule, grimper les sentiers arides entre les vignes, ou les jeunes filles en petite jupe, les jambes nues, traîner leurs ânes chargés de fumier, de terrasse en terrasse, jusqu'à la cime des airs, vos yeux en sont éblouis. Du haut de la côte, la cour lointaine, au milieu de ses vieilles bâtisses, produit l'effet d'une citerne; pourtant le soleil y descend aussi, tout chargé de poussière d'or, et la brise, en automne, y chasse les feuilles rouges, que recueillent les pauvres vieilles pour servir de litière à leurs chèvres.

Il vous souvient sans doute de ce qui se passe dans cette cour des Trabans, où tous les gueux de la ville s'empiffrent et s'enivrent aux frais de maître Sébaldus. Celui-ci discourt. Il est, dit-il à ses invités, — qui ne goûteront que médiocrement la comparaison, — quelque chose comme leur feld-maréchal : ils ont gagné ensemble bien des batailles, mais lui seul a remporté le butin de la guerre, les moulins, les gras pâturages, les vignobles. Eux, ils ont gagné... Qu'ont-ils gagné, au fait ? Ils ont gagné... la gloire. Et maître Dick de rire aux éclats. Il glorifie *ses* vignes, *sa* taverne, *sa* femme, *sa* fille, *sa* bonne santé. Tant de faconde impatiente le capucin Johannès, son vieil ami, qui l'avertit de ne pas tomber dans le péché d'orgueil : « Ce n'est pas chrétien », lui dit-il. Mais l'autre :

Chrétien ! Je me moque bien d'être chrétien, moi ! Tel que

vous me voyez, je n'ai jamais eu de respect que pour le soleil... Celui-là, au moins, on le voit, on sait ce qu'il fait pour nous. Sans lui, mes prés, mes champs et mes vignes ne me rapporteraient pas un pfennig ; je tiens pour le dieu Soleil !... Je dis qu'il faut être aveugle et même estropié du cerveau pour croire à autre chose qu'au soleil !

Le capucin sent la moutarde lui monter au nez : « Alors, qu'est-ce que nous sommes, nous autres ? hurla-t-il. Nous sommes donc des artisans de mensonge et d'hypocrisie ? » Et Sébaldus de répondre par ce mot épique, qui va lui valoir l'ire redoutable du capucin : « Non ! vous êtes des goinfres .. »

La *Taverne du Jambon de Mayence* n'est qu'une ode à messer Gaster, mais les mots y flamboient et y rutilent comme le reflet des flammes et des cuivres de la cuisine qui est l'âme de ce poème en prose. Et les portraits sont inoubliables. Les figures de ces gueux s'apparentent à celles de Callot. Si l'on veut répondre à cette question : Erckmann et Chatrian ont-ils été de véritables artistes ? il faut aller le demander à leurs contes, d'une saveur si étrange, d'un dramatique empli de fantasque, mais aussi et surtout à cette peinture de la mangeaille et des mangeurs, de la beuverie et des buveurs qui est, au « Jambon de Mayence », la symphonie, la transfiguration de la ripaille.

Il est certain que, dans ce que j'appelle leurs œuvres de paix, Erckmann et Chatrian ont mis l'accent sur les plaisirs de la table : ils sont d'Alsace et de Lorraine. Ils peignent leurs compatriotes, qui goûtent intensément les bonnes choses de la paix, car leur pays est sur la route des invasions, et l'on savoure goulument la vie lorsqu'on a ouvert ses yeux d'enfant sur des champs, des bois et des collines dont pas un pouce n'est demeuré vierge de souillure de la botte de l'ennemi. Mais si l'œuvre de paix d'Erckmann et Chatrian n'était que ce savoureux poème des sens, on pourrait estimer que le dessin en

est vulgaire, si éclatant parfois que soit le coloris. Ils ont su, rassurez-vous, voir autre chose dans l'existence des humbles ; ils ont été les poètes de l'honnête labeur quotidien. Ils ont écrit, par exemple, *l'Histoire d'un Homme du Peuple.*

Ce roman est, si je puis dire, celui du suffrage universel. Un orphelin, Pierre Clavel, est recueilli par une fruitière, veuve d'un ancien capitaine de Napoléon, la mère Balais ; il suit l'école, devient apprenti menuisier, tombe amoureux d'une fille de tisserand, qu'enrichit un soudain héritage, quitte Saverne pour Paris afin d'y oublier son amour malheureux. A Paris, il travaille sous les ordres d'un contre-maître qui, l'ayant pris en estime, lui fait lire l'histoire de la Révolution française. *L'Histoire d'un Homme du Peuple,* qui devait avoir une suite, et n'en eut point effectivement, s'achève sur la peinture des journées sanglantes de février 1848.

Le livre est d'une lecture agréable. Il évoque, dans une suite de tableaux très vivants, ce qu'est communément la vie d'un ouvrier ; il est presque une imagerie d'Epinal ; et je ne me moque point. Au reste, le travail, l'application, l'honnêteté ne s'y voient récompensés que par la conscience de l'humble devoir quotidiennement accompli. Un tel sujet m'intéresse : d'abord parce que j'estime que: l'homme du peuple est bien, pour le romancier, un objet aussi digne de méditation que la femme adultère, qui fait le fond de la plupart des œuvres dites psychologiques. Il m'intéresse encore parce que c'estdans cet ouvrage, et dans l'*Histoire d'un Paysan,* qu'Erckmann et Chatrian ont fait œuvre d'apologistes.

Sans doute il est devenu de goût peu relevé de bien parler de la démocratie. Cependant, je ne rougis pas de mon émotion à relire l'épopée de la Révolution française sous la plume de Michelet, et, si galvaudé que soit aujourd'hui le bulletin de vote, je ne songe pas sans gratitude à la foi qui anima les hommes de 48 et leur fit dresser

des barricades pour nous armer de ce pauvre petit bout de papier. Les plaisanteries sont faciles sur un tel sujet, et toutes ont d'ailleurs été faites et répétées. Mais les réacteurs n'ont jamais pardonné à Erckmann et à Chatrian d'avoir pris au sérieux la conquête des droits populaires. Et les salons académiques pas davantage. On ne s'expliquerait pas l'injurieux et injuste dédain dans lequel la grande critique a tenu l'œuvre des deux écrivains si l'on ne faisait la part au facteur politique. De nos jours même, il n'est pas de bonne réclame littéraire d'être bonnement républicain. On admet le roman à thèse politique, mais à condition que la thèse en soit conservatrice. Celle que développaient les auteurs de *l'Histoire d'un Homme du Peuple* était, en substance, celle-ci : le peuple doit être institué en la pleine et entière souveraineté, mais le peuple a besoin de conducteurs éclairés, qu'il rencontrera dans la bourgeoisie studieuse, dans ces jeunes hommes qui sont de famille assez aisée pour pouvoir faire leurs études, et qui ont besoin de se créer une position sociale. Et comme cette petite bourgeoisie n'est elle-même qu'une sélection du prolétariat, les hommes du peuple ont naturellement les plus sincères et plus aptes représentants en elle, en attendant que leurs fils s'élèvent à elle. Une telle conception était révolutionnaire en des temps, — mais sommes-nous même si éloignés de ces temps ? — où la grande bourgeoisie d'argent avait succédé (il est permis d'ajouter : sans la remplacer) à l'aristocratie, dans les prérogatives politiques de celle-ci. Ces grands bourgeois, à peu près maîtres de l'opinion, virent en Erckmann et en Chatrian des écrivains presque subversifs, et, assez habilement, ils les accusèrent d'autre chose, de ce qu'on appellerait aujourd'hui du « défaitisme ». Nous remontrerons, au contraire, que les thèmes de leurs romans militaires s'inspirent d'un ardent patriotisme ; mais il est bien vrai qu'ils font naître une horreur profonde — et le mépris —

de la guerre, quand il s'agit d'entreprises de brigandage, de proie ou de gloire, ce qui est souvent synonyme. Il était facile de déformer leur pensée à cet égard. On ne s'en fit pas faute ; ils se virent dénoncés comme des auteurs déprimants.

En résumé, que nous disent leurs œuvres de paix ? Elles nous disent que la vie est aimable et qu'il faut l'aimer, — voilà pour l'épicurisme ; que le bien-être suppose l'effort pour avoir raison de la nouvelle inégalité que créa l'argent après qu'eût cessé le privilège de la naissance, — voilà pour la thèse politique ; que la paix est le bien souverain enfin ; et qu'est-ce que la paix? Quatre lignes de *Madame Thérèse* vont nous la définir :

Oh ! le bon temps ! Comme tout était calme, paisible autour de nous ! Comme tout se faisait régulièrement ! Jamais le moindre trouble : le lundi, le mardi, le mercredi, tous les jours de la semaine se suivaient exactement pareils.

Et voilà pour la thèse du bas matérialisme. Il y avait dans tout cela bien plus de lignes qu'on n'en demande pour pendre un homme. On consentit qu'Erckmann et Chatrian demeurassent des auteurs populaires parce qu'on ne pouvait faire qu'ils ne le fussent point devenus, mais précisément parce que populaire leur « genre » fut décrété inférieur.

II

CONTRE LA GUERRE DE CONQUÊTE : « L'HISTOIRE D'UN PAYSAN »; « LE CONSCRIT DE 1813 »

Jean-Claude Hullin, ancien volontaire de 92, vient de faire, dans les Vosges, une tournée que justifient les inquiétudes ressenties par la population d'Alsace en décembre 1813. Il a appris, à Phalsbourg, le désastre des armées françaises ; il a vu, devant l'église, sur la place d'Armes, stationner quinze ou vingt charrettes de blessés arrivant de Leipzig et de Hanau. Rentrant au

village des Charmes, il s'arrête à la ferme du Bois-des-Chênes, chez Catherine Lefèvre, et celle-ci lui demande *(L'Invasion, ou le fou Yégof)* s'il y a du nouveau :

— Oui, Catherine. Les Autrichiens arrivent. Il s'agit de savoir si nous les laisserons passer, ou si nous aurons le courage de nous défendre.

La fermière répond :

— De nous défendre ! Si nous aurons le courage de nous défendre ! Ce n'est pas à moi, Hullin, que vous croyez parler. Comment ! Mais est-ce que nous valons moins que nos anciens ? Est-ce qu'ils ne se sont pas défendus, eux ?... Est-ce qu'il n'a pas fallu les exterminer, hommes, femmes et enfants ?.
— Alors, vous êtes pour la défense, Catherine ?
— Oui... oui... tant qu'il me restera un morceau de chair sur les os ! Qu'ils arrivent ! qu'ils arrivent ! la vieille des vieilles est toujours là !

Voilà le « défaitisme » d'Erckmann-Chatrian.
Mais ouvrez l'*Histoire d'un Paysan* au quatrième livre, intitulé : « Le Citoyen Bonaparte ». Vous allez comprendre.

— Je l'ai vu (c'est Chauvel, ancien député du Tiers-Etat, qui parle de Bonaparte) ; je l'ai vu le 12 vendémiaire, à Paris, après la destitution de Menou, qui s'était montré trop faible contre les bourgeois révoltés. Barras le fit appeler aux Tuileries et lui proposa de se charger de l'affaire en second. C'était dans une grande salle servant de vestibule à la Convention. Bonaparte demanda vingt minutes de réflexion ; il s'appuya le dos au mur, la tête penchée, les cheveux pendant sur la figure, les mains croisées sur le dos. Je le regardais au milieu de ce grand tumulte des représentants et des étrangers, allant, venant, se parlant, se rapportant les nouvelles ; il ne bougeait pas ! Et ce n'est pas à son plan d'attaque qu'il pensait, son plan était à faire sur le terrain ; il se demandait : « Est-ce que cette affaire peut m'être utile ? » Et il se répondait : « C'est fameux ! »

Le lendemain, à quatre heures, les canons se trouvent en position, les mèches allumées ; à cinq heures, l'affaire s'engage ; à neuf, tout était fini. Bonaparte est général de division ; Barras lui fait épouser Joséphine de Beau-

harnais, et il lui donne le commandement de l'armée d'Italie. Et c'est la fameuse proclamation : « Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus ; le gouvernement vous doit beaucoup et ne peut rien pour vous. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ; vous y trouverez honneur, gloire, richesse ; soldats, manqueriez-vous de courage ? »

Ecoutez Chauvel : il attaque publiquement la proclamation de Bonaparte, que tout le monde trouve sublime ; il avance que Schinderhannes n'en aurait pas fait une autre à ses « chauffeurs » ; qu'il leur aurait dit : « Vous aimez le bon vin, les beaux habits, les jolies filles ; personne ne veut vous faire crédit, la caisse est vide ; eh bien, venez, je connais une bonne ferme en Alsace, où les gens ont travaillé, économisé depuis cent ans, de pères en fils ; nous allons tomber dessus et la piller ! Est-ce que vous manqueriez de courage ? »

Voilà le double caractère de « l'œuvre de guerre » d'Erckmann et Chatrian. Ils acceptent d'un cœur frémissant, — le cœur de la fermière Catherine Lefèvre, — la guerre nationale, la guerre défensive ; ils n'ont que dégoût, mépris et anathème pour ceux qui vont porter chez autrui le fer et le feu. Sont-ils en cela si différents du Maupassant de *Sur l'Eau*, dans sa fameuse apostrophe à Moltke :

Ainsi, se réunir en troupeaux de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien ni rien étudier, ne rien apprendre, ne rien lire, n'être utile à personne, pourrir de saleté, coucher dans la fange, vivre comme les brutes dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres ; avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne, et crever au coin d'un champ tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants meurent de faim ; voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le

plus hideux matérialisme... En six mois, les généraux ont détruit vingt ans d'efforts, de patience et de génie.

A-t-on reproché à Maupassant cette horreur de la gloire infamante du sabre, dès que criminel ? C'est sans doute que, dans l'œuvre du romancier de *Bel-Ami* et d'*Une Vie*, ces pages de révolté sont exceptionnelles ;alors qu'Erckmann et Chatrian les ont développées, amplifiées, et l'on peut dire parfois magnifiées dans ceux de leurs ouvrages que domine la figure de Napoléon. De Napoléon, ils ne méconnaissent rien de ce qui fait le caractère exceptionnel du personnage ; mais, comme Edgard Quinet, sans lui reprocher directement l'ivresse de Brumaire, faite de la sarabande d'un peuple las de la liberté, ils insistent *(Histoire d'un Paysan)* sur l'origine de cette prodigieuse fortune livrant à l'homme de guerre la Révolution. Ont-ils tort ? D'autres grands esprits du dix-neuvième siècle n'ont-ils pas déploré l'épanouissement du rêve florentin de la « Monarchie du Monde », dans des temps où une telle entreprise ne pouvait être qu'un sanglant anachronisme ? Puisqu'il faut plaider, veut-on d'abord entendre ceci :

Voilà le premier trait d'un conquérant injuste. Il n'a pas plutôt subjugué un ennemi puissant, qu'il croit que tout est à lui ; il n'y a peuple qu'il n'oppresse, et si on lui refuse le joug, son orgueil s'irrite. Il ne parle point d'attaquer ; il croit avoir sur tous un droit légitime. Parce qu'il est le plus fort, il ne se regarde pas comme agresseur, et il appelle défense le dessein d'envahir les terres des peuples libres. Comme si c'était une rébellion de conserver sa liberté contre son ambition, il ne parle plus que de vengeance, et les guerres qu'il entreprend ne lui paraissent qu'une juste punition des rebelles. Il passe outre, et non content d'envahir tant de pays qui ne relèvent de lui par aucun endroit, il croit ne rien entreprendre digne de sa grandeur, s'il ne se rend maître de tout l'univers.

Ainsi parle Bossuet, dans sa *Politique tirée des paroles de l'Ecriture Sainte.*

D'un style familier, Chauvel, l'ancien conventionnel de l'*Histoire d'un Paysan*, dira :

Le peuple me produit maintenant l'effet de ce nègre qui riait et se réjouissait en voyant deux Américains se battre ; il criait : « Ah ! le beau coup ! c'est bien ! c'est magnifique ! » Quelqu'un lui dit: « Tu ris, mais sais-tu pourquoi ces hommes se battent? C'est pour savoir lequel des deux t'emmènera la corde au cou, te vendra, toi, ta femme et tes enfants ; te fera travailler, bâtir des prisons, pour t'y mettre ; élever des forts, pour te mitrailler ; et te pèlera le dos à coups de trique, si tu bouges. » Ce nègre alors perdit l'envie de rire, mais le peuple français rit toujours ; il aime les batailles et ne s'inquiète pas du reste.

Le « reste » pour Erckmann et Chatrian, c'était l'œuvre de la Révolution.

Dans tous leurs romans militaires, ils sont demeurés inébranlablement fidèles à l'esprit de 89, à l'idéal de 92, aux Droits de l'Homme, à « la Patrie en danger ». Ils ne sont pas tendres pour Napoléon, mais avec quelle piété ils évoqueront la figure de ses grognards ! A-t-on écrit sur ces braves, puérils et magnifiques soldats, un hommage plus attendri et plus juste que cette apostrophe aux *Vieux de la Vieille :*

Oh ! pauvres vieux de la vieille, pauvres Gaulois, toujours batailleurs et naïfs, que de courage, de vertu guerrière, que d'héroïsme vous avez dépensé pour ce César italien, qui n'a jamais vu qu'une chose dans ce monde, la gloire de Bonaparte !... Cela n'a rien appris de la vie pendant toutes ces grandes guerres ; cela ne sait rien que deux mots : Honneur et Patrie !

Ces soldats, dupes superbes de la gloire militaire d'un seul, nul ne les a plus aimés qu'Erckmann et Chatrian ; et lorsque cette gloire impériale va se ternir, puis s'effacer dans les tristesses de l'invasion, c'est à un jacobin qu'ils demanderont d'identifier le coucher de soleil de César avec l'ombre qui descend sur la France.

Non, dit le vieil horloger Goulden à la mère Gredel, qui donne à Joseph Bertha, le « Conscrit de 1813 », le conseil de passer en

Suisse, non, je n'aime pas les guerres, surtout celles où des cent mille hommes perdent la vie pour la gloire d'un seul. Mais ces guerres-là sont finies ; ce n'est plus pour gagner de la gloire et des royaumes qu'on lève des soldats, c'est pour défendre le pays qu'on a compromis à force de tyrannie et d'ambition... Et moi, tout vieux que je suis, mère Gredel, si le danger continue à grandir, et si l'on a besoin des anciens de la République, j'aurais honte d'aller faire des horloges en Suisse pendant que d'autres verseraient leur sang pour défendre mon pays.

L'âme républicaine, l'esprit révolutionnaire : voilà ce qui anime et alimente l'œuvre militaire d'Erckmann et Chatrian ; il semble qu'en épigraphe à cette œuvre ils auraient pu inscrire les mots de Michelet dans sa préface de 1847 à l'histoire de la Révolution :

Lui (l'esprit révolutionnaire),il sait, et les autres n'ont pas su. En lui seulement la France eut conscience d'elle-même. Dans tout moment de défaillance où nous semblons nous oublier,c'est là que nous devons nous chercher, nous ressaisir. Là se garde toujours pour nous le profond mystère de vie, l'inextinguible étincelle.

Cet esprit révolutionnaire, Erckmann et Chatrian l'aiment et lui sont inébranlablement fidèles parce qu'il est essentiellement pacifique et parce qu'il est l'œuvre du peuple. Là encore ils s'inspirent directement de Michelet :

Ah ! pauvre Révolution si confiante à ton premier jour, tu avais convié le monde à l'amour et à la paix. « O mes ennemis, disais-tu, il n'y a plus d'ennemis ! » Tu tendis la main à tous, leur offris ta coupe à boire à la paix des nations...Tes héros, tes invincibles, furent entre tous les pacifiques. Les Hoche, les Marceau, les Desaix et les Kléber sont pleurés, comme les hommes de la paix, des amis et des ennemis, pleurés du Nil et du Rhin, pleurés de la guerre elle-même, de l'inflexible Vendée... Le premier mouvement que la jeune liberté française fit dans son berceau, ce fut d'ouvrir des bras fraternels. « Je suis, dit-elle à tous les peuples ; ô, mes frères, vous serez aussi ! » Et surtout : « ... Ce qu'il faut dire à tous, qu'il est trop facile d'établir, c'est que l'époque humaine et bienveillante de notre Révolution a pour auteur le peuple même, le peuple entier, tout le monde... Elle

restera, la parole d'un homme du faubourg Saint-Antoine : « Nous étions tous au 10 août et pas un au 2 septembre. »

Pour Erckmann et Chatrian, la Révolution est un dogme ; tout ce qui fut contre-révolutionnaire leur apparut hérésie et sacrilège. Ils eurent la foi intraitable des grands croyants. Ils sont peut-être les seuls écrivains qui, ayant largement évoqué la figure de Napoléon, n'aient pas été éblouis un seul instant de sa splendeur ; ce qu'ils exécrèrent le plus au monde, ce fut la gloire pour la gloire. Ils ressentirent pour ceux que Talleyrand avait baptisés les « traîneurs de sabre » la haine vigoureuse que leur inspirait, autant et plus que la besogne du massacreur, la violence que le sabre fait à l'idée, la liberté qu'il asservit. Ils furent des « anti-militaristes » au sens exact du terme, c'est-à-dire les contempteurs de la déformation monstrueuse du véritable esprit militaire, qu'ils ne discernent pur que dans le patriotisme raisonnable. Et ce patriotisme, pour eux comme pour la Révolution, c'est la liberté et l'indépendance de toutes les patries. Ainsi ils ont réagi avec une vigueur et une application extrêmes contre le culte napoléonien.

Par là ils se sont aliéné le suffrage des salons.

III

POUR LA PATRIE EN DANGER : « L'HISTOIRE D'UN PAYSAN », « L'INVASION », « WATERLOO »

Je sais que, pour se justifier de cette quarantaine où l'on tint, dans les milieux qui font les réputations, les deux auteurs alsaciens, on invoqua des motifs plus avouables. On leur refusa l'écriture artiste ; leur bon sens, leur mesure, leur souci d'être clairs et simples permirent qu'on leur déniât d'avoir un style personnel. Il me semble cependant qu'ils auraient été, jetés dans une autre forme de l'activité de l'esprit, de fort bons peintres, et cela suppose le triple don de voir, de dessiner, de

jouer de l'ombre et de la lumière. On citait tout à l'heure cette page vraiment picturale où ils décrivent la taverne du « Jambon de Mayence ». Cette autre, qui nous montre *(Madame Thérèse)* les soldats républicains endormis au matin, dans le village d'Anstatt, n'est-elle pas aussi une toile de guerre adroitement brossée :

Toute ma vie, je me rappellerai cette rue silencieuse, encombrée de gens endormis, les uns étendus, les autres repliés, la tête sur le sac. Je vois encore ces pieds boueux, ces semelles usées, ces habits rapiécés, ces faces jaunes aux teintes brunes, ces vieilles joues rigides, les paupières closes ; ces grands chapeaux, ces épaulettes déteintes, ces pompons, ces couvertures de laine à bordure rouge filandreuse, pleines de trous, ces manteaux gris, cette paille dispersée dans la boue. Et le grand silence du sommeil après la marche forcée, ce repos absolu semblable à la mort, et le petit jour bleuâtre enveloppant tout cela de sa lumière indécise, le soleil pâle montant dans la brume, les maisonnettes aux larges toitures de chaume regardant de leurs petites fenêtres noires ; et, tout au loin, des deux côtés du village, au-dessus des vergers et des chènevières, les baïonnettes des sentinelles scintillant parmi les dernières étoiles.

Erckmann et Chatrian ne sont pas seulement des descriptifs ; leur lyrisme a parfois l'accent de la majestueuse simplicité antique. Je rouvre mon Lucrèce, et j'y lis cette invocation à Vénus :

O déesse, faites cependant que les cruels tumultes qui naissent des querelles s'apaisent dans les eaux et par toute la terre, car vous êtes seule capable de consoler les mortels par une paix tranquille, puisque Mars, qui exerce les pénibles métiers de la guerre, se repose souvent sur votre sein, surmonté qu'il est par l'Amour, qui lui fait une éternelle plaie dans le cœur... O sainte Déesse, quand il est sur vos genoux, en l'étreignant de vos bras, répandez sur lui, de votre belle bouche, des paroles charmantes, et demandez-lui, pour les Romains, une heureuse paix.

Et maintenant j'entends cet hymne à la Liberté, cette prière républicaine du docteur Jacob Wagner *(Madame Thérèse)*, avec l'impression que la grave poésie n'en est point inférieure :

O chère liberté ! rallume dans les âmes le feu sacré dont brûlèrent jadis tant de héros; forme au milieu de nous des générations qui leur ressemblent ; que le cœur de tout citoyen tressaille à ta voix ; inspire le sage qui mérite; porte l'homme courageux aux actions héroïques; que les despotes qui divisent les nations pour les opprimer disparaissent de ce monde, et que la sainte fraternité réunisse tous les peuples dans une même famille !

Ils ont le sens du détail pittoresque. Ils écrivent que la mule de madame Thérèse mâche gravement une longue mèche de foin, les yeux à demi fermés « d'un air sentimental » ; le rouet de Lisbeth bourdonne dans le silence « comme les ailes cotonneuses d'un papillon de nuit ». Leurs portraits sont rapides, nets, évocateurs. Voici une figure de soldat « grave, austère et naïve » ; il n'y a rien de plus ramassé dans *Servitude et grandeur militaires.* Voici le capucin Johannès, de la *Taverne du Jambon de Mayence,* « les sourcils joints en touffes à la racine du nez, les joues brunes, la barbe rousse, le gros capuchon de bure répandu sur ses larges épaules, contemplant maître Sébaldus Dick en louchant, d'un air rêveur, comme il arrive aux boucs quand ils regardent le soleil ». Voici le médecin Eselskopf : « Une tête longue, jaune, maigre, les oues creuses, le front étroit, surmontée du bonnet de coton en pyramide, une grosse cravate de laine bouffante autour d'un vrai cou de girafe, et les épaules revêtues de la robe de chambre verte à larges fleurs jaunes ». Voici Toubac le chaudronnier, «ses yeux gros un peu troubles, les pommettes de ses joues enluminées et les narines dilatées, qui entre gravement comme un caniche qui fait le beau. » Voici Trievel Rasimus, qui va «en trottinant, la tête penchée, sa longue robe de rayage bleu et rouge lui remontant au milieu du dos, la main sur son bâton, et les franges de son bonnet caressant ses joues couleur de brique ».

Ces remarques sur le style d'Erckmann et Chatrian ne sont point ici pure digression. Il est évident que nous

avons affaire à des écrivains d'un talent plus qu'honorable, et c'est bien dès lors dans la tendance de leur œuvre qu'il faut discerner la mauvaise raison de la querelle que leur ont cherchée la plupart des critiques patentés en les tenant à une distance trop singulière pour apparaître respectueuse. Cet exemple n'est pas le moins caractéristique du discrédit dont se voit généralement frappée toute œuvre qui n'est point bourgeoisement réactionnaire.

Mais ce procès de tendance est devenu ridicule lorsqu'on a essayé de montrer que, par l'horreur qu'ils inspirent de la guerre, Erckmann et Chatrian avaient déprimé les cœurs, énervé les volontés. Entendez donc Chauvel *(Histoire d'un Paysan)* bénissant le drapeau des volontaires phalsbourgeois de 1792. La scène se passe au milieu d'une prairie ; Chauvel est monté sur un gros bloc de roche ; le drapeau tricolore est surmonté du bonnet de paysan, de laine rouge ; l'ancien député du Tiers le bénit à la manière constitutionnelle :

Vieux bonnet du pays de France, si longtemps penché sur la terre ; bonnet que nos malheureux pères ont trempé de leurs sueurs ; bonnet du serf, sur lequel les seigneurs et les évêques ont posé le pied pendant mille ans, redresse-toi ! marche au milieu des batailles ! Que les enfants et les petits-enfants de ceux qui t'ont porté dans la servitude te portent à travers les baïonnettes de nos ennemis ! Qu'ils te tiennent haut ; qu'ils ne te laissent jamais pencher, et que tu deviennes l'épouvante de ceux qui veulent rattacher le peuple à la glèbe ; que ta vue les fasse frémir, et que les siècles apprennent que, de l'abaissement le plus grand, par la fermeté, le courage, les vertus de tes défenseurs, tu es arrivé à la plus haute gloire !

La vieille chanson est finie ; il faut qu'une autre commence. A l'air des « Paysans », dont on suivait la plainte au son de la vielle, chez maître Jean Leroux, avant l'aube de 89, a succédé le chant martial dont les échos parviendront tout à l'heure de cette longue file de volontaires à cheval débouchant à la frontière : « Allons, enfants de la Patrie... »

Mais ce drapeau que devra-t-il symboliser, exalter, défendre ?

Le peuple.

« On aime à voir que la vraie noblesse, celle qui vient du désintéressement et de l'héroïsme, se réfugie dans le peuple », dit à Madame Thérèse le docteur Jacob Werner. Et, dans l'*Histoire d'un Homme du Peuple* voici les paroles d'un ouvrier :

Nous ne sommes pas seulement ici pour nous seuls, nous sommes ici pour la patrie. Ceux qui n'ont pas de famille, pas de richesses, pas d'amour, eh bien, ils ont la patrie ; ils ont quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus éternel : ils ont la France. Qu'elle prenne seule notre vie. Et puisque nous sommes pauvres, qu'elle soit pour nous l'amour, la richesse et la famille !

Ainsi Erckmann et Chatrian offrent à la patrie le culte le plus désintéressé : la religion de ceux qui n'ont à donner que leur cœur et leur sang. Précisément parce qu'ils sont les déshérités de la vie, on les juge les plus dignes d'aimer et de servir leur pays, et parce qu'ils n'ont rien à sauvegarder des biens périssables on les institue gardiens de ce qui est immortel et immarcescible : la liberté. Quelle morale plus haute ? Plus la vie sera dure et rude à Jacques Bonhomme, meilleur serviteur on le verra de l'idéalisme. Et c'est par cette vertu que le peuple méritera à son tour que lui soit appliqué le mot de Sieyès au Tiers-Etat : « Qu'est-il ? Rien. Que doit-il être ? Tout. »

Ces écrivains, qu'on a qualifiés de déprimants, ont été, au contraire, de grands éducateurs de virile énergie.

Le type accompli de leur brave Français, du bon citoyen, du patriote, c'est l'horloger de Phalsbourg, l'ancien jacobin, le père Goulden :

Ce qu'il aimait le plus au monde (*Waterloo)*, c'était la vue du travail, et non pas seulement celle du nôtre, qui n'est rien, mais des derniers insectes qui courent sur la terre entre les herbes, comme dans les forêts sans fin, qui se bâtissent des demeures, qui s'accouplent, qui couvent leurs œufs, qui les entassent dans des

magasins, qui leur donnent de la chaleur en les exposant au soleil, qui les rentrent à la nuit, qui les défendent contre les ennemis ; enfin, cette grande vie où tout chante, où tout est à sa place, depuis l'alouette qui remplit le ciel de sa musique joyeuse, jusqu'à la fourmi qui va, vient, court, fauche, scie, traîne et fait tous les métiers. Oui, voilà ce que M. Goulden admirait ; mais il n'en parlait qu'aux champs, à la vue de ce grand spectacle ; et naturellement alors il parlait de Dieu, qu'il appelait l'Etre suprême, comme les anciens calendriers de la République ; il disait que c'était la raison, la sagesse, la bonté, l'amour, la justice, l'ordre, la vie. Les anciennes idées du calendrier lui revenaient aussi ; c'était magnifique de l'entendre parler de pluviôse, saison des pluies ; de nivôse, saison des neiges ; de ventôse, saison des vents ; et puis de floréal, prairial, fructidor...

Voilà dans une langue simple, et assez belle, un couplet au panthéisme qui n'est indigne ni de la Nature ni de son Créateur.

Ce brave père Goulden, c'est aussi l'ancien soldat de 93 qui bouclera le sac sur les épaules de son fils adoptif Joseph Bertha, soldat de Waterloo, et qui voudrait « avoir vingt ans de moins » pour l'accompagner et lui montrer l'exemple.

Waterloo, le dernier appel de la France ; Waterloo, la morne plaine où les régiments fondirent « comme fond une cire au souffle d'un brasier » ; Waterloo qui inspira tant de pages épiques, nous vaut ce tableau de la retraite, sous la plume d'Erckmann et Chatrian :

La lune se levait au-dessus des bois, derrière Planchenois ; elle éclairait cette foule de schapskas, de bonnets à poil, de casques, de sabres, de baïonnettes, de caissons renversés, de camions arrêtés ; et, de minute en minute, l'encombrement augmentait ; des hurlements plaintifs s'entendaient d'un bout de la ligne à l'autre, cela montait et descendait des côtes et finissait dans le lointain, comme un soupir. Mais le plus triste, c'étaient les cris des femmes, — de ces malheureuses qui suivent les armées, — lorsqu'on les bousculait et qu'on les jetait au bas des talus avec leurs charrettes : elles poussaient des cris qu'on entendait par-dessus ce tumulte immense, et personne ne tournait la tête, pas un homme ne descendait leur tendre la main : —

Chacun pour soi ! Je t'écrase,tant pis, je suis le plus fort ! — Tu cries... Ça m'est é al !... Gare !... Gare !... je suis à cheval... je tape... Place !... Place !... pourvu que je me sauve !... les autres font comme moi!... — Place pour l'Empereur !... Place pour le Maréchal !... le plus fort écrase le plus faible... il n'y a que la force dans le monde ! — En route !... en route !... Que les canons écrasent tout, pourvu qu'on les sauve ! —Les canons ne marchent plus... qu'on dételle, qu'on coupe les traits, et tapons sur les chevaux qui nous emportent !... Qu'ils aillent tant qu'ils pourront, et puis qu'ils crèvent !... — Qu'est-ce que nous fait le reste ? Si nous ne sommes pas les plus forts, eh bien, notre tour viendra d'être écrasés; nous crierons et l'on se moquera de nos cris ! — Sauve qui peut... et vive l'Empereur !

Quelle puissance de vie haletante dans ces courtes phrases, toutes au rythme de la fuite désordonnée, et qui s'essouffle ! Les tableaux de guerre d'Erckmann et Chatrian sont tout à fait remarquables ; ils s'y montrent visionnaires ; ils ressuscitent le mouvement des foules hurlantes ; ils doivent certainement ce don à leur origine alsacienne ; tous deux sont enfants de ces marches de l'Est où tant de batailles se sont livrées qu'il n'est guère possible qu'un fils d'Alsace n'ait pas le sens inné de la guerre, ne porte pas en lui l'hérédité des grands épouvantements. Il n'ont pas besoin de forcer leur imagination pour nous dépeindre avec tant d'exactitude la confusion des charges et des carrés, le bourdonnement du tambour de la vieille garde, la grenadière « qui bat comme le tocsin au milieu d'un incendie ». C'est toute leur race qui s'exalte en eux dans cet effort de résurrection : ils haïssent la guerre, mais de pères en fils ils ont vu l'ombre de la guerre noyer, tout autour d'eux, les clartés brèves de la paix. Il leur suffit de fermer les yeux pour que la vieille Alsace leur apparaisse la proie des peuples rapaces, sans cesse mordue, tenaillée, déchiquetée, et pourtant, toujours, et à jamais, c'est la vieille Alsace. Alors, comme ils l'aiment, et comme ils l'incorporent à la France ! Qu'est l'entrée de la vieille garde dans la four-

naise de Waterloo ? le suprême espoir de la France. Et la retraite du carré sublime ? « Le dernier appel de la France, de ce peuple courageux et fier, la voix de la patrie qui disait : « A moi, mes enfants, je me meurs !... » Et c'est le cœur de toute l'Alsace qui bat avec celui de l'humble fusilier Joseph Bertha, à Waterloo...

Il est encore, dans l'œuvre d'Erckmann et Chatrian, une chose fort belle, et c'est une grande honnêteté française. J'entends par là ce souci qu'ils ont eu, dans l'un de leurs ouvrages les plus imagés, dans *le Blocus*, de conserver au dur « militariat » de Napoléon un caractère humain. Si l'on me disait : « Bah ! tous les traîneurs de sabre ne se valent-ils pas ? » je répondrais : « Croyez-vous que, devant un conseil de guerre prussien, le déserteur de Phalsbourg eût été libéré ? »

Vous vous rappelez peut-être la scène : ce petit soldat empoigné alors qu'il essaie de fuir, de nuit, la ville assiégée... Devant le conseil de guerre, un rapporteur, « homme de cinquante ans, trapu, la tête dans les épaules, le nez long, gros et tout droit, le front très large, avec des cheveux noirs et luisants, quelques poils de moustache et les yeux vifs », requiert. Il va, sans se presser, sans rien oublier, pour bien faire voir que le déserteur était en route lorsqu'on l'a rejoint ; qu'il avait non seulement l'idée de se sauver, mais qu'il était déjà hors de la place, tout aussi coupable que si on l'avait pris dans les rangs de l'ennemi... Et chacun pense : « Maintenant, que voulez-vous qu'on réponde ? »

Ce qui va répondre, c'est cette sensibilité spéciale à l'esprit français, et qui admet des rançons, des compensations aux plus hauts devoirs. Lorsque Burguet, professeur au collège de Phalsbourg, et défenseur de l'accusé, débute en demandant si, à ces juges sévères, il n'est jamais venu une mauvaise pensée : celle de courir à leur village quand ils avaient dix-huit ans, il ne les attendrit certainement point ; qu'est ce lointain rappel à côté de

« l'honneur de la France », du « salut du pays », de la « gloire de l'Empereur » dont vient de parler le rapporteur ? Mais lorsqu'il évoque la même faute possible d'un fils de ces vieux soldats, et qu'il les interroge :

Que diriez-vous ? Vous diriez : « J'ai versé mon sang pour la France pendant trente ans, je suis devenu blanc sur les champs de bataille ; je suis criblé de blessures, j'ai gagné chaque grade à la pointe de l'épée. Eh bien, prenez mes épaulettes, prenez mes décorations, prenez tout, mais rendez-moi mon enfant! Ne déshonorez pas un vieux soldat dans son fils... Eh bien, le père de ce jeune homme parlerait comme vous. C'est un vieux soldat de la République. Il est parti, avec vous peut-être, quand les Prussiens entraient en Champagne ; il a été blessé à Fleurus... C'est un ancien compagnon d'armes! l'aîné de ses fils est resté en Russie...

... Alors on voit où va être le rachat possible de la faute présente :

On écoutait, on voyait ces gens, on les entendait parler entre eux ; on voyait le vieux chapeau du temps de la République au-dessus de la porte. Et quand on ne pensait qu'à cela, tout à coup Burguet montrait le vieux et sa femme apprenant que leur fils avait été tué, non par les Russes ou les Allemands, mais par des Français... On entendait le cri de ce vieux... Les officiers du Conseil, dont plusieurs étaient mariés, regardaient devant eux, les yeux fixes, le poing fermé ; leurs moustaches tremblotaient. Le major avait levé deux ou trois fois la main, comme pour faire signe que c'était assez...

Le déserteur est acquitté.

Le patriotisme d'Erckmann et de Chatrian n'exclut pas la pitié ; il veut être digne de « cette nation généreuse, — dit le père Goulden au lendemain de Waterloo, — qui marche bien loin en avant des autres depuis 89 ; ses instants de halte ne sont que de petits repos pendant un long voyage ».

Ainsi, les deux romanciers alsaciens ramènent tout à la Révolution française ; c'est encore la Révolution qui fait pardonner au déserteur de Napoléon...

§

Des contreforts des Vosges à Phalsbourg, de la porte de France à la porte d'Allemagne, le long de la route rigide d'est en ouest marquée, en deçà et au delà, du même côté gauche, des villages dont les noms reviennent si souvent dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian : les Quatre-Vents et Mittelbronn ; de Saverne et de la Zorn capricieuse aux lignes de Wissembourg et à un peu du Palatinat bavarois : l'œuvre d'Erckmann et Chatrian s'est tenue là. Même de Leipzig et de Waterloo, c'est là qu'elle respire. L'Alsace n'a point eu de chantres plus pieux.

La fin de leur vie fut un divorce ; puisse l'hommage qu'on leur rend ici être la réconciliation de ces deux nobles esprits dans la joie surhumaine de leur patrie commune entièrement recouvrée !

TONY ROCHE.

LES BLÉS D'AUTOMNE

—

I

Qu'adviendra-t-il de la Russie ? Ressuscitera-t-elle et sous quelle forme ? En tant que pays libre ou comme colonie d'esclaves résignés à leur sort ? Enfin si le peuple russe, qui a déjà enduré tant de maux, résiste encore à l'effroyable épreuve actuelle, quelle participation prendrons-nous, nous exilés volontaires ou involontaires, à sa renaissance morale et physique ?

Dans les milieux russes émigrés, l'opinion publique est extrêmement bariolée : c'est un véritable spectre solaire avec toutes ses nuances, du violet au rouge pourpre. Depuis le blocus impitoyable jusqu'à la reprise des relations commerciales ; depuis la lutte implacable et sans merci jusqu'au honteux compromis rappelant fort les trente deniers de Judas. Depuis la soif sauvage de vengeance jusqu'au bénin pardon général : « Les chefs du bolchevisme seront suffisamment punis en devant éternellement reconnaître leur immense erreur théorique. »

Et, dans ce jeu, les cartes se sont bizarrement entremêlées. Tout dernièrement encore, les plus extrêmes réactionnaires saluaient hautement, ouvertement, malicieusement le bolchevisme comme un châtiment céleste, comme une cruelle et nécessaire leçon donnée au peuple russe démuselé : « Que cette éhontée canaille souffre le plus possible ! Nous l'avons trop tôt libérée du servage. Attendez que nous soyons revenus chez nous et nous lui inscrirons sur le dos cette loi historique. »

Tout à côté d'eux nous apercevons, — voisinage inat-

tendu, — les radicaux extrémistes qui, bien entendu, envisagent la question d'un autre point de vue. « Laissez, disent-ils, la Russie à elle-même. Lorsque ses souffrances auront atteint l'extrême limite de la patience humaine, elle rejettera d'elle-même unanimement et sans aucune aide le joug des faiseurs d'expérience, de ces déments, de ces gredins... »

Dans ce kaléidoscope d'opinions, l'optimisme et le pessimisme se sont précisés d'une manière inconcevablement bizarre. Les pessimistes déclarent tristement dans un geste découragé : « Quoi que vous puissiez faire ou dire, vous perdez votre temps et vos paroles, vous n'arriverez à rien. La Russie périt catastrophiquement. Elle est déjà morte. Venir en aide à la Russie, c'est vouloir galvaniser un cadavre : les pieds remuent encore, mais l'âme s'est déjà envolée. »

Les optimistes croient en la puissance épique du peuple russe : leur foi est aveugle, naïve, enthousiaste et, le plus souvent, aucun argument ne l'étaie... « En dix ans, prétendent-ils, la Russie récupérera tout ce que les bolcheviks ont dilapidé et détruit. » Et ils prophétisent : « Bienheureux ceux qui sont demeurés fidèles à la Russie aux jours d'épreuve ; malheur à ceux qui se sont montrés ses ennemis ! »

Chose étrange et tout à fait russe : parmi les pessimistes les plus convaincus, il y a de braves originaux qui ont versé leur sang pour leur pays, perdu des êtres chers et tout ce qu'ils possédaient. Que la Patrie les appelle de nouveau et ils seront les premiers à se mettre en route pour lui offrir leur dernier sou et, s'il le faut, leur vie ; ils secoueront instantanément, — tel un chien se débarrassant d'une mouche, — leur pessimisme, dont il faut chercher l'origine dans un tempérament mélancolique, le spleen russe et un foie malade. Et dans les rangs de ces innocents optimistes que chaque goutte nostalgique de leur sang entraîne vers une noble autoduperie, se sont

adroitement faufilés des individus intéressés. Peu leur chaut le sort du pays ; ils se postent tout simplement du côté où il leur sera plus commode d'écorcher son cadavre !

Cependant le temps presse. La chute des bolchevíks n'est pas si lointaine qu'on le pense. Seuls l'instinct de la conservation, leur froideur d'âme et les salutaires leçons du passé les sauvent du fatal escalier que gravirent, bientôt après le Roi, Danton, Desmoulins et finalement Robespierre. A l'intérieur la haine et le discrédit définitif les environnent. Il fut un temps où ils faisaient dépeindre à dessein leur situation comme désespérée dans l'espoir d'obtenir un répit ou d'être laissés à leur propre décomposition. Maintenant, au contraire, ils ne sont pas loin de laisser entendre au monde que ce n'était là qu'une ruse de guerre, une habile provocation ; mais ils ont beau accumuler mensonges sur mensonges : rien ne peut les sauver. La révolution universelle n'éclate pas. L'or tire à sa fin. Les coquetteries de certaines puissances ne sont que le résultat de combinaisons politiques compliquées. Sur le marché international, trente wagons de lin ne mènent pas loin. Et ils sont désormais impuissants à convaincre personne, fût-ce le dernier des *moujiks*, que leur volte-face actuelle vers la liberté de commerce et le socialisme d'État s'inspire de considérations économiques, alors qu'elle décèle tout simplement la première convulsion de l'agonie.

II

Le temps n'est sans doute pas éloigné où il nous sera licite de retourner en Russie. Il faut avouer que nous n'avons que trop abusé de l'hospitalité étrangère ! Et s'il advient que pour masquer leur retraite, les bolcheviks confient notre pays aux bons soins de quelque bienveillant protecteur, ne nous faudra-t-il pas obtenir, pour rentrer chez nous, une autorisation spéciale ?

Reconnaissons l'amère vérité. Ici, sur le sol étranger,

nous ne nous sommes pas suffisamment demandé de quel œil on nous regardait là-bas, dans les profondeurs de l'actuelle Russie, totalement inconnue de nous. Et pourtant confessons en toute franchise qu'on ne nous y flatte guère. « Il leur fait bon vivre, murmure-t-on. Ils ont su partir à temps et la poche bien garnie. Les voilà maintenant à l'abri, rassasiés, bien chaussés, chaudement vêtus, et consacrant leurs loisirs à des discussions politiques et des querelles de partis. »

C'est là, en fait, une appréciation inexacte et cruelle. La plupart d'entre nous rachètent leur très relatif bien-être par les affres d'une perpétuelle nostalgie. La plupart d'entre nous ont conscience de leur devoir envers la patrie. Beaucoup, beaucoup d'entre nous sont prêts à payer de toutes leurs ressources, la joie de voir la Russie ressuscitée, libre, saine et prospère. Si besoin est, les sacrifices ne feront certainement pas défaut... Oh qu'il serait bon seulement de se sentir tous unanimes ! Qu'il serait doux de croire égoïstement que l'on ne sera pas seul à se sacrifier !

Et voici que tous les partis et même toutes les ramifications de partis et presque toutes les personnalités isolées s'accordent à reconnaître que l'heure approche où seront nécessaires la communauté des pensées, la coordination des actions, la formation d'un front unique, sans distinction de nuances politiques, pour renverser les usurpateurs et sauver la Russie. Et c'est le moment que nous choisissons pour ramper dans toutes les directions, telles des écrevisses échappées au panier du pêcheur ! Nous prêchons l'union et n'arrivons même pas à oublier toutes les impondérables et vétustes mesquineries dont, il y a cinq ans, nous comprenions déjà parfaitement la nocivité et l'inutilité. Nous prêchons la cohésion des efforts, et, semblables à des gendarmes d'opérette, nous piétinons sur place en chantant : « Allons, marchons, courons plus vite ! »

Un de mes amis, un de ces excellents Français qui, ayant vécu de longues années en Russie aiment, estiment et plaignent de tout cœur notre patrie, — et dont le nombre, soit dit en passant, est beaucoup plus élevé que mes compatriotes ne le croient d'ordinaire, — un de mes amis me disait sur un ton mi-plaisant, mi-sérieux :

— Les émigrés russes sont les plus étranges gens du monde. Chacun d'eux a en poche une recette infaillible pour sauver la Russie. Mais toutes ces recettes diffèrent les unes des autres.

Nous discutons fort sérieusement les formes du futur régime russe. Et nous tenons ces formes toutes prêtes comme les *Galeries Lafayette* ont en réserve des gants de toute nuance et de toute pointure.

Je n'admets que dans un seul cas la domination d'un seul homme sur tous les autres : je veux parler du pouvoir magique du génie créateur. Cependant sur la longue route menant à l'époque où le Saint Esprit du bien, de l'amour et du beau, descendant sur tous les hommes, les égalisera naturellement et sans aucune violence, — sur cette route j'admets comme un pont mobile et provisoire tout pouvoir qui, à un moment historique donné, apparaît non seulement nécessaire, raisonnable et suffisant, mais encore parfaitement opportun, désirable et utile à la majorité, c'est-à-dire au peuple.

Aussi les gens qui se préparent au rôle de conducteurs du peuple devraient avant tout sérieusement s'enquérir des désirs de ce peuple. Car il faut être aveugle pour ne pas voir, sourd pour ne pas entendre, hypocrite ou fourbe pour ne pas comprendre que l'avenir de la Russie repose maintenant dans les mains du peuple. Et à l'heure actuelle on n'obtiendra rien de lui par la force, on ne le traînera nulle part en le prenant au collet. Je sais que parfois s'élèvent des voix farouches : « Les bolcheviks nous ont montré comment il fallait traiter le peuple et nous profiterons de leur leçon. » Mais personne n'égalera jamais

les bolcheviks dans l'art de la cruauté. Et le peuple qui aura osé marcher désarmé à une mort inévitable, se soulever, les mains vides, contre ses oppresseurs en armes et les faire trembler, ce peuple-là n'aura plus peur de rien...

Je parle tout le temps du peuple. On me demandera peut-être: Qu'entendez-vous par là? Est-ce que les réfugiés n'appartiennent pas aussi au peuple ? Oui, évidemment, nous tous pris ensemble sommes une parcelle du peuple. Mais une parcelle depuis longtemps détachée. L'incapacité de ses dirigeants et le succès diabolique d'éhontés démagogues ont amené la Russie exténuée à un état d'informe, primitif, mugissant et tourbillonnant chaos, au-dessus duquel plane un esprit à nous inconnu. Le sort a voulu que le premier point d'arrêt, le premier appui, le premier centre autour duquel puisse se former une gravitation régulière fût l'autre partie du peuple, —le *moujik.*

III

Bien avant les expériences de Lénine, les social-démocrates avaient prévu dans le *moujik* leur futur irréconciliable ennemi. Ce sont eux qui, tel un bateleur tenant dans la coulisse les fils d'une pitoyable marionnette, poussaient Gorki à crier au *moujik* par la bouche de ce va-nu-pieds et voleur professionnel de Tchelkache : « Tu es un reptile, un ver de terre : quand on te donnera de la terre, tu l'avaleras, tant grande est ton avidité... »

Et c'est parfait ainsi : Béni soit ce sens de la propriété, gage le plus sérieux de la prospérité, de la santé et de l'indépendance de la Russie future ! Peu importe que nous lui donnions encore aujourd'hui tout comme naguère la méprisante appellation d'avidité. Un jour viendra où nous le dénommerons : amour pour la terre, fierté et force nationales. Pourquoi ne pas dire la vérité : le paysan français est, lui aussi, regardant à son bien, et cependant, lorsque pendant la Grande Guerre son heure sonna, il sut ouvrir à la patrie et sa bourse et son cœur...

Grâce à son inconscient et infaillible instinct, le *moujik* russe a été le premier à comprendre que l'on ne pouvait s'adonner à un travail productif ni vivre pleinement sans posséder son propre nid, sa propre maison, sa propre personnalité. Et lorsqu'il l'eut compris, il opposa à l'effroyable élan de la vague bolcheviste une indestructible muraille contre laquelle elle se brisa pour s'étaler en une mare impuissante.Le *moujik* illettré s'avéra plus fort que l'intellectuel sans point d'appui.

Un de nos plus grands malheurs consiste dans l'immense abîme qui a toujours séparé le peuple et la société, le corps et la tête. Il existe une étrange maladie des centres psycho-moteurs, dont le nom m'échappe. Dans cette maladie l'esprit conserve toute sa lucidité, le corps, toute sa santé ; mais dans leurs organes conducteurs se produit un extraordinaire désarroi. Le malade désire ardemment serrer la main d'un ami, mais involontairement, à son grand effroi et chagrin, il le frappe au visage. Ou encore après plusieurs mois d'une tâche ingrate, achârnée, il s'apprête à enfermer dans son secrétaire le précieux travail enfin terminé et... le jette par la fenêtre ou dans la cheminée.

Les médecins qui ont observé cette affection racontent que certaines personnes qui en étaient atteintes ont senti — après avoir subi quelque autre maladie grave accompagnée d'une très forte fièvre — leur organisme se reconstituer de fond en comble et ont été à jamais délivrées de cette imperfection psychique.

IV

Dès l'époque lointaine où je commençais à approfondir les choses , les gens et les événements, j'arrivais encore à comprendre pourquoi l'ancien gouvernement rétrograde autorisait si peu volontiers la célébration du 19 février (anniversaire de l'affranchissement des serfs), mais je ne parvenais pas à m'expliquer pourquoi d'année en année

les libéraux honoraient de plus en plus pompeusement cette date. Sans doute était-ce là une manière de fronder le gouvermenent.

En effet ce fameux acte libérateur, très beau en lui-même, mais mis en pratique sous la forme de la plus typique et la plus fatale de toutes les fatales demi-mesures gouvernementales russes, a entraîné d'inévitables, d'irréparables conséquences. Le partage des terres s'est opéré d'une manière rappelant par trop le conte du contrat passé entre le *moujik* et l'ours, avec cette différence que cette fois le rôle de dupe échut au *moujik*. Le propriétaire foncier se réserva les forêts, les pâturages et les meilleures pièces de terre des deux côtés des rivières navigables et des lacs poissonneux ; le paysan dut se contenter des restes : sablonnières, ravins, terres sèches ; encore ces maigres lopins lui furent-ils si parcimonieusement alloués qu'il pouvait à peine y laisser picorer ses poules.

En fait le servage continua. Mais un servage affamé et précaire. Du temps des seigneurs, le *moujik* mangeait au moins à sa faim ; le propriétaire avait intérêt à ne pas réduire ses paysans à mourir de faim : les « âmes » serves avaient toujours leur valeur marchande. Après le 19 février le « libre citoyen » eut le droit de mourir sur sa propre terre autant et quand il le voudrait ; avec ou sans l'aide de la philanthropie des villes.

Et quelle belle liberté ce fut ! Auparavant la police quémandait auprès du propriétaire, elle se mit à tondre le *moujik*. Jusqu'aux premières années du xxe siècle, le « libre agriculteur » fut passé par les verges, tout comme au bon vieux temps du servage. C'est lui qui supportait tout le poids des impôts et du service militaire. Faute de pouvoir payer les arrérages il voyait saisir sa vache, son cheval, sa brebis, ses poules, son *samovar*. Le cabaret — gouvernemental, affermé ou particulier — renforçait encore cet esclavage. Le monopole de l'alcool déversa l'ivrognerie dans la rue. Comment ne pas boire, ne fût-ce

que par patriotisme, si dans la balance économique les recettes de l'eau-de-vie compensaient les dépenses militaires ? La corruption définitive des campagnes, surtout de la jeunesse villageoise, coïncide justement avec l'adoption du monopole des boissons.

Les gouvernements qui opèrent des réformes peu intelligentes, inconsidérées, dangereuses, font preuve d'une légèreté presque enfantine: « Peu importe ! Tout cela s'arrangera, se tassera, s'oubliera ! » Oui, les individus peuvent oublier et pardonner le mal. Mais une injustice, commise envers des millions d'hommes et multipliée par des dizaines d'années, ne s'oubliera jamais. La mémoire instinctive héréditaire des peuples est tenace: tôt ou tard elle se manifeste, soit sous la forme d'un long, pénible et monstrueux processus, soit dans une soudaine et terrible explosion.

On doit à Marc-Aurèle cette profonde maxime : « Lorsque nous faisons du bien à quelqu'un, nous commençons à l'aimer ; si nous l'offensons, nous nous mettons à le haïr. »

Le gouvernement russe donna à cette sentence une éclatante confirmation. Ayant privé le moujik de sa part de terre et de liberté, il se prit non seulement à le haïr et le craindre, mais à lui imposer les lisières d'une perpétuelle tutelle. «Sollicitude paternelle et mesures décisives.» On pourrait vraiment croire que le sort a voulu faire de l'immense Russie paysanne un gigantesque terrain d'expériences: que n'a-t-elle pas, en effet, connu au cours d'un siècle depuis la commune d'Araktchéïev jusqu'à la commune de Lénine !

Il n'est point surprenant que la tutelle et les expériences aient profondément enraciné dans l'esprit du *moujik* cette idée que tout ce qui vient de la ville, d'en haut, du gouvernement et des classes éclairées est intentionnellement absurde, inutile et même nuisible. De leur côté les représentants de l'autorité curatrice se sont chargés de

lui enfoncer encore davantage cette idée dans la tête. Et c'est vraiment dommage. Les hommes de l'Ancien Régime ont su, dans d'autres domaines, bâtir solidement : l'appareil gouvernemental créé par eux et adopté en entier par les bolcheviks n'est pas encore complètement usé à l'heure actuelle, quelques mutilations qu'il ait subies... Pourquoi donc avoir déversé, comme d'un sac, sur la tête du *moujik* toutes les absurdes et funestes mesures ?

La persécution des Vieux Ritualistes n'a cessé que tout récemment. Quel esprit pusillanime a eu l'idée de confier au clergé l'instruction publique dans les villages ? Qui a eu la malencontreuse idée d'inventer les « chefs de canton ruraux », remettant ainsi les pouvoirs administratifs, judiciaires et policiers dans les campagnes aux mains de personnalités d'origine noble ? Mais le comble de l'absurdité fut l'inutile, l'injustifiable guerre avec le Japon. De là date la lézarde qui devait peu à peu amener l'effroyable écroulement de la forteresse russe, dont la solidité avait jusqu'alors étonné le monde.

V

Ce n'est pas seulement de l'hostilité et de la méfiance, mais encore du dédain qu'éveillait dans les masses paysannes tout citadin avec qui elles avaient contact, fût-il fonctionnaire, ingénieur, avocat, agronome, arpenteur ou — surtout — villégiaturiste. Tous ces gens et leurs femmes, — inconséquents, agités, faibles et ridicules, affublés de vêtements absurdes et incommodes, presque tous porteurs de lunettes, bâfrant du matin au soir et se disputant toujours, bavardant inutilement, employant un tas d'objets inutiles, soulevant les flots de poussière avec leurs bicyclettes ou leurs autos, riant et parfois pleurant hystériquement, baisant les chiens au museau, jouant sans cesse à l'amour avec des gestes affectés et de criardes extases devant la lune et le rossignol, — tous ces gens

désœuvrés et menteurs n'avaient aucune valeur aux yeux du *moujik*... Et leur existence lui paraissait vaine, inutile, absolument injustifiable.

Et le plus grave, c'est que nous, citadins, avons complètement oublié la véritable langue populaire, si pittoresque, si expressive, si sonore, et, lorsqu'il le faut, aussi souple et condensée que le latin. Dieu sait dans quelle langue nous pensons, parlons et écrivons maintenant, grâce aux journaux, au télégraphe, aux anecdotes en jargon, et à la mauvaise littérature! Et cependant le Verbe n'est-il pas le lien le plus vivant et le plus merveilleux entre les hommes ? Incompréhensible au *moujik*, notre langage lui paraît aussi ridicule, absurde, extravagant, artificiel que toute notre existence. Parler comme nous parlons, c'est, à son sens, une insipide dissimulation.

Aussi, lorsqu'il parle à un « monsieur », le *moujik*, par condescendance envers l'absurdité de celui-ci, imite-t-il son style, en l'exagérant bêtement ; il pose, joue la comédie, fait de grands gestes incohérents : et tout cela forme une répugnante balourdise que connaissent si bien juges, médecins, ingénieurs. Et fort sincèrement, lorsqu'ils conversent ensemble, paysan et « monsieur » se considèrent mutuellement comme des pitres.

Le *moujik* et nous nous comprenons moins que ne se comprennent sans doute les habitants de Mars et ceux de Saturne.

Des deux moitiés séparées de l'organisme russe, laquelle doit, sinon se fondre avec l'autre dans l'intérêt général, du moins s'en rapprocher, afin de l'étudier et de la comprendre ? Évidemment, la société instruite et la ville opulente. Nous ignorions totalement, non seulement ce que le peuple pensait, mais encore ce qu'il nous payait en échange du droit à sa fragile existence. Nous acceptions les continuels services des maçons de Kalouga, des menuisiers de Riazan et de Vladimir, des baigneurs de Toula, des voituriers de Zaraïsk, des couteliers de

Nijni-Novgorod, des garçons de café, camelots et jardiniers d'Iaroslav, — et que savions-nous d'eux ? Nous ressemblions à ces généraux que, dans le conte de Chtchédrine, un *moujik* nourrit dans une île déserte. Encore ceux-ci disaient-ils : « Il saurait bien trouver ce qu'il nous faut », tandis que cette pensée ne nous venait point à l'esprit. En avalant du pain blanc à déjeuner, nous supposions que c'était du « pain français », et quant au pain noir, nous ne recherchions pas son origine au delà de la boulangerie.

Et cependant notre pain spirituel provenait, lui aussi, de ce même *moujik*. Nos premiers peintres et architectes furent des paysans ; nos premiers voyageurs, colonisateurs, explorateurs des régions polaires, sortaient du peuple ; le théâtre et le ballet russes doivent leur origine à des serfs. Ceux de nos écrivains qui sont notre fierté, notre justification, notre parure, sont justement ceux qui ont eu le malheur et le bonheur d'entrer en contact étroit avec le peuple. Notre musique ne charme les connaisseurs occidentaux que lorsqu'elle coule des sources populaires... Que lourde est notre dette envers le peuple !

Dans les années 60 et 70 du siècle dernier, cette pensée fut en partie, mais maladroitement comprise. Les *slavophiles*, puis les *populistes* transformèrent avec une décision rapide et soudaine le *moujik* russe en une perle de conscience et de sagesse : c'était sur lui que reposait la gravitation des mondes. A cette époque commença la fameuse « marche au peuple ». Je ne doute point que la jeunesse d'alors ne fût animée d'un ardent amour du peuple et de la soif du sacrifice, et qu'elle ne fût sincèrement convaincue que de la Sibérie à Tachkent le peuple attendait impatiemment l'étudiant. Mais elle ne connaissait ni les besoins réels ni le tour d'esprit de ce peuple. Essayez de retenir d'oreille une sonate de Beethoven exécutée sur un piano mécanique et présentez-vous avec ce bagage aux concours du Conservatoire ; on vous priera de cesser

dès les premières mesures. Mais lorsque ces prophètes de vingt ans s'affublaient de fausses barbes, de perruques, de caftans à la ceinture nouée de travers, et venaient prêcher au peuple ses droits et ses libertés dans une langue empruntée aux cabarets et aux échoppes des villes, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'au bout de cinq minutes on leur liât les mains derrière le dos et qu'on les conduisît à la gendarmerie.

A cette même époque, Karonine, Zassodimski, Zlatovratski, Salov et autres écrivains composèrent d'énormes romans pseudo-populaires. L'un d'eux, — je ne me rappelle plus au juste lequel, — décrivit dans un interminable roman en vers, — hexamètres ou alexandrins, — la vie de l'extraordinaire moujik Pimane, trésor de sagesse et de vertu. Que le Tout-Puissant pardonne à leurs ombres cet innocent et doucereux mensonge !

VI

Dans les « années 90 », le caftan et les chaussons de tille paysans durent céder la place d'honneur au portrait de Carl Marx. Celui-là même que d'aucuns confondaient avec l'éditeur de la grande revue très répandue, la *Niva*, qui, lui aussi, s'appelait Marx ! Aux congrès du parti social-démocrate tenus à l'étranger, le *moujik* fut déclaré « élément inconscient » et « vilain bourgeois ». Gorki l'affirma et mille échos répondirent à sa voix. Socialistes nouveau modèle et conservateurs invétérés se prirent à dauber sur le *moujik* avec une étrange unanimité : le *moujik* est paresseux, ivrogne, voleur, trompeur, menteur, un sot et sale animal... La révolution a définitivement ruiné le *moujik* dans l'opinion de la société éclairée. Auparavant, si vous attaquiez les paysans en bloc, on vous objectait toujours : « Et d'où sort donc notre admirable soldat, si résistant, si brave, si indulgent envers les prisonniers, si doux envers les habitants des pays ennemis, ce soldat dont Napoléon a dit : « C'est peu de le tuer,

il faut encore l'abattre » ? Naguère cette objection nous donnait à penser. Maintenant on nous crie : « Votre fameux soldat a jeté bas ses armes et s'est enfui à l'arrière, se hâtant de prendre part au pillage des propriétaires. » Et si vous demandez pourquoi il a agi ainsi, on vous réplique : « Parce que c'est un vaurien-né. »

Non, ce n'est là ni une réponse, ni une cause. La cause doit être recherchée beaucoup plus loin que dans la fatigue générale des tranchées et la propagande infâme, plus loin même que dans l'abdication du tsar, bien que je sois enclin à considérer cette abdication comme le plus important des facteurs secondaires de la révolte populaire. Cette cause repose dans les profondeurs de l'histoire, dans les racines mêmes de l'âme du peuple. Les contes et les épopées populaires ne connurent jamais que les tsars les plus farouches : Ivan le Terrible et Pierre le Grand. Et, à côté d'eux, le *batiouchka* (notez bien : *batiouchka*, petit père, le même titre que celui donné au souverain) *Stépane Timoféiévitch Razine.*

Et tous les trois, le tsar Ivan, l'empereur Pierre et le brigand Stépane sont évoqués avec une gravité, une déférence épiques. Pourquoi ? Parce qu'ils traitaient durement les boïars. La tombe de cet irascible absolutiste de Paul Ier, à la forteresse de Pierre et Paul, est fréquentée par les plaideurs comme une sorte de fétiche protecteur. Par contre on ne connaît qu'une seule chanson sur Alexandre Ier,—encore n'est-ce qu'une refonte de Marlborough,—et pas une sur le Tsar-Libérateur ou sur les Décembristes. Si, avant la décomposition de l'armée, le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch était devenu très populaire parmi les soldats, ce n'était pas à cause de sa prétendue indulgence envers eux, mais en raison de la grossièreté rageuse avec laquelle il traitait en public les officiers et les généraux. Pourquoi donc la mémoire populaire a-t-elle justement retenu les noms des ennemis des boïars, des « Messieurs » ?

Toute notre littérature, toute notre civilisation contemporaine est passée à côté du *moujik*. Et nous, nous sommes passés à côté de son âme, n'avons pas daigné nous intéresser à ce qui s'y cachait, s'y dissimulait, s'y accumulait. Nous n'en possédions point la clef, et le *moujik* ne voulait ni ne pouvait se rapprocher de nous, nous demander de l'instruire : il n'en avait pas le loisir et ne savait pas comment s'y prendre.

En parlant, plus haut, des écrivains qui ont traité du peuple, j'ai à dessein laissé pour la fin Léon Tolstoï.

Tolstoï a, plus d'une fois, mis à découvert avec sagesse et précaution l'âme paysanne. Platon Karataïev, dans *Guerre et Paix*, Polikouchka dans le conte de ce nom, Nikita, dans *Maître et Ouvrier*, ne sont pas inventés ; ils vivent encore à l'heure actuelle, mais échappent à notre attention inexperte ou partiale. Mais il ne s'agit pas d'eux. Lorsque je songe au *moujik*, j'évoque immanquablement la *Puissance des Ténèbres*, le drame le plus étonnant qui ait été écrit depuis Shakespeare. Tolstoï voulait seulement écrire à l'intention du peuple une pièce moralisante sur le thème de la corruption des mœurs, du relâchement des liens familiaux, de l'influence déprimante de la ville. Et il a donné une impressionnante tragédie de l'âme populaire, tragédie d'autant plus terrible et profonde que, dans sa réalité ethnique et contemporaine, elle se passe tout entière sous l'inéluctable influence de cette force invisible que les Grecs appelaient le Destin et que Tolstoï apercevait derrière les séculaires ténèbres populaires.

Lorsque nous lisons ou voyons représenter cette pièce, nous la vivons involontairement. Avec l'audacieuse témérité qui lui est propre, Tolstoï ne craint ni le malpropre, ni l'horrible ; il met en scène des empoisonneurs, des infanticides, des adultères. Pourquoi notre conscience ne se décide-t-elle pas à les condamner? Pourquoi n'éprouvons-nous pas à leur égard le même dégoût qu'envers de véri-

tables criminels ? Ne serait-ce pas parce qu'ils ne sont criminels qu'au degré où peuvent l'être des animaux ou des enfants inconscients ? Ne serait-ce pas parce que leur vie est étroite, fastidieuse et leurs yeux aveugles ? parce que le destin pèse sur eux ?

Mais l'âme populaire est ouverte au sentiment de Dieu, à l'antique commandement : «Ne tue pas, ne vole pas»— que Kant dénommait l'impératif catégorique. Ce n'est pas en vain que le *moujik* s'intitule *krestianine*, c'est-à-dire chrétien. Pour tous les personnages de la tragédie tolstoïenne, l'iniquité et le péché crient vers le ciel. Leur conscience exige la confession—publique—de leur faute. Raskolnikov (1) n'a pas su s'y décider. Au lieu de faire amende honorable sur la place publique, ainsi que le faisaient les brigands d'autrefois, il se contente d'avouer son crime au commissaire de police. Mais Sonia,— cette pauvre et charmante prostituée russe, — obéissait au juste instinct populaire en contraignant l'âme hautaine de Raskolnikov à l'aveu public. Chez Tolstoï tout cela est plus simple, plus tragique, plus profond. Nikita a l'esprit agité, son iniquité l'oppresse, déjà il désespère, cherche des guides pour se pendre. Et soudain voici qu'il se prosterne : « Pardonne-moi, peuple orthodoxe !... » libérant dans ce geste pénible et sublime sa conscience,— et celle du monde entier. Et merveilleuse réponse : « Dieu pardonnera. » C'est-à-dire : porte toi-même la peine de ton péché ; rachète-toi par la souffrance.

Nous comprenions le côté extérieur de cette tragédie, mais ne pénétrions point les mouvements des âmes de ses personnages. Et comment en pouvait-il être autrement ? La plupart de nos intellectuels se piquaient d'athéisme, nous avions déjà dépassé la « surhumanité », nous en étions au cubisme, au futurisme,— et voilà que l'on nous offrait des conceptions zoologiques, une bestiale innocence dans le crime, l'âge de pierre,— et soudain une

(1) Dans *Crime et Châtiment* de Dostoïevski. — H. M.

grande détresse de conscience finissant par accepter, sur l'impérieuse exigence de la plus sublime vérité humaine, le châtiment encouru pour la violation de cette vérité. Cela nous gênait, nous rebutait... « Tolstoï, songions-nous, mène toujours sa pensée jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'impitoyable limite, il moralise toujours. C'est une particularité de son esprit et de son caractère. »

Ainsi esquivions-nous la plus grave, la plus importante question de notre vie. Nous nous refusions volontairement à nous rappeler que Tolstoï enseignait sa morale radicale sous sa propre responsabilité : là où il n'était qu'artiste, il se montrait toujours étonnamment fidèle à la vérité.

VII

Une sorte de fusion, de pardon mutuel, de révélation des âmes doit avoir lieu entre le *moujik* et les autres classes. Autrement la Russie ne connaîtra ni retenue, ni équilibre.

Notre véritable malheur consistait justement en ce qu'il existait en Russie deux mondes complètement à part, deux espèces d'hommes différentes : *nous* d'un côté, *eux* de l'autre. En bas des troglodytes, presque des païens, en haut Vladimir Soloviev et Mendéléiev. Aussi ne trouvions-nous point de solide appui national dans notre peuple, qui nous était étranger. Il ne voyait pas en nous de fidèles représentants de sa volonté, d'intelligents directeurs de ses pensées. D'où notre cosmopolitisme, notre apathie, notre incompréhension de la responsabilité de nos paroles et de nos actes. D'où ce monstrueux phénomène de la vie intellectuelle russe, le nihilisme ; d'où, le bolchevisme, car Lénine est le petit-fils difforme et antinaturel de Marc Volokhov et le fils de Bazarov (1)... D'où encore le manque de fierté nationale. Je ne veux pas

(1) Types littéraires de nihilistes : Marc Volokhov dans le *Précipice* de Gontcharov, Bazarov dans *Pères et Enfants* de Tourguéniev. — H. M.

dire cette vanité fanfaronne qui récemment encore hurlait le *Deutschland über alles*, mais ce noble orgueil qui unit les cœurs dans un unique battement et les mains dans une unique pression, quand un grave danger menace la patrie.

Tous les expédients théoriques pour unir ce qui ne pouvait l'être, pour coller ce qui était brisé — n'ont servi de rien... Il fallait sans doute que se produisît une catastrophe inouïe pour contraindre les gens à ouvrir les yeux et à comprendre qu'ils étaient frères, membres d'une seule et même famille dont le bonheur et la prospérité dépendaient de leur étroite amitié. Aux premiers jours de la Grande Guerre, nous parûmes avoir l'intuition de cette vérité... mais bientôt la lassitude s'empara de nous, notre élan patriotique décrut rapidement, et bientôt la bête sauvage et couarde dissimulée au tréfonds secret de tous les hommes montra sa véritable face. Sans doute l'épreuve n'était-elle pas encore suffisante...

Il est de mode en ce moment de comparer la situation actuelle de la Russie à celle de la Moscovie au *Temps des Troubles*. De même il y a cinq ans on ne cessait de mettre en parallèle la Grande Révolution Française et la Révolution Pétrogradoise opérée « sans effusion de sang ». Nous autres Russes sommes enclins aux jugements catégoriques, aux rapprochements historiques, aux conclusions basées sur des données fortuites, des observations non contrôlées, des expériences menées sur une échelle insuffisante.

Je ne me représente guère, — ni moi, ni personne, d'ailleurs, — ce que fut exactement le *Temps des Troubles*. Une seule chose est indubitable : c'est que la Russie finit par se redresser, — comme elle s'était déjà relevée après la longue domination mongole, — du fait de sa seule volonté instinctive... Maintenant la Russie est frappée d'une catastrophe sans précédents aucuns, d'une catastrophe plus effroyable que les pestes médiévales qui exermi-

naient parfois le tiers de l'Europe, d'une catastrophe qui menace de faire disparaître de la face de la terre un immense pays millénaire, dont la voix était naguère encore écoutée. Alors je m'arrête à une pensée encore débile bien que téméraire. L'actuel *Temps des Troubles* ne serait-il pas semblable à cette fièvre chaude qui terrasse l'homme et lui fait perdre conscience afin que, son organisme renouvelé dans une ardente combustion, il renaisse à une nouvelle vie ? Une nouvelle conception de l'idée d'État ne se forgerait-elle pas dans ce bouillonnement, ce chaos, cette mer de boue, de sang, de larmes et de haine ? D'organiques semailles spirituelles ne lèveraient-elles pas secrètement, inconsciemment, là-bas, en Russie, dans les âmes des douloureux martyrs ? Est-ce qu'après le verglas, les vents glaciaux, les tempêtes de neige et les faux dégels d'un long et rigoureux hiver, n'apparaîtraient pas enfin sur l'étendue de la plaine russe, modestes, tendres et presque imperceptibles encore les premières pousses des blés d'automne ?

VIII

Il est difficile à l'homme de prophétiser, — ne fût-ce qu'un simple changement de temps. Me refusant à jouer le rôle de devin, je tâcherai uniquement d'énumérer les observations et considérations qui, selon moi, permettent de ne pas désespérer de la Russie.

Primo.—La lutte des classes en Russie a eu pour résultat de réduire toutes les classes en esclavage, un effroyable esclavage tel que n'en a jamais connu l'histoire depuis la création du monde. Le malheur a rendu les gens plus égaux que n'ont pu le faire décrets et proclamations. La haine des classes a vécu. Si, en 1918, la femme du peuple louchait sur la « dame » sa voisine de « queue » et lui lançait un fielleux : «Assez sucé notre sang comme ça » ! — aujourd'hui cet imbécile mot d'ordre est définitivement oublié : qu'était, en effet, ce « sucement de sang » auprès

des cannibalesques réjouissances des « Tché-Kas », qui n'épargnèrent ni classes, ni sexes, ni âges ? Et la « dame » qui naguère encore, ramenant une livre d'immangeables tourteaux dans son appartement glacial, bouleversé de fond en comble par les perquisiteurs, bougonnait frémissante : « Attendez un peu, goujats, que nous ayons chassé les bolcheviks, comme nous vous remettrons à votre place ! » — cette même dame ne s'indigne plus du tout. Elle a appris à son dam ce que c'était que nettoyer les chambres, faire la queue, préparer le dîner... et même parfois traîner jusqu'au cimetière le cercueil d'un être cher.

Je connais beaucoup, beaucoup de familles où l'ancienne servante vit avec ses ex-maîtres sur un pied d'union amicale et vraiment chrétienne, que n'arrivent à détruire ni la faim, ni le froid, ni la menace de la mort, ni la mort elle-même. « La dévouée servante Marie » a disparu : il n'y a plus que d'affectueux, généreux et fidèles amis. Conseillez-leur donc d'observer les principes démocratiques. Autant apprendre au poisson à nager !

Secundo. — L'égalité. Autrefois les fléaux naturels ou sociaux pesaient presque exclusivement sur la gent « corvéable et taillable ». Le peuple s'en rendait compte, mais ne pouvait soulager son cœur qu'en de menaçants, de meurtriers dictons et surnoms. Disette, incendies de forêt, sécheresse, pluie, grêle, épidémies, et — chose pire — mesures gouvernementales, tout s'abattait sur le *moujik*, tandis que le *barine* se promenait en sifflotant et les mains dans les poches ou bien s'adonnait à une maladroite philanthropie, — quand il ne se chauffait pas tout simplement les mains à la flamme du malheur populaire. Seule la guerre rapprocha *barine* et *moujik*, c'est-à-dire officier et soldat : encore est-il que pendant cette guerre 75 à 80 0/0 des officiers de carrière périssaient dans les combats où ne succombaient que 15 à 20 0/0 des officiers de complément. Mais le soldat blessé ou permissionnaire ne pouvait pas ne pas voir la bacchanale de l'arrière.

Maintenant que la Russie entière est affamée et nue et que les gens se sont aperçus qu'ils différaient les uns des autres uniquement par la taille et la couleur des cheveux, — cette réflexion leur est venue d'elle-même : si tous les hommes sont identiquement égaux devant la souffrance morale et physique, identiquement soumis à la mort et à la décomposition, pourquoi devraient-ils être privés d'une part égale de liberté à l'heure bénie où la Russie ressuscitera? Et si tous, absolument tous sans distinction aucune, ont supporté sans périr le fardeau d'un monstrueux esclavage, — qui donc a le droit de déterminer par classes et catégories la liberté de la personnalité humaine ?

Ces pensées ont mûri. Et jamais plus qu'en ce moment la Russie ne fut et ne sera si franchement prête à admettre ces grands principes : la liberté et l'égalité. Il faut seulement qu'ils pénètrent dans le peuple à travers, non de fragiles paroles, mais de puissantes actions inspirées par l'intelligence, l'honnêteté, le sentiment *fraternel*, guidées par l'amour de la patrie. Amour sachant tout comprendre, tout pardonner, et se montrant à cause de cela d'une exigence sévère.

Tertio. — La soif d'un pouvoir fort. Ceux-là se trompent ou plutôt ne jouent pas franc jeu qui prétendent que le pouvoir bolcheviste est le seul qui soit encore capable de retenir la Russie en voie de dislocation. Eh quoi ? Est-ce là un pouvoir ? Une bande de brigands, qui m'a lié pieds et mains et torture mon âme et mon corps pour me soutirer argent et services, c'est donc un pouvoir et non une tyrannie ? Non, un véritable pouvoir peut être sévère, dur même, — mais il sera sage, clairvoyant, honnête et créateur.

Les bolcheviks n'ont pas de sagesse ; ils n'ont que l'esprit du singe.

Ils ne sont pas sévères, mais cruels, d'une cruauté hystérique et sadique, conséquence de leur lâcheté.

Leur clairvoyance, qui apporte la mort au nom de la

félicité des hommes du Lᵉ siècle, — c'est la clairvoyance de l'enfant à la mamelle qui de ses doigtelets veut agripper le soleil.

Leur activité créatrice consiste en ce que, sous la menace des fusils, ils contraignent les gens à transporter du sable d'une place à l'autre pour le retransporter le lendemain à la place primitive. Lorsqu'il crée, l'homme ressemble à Dieu qui, ayant créé le monde, trouva que « tout était bien ». Le bien est le levier de la création et les bolcheviks ont accordé la place d'honneur à la haine et à l'absurdité.

On m'a rapporté ce mot d'un madré paysan de Novgorod :

— Quelle *puissance* était la Russie et nous l'avons ruinée !

La soif d'un pouvoir fort se retrouve dans une autre phrase qu'il n'est pas rare d'entendre dans tous les coins de l'infortuné pays. Et probablement ce même paysan la répète-t-il inconsciemment :

« Il faudrait supprimer tous les communistes et les commissaires, conserver la république et les soviets, et mettre au-dessus d'eux un tsar, mais un tsar assez fort pour donner un coup de poing sur la table de manière à ce que les mains et les pieds en tremblent à tout le monde. »

Je ne vois pas dans cette originale formule un désir de restaurer à tout prix le régime monarchique, mais une aspiration passionnée à voir à la tête du pays une concentration de l'ordre, de la force et de la raison s'appuyant sur un conseil de tout le peuple, c'est-à-dire élu. Hommes raisonnables et intègres, hommes du devoir et du sacrifice, si vous n'êtes pas encore prêts à gouverner et à servir la Patrie, — alors que la volonté populaire collective vous fasse naître !

IX

Quarto. — On dit que la souffrance purifie l'homme et que l'approche de la mort l'illumine. Il est possible que semblable loi psychologique existe en réalité. Car comment expliquer, autrement que par son action, toutes les choses dont je fus témoin et qui me sont encore confirmées à l'heure actuelle par les lettres reçues de Soviétie et les récits des personnes qui s'en évadent ? La période de rancune et de bestialité est passée. Seuls les oppresseurs sont encore semblables aux bêtes.

Les masses sont mortellement fatiguées, elles sont nerveuses, soupçonneuses, mais point sanguinaires.

Là-bas, en Soviétie, j'ai vu bien des exemples de pitié chrétienne. Des centaines d'officiers, échappés aux griffes des « Tché-Kas » de Mourmane et de Sibérie, racontent avoir été bien accueillis, nourris, fournis de tabac par les paysans de Toula, Riazan et autres lieux. Il leur fallait seulement se déclarer franchement officier « blanc ». Je n'ai pas remarqué que l'on s'enfermât à clef pour manger. On se prévient les uns les autres en cas de perquisition. On se prévient, en risquant sa tête, d'une embuscade tendue dans l'appartement voisin. Considérez attentivement les gens tout frais évadés de Soviétie. A travers un effroi coutumier brille en eux je ne sais quelle mansuétude intérieure.

Une loi physique proclame : « Au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du foyer lumineux, la force de la lumière diminue proportionnellement au carré de la distance». C'est justement cette loi, appliquée à l'amour, à la pitié, à l'indulgence envers les fautes d'autrui, que j'ai observée lors de mon départ de Russie depuis Gatchina-via, Iambourg, Narva, Reval, Helsingfors — jusqu'à Paris. Ici dans le Paris émigré — je n'aperçois plus cette lueur : ne seraitelle pas éteinte ?

Oui, tous les intellectuels échappés de Russie,— ces

Lazares revenus du royaume de la mort,— témoignent unanimement que le pays est plongé dans une apathie générale, dans une léthargique somnolence. Comment donc alors trouve-t-il en soi des forces de résistance ? D'où proviennent ces continuelles révoltes d'ouvriers et de paysans ? ces conspirations d'intellectuels ? D'où provenaient ces combattants volontaires, qui, en dépit de fatals insuccès, remplissaient à chaque nouvelle offensive les rangs des armées « blanches » ? Non, je suis enclin à croire que seul un fuyard terrorisé peut parler du dépérissement et de même de la mort de l'âme populaire. Un organisme qui, abandonné sans secours aucun, parmi la terreur, la famine, le froid et la dépréciation complète de la vie humaine, trouve encore en soi des forces de résistance, — cet organisme est viable et il est encore trop tôt de chanter sur lui la prière des agonisants. Non la Russie ne veut pas mourir, — et *basta!*

X

Enfin *quinto*. — Et c'est le point le plus important. — Me basant sur de nombreuses données, sur des cas caractéristiques choisis parmi mes observations personnelles, et surtout sur l'étude approfondie des journaux soviétiques, — j'ai acquis la conviction que la peste rouge, qui a passé sur la Russie, a produit dans la masse du peuple un profond bouleversement interne, dont toute l'importance n'est encore que potentielle. Et c'est dans le domaine de la religion,—le seul où elle puisse se faire voir, — que nous constatons cette volte-face.

Dostoïevski a envisagé prophétiquement bien des choses. Il a plus d'une fois insisté sur le sentiment du divin dans l'âme russe et en a tiré de terribles conclusions. D'après lui, le Russe, lorsqu'il parvient jusqu'à l'athéïsme, ne se contente pas de la seule négation. Estimant que, Dieu n'existant point, tout est permis, et étant, de par sa nature, enclin aux extrémités,— il va plus loin, jusqu'à

lutter avec Dieu, jusqu'à le fouler aux pieds, et atteint finalement cette effroyable limite qui ne permet ni retour ni pardon. Rappelez-vous le malheureux gamin des *Frères Karamazov* qui tire sur les Saintes Espèces, le Corps et le Sang du Christ ?

Selon Dostoïevski, rien n'est plus monstrueux, plus extravagant, plus sauvage que l'athée russe, — et pour amener le Russe à la Révolution, il faut d'abord lui enlever son Dieu.

Autrefois c'était impossible. Le plus beau moment de la Révolution de 1905, — qui connut pourtant certaines nobles minutes, — ce fut le 9 janvier, alors que le pope Gapone marchait en tête des ouvriers, le crucifix à la main.

Les bolcheviks ont pris de tous côtés des leçons de méthodes intimidantes et de procédés corrupteurs. Dans le recours à toutes les formes de la cruauté, ils ont dépassé leurs maîtres, les chefs de l'État-major allemand, — mais ils les ont dépassés au même degré que Smerdiakov eût pu dépasser Nietzsche, c'est-à-dire en poussant le principe jusqu'à la monstruosité, jusqu'à l'absurde, jusqu'à la « révolution asiatique ». La patrie, la famille et l'église barraient leur chemin mécanique. Ils trahirent la patrie, corrompirent la famille, — il leur fallait maintenant détruire l'Eglise... Les meneurs du bolchevisme avaient certainement lu Dostoïevski et noté d'un trait d'ongle les lignes où le grand voyant parle de l'athée russe.

Mais cela ne fut pas si facile. Je n'énumérerai point ici les sacrilèges outrages dont les communistes abreuvèrent l'Église et ses serviteurs : la liste en est trop longue et le rappel répugnant.

Le peuple, terrifié, se détournait, se taisait pour un temps.

Dans les villes une active propagande orale se menait. Des orateurs «conscients» traitaient Dieu de «bourgeois». Je ne sais quel matelot se précipitait sur l'estrade et, frap-

pant du poing sa poitrine velue décolletée, provoquait Dieu en combat singulier. « Me voici et je crie vers toi ! Si tu existes, frappe-moi de ta foudre ! » Je ne sais quels savants commissaires invitèrent le vénérable archiprêtre de Notre-Dame-de-Kazan, le père Ornatski, à une dispute religieuse publique, lui garantissant la liberté de discussion et son intangibilité personnelle. Deux jours après cette libre controverse, le père Ornatski fut fusillé chez lui en même temps que son fils, jeune étudiant qui tenta de le défendre.

Qu'aux jours d'effusion de sang le Russe se détourne de la Face de Dieu, je le comprends encore. Ainsi le forçat, avant d'égorger une famille endormie, voile, d'un essuie-mains, l'icone. Mais je suis impuissant à me représenter ce que ressent et pense le petit *moujik* de Kostroma, en voyant fouler aux pieds et traîner dans la boue l'humble image de Jésus-Christ, de ce même Jésus-Christ, si cher et si proche, qu'il porte toujours sur sa poitrine, tout près du cœur.

Les poètes populaires « prolétaires » provoquent en moi l'effroi et le dégoût. Vassili Kniazev publie un sacrilège *Evangile Rouge* ; Demiane-le-Pauvre, une *Bible Rouge*, Maiakovski, le seul poète rouge de talent, insulte rageusement le Christ. D'autres rimailleurs, en des vers boiteux, épileptiques, couvrent d'opprobres la Face auguste du Crucifié, son Corps supplicié, son Sang innocent : « Nous jetterons Ton Sang hors du lavabo. » Pilate se lava les mains en livrant Jésus au Sanhédrin. Ces bourreaux se lavent, eux aussi, les mains, en Le suppliciant une seconde fois.

Évidemment ces poétereaux, en quête de pitance, suivent servilement les meneurs à qui les images, chères aux pauvres gens, du Christ, de la Vierge et de saint Nicolas paraissent de plus dangereux obstacles à leur œuvre de destruction que l'idée abstraite et difficilement concevable de Dieu...

Il me semble pourtant que beaucoup de ces blasphémateurs diurnes, — de quelque couleur qu'ils se barbouillent, ils n'en sont pas moins Russes, — ne s'endorment point sans s'être dévotement signés.

Et les faits corroborent mes suppositions. Voici ce que m'a raconté à Gatchina un officier « blanc », à qui avait incombé le pénible devoir de « liquider » d'avérés communistes.

« Beaucoup d'entre eux perdaient courage, pleuraient, se roulaient à mes pieds. D'aucuns attendaient la mort avec une insolente témérité ; aux offres des consolations religieuses ils ne répondaient que par d'effroyables blasphèmes. Cependant l'un d'eux m'étonna : il se tourna vers moi, et me dit doucement, tout doucement, d'une voix où résonnaient une conviction profonde et une infinie désespérance :

« A quoi bon ? Dieu ne peut plus nous pardonner. »

Le voilà bien, l'athée russe ! Pauvre enfant égaré ! Pour ce désespoir résigné Dieu peut-être lui pardonnera, car ici la négation voisine avec la foi profonde. C'est un athéïsme aigu, et par conséquent laissant, comme toutes les violentes affections psychiques, des espoirs de guérison. Le professeur Oldenbourg rapporte avoir entendu en Soviétie des vieilles femmes blasphémer. Soit, mais a-t-il vu ces mêmes vieilles battre, le soir même, leur coulpe devant la Vierge de Kazan ?

L'été dernier, un prêtre de mes amis, le père Pierre B..., aumônier de la flotte, m'écrivait de Marseille : « Nous avons enterré ces jours-ci le machiniste Jorénykh. Cet homme grossier, qui, à tout propos et hors de propos, blasphémait Dieu, le Christ et les Saints, me fit pourtant demander à son heure dernière. Sa confession si profondément chrétienne m'émut au plus haut point. »

XI

L'hiver dernier, Mérejkovski a dit une parole profonde :

« L'enfer bolcheviste est l'œuvre du diable. Chez le diable seul peut régner un ennui semblable à celui de la Soviétie. »

Oui, c'est bien cela : un lourd, un profond ennui sans issue. Plus d'espoir, plus de fantaisie, plus de caresses, plus de sourire... Toute la vie, toute la pensée politique, toute la littérature rouge tournent autour de trois concepts zoologiques et d'une cinquantaine de vieux vocables de meeting, pelés, galeux, rebutants comme l'eau des tortures médiévales.

Pour le peuple, l'église était l'unique refuge aux heures douloureuses, l'unique foyer où il trouvât réponse aux plus hautes questions de l'âme... On a beaucoup parlé de sa superstition... que l'on expliquait d'ordinaire par son ignorance. Mais alors comment expliquer que l'imagination populaire ait, dans ses légendes et ses contes, auréolé de traits si poétiquement touchants et si intimement profonds, les figures charmantes de la Sainte Vierge, de Nicolas le Bienheureux, de saint Georges, de Serge de Radonèje, de Pantéléï le Guérisseur ?... Pourquoi les cantiques populaires et certaines vieilles *bylines* (1) sont-ils si pénétrés d'une douce lumière vespérale, si imprégnés de christianisme vrai et de respect envers la terre ? Le Potouguine de Tourguéniev (2) se moque de ce fat ridicule de Tchourila Plenkovitch, mais oublie, je ne sais trop pourquoi, les belles figures de Mikoula Selianinovitch et Sviatogor le Preux et Volga Vséslavitch ; bien entendu il n'avait jamais lu ou ne voulait pas se rappeler le mémorable final de la première *byline* sur la vocation d'Ilia de Mourom :

Par delà le fleuve Ilia s'en alla
Mettre un gros cierge à saint Nicolas...

Puis il vient demander la bénédiction de ses père et

(1) Les Chansons de Geste russes. — H. M.

(2) Dans le roman *Fumée*. — Les autres noms cités sont des personnages de *bylines*. — H. M.

mère. Il se prosterne devant eux. Écoutez bien les paroles du vieux paladin :

> **Pour les beaux exploits, je te bénis, fils,**
> **Mais pour les mauvais point ne te bénis.**

Et ensuite son injonction :

> **Te voilà parti pour longue aventure :**
> **En chemin n'offense aucun bon chrétien,**
> ***Contre le Tatare ne médite rien.***

Et encore le bel et poignant adieu d'Ilia à la rivière d'Oka :

> **Enfin à l'Oka Ilia dit adieu,**
> **Il jeta dans l'eau un crouton de pain :**
> **« Grand merci, fit-il, notre mère l'Oka,**
> **Qui m'as si longtemps abreuvé, nourri. »**
> **Sur son destrier Ilia sauta**
> **Et vers l'inconnu le preux s'élança...**

Ce n'est pas seulement le mortel et sanglant ennui quotidien qui a ramené le peuple à l'Église, c'est aussi le sentiment d'être acculé à une impasse, l'impossibilité de vivre sans espérance, le besoin de sangloter à quelqu'un sa douleur et son désespoir. Le haut exemple donné par le clergé à eu, dans ce retour à Dieu, une énorme importance.

XII

M. V. D. Nabokov, mort dernièrement d'une mort si odieuse et si héroïque, avait émis, l'été dernier, au Congrès National Russe, cet aphorisme :

« De toutes les prétendues « conquêtes de la révolution », une seule reste indiscutable; on a perdu toute confiance dans les grands mots. » Et il ajouta : « Dans ceux du moins qui ne sont pas confirmés par des actes. »

Il est pourtant une conquête de la révolution qui a vraiment porté des fruits : l'Église russe a été libérée de la lourde tutelle de l'État. Le bas clergé avait toujours rechigné au rôle que lui imposait le gouvernement, et qui allait jusqu'à la violation du secret de la confession, jus-

qu'aux vexations religieuses si contraires à la large tolérance russe. Depuis Pierre le Grand, notre clergé errait dans un cercle vicieux, étroit et démoralisant. Ne vivant guère que de son casuel, il était naturellement entraîné à la cupidité et à la mesquinerie. L'immixtion du pouvoir civil dans leurs affaires de religion et de conscience enlevait à nos ecclésiastiques leur dignité de prêtres et leur liberté de pasteurs.

La séparation de l'Église et de l'État exalta, renforça, libéra immédiatement le prêtre, le ramenant à sa véritable, à sa pure fonction chrétienne. La nouvelle persécution dioclétienne égala le plus humble, le plus tremblant des curés de village au plus hautain des princes de l'Église et les éleva jusqu'aux hauteurs du martyre antique ! Le voilà le *Verbe* divin, *confirmé* par un généreux exemple, illuminé par l'éblouissante lueur de l'âme humaine.

En toute franchise, estimions-nous notre pauvre clergé capable d'un si haut élan d'âme et de foi ? En toute franchise, non. Ni nous, ni le peuple. Que l'on me permette de me référer à un précédent historique, presque à une prophétie.

C'était tout au commencement du xxe siècle. Le Saint Synode se résolut à excommunier le « boïar » Léon Tolstoï. Cette décision produisit dans tout le monde civilisé une impression vraiment stupéfiante. Cependant la comtesse Sophie Andréievna eût mieux fait de ne pas écrire au métropolite de Pétersbourg et Lagoda une lettre parfaitement insignifiante de fond et violemment agressive de forme.

Je n'ai pas sous la main le texte de cette lettre, mais, autant qu'il m'en souvienne, la comtesse y développait, notamment, cette idée : « Vous autres, hiérarques, enseignez l'humilité et la simplicité, et pourtant vous vous prélassez dans des carrosses à six chevaux, vous parez de brocart, de soie et de velours, vous coiffez de mitres d'or et ornez vos vêtements de diamants. »

Le métropolite Antoine (Vadkovski),—l'un des pasteurs russes les plus remarquables par l'esprit, la bonté et la piété,—répondit à Sophie Andréievna dans une lettre pleine de retenue et de dignité. Entre autres paroles justes et probantes il y disait à peu près ce qui suit :

« Oui. En vue de l'exaltation de l'Église, nous nous revêtons de brocart, d'or et de pierres précieuses. Mais si la volonté du Seigneur envoie jamais à la Russie des jours de deuil, de misère et d'humiliation, alors, comme jadis notre grand saint Serge de Rodonèje, nous irons à pied, endosserons des chasubles de grosse toile et communierons les fidèles dans des calices de bois. »

A l'époque, ces paroles si élevées et si touchantes du métropolite Antoine ne pouvaient guère que mettre en relief la belle figure de ce pasteur. Qui aurait pu supposer que dans un si court laps de temps elles acquerraient la signification d'une effrayante prophétie ?

Les églises transformées en cinématographes, les autels mués en tréteaux de pitres; les sacristies pillées, les images saintes souillées et volées ; les ecclésiastiques contraints à balayer les trottoirs et les fosses à ordures ; les évêques traînés par les cheveux à bas de leurs trônes, massacrés dans leurs cathédrales ou pendus sur le parvis, n'est-ce pas là une part suffisante au martyre général du peuple russe ?

Mais comme le clergé moyen, ordinaire, l'humble clergé « blanc » s'est transformé ; comme il a grandi dans la tempête et la flamme !

Comprimé dans la poigne de fer du procureur du Synode, notre pauvre pope était parfois impuissant à résister aux tentations : peu instruit, cupide, enclin à l'ivrognerie, il tremblait devant « la volonté des méchants ». C'est qu'il fut toujours trop proche de notre sombre vie pécheresse.

Cependant le clergé russe est sans doute le seul,—avec le clergé juif,— qui ait conservé si pleinement la pureté

de son sang. On peut dire sans exagération que, grâce à des mariages contractés uniquement dans sa classe, le clergé russe évita toujours, depuis Vladimir le Grand jusqu'à nos jours, l'infusion d'éléments étrangers dans son sang slave. Des mariages précoces et la saine vie champêtre préservèrent ce sang de la corruption causée par l'épuisement prématuré et les mauvaises maladies. Et il faut reconnaître que nos lévites sont une race solide, vivante et fertile.

Leurs péchés et leurs faiblesses étaient indissolublement liés à notre esclavage général. Si, malgré la lourde oppression, l'âme collective russe ne se brisa ni ne mourut, se révélant à travers quelques élus de génie, — le clergé russe donna lui aussi de grands pasteurs, de grands martyrs. Et puisque notre clergé a si facilement rejeté la vanité de la richesse, la gloire du monde et jusqu'à la crainte de la mort ; puisqu'il sert avec tant de résignation, de simplicité et de désintéressement l'Église et le peuple, — c'est là le signe le plus sûr que le peuple est également à la veille d'une rénovation spirituelle inouïe.

Des orateurs « conscients » avouent avec dépit que le peuple russe est encore trop obscur pour qu'on puisse impunément lui enlever sa foi.

Ce phénomène général n'est pas une vague fortuite soulevant sur sa crête la sainte foi. C'est le flux océanique, croissant lentement, inéluctablement. C'est la libération organique, géologique de tout un continent surgissant de l'abîme. Et l'Église n'est pas la cause principale de cette délivrance, mais seulement un phare indicateur du flux et du reflux.

XIII

L'autorité du clergé et de l'Église, accrue par l'auréole du martyre, ne pouvait que grandir dans le peuple en ces jours d'épouvante. En ce sens, des siècles de lentes réfor-

mes n'auraient pu accomplir ce que firent trois années de persécution.

Aussi voyons-nous le peuple donner refuge et protection à ses prêtres, les cacher derrière son vaste dos endurant. Voici qu'apparaît de nouveau le solide pivot de la foi autour duquel tourna la terre russe pendant plus d'un millier d'années.

Et si dans les villes on pouvait naguère encore traîner par les cheveux les prêtres hors de leur église et les fusiller sur le parvis, il y a longtemps que, dans les campagnes, les autorités soviétiques ne se risquent plus à lever la main sur les gens d'Église. Les communistes ruraux doivent se contenter d'envoyer des relations désolées au *Journal Rouge* ou à la *Pauvreté Rurale*, à qui j'emprunte les quelques lignes suivantes, dont j'ai soin de respecter le style :

Le mardi de Pâques, les citoyens du village de Tchérenkovitchi, canton d'Ilièch, district de Iambourg, ont fait quérir en voiture le curé du bourg voisin, auquel on demanda d'administrer un malade avant la procession. Pendant ce temps, un groupe de jeunes gens assis devant la maison d'une citoyenne chantait l'*Internationale*. La citoyenne, d'âge respectable, sortit, injuria les jeunes gens et les chassa en leur jetant des seaux d'eau.

— Je ne permets pas de chanter des saletés devant ma maison. Le curé est arrivé et vous êtes là à brailler... N'avez-vous pas honte ?

Dès avant l'arrivée du pope, les femmes avaient apporté au marguillier, l'*une devançant l'autre*, du beurre et du fromage et quatre livres de farine par foyer.

Lorsque la procession eut fait le tour des chaumières, le pope et le diacre avaient leurs énormes paniers remplis d'œufs : dans chaque foyer on leur avait donné deux œufs et de l'argent et en outre, *devant leur insistance*, une cuillerée de beurre et une cuillerée de fromage. Dans trois maisons habitées par des communistes, le pope ne demanda rien et se contenta de dire doucement : « Que le Seigneur vous accorde une bonne vie ! » Mais en sortant, il ordonna aux autres : « Éloignez-vous le plus possible de ces gens-là, ne vous laissez pas gagner par leurs stupides idées. »

Le même soir on dut attirer l'attention de l'assemblée des

citoyens sur ce conseil ecclésiastique. Le président fit remarquer que les collectes en nature n'étaient pas autorisées. « Il eût mieux fait de donner cette explication avant la procession ! » conclut dans un style de délation le jeune auteur de l'entrefilet.

Toute dénonciation est ignoble, et doublement si elle est fausse ; mais une sotte calomnie cousue de fil blanc est, par-dessus le marché, ridicule. Si les femmes donnaient ouvertement, *l'une devançant l'autre*, des provisions aux ecclésiastiques, à quoi bon représenter ceux-ci, mendiant *une cuillerée* de beurre ?

Mais la femme, la femme! Lorsque cette saine et solide gaillarde dispersait à seaux d'eau la jeunesse communiste comme une meute de chiens hargneux, savait-elle que son vaillant geste renfermait un grand symbole ?

Salut à toi, la petite mère, et merci !

XIV

Dans les villes aussi, l'ancienne attitude indolente, indifférente envers l'Église et les prêtres disparaît. Voici ce que m'écrit un de mes correspondants :

« Les églises sont toujours pleines. Mais ce n'est plus la foule endimanchée d'autrefois : plus de conversations, de sourires et de compliments mondains, de rendez-vous, d'oisives allées et venues. On assiste aux offices dans un profond et respectueux silence, on se signe dévotement, lentement, et non plus distraitement et à la hâte. Il existe dans notre liturgie de touchantes invocations, implorant la clémence divine « pour la paix du monde, pour les âmes chrétiennes dolentes et aigries, pour les voyageurs, les malades, les prisonniers... » Chaque fois que le diacre les proclame du haut du jubé, les fidèles, d'un humble geste unanime, se prosternent.

... On écoute attentivement les sermons. Sur les conseils du métropolite Benjamin les prêtres ont renoncé une fois pour toutes aux thèmes politiques. Mais tel simple et chaud récit, — retraçant, par exemple, comment le

Christ aimait la beauté terrestre sous la forme des enfants et des fleurs, — provoque les larmes générales...

Aux meetings de soldats et de matelots rouges, des assistants s'enquirent plus d'une fois « s'il seyait à un communiste d'être croyant » ; et malgré les fanatiques de l'incrédulité (ô Russie !) cette question fut bien souvent résolue en faveur de la liberté de conscience. Des témoins étrangers l'affirment. Le correspondant d'une revue allemande, *Der Syndicalist*, M. Sumi, écrit :

« Les bolcheviks n'ont pu interdire la religion. Même des communistes révolutionnaires se découvrent et se signent en passant devant les églises. Le sentiment religieux est trop ancré au cœur des Russes pour qu'on puisse l'en extirper. Les églises sont toujours archi-combles. Les tentatives de propagande bolcheviste contre l'Église n'ont aucun résultat. »

Les matelots et même les communistes, après avoir fait enregistrer leur mariage à l'état civil communiste, vont le plus souvent le faire bénir à l'église. On a constaté le cas d'un communiste devenu diacre.

Les prêtres ne sont plus astreints aux travaux publics. Sans doute les bolcheviks se sont-ils aperçus que si, naguère, la vue d'un ecclésiastique en soutane, traînant sur son dos l'armoire à glace d'une compagne de commissaire, excitait les rires, les sifflets et les huées des voyous, ce spectacle honteux ne provoqua bientôt plus qu'un sinistre silence, puis un murmure menaçant et finalement cette aide sincère et générale plus éloquente que toute autre démonstration.

Il y a quelque temps se tenait un meeting-conférence où la fameuse camarade Hedwige devait démontrer la non-existence de Dieu. Pour quelle raison la camarade Hedwige s'estime-t-elle compétente dans une question si profonde? — c'est là son secret. Mais pourquoi l'ex-chroniqueur aux incendies de la *Gazette de la Bourse* est-il devenu commissaire à la Bibliothèque Nationale, et un met-

teur en pages, directeur de l'Institut Gynécologique ?

J'ai vu une fois la camarade Hedwige. C'est une petite bonne femme vive, rondelette, aux joues vermeilles. Les verres d'un éternel pince-nez brillent sur son minuscule nez retroussé. Elle rappelle vaguement l'Eudoxie Koukchina de Tourguéniev (*Terres Vierges*) et la Virguinskaïa de Dostoïevski (*Les Démons*). A sa manière, elle ne manque pas d'un certain charme : on dirait un gentil doguin, remuant et grassouillet.

Elle avait pour contradicteur un jeune prêtre qui, repoussant le prudent conseil de revêtir des vêtements laïcs, vint au meeting en soutane et croix pectorale. La camarade Hedwige tambourina longtemps de vieux arguments athéistes. Sans doute, en sa sottise, s'imaginait-elle offenser Dieu ! Mais elle accumula en passant une telle multitude de bourdes que le patient auditoire finit par se cabrer.

Le jeune prêtre lui répliqua simplement, rapidement, avec une indulgence polie. Il fit remarquer avec bonhomie à la conférencière que l'ordre des Jésuites avait été fondé, croyait-il, non pas à l'époque de la Révolution, mais quelque peu auparavant... A l'assertion hâtive de la camarade Hedwige prétendant que tous les grands savants avaient nié l'existence de Dieu, il se permit d'opposer une dizaine de noms immortels : Newton, qui écrivit des commentaires sur le prophète Daniel ; Darwin, qui était à certains moments inaccessible même à ses proches, ne voulant pas être troublé dans ses prières : Gœthe, Lavoisier, Arago, Galilée, Pasteur, Metchnikov, Mendéléiev, d'autres encore. Il renvoya enfin la camarade Hedwige à la fameuse enquête allemande, qui, après avoir demandé l'opinion ou scruté la biographie d'un millier de savants, établit que 90 0/0 d'entre eux étaient croyants. Toute la réplique du prêtre fut menée sur ce ton tranquille et convaincant.

Les camarades rouges l'écoutèrent dans un silence

religieux et, quand il eut fini, lui firent une bruyante ovation. Beaucoup lui demandèrent respectueusement dans quelle église il prêchait : « Nous irons vous entendre, mon père. »

Remarquez bien : « *mon père* », et non pas *camarade-pope*.

Ce prêtre a évidemment fait preuve d'un grand courage pastoral. Pouvait-il se croire pleinement en sécurité bien qu'il sentît l'auditoire de son côté ? Le hasard ne pouvait-il pas amener à cette dispute un commissaire malveillant, ce qui eût entraîné les suites habituelles en pareil cas : perquisition, arrestation, interrogatoire et... *envoi chez le Vieux*, selon le jargon employé par ces messieurs de la *Tché-ka*, lors de l'exécution du père Ornatski ?

A chaque pas, notre humble clergé fait preuve d'un noble esprit de sacrifice et d'une haute compréhension du devoir.

Le même père Pierre B., dont j'ai cité la lettre plus haut, conduit il y a trois ans au supplice, s'avançait la tête haute, chantant les prières suprêmes. N'est-ce pas ce sublime courage qui lui sauva, ce jour-là, la vie ?

Dans les armées « blanches », les aumôniers militaires marchaient à l'attaque crucifix en main, comme au temps de Souvorov et de Koutouzov.

Tout Pétersbourg connut ce cas arrivé dans une prison où, par suite, je crois, d'une révolte, les prisonniers devaient être décimés. Parmi ceux qui avaient été désignés pour le supplice, se trouvait un tout jeune étudiant, presque un enfant. Son voisin, un vieux prêtre, adressa soudain au « commandant » de la prison cette étrange prière :

— Camarade, rendez-moi un grand service. Permettez-moi de prendre la place de ce jeune homme, je ne suis plus bon à rien, tandis qu'il a encore toute une vie devant lui.

— Comme vous voudrez, répliqua le bourreau.

Et ce fut le prêtre qu'on emmena.

Enfin je dois signaler un fait qui me paraît fort important et significatif.

La plupart des personnes échappées aux prisons soviétiques, et parmi elles *beaucoup de Juifs*, me vantent la dignité dont faisaient preuve les ecclésiastiques enfermés en ces geôles ; affables, humbles, compatissants, ils offraient des modèles de courage et de résignation. Des Israélites m'ont confirmé qu'en dépit de l'opinion préconçue sur l'intolérance religieuse des prêtres russes, ceux-ci se montrèrent envers eux d'excellents compagnons d'infortune, donnant ainsi un bel exemple de charité au nom du Dieu unique.

XV

Les bolcheviks eux-mêmes, si impitoyables envers toute idéologie étrangère à la leur, ont compris confusément qu'il leur était impossible de persécuter davantage l'Église.

Je me souviens avoir lu dès 1918 à Gatchina cette affiche du *soviet* local : « Il est recommandé, aux camarades qui pénètrent dans l'église, de se découvrir. Ils doivent se rappeler qu'en restant couverts, ce n'est pas Dieu qu'ils offensent (N. B. Dieu, on pourrait évidemment l'offenser) mais bien les sentiments des croyants. »

Il y a quelque temps les journaux soviétiques publièrent un *prikaz* expliquant que les ministres des cultes avaient le droit de participer à la répartition des terres, mais qu'il était strictement interdit à la population de fixer elle-même les lots à leur attribuer. Conclusion : la population concède de son propre gré des terrains aux ecclésiastiques, et c'est là une pratique si répandue qu'elle a nécessité la publication d'un décret gouvernemental.

Lorsque Odessa fut, pour la dernière fois, repris par les troupes rouges, un détachement d'officiers fut fait prisonnier et fusillé la nuit même. Mais cette nuit-là les prêtres de toutes les églises montèrent sur leurs clochers et

accompagnèrent les mourants d'un glas funèbre. Et les bolcheviks n'osèrent pas les arrêter.

L'été dernier, un spectacle d'une majesté inouïe se passa à Moscou, le jour de l'Ascension. Le patriarche Tikhon présidait la procession. La Place Rouge et toutes les rues adjacentes étaient remplies d'une foule estimée à 300.000 personnes. Le patriarche, monté sur le Haut-Lieu, bénit la foule aux quatre coins du ciel. Puis la procession se mit en marche, précédée et suivie de soldats rouges désarmés. Et, chose plus touchante encore et d'une importance plus extraordinaire, les évêques et les prêtres vieux croyants marchaient fraternellement aux côtés du clergé orthodoxe. Les vieux murs moussus du Kremlin n'avaient plus vu semblable union depuis les temps du tsar Alexis Mikhaïlovitch. Nul n'ignore les persécutions auxquelles furent en butte pendant deux siècles les Vieux Ritualistes et quelle haine ils avaient vouée aux « sectateurs de Nikon » (1). Ni les bûchers, ni le knout, ni l'exil, ni la destruction de leurs oratoires ne purent venir à bout de leur tenace esprit réactionnaire. Et ce miracle, que n'avaient pu opérer ni les tsars, ni le Synode, ni les missionnaires, se produisit tout seul un beau matin d'été. Le deuil commun réunit fraternellement deux Églises plus divisées que ne le sont le catholicisme et le protestantisme.

Je pourrais encore citer beaucoup d'autres faits qui tous témoignent de ce que l'Église a su puiser de nouvelles forces dans les malheurs populaires, et que les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.

XVI

Telles sont les données sur lesquelles je base les conclusions suivantes :

L'âme du peuple est toujours vivante ;

(1) L'Église officielle, qui a adopté les réformes opérées au XVIIe siècle par le patriarche Nikon. — H. M.

La résistance à la tyrannie n'a pas faibli ;

L'Église a acquis la même puissance,— très forte, mais naturelle, douce et *pacifique*, — qui lui est plus d'une fois échue en partage aux sombres jours de l'histoire nationale.

Nous, Russes, sommes tous convaincus que la chute du bolchevisme est proche. Nous sommes tous d'avis qu'il faut dès maintenant nous préparer à l'œuvre d'assistance qui nous attend en Russie, mais c'est dans le caractère de cette assistance que nos avis diffèrent. Enfin nous avouons tous qu'entre le départ des bolcheviks et l'établissement d'un pouvoir sensé, une période d'anarchie menace le pays ; mais nous ne songeons guère à prévenir ce malheur.

C'est justement à ce propos qu'il est utile de ne pas oublier l'Église russe, ressuscitée dans un esprit vraiment chrétien, et l'autorité parmi les masses du nouveau clergé russe. Ce sont là deux faits dont il importe que tous se souviennent : croyants et incrédules, hommes de gauche et hommes de droite. Ceux-là sont sûrs de trouver un appui dans le clergé qui lèveront l'étendard de la lutte pour la Patrie, la Nation, le Peuple et la vraie Liberté.

Sortie libre et purifiée du creuset des souffrances, l'Église pourra plus facilement que jamais se rappeler et rappeler à ses ouailles le beau précepte apostolique : il n'y a ni Hébreu, ni Hellène, ni circoncis, ni incirconcis, ni esclave, ni maître ; tous sont égaux devant Dieu et Dieu réside en tous. Il nous faut seulement ne pas perdre le contact spirituel avec les serviteurs de l'Église, qui, là-bas, dans l'enfer terrestre, ont su faire preuve de nobles sentiments chrétiens et continuent leur œuvre de charité, de dévouement, de sacrifice. Et il n'y a pas lieu de douter de leur « démocratisme ». Ne sont-ils pas de sang paysan ? Seul le *moujik* a défendu l'Église durant les années d'horreur et de persécution. Et seul le *moujik* est capable de restaurer le pays.

Qu'on y prenne garde : je n'attends pas de l'Église d'inexplicables miracles ; je n'ai pas l'intention de ramener de force nos athées dans le sein de l'Église ; je ne m'attends nullement à voir nos humbles popes ruraux à la tête d'une révolte. J'affirme seulement le fait d'une renaissance de la foi et j'invite les incrédules à compter avec ce fait, qui ne menace nullement d'un retour au passé, pourvu qu'on l'accepte avec une sage et bienveillante clairvoyance. Je veux seulement dire que, si l'humanité a accompli des prodiges moraux, ce fut toujours par la voie de l'amour et du bien (1).

C'est dans le bien que réside notre unique salut. Le mal a consumé les âmes, desséché les gosiers, hébété les esprits. Les faibles pousses des blés d'automne attendent la bienfaisante rosée. Prenons soin de ces pousses. Veillons à ce qu'elles ne soient point broutées par le bétail

(1) Je viens d'apprendre que le gouvernement soviétique s'est résolu à enlever de force aux églises tous les ustensiles du culte en or et en argent et tous les objets sacrés ayant quelque valeur. Les faibles tentatives des fidèles pour s'opposer à ce nouveau brigandage sont réprimées par des fusillades en masse.

On peut tirer de ces événements les conclusions suivantes:

1°) Le gouvernement soviétique, ayant intégralement épuisé la réserve d'or et les objets précieux confisqués aux particuliers, se trouve réduit à une extrême misère ;

2°) Il est en proie à l'affolement qui s'empare des gens prêts à se noyer ou à tomber en syncope ;

3°) Il voit dans le peuple — qui lui demeure complètement étranger — un ennemi passif, mais irréconciliable, objet de sa vengeance constante bien qu'absurde.

La fonte en lingots et la vente des trésors des églises donneront au gouvernement soviétique bien peu de chose en échange de la haine populaire générale. C'est la sottise du désespoir qui a dicté aux bolcheviks cette mesure imbécile.

Nous avons déjà vu d'antiques joyaux russes, — joyaux de la couronne et bijoux de famille, — aux vitrines des joailliers de tout l'univers, dans des collections particulières, et sur la poitrine de femmes plus ou moins respectables. Nous verrons bientôt des vases sacrés garnissant des tablettes de cheminée et des chasubles de brocart employées comme tapis de table ou descentes de lit... Nous supporterons tout cela...

Mais là-bas, en Russie, le peuple voit s'accomplir la prophétie fortuite du métropolite Antoine : « Nous officierons en chasuble de grosse toil et communierons les fidèles dans des calices de bois. »

Dans l'humilité, le deuil et la pauvreté l'Église grandira encore davantage. Sur les noires icones brutalement dénudées par des mains sacrilèges, les Faces sombres des Saints paraitront plus sévères encore. Et dans les églises encore plus fréquentées la prière du peuple s'élèvera encore plus silencieuse et plus ardente...

Les bolcheviks, eux, continueront à parler à l'Europe au nom de ce peuple. Pour combien de temps encore ? — A. K.

d'autrui ; foulées aux pieds par des trains de chevaux sauvages ; inondées sous la pluie des oiseux bavardages ; desséchées par un stérile formalisme... Que de nouveaux faiseurs d'expérience et de vieux esprits immobiles ne viennent point contrarier leur croissance naturelle ! Les blés mûriront d'eux-mêmes, protégés par l'amour et la bonté.

J'entends souvent évoquer par mes compatriotes la bonne vie que l'on menait autrefois dans notre merveilleuse patrie. Quels grands fleuves, quels beaux chevaux, quelle chère délicieuse ! Et les aurores, et les rossignols et le son moelleux des cloches !... Et comme nous savions peu apprécier tout cela !

Quant à moi, une pensée de plus en plus fréquente, de plus en plus importune et énervante, m'obsède.

Comme chez nous il était facile et simple *d'être bon !*

Et rien ni personne ne saurait maintenant me faire croire que la Russie puisse renaître autrement que par la force créatrice du Bien. Et elle renaîtra ; chaque goutte angoissée, chaque goutte nostalgique de mon sang me le crie. Oui, la Russie renaîtra !

ALEXANDRE KOUPRINE.

Traduit du texte russe inédit par HENRI MONGAULT

VERS UN MONDE VOLAGE

—

Ce qui est dans l'air est à tout le monde. Un nez en l'air est maître du ciel.

Anges !...

Sur terre, les difficultés de la propriété empêchent que l'on s'empare des délices.

J'avais le nez en l'air. Il faisait un crépuscule déséquilibré, empli de nuages, tourmentés d'une grande force motrice. La nuit, tout à coup, s'éboulait prématurément ; mais le soleil se redressait, échevelé, hagard. Consentirait-il jamais à se recoucher ?

Au milieu de ce désordre, un avion allait et tournait. Quand il faisait sombre, son armature d'acier restait brillante ; l'éclat s'en écoulait lentement. Quand le soleil dardait, toutes ses fenêtres partaient, comme des pièces d'artifice.

En un de ces vœux qui montent si facilement au ciel, je lui dis qu'il ferait bon en lui.

Et tout d'un coup, voici mon front appuyé à ses fenêtres et mes yeux contemplant, d'un air indulgent, le bas monde.

L'impression première que j'eus, face au ciel, en regardant à droit fil de la proue de l'avion, fut celle d'une résistance violente, mais affûtée, contre notre force, contre la force qu'aussitôt je m'étais incorporée, qui faisait partie de moi et dont j'avais épousé l'orgueil, résistance venue d'une force au moins aussi grande et dont la résultante était un parfait équilibre, non point un équilibre soit inerte, soit cahotique, mais vibrant, dont on sentait la tension comme celle d'une corde de violon. Sans que

mes yeux y fussent pour rien, j'avais la même impression par tout le corps. Les mêmes forces se tenaient tête, évidemment, de la même façon, dans toutes les directions à la fois. A travers mon être retentit le travail des ailes de l'avion suspendu, quoique je ne les visse point.

Les personnes présentes me prêtèrent juste l'attention que l'on a pour quelqu'un que l'on a déjà croisé, il n'y a qu'un instant, et qui passe simplement d'un salon à un autre. L'une d'elles, mon ami X... certainement, à en croire sa barbe à l'orange, ses omoplates voûtées, ses mains carnassières et ses yeux doux de chat sauvage, reprit avec moi une conversation que nous avions ébauchée, dix ou vingt ans auparavant tout au plus : c'est vous dire que nous fûmes dans la meilleure familiarité.

Nous allions et venions. Notre marche était à l'aise sur un tapis molletonné. Elle n'avait rien de commun, à coup sûr, avec les formidables mouvements qui assaillaient l'avion, qu'il domptait à mesure, tremblant, d'une manière continue, dans ses amures, et au milieu desquels, torturé, il glissait avec une nonchalance voisine de la langueur.

Mon ami X... eut l'idée d'entre-bâiller une des fenêtres d'avant, armées et boulonnées. Une masse d'air aussi pesante que de l'eau s'abattit sur nous. Je l'aidai à mettre un cran d'arrêt qui nous permit de nous pencher tout en gardant l'épaisse vitre en auvent.

Il était blême comme s'il avait reçu une gifle. Je me penchai à côté de lui. Vers nous, de l'espace sans couleur, sans fixité, monta une fumée grise. A une certaine hauteur, s'étalant, elle formait une sorte d'enduit marbré, hérissé de quelques ébouriffements. Nous fûmes assez longtemps à nous rendre compte que c'était une énorme ville couvant sous nous.

Lorsqu'elle fut franchie, se succédèrent des figures géométriques semblant taillées dans du bois noir ou du

bois gris, attirail étrange qui devait servir à des mensurations de grandes dimensions.

Nous comprîmes que c'était la terre, ses champs, ses collines, ses forêts, ce qu'on appelle la nature, la belle nature ! Est-ce ainsi que les autres astres nous voient ? Dans ce cas, il n'y a pas lieu d'être plus fiers que la lune ! Nous rentrâmes nos têtes, de lassitude, et fîmes retomber le volet à guillotine.

L'heure ne frappait ni la terre ni nous de la même lumière que lorsqu'on est en bas. Pour tout dire, ce n'était pas la même heure. Il était matin, à peine matin, tout de suite après l'aube. Or, depuis combien de temps avais-je quitté le sol, accablé alors par un soir incohérent ? Une demi-heure, trois-quarts d'heure tout au plus. Et ici, c'était le matin, l'éclosion d'un jour, l'origine du monde perpétuellement renouvelée par la giration immense. Cette perception fut si vive, ce devint si vite et si nettement, pour nous, une certitude que, machinalement, en refaisant les cent pas, nous tirâmes nos montres et rectifiâmes ce qu'elles disaient. Mais, à n'en pas douter, c'était le matin de ce jour même, non le matin du lendemain, c'est-à-dire à quinze ou dix-huit heures en deçà. Sans nous concerter, nous fîmes marcher les aiguilles, non en avance, mais en retard, de plus de douze heures en retard. Nous ne nous trompions pas, non, nous ne nous trompions pas.

Il y eut en ma vie quelque chose de miraculeux, un souvenir redevenu présent. Comprenez-vous cette victoire ? Nous tenions de magnifiques heures disparues, nous les recommencions. Nous possédions, une seconde fois, le matin d'une journée vécue, une seconde fois sa matière fraîche et molle et tous ses pouvoirs. Aurais-je donné dix ans de fausse jeunesse provoquée par quoi ? une fiancée, une satisfaction de gloire, contre cette douzaine d'heures mathématiquement regagnée, avec une espèce d'âpre précipitation scientifique, à même l'éternité.

Je voulus communiquer ma joie à mon ami. Autrefois, nous avions eu pas mal d'effusions philosophiques. Il rit assez grossièrement et fit mine, ayant tiré, de nouveau, sa montre, d'imprimer aux aiguilles un second tour en arrière.

Je lui saisis le bras :

— C'est le matin d'aujourd'hui, lui criai-je dans les yeux, d'aujourd'hui, pas d'hier, ni aucun autre, vous m'entendez.

N'avait-il pas conscience qu'un jour ne dure pas plus d'un jour, que la veille est une chose dispersée, mais qu'un jour, tant qu'il est ce jour, emplit, fugitif, la durée entière, et que nous réussissions le prodige de le remonter à notre guise, d'un bout à l'autre bout, de nous promener à travers lui, librement, de toucher ainsi, en une seule fois, toutes les parties de sa merveilleuse substance éternelle ?

Retirant son bras, mon ami, d'un air grognon, plongea dans un carnet où il se mit à dévorer des chiffres comme on croque une gaufre ; il en avait le visage et la cervelle saupoudrés.

Je m'éloignai de lui et de mes autres compagnons de route ; je me détournai même.

A la suite de cette discordance, de ce sacrifice, j'eus le bonheur de me trouver nez à nez avec l'infini... l'infini. Je n'aurais jamais osé espérer le contempler de si près. Il s'était glissé par un joint de la carlingue, probablement, et il était là, devant moi.

Comment dire ce qu'il était à cette minute même ? Il est des gens plus haut que soi, qu'on a, soudain, à portée des mains et des lèvres, et dont nos yeux, intolérablement, détaillent les défauts du visage, d'une façon offensante. De cette intimité subite on conserve, après coup, un émerveillement gêné qui, à cause de la surprise, de la stupeur, ne reste point à l'état de souvenir clair. A plus forte raison, l'infini, vous concevez, l'infini !

Je sais qu'il fut là, à ma merci, en posture d'être embrassé comme une femme, un ami. J'en eus grand honneur, jusqu'à la peur, jusqu'à l'horreur. Puis-je mieux reconnaître que c'était quelque chose comme un dieu, un dieu n'ayant forme que dans le domaine des odeurs, et des souffles ?

Il vint dans un ruisselet d'air et toute l'immensité qui ballottait l'avion fut devant moi, familièrement. Personne que moi, je suppose, ne l'avait vu. Il s'en alla modestement, à la dérobée.

J'étais si pénétré de ce contact fugace que j'eus envie de le prolonger. Je suivis l'infini. Ne pouvant passer par où il avait passé, je dus ouvrir une des fenêtres.

Derrière moi, l'œil embusqué, colère, par-dessus leurs carnets, tous relevaient le col de leurs vestons.

J'y pris à peine garde. D'ailleurs, l'assaut du vent debout cessa à ce moment. Il cessa pour moi, du moins. O infini, cher infini !

★

En bas, sur une chaussée, roulait la terre à laquelle je n'appartenais plus. Naïvement, je comptais l'apercevoir d'ensemble, de la manière que l'on apprend arbitrairement au lycée, sous la forme d'un globe tatoué de continents, ou, sinon d'ensemble, en un morceau apparemment bombé. Illusion bête, je l'avoue. Pourquoi les livres de classes sont-ils pleins de ces folies ?

Rien de pareil, rien, en vérité. Les rayons de pierre d'une ruche géante peuplée de larves. Quel serrement de cœur ! N'est-il que de se laisser enlever son poids par l'air pour provoquer une catastrophe dont il est difficile de trouver l'équivalent parmi toutes celles qui font du bruit ?

Tirant mon calepin, je déchirai, jusqu'au dernier, les rendez-vous donnés à mes amis.

Et toi, gentille Impulsea, dont le doigt devait être bientôt scellé au mien par quelque prêtre, c'est surprenant et je suis pris de court ; je ne sais vraiment que dire. Est-il vrai que vous soyez morte, vous aussi ? Oui, c'est vrai, vous êtes morte. J'en suis averti par je ne sais quelle délivrance qui déchire tout mon être. Du haut de mon nuage, mes prunelles béantes contemplent la rue tarie, la maison vide, le jardin...

Etendue entre quatre panneaux de nuit, avez-vous gardé à la main la petite trousse d'argent que vous faisiez sonner, qui servait de métronome à la nervosité de votre amour ? Avez-vous encore le petit col de dentelle que je baisais comme une lèvre ? Et vos yeux, toujours si grands ouverts afin qu'on y prenne à son gré, oh ! seraient-ils fermés, seraient-ils fermés ?...

... Ici, je m'interrompis pour extraire de mon portefeuille un certain nombre de photographies représentant Impulsea à tous ses âges. Une à une, elle m'en avait fait présent, au crépuscule, d'ordinaire, à l'épuisement d'un jour de nos amours, quand, lasses, nos figures se disloquaient et que le ravissement s'y changeait en un assez vilain tic. Il n'était pas rare, alors, qu'un peu d'aigreur attaquât, rouille légère, le trait d'union, l'aimant reliant nos âmes. A ce moment Impulsea n'était plus à moi, je le voyais bien, quoiqu'elle fût blottie dans mes bras, la tête en perdition accrochée à mon épaule... Pour conjurer les suites de ce tendre naufrage, elle suspendit à notre amour, à notre église, ces ex-voto.

Je les pris donc dans mon portefeuille. Il y en avait bien une demi-douzaine, plus même, autant que je m'en souvienne. Je les déployai en éventail, jeu de cartes. Le vent de l'abîme les remuait dans mes mains, comme une dure queue de pigeon étalée.

Tenez ! Je joue la petite fille en robe écossaise qui a l'air d'une couverture de voyage roulée d'où sortent, par un bout, une fontaine de cheveux, par l'autre, deux

trop maigres jambes jumelles se réglant maladroitement l'une sur l'autre.

Je joue la grande fille en nattes ; elle porte encore un cartable, mais avec quel désintéressement !

Je joue la jeune fille et son premier chignon et ses dernières rougeurs.

Je joue la future jeune femme. Oh ! ses frêles épaules nues, étonnées !

Je joue ma camarade de promenade, avec son sourire de garçon offert à tout l'Univers, dans ce jardin dont nos pas ont retracé cent fois les allées. (Est-il possible que plus un bébé, plus une maman, plus une jeune fille ne soit dans ce jardin ?)

Je joue la mulâtresse, toute en blanc, qu'un été, sur une plage, fit de vous...

Six, c'est bien cela, six... Elles y sont toutes. Je les ai jouées toutes, je les ai toutes perdues.

D'une pirouette, je me retournai, plantant là ces flocons en train de descendre s'engloutir dans la nuit du monde.

Chère Impulsea, je vous ai très nettement perçue, magnifique, immortelle comme une Pompéïenne. N'ayant plus aucune chance de vous posséder pour de bon, je me suis senti fier de vous conserver à l'état de mélancolie historique.

Rentré dans le salon de l'avion, je murmurai, je crois, une espèce de prière. A voix plus haute, je dus prononcer quelques mots, par exemple :

...« Belle Pompéïenne, adieu, belle Pompéïenne », ou quelque chose d'approchant.

J'éprouvai, à l'épaule, un choc, comme si un gros oiseau m'avait heurté. Un rire gras et la bouffée chaude d'une haleine, enfumée de tabac de la Havane, me frisèrent la nuque.

— Ah ! vous allez à Londres pour la Pompéïenne, me dit une voix vulgaire. Sacré matin ! Moi c'est pour le

Labrador. Superbe ! Mais, au fait, qu'est-ce que c'est que la Pompéïenne ?

— Une femme, Monsieur, répondis-je, la femme qui m'a été ravie par l'asphyxie de la vitesse, de l'incroyable vitesse à laquelle nous devons d'avoir vu, ici, en un instant, des millénaires de gésines et d'efforts terrestres complètement pulvérisés. Je n'aurais jamais cru cela...

Des têtes se braquèrent de mon côté. N'ai-je pas eu l'idée, enfantine, il faut bien le reconnaître, de leur tirer la langue ? Heureusement, à la dernière seconde, préférai-je hausser discrètement les épaules et retourner m'accouder à la fenêtre.

Le soleil achevait son demi-cercle. Il avait un visage extraordinaire : rouge, congestionné par le froid mortel de la terre morte dont il s'approchait. Sa grosse tête rase, écrasée, affleura. Il prenait la fuite, débarrassé de sa coiffure de chef sauvage et de son casse-tête incandescent. Pour un peu, en forçant des hélices, nous serions arrivés à le surplomber. Ah ! le bougre, où diable s'en va-t-il ? On ne le vit plus.

Je courus comme un fou à travers les petites échelles en tire-bouchon montant au berceau du pilote.

— Il faut le rattraper, il faut le rattraper, criai-je à tue-tête, les cheveux agrippés et tordus par la poigne de l'air.

— Was ? Well ! fit le pilote flegmatiquement, sans quitter des yeux son volant et ses montres. (C'était un pilote anglo-saxon.)

— Lui, lui ! Et je montrai le dernier petit bout de doigt du soleil qui lâchait, en toute tranquillité, le dernier petit bout de créneau de ce maudit monde.

Bien que mon interpellation ne lui parût pas présenter le moindre intérêt et qu'en son for intérieur il n'en tînt aucun compte, le pilote accéléra sa marche. Ce fut machinal.

Jamais, jamais, — c'est une constatation que nous fîmes

et un aveu fort pénible, je dois dire, pour la science, — jamais aucun avion n'arrivera à voler au-dessus du soleil couchant, à le prendre sur le fait de son évasion.

Sans plus rien ajouter, j'en revins à ma pose contemplative.

★

Des changements importants se produisaient dans le fond des choses.

La mer apparut. Je crus que c'était encore le soleil, sous un des curieux déguisements dont il est coutumier. Une lentille de lumière coiffait le morne horizon. Puis nous fûmes presque dessus.

Mais là, cousue à la mer comme étoffe à étoffe, juste au-dessous de moi, l'étrange zone !

A mes pieds (pardonnez-moi cette expression ridicule, totalement déplacée en la circonstance), une merveilleuse assemblée, baignée de crépuscule, d'un crépuscule discret, léger, gris perle, si vous en voulez la couleur approximative, lequel en semblait l'émanation, la vapeur, la transcription atmosphérique.

Des herbes marines étaient rendues fébriles par le voisinage de l'eau fougueuse et le sol stagnant recevait de continuels afflux de la poussée des vagues.

Afin de l'amener, par la douceur, à un peu d'intelligence, je me tapotai le front. Voyons : puisque la terre n'était plus que momie et qu'en un clin d'œil elle était passée à trépas ?...

Sur cette prairie spongieuse, moirée de flaques, étaient plantés bien en ordre, légèrement voilés par la buée veloutée atténuant le soir lugubre, des milliers, des millions d'êtres marins, tous les êtres marins. Les plus gros poissons, les plus redoutables paraissaient, fichés sur leurs queues, aussi patients que des tulipes dans une plate-bande. Leurs bouches bâillaient spasmodiquement, corolles assoiffées. Les plus petits étaient en la même

posture, au petit bonheur, dans les intervalles de leurs rangées. Rien n'est emprunté, vous le savez, comme un animal aquatique qui manque d'eau. Cela les mettait tous sur le même pied d'essoufflement et de timidité.

Etalés à terre, les poulpes géants des mers australes et les petites pieuvres des rivages partageaient la même impuissance et ressemblaient à des salades.

En somme, nous passions au-dessus d'un singulier champ de poissons. Des oiseaux marins volaient bas, insectes dégingandés agaçant les belles fleurs animales. Il en accourait de tous les points de la mer flasque et vidée. Quand ils se piquaient les palmes des pattes à quelque crustacé échoué, ils poussaient le glapissement des soirs de naufrages, mais affaibli et en fausset. Je distinguai de malheureux albatros, ne sachant que faire de leurs ailes solides comme des rames, buter, trébucher et faire chute sur chute.

Ils attendaient la fin du monde, sans doute. Suprême privilège. Les voilà les derniers survivants !

En déferlant, les vagues leur ouvraient leurs porches style rocaille, afin qu'ils pussent tous venir prendre possession de la terre et avoir la satisfaction d'y consommer, avec une superbe endurance, leur parade d'agonie.

Cette zone dépassée, la mer. Que le passage du monde solide au monde liquide coûte peu ! Autant dire un champ qui suit un champ. Pas davantage. C'en était fini de la terre. On n'en avait, ma foi, aucun regret. Sauf ce meeting d'animaux déracinés...

La mer, ah, ah, ah ! était-ce bien la mer ? Ce n'était pas la mer. Elle avait été supprimée, à son tour, en un tour de main. Amincie, élimée, on voyait au travers. Elle s'était écartée comme le tablier d'une devanture.

Immense terrain vague, voilà ce qu'était la mer, avec les tas de détritus inévitables. Des steamers de milliers de tonnes, ouverts, charognes incapables de rien garder de leurs entrailles. Affreuses déjections. Je remarquai

un bien joli piano. Des malles éventrées avaient rendu les grâces, les secrets de tristes squelettes blancs endormis à côté. Au cou de l'un d'eux, un collier de perles vivait plus que jamais.

Venus du diable si je sais comment, des scaphandriers alignaient des lots par catégories d'objets : montres, bouteilles, vêtements, cadavres entiers, cadavres en morceaux, et y disposaient des étiquettes avec des chiffres. Foire faite pour surprendre, s'ils l'avaient connue, autant les paysans de l'Ouest européen que ceux de l'Ouest américain !

Qu'avaient-ils tous à se bousculer dans mon dos ? Ils tendaient leur index, à qui mieux mieux, comme aux enchères. Moi, je crus bon de faire un signe de croix et d'incliner pieusement la tête.

Par contre, ils ne prêtèrent aucune attention au pauvre tas d'une Armada, échoué non loin de là. Rien que quelques centaines de vieux barils et de vieilles planches dévorées de coquillages, c'est vrai !

Pourtant, il me vint certaines réflexions.

...Messieurs (je ne leur ai pas dit, mais j'aurais dû le leur dire), messieurs, n'est-ce pas de l'or que contiennent ces vieux barils ? De l'or ? Hein ! cela vous dit quelque chose : de l'or ? Quelques mèches, quelques récipients chimiques et une bonne grue flottante, et jetez-moi ça sur le marché : vous m'en direz des nouvelles !

Oui ! mais savoir en quel état se trouve cet or, au fond de ces sacrées barriques ? Autrefois, chercher fortune, faire fortune,— *fortuna,*— il fallait être homme de mystère et d'audace. On en avait au hasard, à l'inconnu. Cela pouvait s'appeler la science des affaires. Fini! Si la marchandise n'est pas étalée, palpable, et le gain bien visible...

Des bricks, des goélettes, de pauvres cotres surpris, avec une maigre ripaille dans la panse, par un bandit d'ouragan, gisaient de-çi de-là. Il ne vaut même pas la

peine d'en parler, viagère pitance de colonies de décapodes occupés à les mastiquer avec un bruit agaçant d'eau gazeuse.

A des doigts de vergues, quelques méchants bouts de toile. A votre tour : mouchoirs agités, mouchoirs pleins de caresses, pleins de larmes ! La terre est morte, vous dis-je. Ceux qui ont pleuré votre mort sont morts. Adieu, adieu !

★

Heureusement, une fête me tira de ces tristes rencontres...

Tiens ! encore un nouveau soleil qui se lève. La mer a déjà causé cet effet. Mais, toutes ces comparaisons ? Est-ce que des bouleversements jadis millénaires ne se succèdent pas en un instant ? Des mondes à peine ébauchés, qu'aucune loi vitale n'a encore réglés, se montrent, s'essaient, se débattent.

Que cette étoile protozoaire fait le gros dos ! Elle est laide comme un vilain dauphin. Ses flancs cabossés ruissellent d'une liqueur nébuleuse.

— Voici encore du neuf ! annonçai-je, d'un air important, en me mêlant aux voyageurs.

Ils me repoussèrent, tout à ceinturonner leurs valises, emmancher leurs pardessus, vérifier la fente médiane de leurs feutres.

Je compris que ce n'était que l'Angleterre. Cependant, j'étais si lancé que, dans mon cœur, j'adressai à l'Angleterre le petit speech que voici :

...Pays marin, pays fortuné, vous aurez toujours (on ne dit jamais : tu, en anglais), vous aurez toujours le prestige d'être pris, à tout instant, par les émigrants, pour un astre qui point. On ne l'oublie pas, soyez en sûr ; cela contribue à votre autorité.

... J'ai parlé d'une fête. Nous nous trouvâmes environnés, — la côte était toute proche, — d'une multitude

de grandes personnes et d'enfants glissant et évoluant à califourchon sur des ballonnets multicolores. On eût dit des patineurs. Plusieurs s'intéressèrent à nous et accoururent comme au passage d'un train.

La plupart ralliaient une grande affluence de cavaliers semblables examinant quelque chose, sur la gauche. Ils regardaient de haut en bas et, par moments, s'exclamaient. Ce devait être un spectacle attachant : Quelque joute, sans doute, quelque combat suranné de navires à voiles, bienveillamment organisé par des édiles.

Certains ballonnets, plus gros et allongés, où se tenaient plusieurs curieux, l'un derrière l'autre, étaient ornés de longues banderoles que le vent dressait toutes droites. On entendait un bruit de rubans agités. Le ciel crépitait comme une cime d'arbre.

A notre hauteur, soutenu comment ? une sorte de Kursaal. Du belvédère, des barmans, en vestes blanches, nous lancèrent des sandwichs et des brioches. Nous leur lançâmes des billets de banque. En piaillant, des mouettes nous disputèrent ces échanges. Elles engloutirent les sandwichs. Avec quel dégoût elles crachaient les billets de banque !

Sur la balustrade du pourtour où se tenaient les barmans un avion se posa. Peint en arlequin, il transportait un pierrot et, dans le fond, une italienne qui jouait de la mandoline et chantait avec une pose renversée. Pour nous séduire, l'Italienne força ses cordes et sa voix, le Pierrot fit des grimaces. Un coup de vent tourna la page et les effaça.

Un autre avion surgit, portant un seul homme qui se multipliait en vingt, en trente, tant il s'empressait à travers les branches de son appareil. Espèce de radeau à claire-voie, l'avion prit, tour à tour, figure d'espalier, de toit de maison, de tonnelle, de toile d'araignée, de métier à tisser. Grimpant, dégringolant, sautant d'échelon en échelon, ruisselant du grand vent des hauteurs

et comme accroché à la vanne d'un torrent, son pilote le fit volter, pencher, s'aplatir, s'ériger.

Ces acrobaties, menées sous notre nez, presque à nous toucher, eurent le don de réjouir les voyageurs. Ils s'impatientèrent, néanmoins. Montres tirées, pieds frappés. L'avion s'éclipsa.

Oh ! en bas, les plages, les plages en point d'Angleterre, les cabines de bains, les casinos...

... A croire qu'ils vivaient encore, de blancs visages de mortes, déposés doucement sur le sable, par les volants du jusant...

Un, pâle d'ivoire, dans des cheveux de cuivre, les yeux clos.

Quelle jeunesse !

Pourquoi ce visage était-il appuyé au col marin de votre corsage violet, Impulsea ? Que venait faire ici votre corsage, Impulsea, celui où j'ai placé ma joue, à travers lequel j'ai entendu la vie de votre poitrine ? Que venait-il faire, me forçant à une ressemblance, me forçant à défaire le paquet d'oubli que j'avais, tout à l'heure bien à contre cœur, certes, soigneusement ficelé ?

Le temps de ce funèbre esclandre, voici Londres.

Quoi ? Londres ? Oui, c'est bien Londres, tel quel. A cette heure, — quelle heure ? — (je regarde ma montre), — six heures : quels six heures ? — l'air, matelassé de houille, est bourré, comme un pudding, du parfum du haddock et du bacon. C'est Londres, c'est le petit déjeuner de Londres. Partout les cheminées fument du thé noir.

La terre s'est recréée, ma foi ! Elle ne s'est pas mise en frais d'imagination. L'avion, abaissé, n'est plus guère, au sortir des zones primordiales, qu'une voiture automobile cherchant sa place dans la file.

Nettement, on voit les chaussées, ponctuées, au milieu, à perte de vue, de policemens.

Impulsea, il fut un temps où j'ai encarté, dans des

lettres que vous avez ouvertes derrière la vitre brouillée d'une de ces petites maisons de cimetière où les journées fantômes de Londres se reposent, le désespoir de ma solitude de Paris. La voici, votre maison, une de celles qui sont alignées là. Pendant que vous lisiez, debout, près de la fenêtre, le thé se mourait dans la porcelaine. Ma lettre finie, vous arriviez juste pour sauver la tasse de son dernier soupir. Et vous m'en vouliez un peu d'avoir changé votre thé brûlant en tiède potion. Je vous vantais Paris, sa vétusté providentielle qui attriste agréablement, sans rien de commun avec le toxique spleen. Vous me répondiez par de la sagesse, ainsi que font les plus passionnées amantes, de loin.

J'enlève mon chapeau et salue bien bas la tombe de ces beaux jours.

★

... Nous reprîmes pied. Sans me dire au revoir, — touchèrent-ils même le bord de leur chapeau ? — mes compagnons se précipitèrent dans des véhicules qui soufflèrent puis bondirent.

Moi, je flânai. J'étais ivre, j'étais dépaysé. Un exil siégeait en moi, maladie avec laquelle il faudrait vivre désormais. Bien que, maintenant, il y ait, je le vois, des chances sérieuses de vous retrouver, Impulsea (je n'y croyais plus guère), sais-je, devant cette résurrection, ce bonheur, quelle contenance reprendre ?

Mes pas me conduisirent à mon hôtel, où, incontinent, comme je devais m'y attendre, me fut remise une lettre d'Impulsea.

Je l'aurais parié : elle ne contient pas le plus léger tremblement à propos des dangers que j'ai pu courir. Quels dangers, du reste ?

« Paris est beau, dit-elle. Sa vétusté providentielle attriste agréablement, sans rien de commun avec le toxique spleen... »

Hein ! voyez-moi ça ! La chère petite, quel décalque aimable de moi-même ! Nous échangeons les attributs des villes comme au jeu de grâces et je puis me flatter que mes leçons ne demeurent pas lettre morte.

« Quand revenez-vous ? » ajoute-t-elle.

Est-il vrai, hélas, que je n'aie été qu'un voyageur raisonnable que l'on a pu suivre sur les horaires ?

Je dois en convenir : le pied à terre me donne froid, Impulsea. Quoi que vous en pensiez, sage fiancée, j'ai affronté les hasards de la matière. Mon âme délire à travers une lucidité vierge et violente, vous n'avez pas l'air de vous en douter.

Ah ! que cet hôtel de Victoria Street, son calorifère, ses acajous, ses petites tables et ses bouquets m'affligent ! Je ne pourrai pas recevoir, tout à l'heure, la sole, dans sa mousseline, sans rêver de la splendide plantation de poissons râlants qu'emplissait, j'ai oublié de vous le dire, pareil au bruit des moustiques, le pétillement des puces de mer.

Je reverrai bien des choses, Impulsea, pendant que je vous regarderai et vous prendrez pour l'absorption de notre amour des distractions que je n'aurai même pas la ressource de vous avouer, de peur d'être taxé d'insanité. Que d'alibis, dorénavant, au plus fort de ma présence respectueuse !

Est-ce que ces perspectives sont dignes d'un serment ? Est-ce qu'elles méritent un parjure ? Je demande à réfléchir, ma très chère fiancée.



Le lendemain, par à-coups, j'entendis des observations singulières.

— Le monsieur du nº 8 a pris dans ses bras et embrassé sa sole, au dîner. Shoking !

— Le monsieur du nº 8, en fumant son cigare, a dit : Hallo ! hallo ! avec un signe familier de la main, à la lune

et aux étoiles, comme si c'étaient des camarades. Quel abject positivisme !

— S'étant avancé vers le vieux monsieur et la vieille dame du n° 11, tandis qu'ils jouaient au piquet, le monsieur du n° 8 leur a demandé comment se portait leur vieux contemporain Dickens et son compère Pickwik ; si c'était toujours agréable de faire huit kilomètres à l'heure en diligence, les pieds dans la paille ; si les perruques avaient toujours du bon contre les rhumes de cerveau et les mitaines contre les engelures : s'ils croyaient toujours que le ciel appartient à l'autre monde et qu'il faut s'en tenir, là-dessus, aux lumières des ministres. Et autres impertinences de ce genre. Croyez-vous ! Stupide goujaterie !

— Le monsieur du n° 8 a manqué de respect, dans le couloir, à la jeune miss du n° 4, sous prétexte que l'on doit se presser, la fin du monde étant devenue un phénomène quotidien, instantané, aussi renouvelable à volonté que les coups d'un browning.

— Le monsieur du n° 8 a prétendu que l'on doit renforcer les charnières des fenêtres du salon, parce qu'il peut arriver que l'on s'envole vers l'Amérique et que le vent, d'un seul coup de tête, défoncerait tout, ce qui changerait un voyage agréable en véritable supplice... C'est un fou !

... Je suis un homme raisonnable, je dirai plus : rationaliste. Telle est ma nature accrue de mon éducation. C'est, pourtant, moi qui ai commis ces extravagances. Je vous ai baisé au front, poisson mort ; je vous ai salués comme quelqu'un qui vous connaît bien, lune morte, astres morts et cætera, et cætera...

Pardon : je l'ai fait sur un ton forcé.

Il y a beaucoup de douceur dans les mirages de la vue timide. J'aime à l'infini, croyez-le, la solide ordonnance des grill-rooms. Dickens et ses chevaux de coche consolent mes fatigues. La vertu désespérée des sereines vierges de province, que c'est beau ! Et quoi de bon

comme une hôtellerie qui boude dans une encoignure de rue mal pavée ?

Pardonnez-moi, aussi, Impulsea, la lettre que je vous ai écrite, laquelle n'était pas autre chose qu'un congé dûment signifié, si je ne m'abuse.

Ai-je fait cela ?

Elle a dû pleurer, la pauvre petite. Que de cruauté ! Pouvais-je m'y prendre autrement ? J'ai parcouru trop vite une trop pleine carrière de sacrifices.

Tenez, je ne suis pas si terrible. J'ai eu tort ; je ferai pénitence.

Je suis parti, dégagé comme un atome.

Mettez-vous à votre balcon, tous ces matins, et regardez vers l'Angleterre : je reviendrai, les pieds sur la routine. Voilà la pénitence.

J'irai à pieds, par étapes. J'embarquerai sur un méchant voilier. Au retour, je dégusterai la hargne des chiens derrière les portes des fermes, les éclaboussures de la boue, et, assis sur une borne, l'octroi féodal. Par repentir, j'égrènerai ce vieux chapelet et, pas une fois, je ne lèverai les yeux vers les oiseaux...

Ah ! Ah ! mettez-vous à votre balcon, Impulsea.

... Elle se mit à son balcon, une carte d'une main, une boussole de l'autre et regarda, autant qu'elle put, dans la direction de l'Angleterre.

Elle n'avait pas cru un mot de ce que je lui avais dit. Elle regardait le ciel, par où viennent les avions.

Son oreille écoutait sonner les heures avec étonnement. Ses yeux commencèrent à se fatiguer, dans le vent.

... Elle ne m'a pas vu la contempler au pied de son balcon, les souliers sales, la barbe arriérée et tout tanné par la familiarité du ras de terre, la contempler avec déception et, je l'avoue, le cœur serré aussi de regret.

Elle referma sa fenêtre.

Je ne fis rien pour qu'on m'ouvrît sa porte.

HENRI HERTZ.

LE COMPAGNON DE LA CATHÉDRALE

—

I

Et vous fîtes crouler la pierre du menhir
Sur les dieux saouls de sang dont s'étouffa le dernier râle
Et, pour l'enchantement des siècles à venir,
Vous voulûtes bâtir, pères, la Cathédrale !

Depuis, mille et mille soleils se sont éteints,
Et vos corps sont pourris au fond des temps sans âge.
Mais votre esprit vivant dans les rayons des clairs matins
Illumine vos fils en leur échafaudage.

Moi, je ne suis que l'un des rudes compagnons
Dont le teint s'est hâlé aux quatre vents. Nous sommes
Ceux qui gardons toujours la foi dans l'œuvre et dont les noms
Sont pareils et mêlés à ceux de tous les hommes.

Pères ! comme vos yeux, nos yeux ardents se fermeront,
Sans reposer leur attente sur une frise.
Mais chaque jour, à la sueur de chaque front,
Un peu plus des rêves communs se réalise.

Quand les murs écrasant les restes de Satan ;
Quand les bandeaux mêlant des floraisons et des grimaces ;
Quand le fond rutilant des vitraux exaltant
L'épanouissement rythmique des rosaces ;

Quand les ombres jouant dans les ajours étroits ;
Quand, au-dessus des monts, des mers et des villes pieuses,
Tous les clochers mêlant aux étoiles des croix
Résumeront les vérités harmonieuses...

Une aurore immense éclatant au ciel d'alors
Flambera sur la pierre blanche ! Et le vieux rêve
Des aïeux et des fils, des vivants et des morts,
Se dressera parmi l'élan hardi des contreforts,

Dans l'éblouissement du soleil qui se lève !

II

Il contemplait la déesse, dont les reflets
Du soir atténuaient la blancheur. Aphrodite
Cambrait sa nudité, des barbares maudite,
Dans les parfums que les couples pieux avaient brûlés.

Des enfants de Lesbos et des Madianites
A ses pieds avouaient toutes pareil secret.
Et dans le clair de lune triste qui filtrait,
Ses prunelles fixaient au loin l'ennui des mêmes rites.

— « *Ma gloire est vanité si l'œuvre m'a menti !* »
Démétrios pleura Chrysis, ayant senti
Qu'en ses yeux seuls brillaient des flammes idéales,

Il étendit le bras. Il pousse... Et sur les dalles,
La fière idole au collier d'émeraudes et d'opales
— Et le rêve d'un homme en ces pierres serti —

Se brisent mille fois dans l'écho des dédales...

III

Ribauds, moines, vieillards, enfants, princes; des têtes
Monstrueuses d'humains, des visages de bêtes;
Mille grimaces dont le granit noir et brut
Accuse encore la rudesse. Une femelle en rut
Se tord et tend sa croupe à l'étreinte du mâle.
Quatre serpents noueux les entourent en astragale
Et menacent de dards aigus l'accouplement.
Origène brandit une serpette. Eperdument,

Une femme au ventre d'un bouc s'est accrochée.
Et deux jambes dans la farouche chevauchée
Etouffent l'animal qui hurle de sentir
L'autre dans le poil mordre à même son désir !
Le cygne sur Léda s'allonge et se dresse... Aristote
Cherche les vérités au revers d'une cotte.
Un arc de sein tendu vers Antoine hésitant
Pointe un téton comme un bout de flèche... Pendant
Que, ridicule dans son coin, un trouvère s'amuse
A gonfler d'airs ensorcelés sa cornemuse.
Et le soleil, implacable, brûle ce paradis
Si plein d'enlacements fantasques et maudits
Que l'Amour, n'y pouvant ouvrir ses ailes délicates,
Triste et le cul en l'air, se traîne à quatre pattes.

IV

Avec ma hache familière, à pleines mains,
— Ma hache dont l'acier n'a pas servi vos haines —
Sur le champ morne et parsemé de mensonges humains,
J'abattrai le plus vieux et le plus grand des chênes.

Il pousse pour moi seul depuis les temps... Quand l'aube luit,
Sa cime la première entre toutes s'éclaire,
Et lorsque le soleil se couche devant lui,
L'immense paix du soir s'allonge sur la terre...

Qu'importe ! mes outils finement aiguisés
Fouilleront dans le cœur de ses branches massives ;
Et chaque jour, j'augmenterai, sur les nids écrasés,
Le bel alignement précis d'arêtes vives !

Je ne quitterai pas des yeux mon ébauchoir,
Car je sais trop comme l'extase est douloureuse ou brève.
Et fidèle au labeur prescrit, je veux qu'un soir,
A l'effort de mes bras, on mesure mon rêve.

Dominant les palais hautains de la cité
Et les taudis étroits et la sombre géhenne
Du désespoir et du blasphème, à même la clarté,
Droite, j'assemblerai ma charpente de chêne.

Je veux que, dans les crépuscules où se fond
La pourpre à l'or, elle apparaisse comme un signe
Et qu'elle affirme, aux matins futurs, sur le fond
Chaotique des nuages que les vents font,

La gloire de la force exacte et de la ligne !

MAURICE MARDELLE.

L'ÉCOLE FRANÇAISE EN ALSACE

—

Y a-t-il un « malaise alsacien » ? Pour répondre à cette question, de nombreux journalistes tâtent périodiquement le pouls de la Province retrouvée. Gravement, ces médecins improvisés hochent la tête... Et les enquêtes se succèdent. Elles ne donnent en général que les sentiments plus ou moins préconçus de l'enquêteur. Même si cet homme a pris la peine de séjourner quelque peu à Strasbourg ou à Colmar, d'y recueillir des doléances, des anecdotes, les échos d'un minuscule scandale local, est-il fondé à porter un jugement sur la vie profonde d'un pays habitué par un demi-siècle de brimades à parler peu et prudemment, à se taire le plus souvent ? Quant aux bavards, car il en est quelques-uns outre Vosges, et qui ont peut-être renseigné les journalistes pressés, il vaudrait mieux s'en méfier. Ceux-là, Alsaciens d'occasion de par les vertus du traité de Versailles, s'ils parlent beaucoup, c'est qu'ils ont beaucoup à se faire pardonner. Et leurs accusations, leurs véhémentes déclarations patriotiques, aussi, ont pour fin dernière de rétablir, dans la mesure du possible, une virginité assez compromise.

En réalité, le « malaise alsacien » est surtout un malaise économique. Qui donc n'en souffre pas ? Les neutres eux-mêmes le connaissent et s'en plaignent agrement. Il convient d'ajouter qu'en Alsace ce malaise se complique d'un changement brusque des habitudes, des méthodes, des usages commerciaux, de la nécessité où l'on est d'apprendre une langue que les Allemands travaillèrent de leur mieux à extirper, et dont ils traquèrent les vestiges

durant la guerre. Qu'il résulte de tout cela quelque nervosité, quelque lassitude aussi, malgré une bonne volonté foncière et une ténacité proverbiale, quoi d'étonnant ?

Le directeur de l'*Alsace française*, M. J.-A. Jæger, écrivait récemment ces lignes dont on ne saurait trop affirmer qu'elles disent vrai :

Pour ceux qui avaient perdu l'accoutumance de la vie française, il s'agit d'un phénomène dont la brutalité rappelle ce que l'on nomme en chirurgie le *choc opératoire*. De nombreuses personnes se prêtent librement et sans appréhension à des interventions chirurgicales. Le cœur y est, comme on dit familièrement. Cela n'évite pas le choc opératoire qui demande une période de repos et de convalescence jusqu'à ce que le malade ait repris son équilibre et ses forces. En Alsace, et en Lorraine aussi, le cœur y est, mais il s'agit d'une convalescence qui exige impérieusement du calme et la confiance entière de ceux qui entourent nos populations.

Le lyrisme ne peut être un état permanent. Chanter la *Marseillaise* ou la *Madelon*, embrasser frénétiquement les petites Alsaciennes aux coiffes en ailes de papillon, et danser, acclamer, pavoiser, et aussi pleurer d'émotion et courir sur les tombes pour crier aux disparus : *Père, mère, ils sont revenus !*... c'est l'exceptionnel, la crise, l'explosion d'un sentiment trop longtemps contenu dont la violence mystique ne peut qu'être passagère. Les acteurs des journées de novembre et de décembre 1918, tout à leur sincérité spontanée, ne pouvaient imaginer qu'après être monté... aussi haut qu'on peut monter, il faudrait, les lampions éteints, redescendre sur terre et faire à nouveau les petits gestes de la vie grise. Car vivre c'est acheter, vendre, payer ses impôts, repeindre la façade de sa maison, laver ses planchers, gratter du papier dans un bureau mal chauffé. Et voici qu'on est mêlé à ces hommes que l'on avait espérés, appelés, parés à distance de toutes les vertus. On les coudoie, maintenant. Par malheur, il est difficile de les comprendre, de

se faire comprendre d'eux. Ils sont désormais vos concurrents. Sans doute rien n'est changé dans les cœurs, mais les circonstances sont à nouveau coutumières, ordinaires. Puis il y a, malgré tout, cette séparation de cinquante ans. Deux générations ont d'autres souvenirs, furent *dressées* dans d'autres écoles, dans d'autres casernes, entonnèrent d'autres chants ; pour se défendre elles durent s'enfermer dans leur dialecte. Dans ces conditions il est naturel que l'on tâtonne avant de se retrouver, que l'on ait quelque peine à s'adapter, à se réajuster. Sans doute on marche du même pas, on tire à la même corde, on salue le même drapeau, mais, les hommes étant les hommes, cela n'empêche pas les chocs d'intérêts, les conflits de personnes, les oppositions de tempérament, les maladresses des gens trop pressés, et aussi que l'Alsacien, dont le particularisme fut longtemps une vertu, ne s'accommode pas de tout ce qu'on lui offre. De là des incidents exploités aussitôt par une propagande à l'affût, colportés, déformés à tel point que s'inquiètent ceux qui ne peuvent savoir combien est foncière la fidélité alsacienne.

En réalité, les difficultés étaient en tel nombre et de telle nature qu'un minimum d'opposition aurait suffi pour vouer tout effort français à un prompt échec. Malgré sa puissance économique et militaire, l'Allemagne l'apprit à ses dépens ! Devant un bloc de deux millions d'êtres humains auxquels l'histoire a donné une volonté commune, un vainqueur n'a qu'à plier bagage s'il se heurte à une résistance même sourde. Or, l'Allemagne avait trouvé en Alsace, après 1870, une population dont l'immense majorité parlait un dialecte germanique. Certaines blessures fermées par le temps, elle avait, semblait-il, la tâche facile... On sait qu'elle échoua pitoyablement.

Et voici la France placée à son tour, après un demi-siècle d'absence, devant une province dont quatre-vingt-dix habitants sur cent ignorent le français (nous sommes

en 1918), dont *tous* les habitants comprennent et lisent l'allemand et le parlent à peu près. Substituer dans ces conditions le français à l'allemand, comme langue scolaire, pouvait paraître une folie. Si les instituteurs alsaciens, dans leur ensemble, avaient opposé la force d'inertie, si les parents s'étaient joints à cette résistance passive, à quoi aurait-on abouti ? On ne pouvait tenter l'aventure et gagner la partie qu'avec l'active collaboration du corps des instituteurs alsaciens assurés de trouver autour d'eux, dans la masse, le désir, la volonté d'apprendre le français. Il fallait, en un mot, — pour réussir, la « complicité » de tout un peuple.

Où en est, actuellement, l'école primaire alsacienne ?

Avant de répondre à cette question mesurons exactement les difficultés qu'il fallut surmonter. Un quart des instituteurs français était tombé sur les champs de bataille. Comment prélever, dès lors, des centaines d'instituteurs du cadre de l'intérieur, — puisque c'est ainsi qu'administrativement on les désigne, — sans faire trop de tort aux écoles françaises ? Effort immédiat et délicat. On s'ingénia, on combina. Et il arriva qu'aucune école de l'intérieur ne fut fermée et qu'aucune école alsacienne ne chôma.

D'autre part, comment utiliser le corps enseignant alsacien dont une infime fraction entendait le français ? Et personne n'ignore que les pédagogues allemands, maîtres de l'Alsace, s'entendaient à dresser leur personnel, à le passer au laminoir, à le plier à une discipline automatique. En somme, il ne s'agissait de rien moins que de demander à des hommes dont la plupart étaient dans la force de l'âge et soumis à une routine très spéciale, et dont beaucoup avaient combattu durant cinq ans, — il le fallait bien ! — dans les rangs de l'armée allemande, de changer en quelques mois de langue et de méthodes, de cerveau, disait devant nous un jeune instituteur. Un subtil sabotage eût rendu vains tous les efforts de l'Ad-

ministration française, nous l'avons laissé voir. Au lieu de cela, elle trouva une bonne volonté, un sérieux dans le travail, dans la continuité de ce travail, vraiment touchants.

Des cours de langue française, puis de perfectionnement, furent organisés en hâte où les instituteurs alsaciens firent leurs premières armes. En possession des éléments, ils travaillèrent chez eux. Nombreux sont ceux qui consacrent encore quotidiennement des quatre et des cinq heures à la préparation des leçons du lendemain. A minuit, la lampe brille qui éclaire un dictionnaire, une grammaire... et parfois une tête blanche.

« Mes élèves et moi nous collaborons, disait un vieil instituteur. Je les pousse, ils me poussent. Nous savons tous ce que nous voulons. Ça va à peu près. Mais demain ça ira tout à fait. »

Puis l'Administration envoya par centaines les instituteurs alsaciens faire un stage d'un an dans une Ecole normale de l'intérieur. Près de six cents d'entre eux s'y trouvent actuellement. Séjour doublement fructueux, puisque le bénéficiaire apprend à connaître la langue et la vie françaises, se marie même parfois en France, ce qui est bien le meilleur moyen de se « réassimiler ».

On sort peu à peu de la période transitoire. Les cadres sont constitués, ou à la veille de l'être ; les rares indésirables s'éliminent d'eux-mêmes et la machine scolaire donne son plein rendement. Le Français ignorant l'art de la réclame, aimant même, dit-on, à se dénigrer, on ne connaît guère à l'étranger que les incidents fâcheux, que les échecs, car il en est quelques-uns évidemment. Si les Allemands avaient, en trois ans, obtenu le quart des résultats de l'école française, on le saurait aux antipodes ! Quel tapage ! Quel cri d'orgueil ! Que de statistiques ! Et que de tournées organisées pour constater sur place les succès du *Deutschtum !* Mais tout le monde ne s'appelle pas Knatschke ou Gneisse, d'immortelle mémoire !

A l'effort inouï du corps enseignant,— Alsaciens et Français stimulés par des inspecteurs d'élite et un recteur dont la compétence et le don d'organisation sont reconnus par tous,— a répondu l'effort non moins admirable du corps enseigné. Comment dire l'application, le zèle têtu des petits Alsaciens placés dans des circonstances qui décourageraient tout autre qu'eux ? Une fois sortis de classe et rentrés à la maison, qui donc, en effet, leur parle français ? Personne, à une ou deux unités près, ne le sait au village. On ne peut donc demander conseil ni au père, ni à la mère, ni au frère aîné, qui ne fréquenta que les écoles allemandes et guerroya durant cinquante et un mois sur les frontières de Russie. C'est le total isolement. Ces enfants sont pareils à ceux qui, après qu'il a neigé toute une nuit à gros flocons, foulent les premiers le chemin obstrué. En Suisse, on appelle cela marquer la trace, après quoi on sait où poser le pied. Peu à peu, la piste des piétons se dessine jusqu'à ce que passe le « triangle » qui déblaie toute la largeur de la chaussée. Alors, circuler est un jeu. Eh bien! les petits Alsaciens d'aujourd'hui « marquent la trace ». Leurs cadets marcheront plus vite qu'eux. Jusqu'au jour où pères et mères pourront se pencher sur les cahiers de leurs enfants et donner le conseil sollicité.

Isolés, ces bambins ne le sont pourtant pas *sentimentalement*. Les parents se réjouissent, en effet, des progrès accomplis par leur progéniture. En cherchant bien au plus profond de leur mémoire les grands-parents retrouvent les quelques mots appris avant la guerre de 1870. On ne comprend pas ce que les jeunes apprennent, mais on rit d'aise autour d'eux. C'est la « complicité » sans laquelle tout serait vain. Que les enfants balbutient, puis parlent le français alors que toute la vie du village les ramène au dialecte, qu'ils travaillent avec une ardeur magnifique à enrichir leur vocabulaire, à percer les mystères de la grammaire, à connaître l'histoire et la géo-

graphie de la France, ne peut vraiment s'expliquer que par l'existence, dans la masse alsacienne, de sentiments nettement français qui portent et entraînent ces enfants.

Cette situation n'est pourtant pas sans danger. Dans le temps qui s'écoulera, pour les garçons, de la sortie de l'école (quatorze ans) jusqu'à l'entrée au régiment, n'oubliera-t-on pas tout ce qui fut acquis à grand'peine ? Pour les jeunes filles, qui lisent davantage, qui ont aussi plus de facilité naturelle, plus de souplesse, qui dès l'âge de seize ans et par milliers se placeront comme domestiques, dans des familles françaises, le danger est moindre. Il convient cependant, pour les uns et les autres, de vouer un soin attentif aux œuvres post-scolaires, d'organiser partout des cours d'adultes.

Des associations, faisceaux de bonnes volontés, se sont mises sans tarder à la besogne. Les *Cours populaires*, la *Cigogne*, la *Conférence au village*, la *Renaissance alsacienne*, subventionnés et contrôlés par l'Etat, soutenus aussi par un public d'amis, offrent un peu partout, de Saint-Louis à Wissembourg, des leçons, des conférences, des représentations théâtrales et cinématographiques, précédées ou accompagnées de causeries explicatives, où les adultes peuvent s'instruire. Dans les trois départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle, 1862 cours ont été fréquentés, l'an passé, par 31.000 élèves de tous les âges.

En ville, le public a des occasions quotidiennes de se familiariser avec la langue française et les progrès sont relativement rapides. Dernièrement, des auditoires considérables, uniquement populaires, se divertissaient, à Strasbourg, aux facéties de l'*Avocat Patelin*, farce excellemment jouée par des professeurs universitaires, suivaient avec passion les péripéties du *Flibustier*, que jouaient les élèves du fondateur de l'*Art social*, M. Daniel Michenot, qui se dépense sans compter et avec un succès grandissant pour la diffusion du français en Alsace.

De son côté, la *Société du livre français*, fondée par le Docteur Bucher, ce maître animateur, cet organisateur hors pair dont la perte est chaque jour plus vivement ressentie, a créé 1000 bibliothèques communales et doté 360 écoles de livres de classe. Enfin le journal de la *Renaissance alsacienne*,— textes français, de difficultés graduées, accompagnés de notes explicatives en allemand, — compte plus de 20.000 abonnés.

Tout ce travail, il faut le continuer, l'intensifier, user d'affectueuse persuasion. Combien de villages échappent encore aux mailles des œuvres post-scolaires ? Or, il est nécessaire d'atteindre tous les milieux, d'aller à la rencontre des bonnes volontés latentes, de créer une ambiance, grâce à laquelle les enfants conserveront des connaissances acquises au prix d'un labeur héroïque.

Mais revenons aux écoles primaires où, trois ans après l'armistice, le français est la langue véhiculaire de l'enseignement. Ce miracle, on le doit à l'application de la méthode directe que l'un de ses principaux protagonistes, M. Simonnot, présente et recommande en ces termes :

> Notre méthode enseigne le français sans l'intermédiaire de la langue maternelle. Nous ne recourons à la traduction ni pour transmettre à l'élève la langue étudiée, ni pour exercer l'élève à la manier à son tour. Pour suggérer le sens des mots, la méthode directe les associe à la vue des choses et des êtres ; elle explique les verbes par l'action... Elle transmet les mots par la ligne directe qui va de la bouche du maître à l'oreille de l'élève sans passer par la vue préalable de ces mêmes mots écrits ou imprimés. Tous nos exercices doivent être pratiqués tout d'abord les livres restant fermés. Quant aux mots abstraits, peu nombreux dans les débuts, ils peuvent être expliqués par des exemples concrets que l'ingéniosité du professeur s'efforcera de multiplier et de tirer de la vie quotidienne de l'élève.

On étudie d'abord la classe, avançant pas à pas, les éléments du langage possédés, les enfants familiarisés avec les sons français, on passe à la maison, aux choses

du village, de la campagne, en se servant de gravures, d'objets apportés en classe. La grammaire est apprise sur le vif, sans théorie préalable, les règles découlant de phrases-type logiquement graduées. Et quand on explique enfin grammaticalement le mécanisme d'une phrase, on se trouve, si l'on peut dire, devant la constatation de l'usage.

Cette méthode directe fut passionnément attaquée par certaines personnalités dont les préoccupations étroitement confessionnelles passaient avant le souci des choses scolaires. On laissait entendre que l'on souhaitait être Français tout en continuant à parler la « Muttersprache ». On dressait ainsi une infranchissable barrière entre la candeur des enfants d'Alsace et la langue française dont on vantait les vertus littéraires pour en mieux dénoncer « le danger critique ». A quoi M. Charléty, recteur d'Académie, répondit nettement que l'école alsacienne serait une école *française* où l'on enseignerait aussi l'allemand, et non pas une école *allemande* où l'on enseignerait aussi le français. Il y avait là plus qu'une nuance. La politique, comme il convient, s'empara de la querelle et ce fut pendant quelques mois un assez beau tapage. Certains maîtres, troublés dans leur quiétude routinière, joignirent leur voix à ce concert. Haro sur la méthode directe !

Peu à peu la bataille finit faute de combattants. Après trois ans d'expériences il a fallu trouver d'autres prétextes à discussions (qui cherche trouve !), car la méthode directe a brillamment triomphé et l'on ne peut plus, aujourd'hui, s'attaquer à elle sans ridicule ou sans laisser voir un trop long bout d'oreille !

Nous avons eu le privilège de voir et d'entendre de nombreuses classes alsaciennes, en ville, à la campagne, dans les bourgs industriels. Classes inégales, sans doute. Quelques échecs, évidemment, qui tiennent à des circonstances locales ou à des raisons personnelles. Il va sans

dire que si le maître a perdu pied, les élèves nagent gauchement autour de lui. C'est l'inévitable accident. Mais la moyenne est remarquable et les résultats obtenus dans de nombreuses classes sont simplement extraordinaires.

Voici des débutants. Ils vont en classe depuis trois mois. Devant les bambins tout yeux et tout oreilles, l'institutrice fait une leçon de choses. Elle montre une bougie et la nomme, le suif, la mèche. Puis elle allume une allumette et la classe répète : « J'allume une allumette. Le suif fond ». Question : « Connaissez-vous des choses que la chaleur fait fondre ? » De nombreuses mains se lèvent : « La neige fond au printemps. » « Le métal fond dans le feu. » « Le chocolat fond dans le soleil... » Il faut dire : « Le chocolat fond au soleil. » De toutes leurs forces, de toute leur âme, les bambins répètent : « Le chocolat fond au soleil ! »

Ces mioches ont pris l'habitude de composer des phrases entières. Demandez : « Quel âge as-tu ? » on vous répond aussitôt : « J'ai sept ans et demi, monsieur. » « Et où demeures-tu ? » « Je demeure dans le bas du village, monsieur. » « Es-tu content d'aller à l'école ? » « Je suis très content d'aller à l'école et d'apprendre le français. »

Dans une autre classe dirigée par une sœur de Ribeauvillé (ces sœurs de Ribeauvillé se distinguent par un zèle, un entrain admirables, et ce n'est pas à elles qu'il faut parler de la *Muttersprache*), leçon sur le soulier. Quand on en connaît toutes les parties, on joue une scène de la vie réelle. Un cordonnier est désigné qui s'installe au pupitre, fait le geste, qu'il explique, de découper le cuir, d'assembler, de coudre les pièces, quand un client frappe à la porte de la classe. Et le dialogue s'engage, savoureux, précis, comique à force de sérieux imperturbable. On se sépare sur ces mots : « Voici les douze francs du ressemelage. » « Merci, mais rien ne presse. »

Nous avons entendu, dans les classes supérieures

(écoliers de 12 ou 13 ans), des leçons de lecture, de géographie, d'histoire, de calcul. Partout où l'on comprend le sens et la valeur de la méthode directe, — et c'est presque toujours, — c'est un net, un franc succès. Ces leçons sont gaies. Elles sont gaies parce qu'elles sont variées, parce qu'elles font de l'enfant un collaborateur, parce qu'elles éveillent ses facultés d'observation et d'imagination. On écoute, on répond avec un visible plaisir. A chaque question une forêt de mains se dresse. Nous nous souviendrons longtemps d'une classe de Munster dirigée par une institutrice qui a vraiment le feu sacré. Après trois ans d'enseignement, et dans des conditions particulièrement défavorables puisque la population, chassée par la guerre, n'est revenue que peu à peu, on peut affirmer que les trente fillettes de cette classe parlent couramment le français, presque sans accent et avec une correction qu'il faut donner en exemple, disait l'inspecteur, aux élèves de l'intérieur.

Il est temps de laisser là les généralités, les appréciations d'ensemble, d'entrer plus avant dans l'intimité de quelques-uns de ces enfants instruits et éduqués par la France. Mais ici, cruel embarras devant les quelques centaines de « compositions » obligeamment mises à notre disposition.

Bons et mauvais, les élèves sont là avec leurs écritures appliquées, leurs naïvetés, leurs fautes d'orthographe. Vraiment, nous voudrions tout citer, mais un volume n'y suffirait pas. A contre-cœur, il faut se borner.

Voici tout d'abord la composition présentée au certificat d'études par un garçon d'un village de 350 habitants dont l'instituteur, à l'armistice, ne savait que quelques mots de français. Sujet non préparé : *La forêt*. L'élève a deux ans et demi de scolarité, de l'armistice à juin 1921. Ses parents, comme tous les habitants du village, ne parlent que l'alsacien.

Le dimanche dernier je suis allé me promener dans la forêt

de B. Il y était bien frais, car c'était à dix heures du soir. D'abord il fallait traverser le vignoble. Par un sentier pierreux j'atteignis bientôt la forêt. Tout d'abord j'ai vu un lézard qui courut devant moi. Allé plus loin, je vis que les branches des arbres se bougèrent. C'était un joli petit écureuil à la couleur jaune qui grimpait sur un arbre. J'entendis le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes. J'allais jusqu'à la carrière. Là je suis retourné. En rentrant je fus effrayé par un lièvre qui se sauvait vite dans le bois. En sortant de la forêt il faisait déjà un peu sombre. Je me dépêcha et bientôt j'étais à la maison. J'étais content et heureux d'avoir fait une si belle promenade car la forêt était très belle. Le dimanche prochain j'irai revoir cette belle forêt.

Quel est le jour de la semaine que vous préférez ? Dites pourquoi vous aimez ce jour ? demande-t-on aux fillettes. Dans un paquet de copies prenons la moins correcte :

« Je préfère le jeudi. Ce jour nous n'avons point classe. On a des fois des jeudis très agréables. C'est un jour de joie pour moi. Aussi ma maman est très contente puisse qu'elle est seule. Le jeudi j'ai le plaisir de pouvoir aider à ma mère. Des fois aussi faire la cuisinière. Tous cela est très amusante pour moi. Si j'étais pendant la semaine sage, j'ai eu la permission de me rendre chez ma cousine pour un baptême. Oh ! dis-je à ma mère, c'est une surprise. Un si grand plaisir que je n'avais encore jamais. Aucune fois je n'étais aussi heureuse que ce jour. J'aime encore le jeudi parce que ce jour-là je peux encore soulager ma mère si elle ne sait pas encore où commencer à travailler. Ce jour, je suis aussi contente de pouvoir répéter mes leçons de classe et faire le devoir pour ma maîtresse. J'ai un livre de lecture français dans lequel j'apprends à lire correctement. Si j'ai le temps je fais aussi des exercices de grammaire pour apprendre à écrire bien le français. Le jeudi est mon plus grand jour de joie.

Une institutrice, point ennemie de la gaîté, dicte à ses élèves : *J'aimerais bien connaître ton jugement sur les gens de ton pays. Tes observations m'intéresseront vivement. Un peu de malice sera permise.*

Les gens de mon village sont chiches, répond Jeanne S..., âgée de 13 ans. Ils aiment bien marchander et n'aiment pas défaire leur bas de laine dans lequel ils gardent leurs sous. Presque tous aiment le fromage. Souvent on voit des vieilles grands'mères

habillées de façon ridicule avec un panier au bras. Les vieilles gens de X... s'habillent sans aucune recherche, mais les jeunes savent s'habiller à la mode. Bien des larmes ont coulé quand la guerre nous a chassés de notre pays. Que de grands-pères sont morts dans ces pays lointains tellement ils aimaient leur pays et ils ne pouvaient pas supporter de ne plus le voir. Maintenant le cauchemar est terminé et ceux qui étaient déjà Français avant 1870 et qui le sont de nouveau, leurs yeux brillent de joie et si on les demandait : Dis-moi, quel est ton pays ?... ils vous diront avec un regard plein de joie et de franchise : C'est la France, mère de l'Alsace.

Une autre de ces jeunesses répond à son tour :

Les gens de mon endroit sont presque tous grands et gros. Ils marchent toujours vite et d'un pas résolu. Les femmes sont bien bavardes ! Elles sont indiscrètes. Quelques fois elles exagèrent. On pourrait toutes les mettre à la même ficelle : l'une est comme l'autre... etc.

Comment peux-tu servir la patrie et travailler à la paix qu'elle désire de toutes ses forces ?

Ces demoiselles ayant la plume leste, bornons-nous à glaner :

Pour travailler à la paix j'empêche un grand garçon de battre un plus petit que lui ; j'obéis mieux à maman pour qu'elle n'ait pas besoin de me gronder. Et comme cela la France sera en paix. La France vit en moi et je serai malheureuse si je la quittais.

Je suis petite mais qu'importe! Je peux aussi servir la France. Hier j'ai vendu des fleurettes dont la somme obtenue sera employée pour les mutilés de la guerre. Si même j'étais déjà très fatiguée le matin et j'en avais presque assez, j'en ai revendu l'après-midi. C'est une petite bonne action que j'ai faite. Mais quand je serai plus grande j'en ferai de plus belles pour la France. (Brave petiote ! merci pour la France ! a ajouté la maîtresse, à l'encre rouge.)

Une visite de Monsieur l'Inspecteur dans notre classe.

En voyant M. l'inspecteur nous sommes un peu bouleversées. Après on se calme. A quoi sert d'être énervé, on fait tout à tort et à travers... M. l'Inspecteur est un bel homme. Il a un regard

expressif, très vif. On voit bien qu'il n'est pas une de ces personnes lasses qui ne veulent rien faire que se reposer.

M. l'Inspecteur dit toujours que nous chantons avec beaucoup d'âme et que nos récitations sont très vivantes. Je crois que M. l'Inspecteur est papa et qu'il a des enfants ; aussi il les comprend bien et il ne gronde pas tout de suite quand on dit quelque chose de faux.

En passant, Mlle Laure W... fait cette remarque : « M. l'Inspecteur est poli et je ne crois pas qu'il soit orgueilleux. »

Une de ces petites espiègles a dessiné, en marge de sa rédaction, la serviette de M. l'Inspecteur et tracé ces mots :

Je pense qu'il y a dedans un petit pain et un morceau de chocolat et aussi les bonnes et les mauvaises notes pour la maîtresse. (A l'encre rouge : Gare, petite polissonne !)

Quelques réponses, maintenant, à la question : *Comment orneras-tu ta maison, plus tard ? Quels ornements en banniras-tu ?*

Je bannirai de ma maison ces petites statues où il y a un tas de dorure après et qui sont vilaines.

Je bannirai les tableaux aux couleurs criardes. Je bannirai aussi mon mari de ma maison s'il ne me plaît pas.

Plus tard j'ornerai ma maison avec sincérité ! Je montrerai du goût en toutes choses, je mettrai de simples tableaux aux murs.

Dans le train tu entends des voyageurs qui insultent ton pays. Que fais-tu ?

Je les regarde d'un air triste pour qu'ils voient que je n'aime pas qu'on dise des choses pas belles de ma patrie. Quand ils ne cessent pas, je leur dis : Il ne faut pas mal parler de sa patrie la France qui est donc si bonne.

Moi, je leur dis : Pourquoi venez-vous dans ce pays, s'il ne vous plaît pas ? Vous pouvez aller dans un autre.

Moi, tout doucement, sans colère, je me fixerai devant eux avec un regard très doux. Ils le comprendront et ils ne diront plus rien.

Pour terminer cette trop longue et pourtant trop brève revue de tant de pages où se révèle l'âme de la jeune Alsace, donnons encore quelques réponses, parfois bizarres, à la question bien difficile : *Comment les mille riens qu'un garçon a dans sa poche sont-ils des traces palpables de sa vie physique et morale ?*

Un garçon a vu un livre, il l'a chipé à son papa et empoché. Mais pour que, plus tard, quand il ira en classe,il pourra le lire. Trace physique et morale.

Si un monsieur donne à un garçon une mine de crayon, il l'empoche vite et c'est une trace palpable de sa vie physique. Alors il se dit : Je vais écrire sur les murs et dessiner, et c'est une trace palpable de sa vie morale.

Un jour, un garçon ramasse (physique) une bille et l'empoche. Il pense (moral) quand il sera grand il pourra jouer et gagner encore plus de billes.

— Quand un petit vole un bout de bougie dans le tiroir de sa maman,il laisse une trace palpable de sa vie physique en la volant et une trace de sa vie morale s'il pense qu'il la montrera à son maître pour la leçon de choses.

Terminons par cette perle :

Quand un garçon voit un cheveu sur le dos d'une petite, il va vite le prendre ; en le prenant il a laissé une trace de sa vie physique et en pensant qu'il va le garder longtemps dans sa poche, il laisse une trace de sa vie morale.

Si nous avons multiplié ces citations, c'est que nous tenions à montrer la variété des réponses obtenues. Visiblement, on ne répète pas un texte appris par cœur, on ne développe pas un thème prévu, à une virgule près, comme on le faisait sous le régime allemand. Cette orientation vers l'effort personnel, vers la compréhension réfractée par des intelligences fort diverses, différencie nettement la pédagogie française de la germanique. Loin de répugner à cette libre et pourtant fort précise discipline de l'esprit, les petits Alsaciens s'y soumettent avec joie pour peu qu'on les y invite. Et c'est sans doute

cela qui alarme si fort quelques partisans du mot d'ordre transmis et passivement accepté.

Comment expliquer, indépendamment de la valeur intrinsèque de la méthode directe, l'incomparable succès de l'effort scolaire français en Alsace ?

Quand l'enfant entend parler le français à la maison, écrit un instituteur du cadre de l'intérieur, l'école ne l'étonne pas. Elle ne le frappe pas comme le frapperait une chose extraordinaire, tandis que le petit Alsacien, brusquement tiré de son dialecte, se trouve devant une langue inconnue qui pique sa curiosité, provoque son effort, stimule sa volonté. A quoi s'ajoute un élément d'amour-propre : l'enfant est fier d'apprendre des choses que ses parents ignorent. Il se sent admiré, envié peut-être, et il y va de toute son âme !

Cette fierté éclate dans le cri d'une enfant de huit ans à qui l'on demandait si ses parents parlaient le français :

— Non, c'est moi qui leur apprends !...

Et dix-huit cents étudiants alsaciens sont assis sur les bancs de l'Université de Strasbourg, les lycées alsaciens ont des leurs à Normale, à Polytechnique, à Centrale, à Saint-Cyr. L'élite se reconstitue, une élite qui vivra, qui agira dans son milieu alors qu'elle était, hier, obligée de le quitter.

Après quoi il faut voir les choses comme elles sont et comme elles seront. Des Alsaciens, par dizaines de milliers, n'apprendront jamais le français parce que tout le monde n'a pas un professeur à sa disposition, un cours à sa portée, parce qu'on ne s'improvise pas écolier à tout âge, parce que la grande loi humaine est celle du moindre effort. Ce ne sera pas une raison pour traiter ces Alsaciens de Boches. Mais leurs enfants comprendront et parleront le français, au moins suffisamment pour se sentir de plus en plus près de la famille française. On ne peut demander plus à l'Alsace. Sa bonne volonté est certaine, son patriotisme, fortement teinté de particularisme né

de l'histoire, est évident. On gâterait tout à vouloir brusquer choses et gens. Le monsieur colérique qui hurlait l'autre jour au nez d'un employé dont les efforts pour s'expliquer en français étaient touchants : « On ne comprend rien à votre charabia ! Si j'étais votre chef, je vous donnerais un mois de grâce et après...» ce monsieur prouvait publiquement qu'il n'était qu'un imbécile. Et si on lui donnait, à lui, un mois pour changer de langue !

Il faut donc compter avec le temps. Déjà, partout, dansant sur les places, les enfants chantent : *Malbrough s'en va-t-en guerre* ; et les parents sourient. Irrésistible « complicité » contre laquelle les boudeurs, les rares « nostalgiques » du temps des junkers se briseront ! Il y aura sans doute encore des malentendus, des frottements, peut-être même des heures où ceux qui ne connaissent pas les susceptibilités alsaciennes et leurs réactions se prendront à douter, mais la « forte race » connaît son chemin. Elle le foule de son pas un peu lourd, mais sûr, dont une compréhensive sympathie hâtera singulièrement le rythme. A cette minute même, fleuris et joyeux, les conscrits de Strasbourg défilent derrière le drapeau tricolore qu'un gars robuste brandit au-dessus des têtes. C'est l'élan, l'instinct que rien ne remplace ! Après quoi tout vient à son heure.

BENJAMIN VALLOTTON.

UN HAMEAU ALSACIEN AU XVIII[e] SIÈCLE

LE BERCEAU DE CHATRIAN

—

Tour à tour, les bandes des Burgondes, des escadrons de reîtres, des corps d'armée, ont franchi le Rhin avec le seul dessein de proposer à la France, et pour son bien, des modèles de la vertu et de la vérité germaniques. A travers la plaine alsacienne, ils se sont hâtés ; à regret peut-être, le pays étant riche de choses qui se mangent. Ils viennent broncher contre les Vosges, refluent, errent le long du gigantesque rempart vêtu de l'innombrable jeunesse de ses hêtres. Un piétinement, des remous ; puis, appelés par le courant qui suit la voie romaine de Strasbourg à Saverne, leurs flots rassemblés s'entonnent dans la brèche des Basses-Vosges et se déversent sur le plateau lorrain ; lorsqu'ils auront trouvé un affaissement dans les Côtes de Moselle, Nancy, Toul, ils se diront maîtres de la France.

Ils sont venus bien souvent par là.

Au moment de quitter l'Alsace pour entrer en Lorraine par Lorquin et Sarrebourg, à l'ouest des futaies de Saverne, ils ont longé le pays forestier de Dabo sur les dernières croupes des Vosges. Les deux provinces s'unissent ici ; pour descendre en Lorraine, on n'a qu'à se laisser conduire par la Sarre Rouge ou la Bièvre ; la Zorn, après bien des détours en terre alsacienne, vous mène au Rhin. Les émigrants de France et d'Allemagne qui vinrent repeupler ce sol tant de fois dévasté ont suivi ces chemins ; le dialecte allemand de Dabo et le français d'Abreschviller et de Voyer tout proches en témoignent encore

aujourd'hui. Le sort de cette terre, en effet, est d'être ravagée périodiquement, et son honneur, de se refaire avec obstination. Au début du XVIIe siècle, malgré le souvenir encore vivace de la dernière invasion et dans l'attente sourde de la prochaine ruée, elle se remet au travail. A Abreschviller et aux environs, une industrie bien particulière renaît ; dans le pays avare que la forêt envahit et domine, mais qui se nourrit d'elle, scieries, moulins à papier, fours des verreries de Mayedal, Donnersthal, Volfflingthal et Soldatenthal entament son domaine. C'est à Soldatenthal, — ou comme il disait avec les gens du pays, — c'est au Grand-Soldat qu'est né Alexandre Gratien Chatrian, le collaborateur d'Erckmann.

Je me l'imagine escaladant « la côte dans le petit sentier sablonneux qui monte à travers les bruyères », et « du haut de ces grandes roches plates en ligne qui s'avancent toutes nues dans les airs », découvrant par-dessus les hautes collines l'immense plaine de la Lorraine avec ses routes, ses villages innombrables et ses étangs pris de glace, reluisant au soleil comme des miroirs, tandis qu'« au loin, bien loin, une cloche bourdonne ».

De ma petite fenêtre, dit-il, à travers les brindilles de lierre, je voyais tout reverdir sur la côte ; les genêts à boutons d'or et les bruyères roses s'étendaient jusque sous les roches, où la myrtille, la ronce et le chèvrefeuille grimpaient à foison. Chaque matin, je m'éveillais au chant du coq, avant le jour, et, poussant ma petite croisée, les coudes sur le toit, j'admirais les grands bois noyés dans l'azur du vallon ; j'écoutais les merles, les grives, les chardonnerets, les fauvettes s'égosiller au loin dans les cerisiers en fleurs, dans les grands pommiers blancs, sous la voûte des chênes et le branchage sombre des sapins.

§

Nos premiers documents remontent à 1732 (1), et dès

(1) Qu'il nous soit permis de remercier à cette place MM. G. Verniory et J.-B. Chatrian à qui nous les devons.

ce moment la famille des Chatrian si proche de l'Allemagne et sujette d'un prince allemand n'est tournée que vers la France.

En cette année 1732, nous trouvons parmi les associés qui exploitent la verrerie du Grand-Soldat, le sieur Martin Chatrian. Pour entretenir le feu de leur four, les verriers dé richent la forêt avoisinante ; de 1732 à 1745, ils transforment le terrain déboisé en prés et en labours ; ils y élèvent du bétail ; pour leurs porcs, ils jouissent du droit de glandée. D'après un plan de 1751, le hameau se compose d'une vingtaine de bâtiments. Sur un affluent de la Sarre, à une lieue en amont d'Abreschviller dont il dépendait, il s'agglomérait autour de la halle de la verrerie. On avait construit celle-ci au milieu d'une place irrégulière bordée par les maisons des verriers co-propriétaires : Chatrian, Berthollin, Verniory, Schmid, Machet, Parisot. Non loin, plus modestes, égrenés ou par groupes, quelques logis d'ouvriers. C'est une grande famille et qui ne se borne pas à accepter les liens que lui impose l'exploitation d'une même industrie dans un bâtiment commun. Elle s'en crée d'autres, tout aussi puissants : en 1745 est instituée la Confrérie du Très-Saint-Sacrement.

Le Grand-Soldat est une communauté, et l'un des copropriétaires de la verrerie, Marc-Antoine Berthollin, en est le prévôt. Le pouvoir qu'il exerçait à ce titre était patriarcal : il recevait les plaintes de ceux qui se croyaient lésés et veillait aux bonnes mœurs. Homme d'ordre, il tient un journal ; il y note ses démarches officielles ; il y glisse aussi de précieuses recettes :

> Quand on veut mettre le vin de Bourgogne en bouteilles, dit-il, il faut le mettre dans le fort de la lune de mars et prendre de la cannelle sèche et bien la piler fine tant qu'il sera possible et la passer dans le plus fin tamis et en mettre dans chaque bouteille une petite pincée.

Homme d'ordre, disions-nous, et pas du tout austère,

comme on voit; homme de mesure surtout, par là bien français, appréciant les bonnes choses et détestant l'excès : témoin le rapport qu'il présente « au procureur fiscal contre Joseph Parisot, cabaretier au Soldatenthal, pour avoir donné du vin à heure indue et avoir entretenu et donné du vin toute la nuit à trois personnes de notre verrerie le 24 octobre 1751... lesquelles trois méritent d'être amendables aussi bien que le cabaretier ».

Le carnet du prévôt Berthollin nous révèle aussi l'existence des nouveaux habitants qui, peu à peu, sont venus s'établir dans le voisinage des verriers et qui vivent d'eux comme ceux-ci vivent de la forêt : le maître d'école, le cabaretier, le berger, le meunier; l'image du vallon se dessine sans trop de peine, avec ses champs de pommes de terre, de haricots et de blé de Turquie, qui de jour en jour ont fait reculer la lisière de la forêt.

La halle de la verrerie est le cœur du Grand-Soldat. Elle abrite le four, masse rectangulaire de vingt-six pieds de long où flambent les hêtres de la forêt environnante. Autour de lui, les maîtres verriers avec leurs ouvriers et leurs apprentis, vêtus seulement d'une longue chemise, manient la fêle, les ciseaux, la batte, la pince à bouts de fer ou la pince à bouts de bois ; il sont cuits et recuits comme leur verre ; es mauvais plaisants les appellent les *hazis* (les desséchés). C'est, comme on disait alors, une des « manufactures à feu » les plus dures ; le four peut vivre un ou deux ans et les verriers ne se reposent qu'à « four mort ». Après cette longue campagne, le four « amorti » est reconstruit par des maçons spécialistes et le rude labeur recommence.

Nous sommes bien en Alsace : on dirait que le hameau tourne le dos à l'Allemagne et que pour lui c'est la France seule qui existe, car tout vient de France et d'Alsace et tout y retourne. Le combustible et le sable ordinaire, nos artisans les trouvent sur place ; mais pour les assortiments de verres fins, il leur faut un sable spécial : les

rouliers viennent déverser devant la verrerie du Grand-Soldat leurs tombereaux de sable de Haguenau en Alsace ou de Château-Thierry. Ils auraient pu faire venir leur terre réfractaire de Klingenberg-sur-le-Mein ; eh bien ! c'est Forges-les-Eaux, c'est la lointaine Normandie qui la leur fournit. Leur salin vient de la forêt de Darney en Lorraine. Tout vient donc de France.

Tout y retourne : leurs caissetins et leurs grands paniers à claire-voie (soigneusement emballés, car la route est mauvaise) s'en vont par Abreschviller vers les bureaux de Saint-Dizier et de Sainte-Menehould, où ils payent les droits de passage pour Paris, Lille, Rouen, Amiens, Le Havre et Lyon.

Ces maîtres verriers, caste fermée, se disant d'ailleurs volontiers gentilshommes, parce qu'ils jouissent de privilèges très anciens, ne se marient qu'entre eux ; tel ce Jean-Baptiste Chatrian, l'arrière-grand-père de l'écrivain, qui épouse la fille d'Antoine Renaud, verrier de Lettenbach (Saint-Quirin) et dont le beau-frère ira fonder, en 1765, la verrerie Sainte-Anne, si célèbre depuis sous le nom de Baccarat.

§

Il est des œuvres plus glorieuses et des noms plus sonores pour illustrer du même coup et l'Alsace et la France. Kellermann, Rapp, Kléber sont les meilleurs témoins de la fusion de la petite patrie dans la grande. Rien de passif dans le choix qu'ils ont fait de leur destinée. Et quelle destinée ! Défendre le pays, la France ; arrêter l'ennemi, la Prusse et l'Autriche.

De tels héros sont comme les députés d'un peuple, du peuple alsacien qui « s'est uni au peuple français parce qu'il l'a voulu » (Merlin de Douai). Ils sont exceptionnels, je le sais ; et c'est pour cela que, oubliant à dessein l'épopée, je me détourne résolument du grandiose

pour scruter la banalité de la vie quotidienne en son uniforme grisaille.

Quoi ! L'existence d'un honnête marchand compterait-elle dans l'histoire ? Oui, elle compte si le brave homme, sujet d'un prince allemand (1), ne croit qu'en la France. Ce brave homme, le grand-père d'Alexandre Gratien Chatrian, nous aimerions de le faire connaître, non pas pour ajouter aux précédents un témoignage maintenant superflu de l'alliance matérielle qui unit le Grand-Soldat à la France, mais pour rendre manifeste cette autre communion singulièrement plus significative : celle des idées et des sentiments.

La vie de Jean-Baptiste Chatrian III tient en quelques lignes. Il naît en 1753 à Abreschviller ; à vingt-trois ans il est caissier des verreries de Baccarat fondées par son oncle et devient un peu plus tard directeur du même établissement ; six ans après, il épouse la veuve d'un verrier du Grand-Soldat et se voit ainsi propriétaire de deux au moins des douze places du four. Il s'installe à Abreschviller et aucune aventure ne le distraira de ses creusets et de ses livres de comptes.

Prudent jusqu'à la minutie et surtout tenace, il ne se lassera pas de réclamer son dû, de vanter sa marchandise ; au bon moment, il saura se plaindre de la vie chère. Un de ses contemporains nous a laissé sur lui cette note :

> Le sieur Chatrian paraît être un vétilleux et tortilleux. Lui ai écrit plusieurs fois et ses réponses sont d'une personne qui craint de trop dire, de trop promettre, et par là de trop s'engager. Il garde ses lettres très soigneusement.

Il prenait aussi la précaution de recopier celles qu'il

(1) Lors de la Révolution le Comté de Dabo appartenait au prince de Linange (Leiningen). Le 10 juin 1793 la Convention met sous séquestre les terres du seigneur allemand ; en 1801, le traité de Lunéville assure à la France la possession des domaines de la maison de Linange-Dabo sur la rive gauche du Rhin, contre une indemnité ; le 10 février 1804, le comté de Dabo est définitivement réuni au domaine national. (L'acte de baptême de J.-B. Chatrian est scellé d'un large cachet de cire rouge aux armes de Linange.)

adressait à ses clients et c'est un fragment important de son registre que nous avons sous les yeux.

Il y a là une centaine de pages qui nous informent au jour le jour des affaires et des sentiments d'un bourgeois d'Alsace, depuis le printemps de 1788 jusqu'à la fin de l'année 1792, les dates entre lesquelles, justement, l'idée de la patrie française supplante définitivement le prestige de la royauté.

Où trouver des documents d'une exactitude plus inconsciente ? C'est sans l'avoir voulu et en pensant, certes, à autre chose, que le marchand et maître verrier Chatrian nous donne l'occasion de saisir, comme sur le vif, le mouvement de la grande révolution qui, parti de Paris et se prolongeant à travers le pays, se propage jusqu'au hameau de la province frontière.

Les gazettes d'alors n'étaient pas faites pour ces quelques maisons cachées dans un repli des Vosges. Qui les y aurait portées ? C'est à peine si, de temps en temps, un colporteur se détourne de la grande route pour venir offrir des almanachs et les livrets de la *Bibliothèque bleue*. Mais la verrerie est reliée à la France par les marchands de verres, vitriers et faïenciers qui lui achètent ses petites façons, fondeaux, petits fondeaux, mazarins, sciaux, liqueurs Bohême : toute sa gobeletterie. Les bourgeois de France, bientôt *citoyens*, voilà la gazette du Grand-Soldat. Les nouvelles peuvent y arriver de partout : de Lille par le marchand verrier Peterinck ou par la veuve Bruneau ; de Rouen par Jean Bringeon, marchand-verrier et faïencier ; de plus loin encore par Levasseur, négociant sur la Barre au Havre de Grâce ou par la veuve Lanchenick, marchande-verrière à Lyon. Pour Paris (1), pas de « nouvelliste » mieux placé, n'est-il pas vrai ? que Leullier, marchand-faïencier en pleine grande rue du Faubourg Saint-Antoine.

(1) Triquet, marchand-verrier, rue de l'Arbre-Sec, n° 17 ; Pillot, marchand faïencier, rue Aubry-le Boucher ; Duval, marchand faïencier, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle de la Lingerie, n° 721, etc., etc...

Chatrian s'adressera volontiers à son correspondant du terrible faubourg. Voilà un mois que les Etats généraux sont réunis, d'autre part, on peut livrer la commande de Leullier, enfin la vie est chère : trois raisons pour écrire, toutes bonnes, quoique d'ordre si différent. Chatrian écrit donc :

M. Vor Leullier, marchand fayer grande rüe du faubourg St-Antoine.

Ce 3 juin 1789.

J'ai pour vous 10 à 12 demy-caissetins de prêts, composés de petits façons, gravés, à étoilles, petits fondeaux, mazarins à 72 côtes et rayés... Il faut faire augmenter vos marchands, il n'est plus possible d'y tenir, les matières deviennent toujours plus chères, je perds sur les mazarins et sur les autres je ne fais que changer mon argent... Donnez-moi des nouvelles de la Capitalle et de Versailles, elles doivent être intéressantes dans ce moment-cy.

Nous n'avons pas les réponses de Leullier ; pour l'année 1789, qui s'écoule si rapide, plusieurs de ses lettres réservaient sans doute un coin au grand événement du jour et même à son commentaire. Avec elles, la rumeur publique et deux ou trois fois sans doute une gazette en retard d'un bon mois apportent pêle-mêle au Grand-Soldat des échos confus et des nouvelles précises. Les bruits sont parfois si contradictoires, on est si loin de Paris, si peu sûr de ce qui se passe, que le malaise grandit. Il s'exprime dans une lettre où commerce, vœux de nouvel an et politique se mêlent comme dans une conversation de bonnes gens :

Ce 29 décembre 1789.

M. Vor Leullier,

Vous avez sans doute reçu les 4 demy-caissetins dont je vous ay annoncé le départ... Prévoyant que depuis ce temps vous avez pû être absent, je souhaite que la présente vous trouve en parfaite santé et que vous ayiez le commerce en faveur ; pour ma gouverne je vous prie de voulloir bien me faire réponse, vous souhaitant tout ce que je pourrais désirer en sus, surtout que le

tout Puissant daigne accélérer la fin de nos allarmes et faire luire la lumière de Paix et d'union ainsi que la prospérité sur nous et sur l'Empire français, ce sont les vœux les plus sincères d'un ardent compatriote et qui vous les souhaite du fond de sa retraite...

Mais les « allarmes » se multiplient ; l'année 1790 en apporte sa pleine charge ; le commerce s'en ressent.

(20 février 1790.) Si le commerce ne reprend faveur, le four chaumera plutôt que je ne pensais, si au contraire cela allait mieux,le nouveau four serait plutôt rebâti... La faible augmentation de 5 sous stipulée par votre missive du 16 du mois dernier est un bien faible dédommagement... surtout actuellement que le papier sur Paris est avily à un point que personne n'en veut même à grande perte ; jugez si le fabriquant a du goût à travailler.

On ne voit plus que traites protestées, billets qu'on s'excuse de ne pouvoir payer ; Chatrian se déclare (20 avril 1790) « bien fâché de la circonstance qui ne sont que trop fréquentes actuellement et malheureusement pour le commerce... »

Et le malaise qui dure fait réfléchir ; les bourgeois, même ceux de la frontière la moins accessible, arrivent à percevoir l'enjeu de la partie. Lorsque toute la France fédérée se prépare à célébrer l'anniversaire du 14 juillet et va prêter le serment civique sur « l'autel de la patrie », Paris entier, jusqu'aux élégantes, contribue à l'aménagement du Champ-de-Mars, et les délégations affluent de la province. Le moment est solennel. Quel enthousiasme, même dans le petit vallon des Vosges ! Comme on y regrette d'être si loin de Paris ! Et voici l'essentiel : on ne perd pas de vue les affaires ; ce ne sont pas des théoriciens qui acclament la Révolution, c'est le Français le plus raisonnable, le commerçant le plus prudent :

(Ce 8 juillet 1790.) En vous confirmant ma dernière du 7 écoulé, je vous prie de m'envoyer des Effets sur vous-même, à Paris comme ailleurs ; c'est à peu près de même actuellement ; si le four peut encore durer six semaines ou deux mois,

je vous envoyerai de ce que vous êtes le plus pressé. Si mes affaires eussent pu me permettre d'aller vous voir le 14, j'y aurais couru avec le plus grand plaisir du monde. Quel beau spectacle ! Pour cette fois, au diable nos tyrans. Espérons et vivons en attendant et plutôt mourir que de changer ; que ce beau jour soit enfin celuy de la plus parfaite liberté.

Les lettres de Chatrian redeviennent pour un instant celles que tout bon bourgeois peut avoir à écrire ; il commande une « feuillette d'Eau de vie vieille cy-devant de Lorraine » et un beau pain de sucre ; ou bien il exprime par une formule originale son dépit à l'occasion d'une affaire qui s'est mal terminée :

Plus fin que moy, dit-il, aurait pu y être pris : espérant que j'en seray quitte pour la peur et le désagrément, en attendant c'est le ventre de ma mère, je n'y retournerai plus...

Mais quelque chose de très important a changé pour les verriers comme pour tous les autres artisans, ils n'ont plus de privilèges ; bien plus, ils ont des impôts à payer.

(28 février 1791.) Il est très vray que les barrières reculées annéantissent les péages, mais il est vray aussy que nos privilèges sont en même temps abolis... que nos usines et nos terres qui étaient franches paieront actuellement beaucoup, en sorte que cela passera peut-être l'équivalent.

Il faut donc chercher à s'adapter aux temps nouveaux ; chose remarquable, on n'a pas un moment l'idée de récriminer. Au contraire, les verriers du Grand-Soldat s'intéressent de plus en plus à tout ce qui touche la France ; le besoin d'informations, le goût des nouvelles de la grande patrie s'affirment si bien que notre Alsacien décide de s'abonner à la *Feuille villageoise*. Il va y avoir un an bientôt que cette gazette est « adressée chaque semaine à tous les villages de France » quand Chatrian prie son correspondant Duhamel de le « faire inscrire ». Il ne s'agit plus de souhaiter la fin des « allarmes » ; la crise menace de ruiner la verrerie, eh bien ! c'est le moment qu'on choisit pour se faire tous les jours plus patriote et pour admettre

les explications, adopter les remèdes, quels qu'ils soient, même la guerre, pourvu qu'on les trouve préconisés par les feuilles révolutionnaires ou qu'on les tienne d'un des nombreux orateurs populaires que tout village français applaudit à cette heure.

Si les assignats sont avilis, n'allez pas croire que ce soit la faute de ceux qui les ont émis imprudemment. C'est que (24 mars 1792) « aux extrémités de trois départements où nous nous trouvons icy...la plupart des citoyens, exhortés par des prêtres fanatiques, ennemis comme eux du bien public, nous refusent même les assignats de 5 livres que je leur donnerais volontiers pour 4 ».

(26 avril 1792.) Le four est amorti depuis près de trois mois, et cela par rapport au discrédit du papier monnoye dans ces contrées : si la guerre qui paraît inévitable n'y met bon ordre incessamment, je ne vois pas quand l'on recommencera. Je ne vois pas encore le moment de recommencer, répète Chatrian le 17 mai 1792, à moins que nous ne soyions favorisés de la guerre.

Enfin, elle éclate, cette guerre tant souhaitée. La patrie est déclarée en danger. La patrie : pour le sujet des princes de Linange ne sera-t-elle pas celle que les parchemins féodaux lui assignent ? Demandez-le-lui, et c'est un coup de clairon qui vous répond :

(22 juillet 1792, l'an IV de la Liberté.) Voicy donc le moment décisif. Sera-t-il terrible pour nous ou pour nos ennemis ? Enfin la Providence a veillé jusqu'alors sur les Français ; espérons jusqu'au bout ; vivre libre ou mourir.

Valmy, la campagne de Belgique et Jemmappes, la proclamation de la République et le procès du roi. Période d'anxiété où l'on vit bien plus pour la patrie que pour soi-même, où l'on sent en soi la haine de l'ennemi et où l'homme d'expérience redoute que l'humanité et les choses ne soient à la merci d'un coup du sort. Parler d'affaires ? Sait on seulement qui vit et qui meurt ?

Au citoyen Alexandre Delbeque, négociant à Lille. Ce 23 décembre 1792, Ier de la Rép.

Depuis votre missive du 4 mars dernier, je n'ai reçu aucune nouvelle, ny de Paul Péterinck, ny de Péterinck l'aîné, de votre ville. Le siège horrible et désastreux qu'a éprouvé votre cité vous a-t-il ravy et votre vie et votre foyer ? Ecris-je encore à un être vivant ou à un mort ? Ah ! quels douloureux sentiments mon âme fut éprise ! Barbares comme les plus cruels de tous les hommes, infâmes Autrichiens, implacables ennemis de la justice et de la raison, que la foudre t'anéantisse pour jamais !

§

C'est sur cette imprécation que se ferme le copie de lettres de commerce de J.-B. Chatrian III. Nous ne poursuivrons pas au delà de la première année de la République l'histoire des verriers alsaciens et du hameau qui se créa autour d'eux. Il serait facile pourtant de les montrer continuant à vivre de la même vie que la France, envoyant leurs fils se faire tuer dans la campagne de Russie, donnant à ces fils les prénoms à la mode de France, Brutus en 1794, Napoléon en 1811 et 1813, et comptant parmi leurs parents un prêtre marié, eux à qui l'ancien régime avait dû Blaise de Restignac, d'abord soldat, puis frère et enfin chanoine.

Je ne m'excuserai pas d'emprunter à un autre la conclusion de ces pages : « L'histoire de l'Alsace n'est qu'un long plébiscite en faveur de la France ». Les traditions de la famille Chatrian prouvent une fois de plus la vérité de cette parole.

S. ETIENNE.

LE DÉPOT LÉGAL

ET LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

—

Dans la *Revue Politique et Parlementaire* et dans *La Librairie*, j'ai dit le bien que je pensais du projet de loi sur le dépôt légal. Il m'était permis, je pense, d'ajouter aux éloges certaines critiques. M. Eugène Morel, directeur du service du Dépôt légal à la Bibliothèque nationale, trouve cette liberté excessive (*Mercure*, 15 avril). Je ne le suivrai pas dans ses plaisanteries faciles, qui masquent la faiblesse de son argumentation ; mais je suis forcé de rectifier ses assertions erronées et de rétablir les textes qu'il a altérés.

La Bibliothèque nationale rend de très grands services aux éditeurs ; ils seraient bien ingrats s'ils ne l'aimaient pas. Pour ma part, je lui ai voué un véritable culte ; je la voudrais magnifiquement pourvue. Jamais elle ne m'a demandé un livre que je ne le lui aie donné avec le plus grand empressement, et quand j'ai connu, par le beau rapport de M. Marcel Plaisant, toute l'étendue de sa détresse actuelle, de celle du Cabinet des Estampes en particulier, j'en ai souffert. Rien n'autorisait M. Morel à me prêter des sentiments d'animosité contre cette grande institution, ni contre le projet de loi. Je terminais mon article de *La Librairie* ainsi : « La loi nouvelle péchera par les sanctions, qui n'ont pas la valeur qu'on leur attribue ; mais la bonne volonté des éditeurs, appelés maintenant à coopérer à l'œuvre d'enrichissement des collections nationales, les rendra presque inutiles. » J'appelle de tous mes vœux l'heure du vote du projet de loi, mais du projet assaini, dégagé de ses impedimenta.

Nous sentons tous qu'on touche au but, qu'avec le concours des éditeurs, d'une part, le délai de prescription porté de trois mois à trois ans, d'autre part, les trésors auxquels a droit la Bibliothèque nationale ne lui échapperont plus. C'est l'essen-

tiel ; le reste, à côté de cela, ne compte pas. Mais M. Morel veut brasser des centaines de milliers d'imprimés de plus tous les ans, des imprimés dont peut-être un sur mille présentera un réel intérêt. Il nous dit ironiquement : « Un grand danger menace la France. Une loi scélérate... » Eh oui ! Un grand danger menace sinon la France, du moins les imprimeurs et la Poste.

M. Morel dit que j'aurais dû adresser mes critiques au Syndicat de la propriété intellectuelle quand j'y ai été invité, au lieu d'attendre que le projet vienne devant le Parlement. C'est bien ce que j'ai fait, et M. Morel le sait : je lui ai rappelé, dans une lettre du 27 janvier dernier, que, comme mon devoir de délégué du Syndicat des éditeurs me l'imposait, j'ai envoyé mes notes (douze grandes pages) sur le projet au président du Syndicat de la propriété intellectuelle, M. Paul Belin, le 30 décembre 1918. M. Belin, qui était en même temps président du Syndicat des éditeurs, n'y a pas été insensible, puisque, à ce dernier titre, il m'a demandé d'assister à la séance du Comité du Syndicat des éditeurs où l'on devait discuter, « sur les bases du rapport de M. Vuibert », ce qui devait devenir le projet de loi actuel. Comme à ce moment-là je devais garder la chambre, il a manifesté le désir de tenir la séance chez moi, ce qui a été convenu. Il aura ensuite subi quelque influence, car la réunion a été contremandée.

M. Morel fait remarquer que le texte du projet de loi a été le résultat d'accords longuement étudiés entre les associations intéressées : auteurs, éditeurs, imprimeurs, bibliothécaires, etc., que la publicité la plus grande a été donnée aux études préparatoires faites par le Congrès du Livre et le Syndicat de la propriété intellectuelle ; il ajoute que tous les éditeurs, notamment, ont eu connaissance du texte préparé et ont eu le temps de faire leurs observations à un projet dont l'ensemble était publié et discuté au Congrès de 1917. C'est en 1918 et en 1919 que le Syndicat de la propriété intellectuelle a élaboré la proposition de loi qui est devenue le projet de loi actuel. Je ne crois pas qu'aucun éditeur, en dehors de ceux qui faisaient partie de ce syndicat et, peut-être, du Comité du Syndicat des éditeurs, ait reçu le texte de cette proposition de loi, ni de projets antérieurs. J'ai été stupéfait, pour ma part, d'apprendre

par les journaux, le 29 décembre dernier, que la proposition était devenue un projet de loi déposé, et même rapporté. J'ai écrit au président du Syndicat des éditeurs pour lui laisser entendre qu'il serait bien utile de publier le texte de ce projet dans notre journal professionnel, la *Bibliographie de la France*, afin que tous nos confrères puissent l'étudier. Au lieu de cela, on nous a donné, trois mois plus tard, au lendemain du jour où l'on croyait que le projet allait être adopté sans discussion à la Chambre, le texte d'un vœu étrange, émanant non pas d'une association d'écrivains ou d'artistes, mais de la Chambre de commerce de Paris, dont fait partie M. Belin. Elle a besoin, paraît-il, de voir le projet de loi sur le dépôt légal voté le plus tôt possible. Dans l'édition, tout le monde a souri.

Je crois que la publicité n'a pas été plus grande parmi les imprimeurs. C'est seulement après que le rapport de M. Marcel Plaisant a été déposé à la Chambre (le 28 décembre 1921), concluant à l'adoption du projet du gouvernement, que l'Union des Maîtres Imprimeurs de France a mis la question du dépôt légal à l'ordre du jour. A la séance du 9 janvier, M. Belin a fait connaître la genèse du projet, a dit, notamment, qu'il avait été élaboré par le Syndicat de la propriété intellectuelle, — « et vous savez, Messieurs, comment il est composé ! » — puis soumis à tous les syndicats intéressés, à quoi le Secrétaire général a répondu : « Pas au nôtre. » Au procès-verbal, ces trois mots se sont transformés en une longue phrase : « Je ne crois pas que l'union syndicale des Maîtres Imprimeurs de France ait eu communication de ce projet. »

M. Morel parle des imprimés dont la vente ou la distribution est clandestine. J'aime à croire qu'il n'a pas la naïveté de penser que l'imprimeur et l'éditeur les déposeraient parce qu'on changerait la loi. Ces imprimés tombent sous le coup des articles 23 et suivants de la loi du 29 juillet 1881 et non des articles 3 et 4.

Depuis le vote de la loi de 1881 on n'admet plus d'ailleurs que le dépôt légal des non-périodiques ait un but de police. Le Syndicat de la propriété intellectuelle, dans sa « Note (du 13 juin 1895) sur la nécessité de modifier les dispositions de la loi du 29 juillet 1881 quant au dépôt légal des imprimés », a déclaré que ce dépôt n'avait d'autre but que d'enrichir les col-

lections nationales (1). On se demande d'ailleurs où et comment on pourrait examiner la masse formidable d'imprimés que réclame maintenant M. Morel. Tous ceux qui seraient déposés dans les mairies seraient envoyés par elles directement à la Bibliothèque nationale, si nous avons bien compris l'article 14, et non plus à la préfecture. Il y a des localités pourvues d'imprimerie où le maire est un paysan qui se souciera peu de faire ce service d'inspection. Quant à la Nationale, elle ploie déjà sous le poids du travail matériel de classement.

Mon contradicteur trouve que la loi gagnerait à la disparition du mot « publié », qui est obscur, et que d'ailleurs il n'y a pas d'imprimés destinés à ne pas être publiés. Ainsi, ce qui, dans la loi de 1881, est lumineux pour tout le monde, reste obscur pour M. Morel. A l'article 2 on lit : « Tout imprimé *rendu public...* » ; à l'article 4 : « Les dispositions qui précèdent sont applicables à tous les genres d'imprimés ou de reproductions *destinés à être publiés.* » « Rendu public », « publié », ces deux expressions sont ici synonymes, et la seconde, à la lumière de la première, devient d'une clarté éblouissante. Si M. Morel ne les comprend pas, les autres intéressés en connaissent heureusement le sens.

Les imprimeurs ont bien vu que la suppression des mots « destinés à être publiés » changerait du tout au tout le caractère du dépôt, comme l'a fait remarquer le Secrétaire général de l'Union des syndicats des Maîtres Imprimeurs de France à la séance du 9 janvier.

Les éditeurs n'ignorent pas non plus la portée du changement. M. Belin, vice-président du Syndicat des éditeurs, a appuyé sur les mots « destinés à être publiés » dans la rédaction du vœu qu'il a soumis au vote de ses collègues de la Chambre de commerce de Paris, et nul n'est mieux à même d'être renseigné que lui, qui était, nous l'avons dit, président du Syndicat des éditeurs et président du Syndicat de la propriété intellectuelle quand ce dernier syndicat a élaboré le projet de loi.

Au surplus, pourquoi M. Morel, s'il a droit aux imprimés qui

(1) Ce syndicat lui trouvait bien un autre but, mais devenu sans objet aujourd'hui : permettre aux auteurs de justifier de leur droit de propriété littéraire ou artistique. La jurisprudence a rendu ce droit indépendant de toute formalité de dépôt.

ne sont pas rendus publics, n'exige-t-il pas de l'Imprimerie nationale ceux que les administrations publiques n'ont pas jugé à propos d'envoyer à la Bibliothèque ?

Si, par malheur, le projet de loi était voté tel quel, le spectre de l'imprimé destiné à n'être pas publié poursuivrait quand même M. Morel, car l'article 2 de la loi de 1881 ne serait pas abrogé, simple détail dont M. Morel ne s'est pas aperçu !

Mon contradicteur demande « où commence, où finit le fait de publier ». On pourrait demander aussi où commence l'imprimé, où commence le tirage « en nombre ». Ce sont des questions qu'il vaut mieux ne pas aborder. Il est impossible de ne pas laisser à l'imprimeur une marge d'appréciation. Beaucoup d'imprimés sont destinés à être publiés un jour et ne peuvent cependant pas être divulgués quand ils sortent des presses. C'est pour cela que des catastrophes se produiraient si l'imprimeur déposait autre chose que ce qui est destiné manifestement à être rendu public à bref délai. Une affiche est par essence destinée à être publiée, et pourtant on imprime des affiches qu'on tient tout à fait secrètes ; elles sont prêtes en vue d'éventualités qui peuvent ne pas se produire. Dans notre pays de mandarinats, on imprime à l'avance beaucoup de sujets d'examens et de concours. On ne pourrait pas les confier même à la discrétion d'archivistes-paléographes, encore moins aux mairies, sous-préfectures, préfectures, qui les verraient les premières. Il y aurait donc un très grand danger à obliger l'imprimeur à déposer aveuglément tout ce qui n'est pas nommément désigné comme exclu du dépôt, et d'autre part une telle énumération, forcément très incomplète, serait la pire des choses. Je trouve celle du projet plus obscure que celle de 1881 ; celle-ci donnait au moins une directive en permettant l'interprétation.

Les articles 9 et 10 du projet de loi se rapportent à quelque chose d'entièrement nouveau ; ils devraient être compréhensibles ; ce sont les pires de tous. Voici le premier alinéa de l'article 9 :

Toute personne, auteur éditant lui-même ses œuvres, *éditeur ou dépositaire principal d'ouvrages importés*, qui met en vente ou en distribution une production des arts graphiques portant l'indication de son nom ou de sa firme doit... en adresser un exemplaire à la Bibliothèque nationale...

Si la promesse de l'article premier ainsi conçu :

Les imprimés... et toutes les productions des arts graphiques... sont... l'objet d'un *double dépôt* effectué par l'imprimeur et le producteur d'une part, et l'éditeur d'autre part

doit être tenue, « toute personne » suffit : « Toute personne qui met en vente... doit... » C'est la forme même de la loi de 1793 : « Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage... sera tenu d'en déposer... » L'éditeur, c'est alors celui, quel qu'il soit, qui fait mettre une œuvre au jour ; ce n'est pas nécessairement un éditeur de profession. L'article n'a pas ce sens-là dans la pensée de ceux qui l'ont rédigé ; mais pour le savoir, il faut avoir eu sous les yeux l'exposé des motifs de la *proposition* de loi préparée par le Syndicat de la propriété intellectuelle, lequel est beaucoup plus motivé que l'exposé des motifs du *projet* de loi.

Maintenant que nous savons que la promesse de l'article premier ne doit pas être tenue, que « toute personne » n'a aucun sens, la rédaction devient facile : « L'éditeur de toute production des arts graphiques, le dépositaire principal d'ouvrages importés ou de toute reproduction portant son nom ou sa firme... doivent... L'obligation s'étend à l'auteur qui édite lui-même ses œuvres. »

La grande particularité de l'article 9 du projet de loi est que, voulant prescrire un dépôt à tous les éditeurs, pour toute leur production, il ne le prescrit maladroitement qu'aux éditeurs d'ouvrages importés. M. Morel dit bien qu'on doit lire la partie de l'article 9 imprimée en italiques comme si une virgule remplaçait *ou* ; mais il serait sage de faire la substitution, car les tribunaux ne liraient certainement pas le texte comme lui.

Je prétends que les onze premiers mots de l'article 10 n'ont pas de sens, qu'ils forment un commencement de phrase inachevée. Pour démontrer le contraire, M. Morel emploie un procédé radical, mais qui n'est pas à la portée de toutes les consciences : il reproduit l'article en y supprimant ce qui le gêne (il le remplace par des points), c'est-à-dire ce qui est en italiques dans le texte suivant :

Les éditeurs étrangers ayant une maison ou une succursale en France, les libraires, éditeurs ou commissionnaires français mettant en vente, en souscription ou en distribution en France, *en qualité de coéditeurs ou*

de dépositaires principaux, une production des arts graphiques fabriquée à l'étranger, doivent en effectuer le dépôt en deux exemplaires,

et il obtient en effet ainsi quelque chose de clair.

A la place du galimatias de l'article 10 on aurait pu dire simplement : « Les éditeurs qui font fabriquer des livres à l'étranger doivent en déposer deux exemplaires en France. » Resteraient les dépositaires principaux ; il faudrait, pour achever la rédaction de l'article, savoir si l'on veut en parler à l'article 10 ou à l'article 9. Je n'ai pas pu saisir l'intention du rédacteur des deux articles en ce qui concerne les livres importés. M. Morel lui-même se perd dans ces articles. Il est en désaccord, dans l'étude qu'il vient de publier, avec une lettre qu'il m'adressait le 28 janvier et d'après laquelle l'éditeur qui fait fabriquer à l'étranger ne devrait fournir qu'un exemplaire au lieu de deux.

On peut remarquer qu'à l'article 10 il est question d'éditeurs étrangers, d'éditeurs français. Or, les questions de nationalité n'ont rien à voir ici. Il est étonnant que, parmi les juristes spécialisés qui se sont occupés du projet de loi, les trente et quelques associations qui l'ont étudié, etc., etc., personne ne se soit aperçu de la faute.

M. Morel écrit aimablement : « L'animosité n'est pas moins grande contre les exigences de la loi que contre les facilités qu'elle accorde », et il me cite ainsi, entre guillemets : « L'imprimeur ou l'éditeur *ne voudront pas* se servir de la poste pour faire leur dépôt, car le reçu de la poste n'indique pas si l'on a remis 50 grammes ou 4 kilos. » J'avais écrit, dans un tout autre esprit : « L'imprimeur qui veut être complètement garanti *peut* ne pas se servir de la poste pour faire ses dépôts. Il en est de même pour l'éditeur qui habite Paris. Mais si, inversement, l'un ou l'autre voulait se soustraire à ses obligations, l'article 16 (pénalités) ne pourrait pas jouer, car le reçu de la poste n'indique pas... »

Actuellement, quantité d'imprimeurs ne déposent rien. Pour pouvoir les poursuivre plus facilement à l'avenir, on veut porter le délai de prescription de trois mois à trois ans. Mais contre un imprimeur de mauvaise foi qui se servirait de la poste, il serait impossible de faire la preuve qu'il n'a pas déposé. On ne lui impose même pas la tenue d'un registre qui fournirait, non

pas une preuve, mais un commencement de preuve par écrit. M. Morel objecte que l'imprimeur recevra un reçu du dépôt. Il ne le recevra, au bout d'un temps quelquefois assez long, que si l'imprimé n'a pas été détourné.

Je n'ai pas écrit cette absurdité : « Il est plus simple d'envoyer un ouvrage et une déclaration que la déclaration seule. » Je me suis contenté de faire remarquer que ce serait « dans beaucoup de cas » une sujétion plus grande pour l'imprimeur, lors des réimpressions, de rechercher la date (qui pourrait remonter à un très grand nombre d'années) du dépôt du premier tirage d'un imprimé que de le déposer à nouveau. Ce nouveau dépôt ne dispenserait pas de la double déclaration, mais il affranchirait de recherches pouvant exiger un temps considérable, alors que l'imprimé a une valeur insignifiante. Je n'ai pas visé spécialement les livres, encore moins les livres chers. On le voit, M. Morel dénature tout ce que j'ai écrit. Une cause qui a besoin de pareils moyens de défense est jugée.

Mon contradicteur dit encore : « On tend à éviter l'obligation de la date. » Il s'agit du millésime à imprimer sur les livres. Je demandais qu'on en exemptât seulement les livres sur lesquels il est complètement inutile. Si l'on veut faire cadeau à un bébé de quatre ans d'un album d'images en couleurs indéchirable, imprimé sur étoffe, on aimera mieux qu'il n'y ait pas de millésime qu'un millésime remontant à dix ans et qui pourrait faire penser aux parents qu'on ne vient pas d'acheter le livre. Quant au marchand, il vendra beaucoup moins d'exemplaires avec millésime vieilli. Pourquoi brimer inutilement le commerce ?

M. Roches et moi nous trouvons extraordinaire que, pour les déclarations d'éditeurs, le titre d'un livre, d'une brochure etc., ne soit pas exigé, alors qu'il l'est pour les déclarations d'imprimeurs. M. Morel l'explique très facilement : l'exemplaire d'éditeur a son titre, il est donc inutile de l'indiquer ; l'exemplaire d'imprimeur n'a pas toujours de titre ; c'est pour cela que l'imprimeur l'indiquera ! Vous comprenez peut-être ? M. Morel ajoute : « D'autres détails de rédaction sont visés avec la même perspicacité. » Lui, grâce à sa perspicacité, quand il recevra d'un éditeur, à la Bibliothèque nationale, avec un paquet de déclarations, deux livres d'un même auteur et d'un

même nombre de feuilles, comme cela arrive souvent, il n'aura pas besoin que les titres figurent sur les déclarations pour savoir lequel a été tiré à 3.000, lequel à 5.000. Mais c'est surtout quand il s'agira de réimpressions que sa grande perspicacité trouvera un champ digne d'elle, car là les livres n'accompagneront plus les fiches. Lorsque, par surcroît, les imprimés n'auront pas de nom d'auteur, les fiches seront tout à fait édifiantes !

J'arrive à la dernière partie du plaidoyer de M. Morel. Il s'y fait tout petit ; il a peur d'effrayer. Le fléau qu'il voulait déchaîner sur les imprimeurs et sur la poste n'entraînerait pas de dépenses, et à la Bibliothèque nationale c'est tout au plus s'il faudrait augmenter le personnel d'un commis et d'une dactylo ! « Quant aux non-périodiques », écrit-il, « le nombre en serait-il décuplé, comme le dit peut-être avec quelque exagération M. Vuibert, et passerait-il à cent mille, cela ne se verrait pas beaucoup, près de la masse périodique. » J'avais dit « plus que décuplé, peut-être centuplé » ; mais c'est d'après M. Morel que j'évaluais. Il a oublié de relire sa brochure de 1917 (1), où il déclarait que les 8.000 pièces, autres que les livres, déposées en 1913 ne représentaient que la centième partie de ce qui aurait dû être déposé, et à l'époque on ne savait pas encore qu'il n'y avait pas d'imprimés destinés à n'être pas publiés ! Ce n'est donc pas seulement sur 800.000 imprimés de plus par an que M. Morel veut aujourd'hui étendre ses tentacules, c'est sur un plus grand nombre encore.

Si l'on considère qu'il faudrait dorénavant, pour chaque imprimé, deux déclarations au lieu d'une et que chaque déclaration porterait dix mentions au lieu de deux, on voit que l'imprimeur aurait à faire, par imprimé, neuf fois plus d'écritures qu'auparavant, sans compter le temps des recherches. Il y aurait bien de quoi le révolter. Pour ce qui serait astreint aussi au dépôt d'éditeur, l'ensemble des quatre déclarations d'imprimeur et d'éditeur comporterait 42 mentions, au lieu de deux actuellement. Pour faire toutes ces écritures, dont la plus grande partie serait inutile, pour tenir le registre qui serait indispensable, faire les recherches qui s'imposeraient, faire les innombrables paquets recommandés pour la poste et les décla-

(1) *Le Dépôt légal. Etude et projet de loi.* Editions Bossard.

rations *ad hoc*, aller les porter, stationner aux guichets, une imprimerie de moyenne importance ne s'en tirerait pas à moins de deux mille francs par an de dépense supplémentaire. Et M. Morel croit que cela n'aurait pas sa petite répercussion sur le prix des imprimés !

Dans les mairies, les sous-préfectures, les préfectures, le travail serait considérablement augmenté aussi, puisqu'il faudrait inscrire sur les registres un très grand nombre d'imprimés nouveaux et délivrer une copie des longues déclarations. Actuellement, on se borne à un coup de tampon sur une souche.

A quoi servirait la double déclaration d'éditeur ? Un exemplaire en serait transmis par la Bibliothèque nationale au Ministère de l'Intérieur. Mettons qu'il en reçoive ainsi 50.000 par an. Cela représenterait bien du travail, c'est-à-dire de la dépense. Ces fiches ne portant pas le titre de l'imprimé, le ministère les mettrait immédiatement au panier. Mais le portassent-elles, est-ce que le ministère les classerait ? Pour quoi faire ? J'imagine que si la Nationale recevait dorénavant les livres directement, c'est elle qui ferait les fiches de la *Bibliographie de la France*. Les livres pourraient alors être annoncés trois semaines et non quatre ou six mois après leur apparition, et il n'y aurait pas de plus grand stimulant pour les éditeurs à envoyer à la Nationale leurs livres le jour même où ils paraîtraient.

M. Morel nous parle d'un livre dont il a reçu 400 exemplaires. Avec le régime du projet de loi, ce livre aurait donné lieu à l'établissement de 1. 600 fiches et à un total de 16. 800 inscriptions sur ces fiches. C'est effrayant ! L'éditeur aurait dû donner chaque fois la date de l'achèvement du tirage, qu'il aurait demandée à l'imprimeur, la date de la mise en vente, la date du dépôt de la première édition. Cette dernière doit remonter à plusieurs générations, s'il y a eu 400 éditions. Et tout cela, sans qu'on sache de quel livre il s'agit, puisque le titre ne serait pas indiqué. Pauvres imprimeurs ! Pauvres éditeurs ! Espérons qu'on aura pitié d'eux, qu'on ne gaspillera pas ainsi une part des forces du pays.

D'après la déclaration faite par M. Belin, le 9 janvier dernier, à l'Union des Maîtres Imprimeurs de France, les catalogues, avec la nouvelle loi, seraient exigés. Il est probable qu'il s'en

imprime plus de cent mille par an, et toujours avec changements. Tous devraient donc être déposés ; mais le nombre de ceux qui sont intéressants doit être bien minime.

La brochure de M. Morel nous apprend qu'en 1911 quarante départements n'avaient déposé aucune affiche ; que la moyenne de trois années, pour les dépôts d'affiches de Paris et la Seine, n'atteignait pas 100. Quand on tiendra la main à ce que les affiches soient déposées, il en entrera peut-être 100.000 par an à la Bibliothèque. Elle aura donc déjà un énorme supplément de travail si la loi nouvelle lui permet de se faire remettre à l'avenir ce qui lui est dû de par la loi actuelle. Elle peut s'en contenter. Le progrès sera déjà immense, envisagé surtout au point de vue des livres et des estampes (1).

HENRY VUIBERT.

(1) M. Morel a laissé entendre que M. Fernand Roches a pu subir ma néfaste influence et qu'à nous deux nous avons ourdi un sombre complot non seulement contre le projet de loi, mais contre le Dépôt légal lui-même. M. Morel fait tort à M. Roches. Si mon article de la *Revue Politique et Parlementaire* a, comme M. Roches l'a écrit lui-même, attiré son attention sur les errements du projet de loi déposé, je suis bien étranger à son article dans le *Mercure*, que, d'ailleurs, j'approuve entièrement. M. Morel va un peu loin dans son mépris de la libre critique.

LE MENEUR DE CHÈVRES[1]

—

XI

LES TROIS CHEVRIERS

Lagnel passa les heures suivantes à sommeiller.

De temps à autre, quelques Hindous s'arrêtaient et regardaient, avec de grands yeux brillants dans leurs visages bronzés, ce soldat français qui reposait, la tête entourée d'un pansement.

Quand le blessé entr'ouvrait les paupières, ils se sauvaient comme des enfants pris en faute.

Il était midi, et, de tous côtés, Lagnel voyait des rassemblements se former à l'ombre mince des tamaris pour la préparation du repas. Les mules chargées de barils d'eau se hâtaient, ainsi que les hommes de corvée, porteurs de sacs et d'ustensiles. Le vent rabattait parfois jusqu'à lui une fumée âcre qui enveloppait, là-bas, les Hindous accroupis.

Le soleil qui donnait en plein sur la tente l'engourdissait et lui enlevait toute velléité d'inquiétude. Il vivait un de ces moments de bonheur où le bien-être physique entrait pour beaucoup et que le climat méridional lui avait révélés. Il songeait que la chance lui souriait de nouveau et que, depuis les jours vécus à l'hôpital de Digne, il n'avait pas éprouvé d'impression de sécurité plus complète.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 573.

Il attendait il ne savait quoi, mais il se persuadait que son arrivée parmi les Hindous signifiait l'éloignement de tout ce qu'il avait redouté jusqu'alors.

Les choses ne s'arrangeaient-elles pas toutes seules? Pendant qu'il sommeillait, son ami Cadéac ne travaillait-il pas pour lui ?

Le Gascon ne tarda pas à revenir.

Il entra, suivi de deux autres chevriers, un grand, fort, le visage entouré d'un collier de barbe noire, et un plus petit, la moustache grise. Ils portaient, eux aussi, le béret, et avaient un bâton à la main.

— Bonjour, *gouyat* (1) ! dit Cadéac. Ça va mieux ?

— Ça va mieux.

— Je t'amène les deux copains. Voilà Sénectaire, le grand Sénectaire, qui assomme un bœuf en trois coups de poing. C'est lui qui va recruter les chèvres en Auvergne, où il est boucher.

Lagnel serra la main à l'Auvergnat qui grommela une phrase inintelligible.

— Ne fais pas attention, reprit Cadéac. Je te l'ai dit. Il est sourd, tellement sourd, qu'il ne s'entend pas lui-même. Alors, des fois, il parle doucement, comme un petit gosse, et on ne le comprend pas. D'autres fois, il a une voix de tonnerre. Il épouvante alors toutes les chèvres.

— Comment fait-il pour se débrouiller dans ses voyages ? demanda Lagnel.

— Je n'en sais rien. C'est à supposer qu'une fois chez lui, il entend. L'air du pays, sans doute.

Et Cadéac riait, en clignant de l'œil vers le grand Sénectaire qui, impassible, s'était assis sur une caisse.

Le Bigourdan présenta ensuite l'autre chevrier qui se tenait debout, au pied du lit, appuyé sur un bâton et qui regardait Lagnel avec des yeux bleus interrogateurs.

— Angelelli, notre père à tous. Il ne sait pas dix mots

(1) Garçon.

de français, mais il sait bien, le pauvre vieux, à quelle classe il appartient. Tu vas voir. Dis-nous un peu, Angelelli, de quelle classe es-tu ?

— Classe 89, répondit le Corse, en esquissant le salut militaire.

— Il a fait partie, continua Cadéac, de ce contingent de territoriaux des plus vieilles classes qu'on a dirigé, au début, de la Corse sur le front. Il s'est battu, tel que tu le vois, ce brave Angelelli, avec ses moustaches grises. Pas vrai, Angelelli ?

— Oui, oui, c'est vrai, répondit le Corse, avec un éclair dans ses yeux candides.

— Dans son pays, il est berger de la commune. Aussi, les chèvres, c'est bien son affaire. Il en ramène des cargaisons. Et il n'oublie pas les fromages. Tu les goûteras.

Lagnel tendit la main à Angelelli qui la serra, puis alla s'asseoir devant la tente, le regard perdu dans la contemplation du ciel et de la mer, au delà desquels sa pensée s'élançait vers les châtaigniers de l'île natale.

— Tu connais à présent, reprit le Gascon, mes compagnons ordinaires, quand je suis à Marseille. Ce sont deux bons garçons, mais tu avoueras avec moi qu'ils ne peuvent pas me suffire. Ils passeront des journées entières sans parler. Et *milo dious* : ça ne fait pas mon affaire !

Lagnel acquiesça d'un sourire. Il attendait toujours que le bavard parlât de la promesse qu'il lui avait faite. Cadéac y arriva :

—Toi, au moins, fit-il, tu me comprends. Alors, comme je te l'ai dit, j'ai demandé au lieutenant Smith s'il ne pourrait pas te garder avec nous.

— Ah ! Et il t'a répondu ?

— Qu'il le ferait très volontiers.

Lagnel s'assit sur son séant et, regardant le Bigourdan entre les yeux :

— Bien vrai ?

L'autre se mit debout et, solennel, étendit devant lui la main droite :

— Je te le jure sur les cendres de mon pauvre père, qui repose au cimetière de Pouyastruc !

— C'est bon, je te crois.

— Le lieutenant viendra lui-même te le dire.

Lagnel était radieux et, dans un élan de sincérité :

— Merci, mon vieux, merci ! Tu m'enlèves une pierre sur l'estomac.

— Tant que ça ?

— Entre nous, j'aime mieux faire n'importe quoi, plutôt que de monter au front.

— *Diou mé danné !* Aurais-tu peur ?

— Non, mais je suis sûr d'y rester.

— En voilà une blague !

— Sûr, je te dis ! Je n'en reviendrai pas.

— Allons donc ! J'en suis bien revenu, moi ! Il ne faut pas avoir de pareilles idées. Il n'y a qu'un maître, là-haut, qui est le hasard. Le mieux, c'est de faire comme si de rien n'était. Les balles ? On passe à travers ou elles vous passent au travers ! Malin qui saura pourquoi ! Quand j'ai vu comment ça se passait, au mois d'août, en Lorraine, quand j'ai entendu de tous côtés le moulin à café des mitrailleuses, quand j'ai rencontré des pantalons rouges couchés dans les mottes, je ne me suis pas dit, une seule fois, que mon tour allait venir. *Diou bibant!* J'en ai réchappé ! Et le viel Angelelli ! Demande-lui donc à quoi il pensait, quand il s'est trouvé engagé dans la bataille. Hé ! Angelelli !

Le Corse, qui rêvait toujours à l'entrée de la tente, se leva et s'approcha.

Alors, Cadéac :

— Dis-moi, Angelelli, le camarade veut savoir à quoi tu pensais, avec les autres de la classe 89, quand vous avez marché sur les Boches.

Angelelli eut un geste des mains levées, les paumes en

dehors, un haussement d'épaules et un plissement d'yeux qui signifiaient l'ignorance et la résignation et répondit :

— A rien.

Puis il alla se rasseoir.

L'heure de rentrer les bêtes à l'étable approchant, les trois chevriers quittèrent peu après Lagnel.

— Je reviendrai ce soir te tenir compagnie, dit Cadéac.

Angelelli toucha son béret sans parler.

Quant au grand Sénectaire, il se leva de sa caisse et il lança vers Lagnel, en sortant, d'une voix formidable :

— Au revoir, l'ami !

XII

L'ORIENT DÉBARQUE

Lagnel voyait ainsi s'approcher la réalisation de ses espérances. Il ne doutait pas que le lieutenant Smith ne lui prouvât bientôt sa sympathie en l'embauchant comme meneur de chèvres. D'ailleurs il ne doutait plus de rien, ni de personne, et s'abandonnait à un bonheur complet.

Avant la fin de la journée, le médecin du camp le visita, constata qu'il n'avait aucune fièvre et dit, en s'en allant :

— *Eggs.*

Le blessé pouvait manger des œufs.

Les deux Hindous de la Croix-Rouge lui en apportèrent, et c'est la moustache en demi-cercle autour d'une coquille que Cadéac le trouva :

— *Diou bibant !* Te voilà guéri ! Si tu manges, tu dois pouvoir fumer.

— Ma foi, j'ai bien envie d'en bourrer une.

Le Gascon, qui ne cachait pas sa satisfaction de posséder enfin un interlocuteur, avait repris sa place au pied du lit. L'un, la pipe à la bouche, l'autre, la cigarette, ils se sentaient en confiance.

Lagnel parlait peu. Mais Cadéac, pareil à une source libérée, ne tarissait pas.

Il décrivait à son nouvel ami les beautés pyrénéennes, Tarbes au pied de ses montagnes et près de son Adour, Pau sur son gave. Il mêlait aux paysages les gens, les bêtes, les produits et célébrait tour à tour sa fiancée Miniquette, qui l'attendait depuis quatre ans déjà, les pâtres qui se répondent d'une vallée à l'autre, les joueurs de foot-ball qui font partout triompher les couleurs tarbaises, les truites d'argent qui sautent les cascades, les chevaux nerveux aux crinières tressées, les jambons de Bayonne et les vins de Jurançon.

Emporté par son évocation, il reprit, à la fin, sa langue et s'écria :

— *Milo dious! Mielh val mouri qué dé plus beïré moun cèu dé Tarbes !*

Lagnel ne put s'empêcher de lui dire qu'il ne comprenait pas toujours le patois :

— Celui d'Aix, passe encore. Voilà douze ans que je l'entends. Mais, le tien, c'est différent.

— C'est vrai que tu n'es pas du Midi. De quel pays es-tu donc ?

— Je n'en ai peut-être pas, car je ne me suis jamais connu ni père, ni mère.

— Tu es bien né quelque part ?

— Dans la Meuse.

— Dans la Meuse ! *Diou bibant!* J'en ai gardé de mauvais souvenirs ! Nous y avons cantonné, au mois de septembre. Je te garantis que les paysans de chez toi ne sont pas souvent aimables ! Ils nous ont reçus comme si nous avions été des Boches. Quand je pense qu'ils nous ont vendu un verre d'eau ! Oui, mon vieux, un verre d'eau ! Pourtant, nous venions les défendre et nous avions quitté, pour leurs sales trous pleins de fumier, notre soleil ! Mais excuse-moi. J'ai tort de dire du mal de ton pays. La Meuse, c'est la France, comme la Gascogne. S'il fallait y retourner, *eh bé* ! j'y retournerais ! Et tu m'accompagnerais volontiers, pas vrai ?

Lagnel trouvait que la conversation s'égarait sur un terrain dangereux. Il répondit sans conviction :

— Volontiers.

Puis, il demanda :

— Alors, il y a longtemps que tu es ici, avec les Hindous ?

— Depuis leur arrivée et même un peu avant. Je venais de sortir de l'hôpital, guéri de ma blessure et je passais mes journées dans la cour de la caserne Saint-Charles, sans rien faire. Voilà qu'on me désigne, avec toute une équipe, pour aller au parc Borély donner un coup de main aux Anglais. On nous fait préparer les pelouses, gratter la terre, étendre du gravier, creuser des trous, sans nous dire pourquoi. Les bruits les plus fantastiques courent. Les uns racontent qu'une armée japonaise s'amène, les autres que ce sont des Russes. Les officiers anglais se taisent, mais ils rient en dedans. Un beau jour, la nouvelle se répand que quinze paquebots, chargés de troupes, viennent de s'amarrer au cap Pinède. Tout le monde se précipite. Sur le pont des quinze transports on ne voit pas des Japonais, ni des Russes, mais des Hindous.

Cadéac s'arrêta pour rallumer sa cigarette à la pipe de Lagnel, puis continua :

— Il y en avait et il y en avait ! Leur passage dans les rues de Marseille dura deux jours. *Milo dious !* On aurait dit une rivière qui coulait et qui ne pouvait plus s'arrêter. De la Joliette au Prado, on ne voyait que des Hindous. Les bateaux versaient sur les quais, du matin au soir, des hommes, des chevaux, des mules, du matériel. Tout Marseille était rangé le long du chemin. Les clients des cafés se mettaient debout sur des chaises. Les femmes lançaient des fleurs, les hommes du tabac, les enfants des petits drapeaux. On criait, on applaudissait. Jamais de ma vie je ne verrai plus pareil défilé.

— Et où te trouvais-tu ? demanda Lagnel.

— En pleine Cannebière. Je m'étais faufilé au pre-

mier rang. *Diou bibant!* je n'ai rien perdu de la représentation. On aurait dit que tout l'Orient avait débarqué. En tête venaient des lanciers, droits et immobiles sur leurs chevaux, comme des Rois mages. Ils avaient la peau bronzée, des cheveux noirs qui s'échappaient en boucles de leurs turbans et des lances dont les pointes semblaient vouloir piquer le soleil. Après eux s'avançaient des fantassins qui portaient le fusil sur l'épaule gauche par le canon et dont les turbans avaient, sur le devant, un petit cercle de fer. Leurs physionomies n'étaient pas rassurantes et leurs yeux vous perçaient le cœur quand ils vous regardaient. Mais ils se prenaient à rire lorsque les femmes leur jetaient des fleurs. Entre chaque troupe se tenaient des princes de l'Inde, sur des chevaux magnifiques. Ils étaient vêtus de khaki, comme les soldats. Seulement des diamants scintillaient à leurs turbans et des turquoises à leurs oreilles. Toutes sortes de races figuraient dans cette armée sans se mélanger. Il y avait des régiments formés d'hommes gigantesques, aux cheveux roux et au teint rouge. Un détachement ne comprenait que des soldats petits et jaunes comme des Chinois. Quelques compagnies montraient des fantassins aussi blancs que nous. Des escadrons de cavalerie paraissaient composés d'Arabes. D'autres avaient des soldats presque noirs. Le matériel défilait en même temps que les hommes. Chaque unité était suivie de ses chariots portant les tentes, les couvertures, les sacs de riz, les ballots de foin, les caisses de thé et de conserves. Ils avaient amené de Bombay tout ce qu'il fallait et même plusieurs troupeaux de chèvres.

— Comment ? Des chèvres, aussi ?

— Pour eux, je te l'ai dit, c'est une affaire de religion. Il y a des régiments entiers qui n'acceptent pas d'autre viande. Il leur fallait des chèvres dans les Indes, il en fallait sur le bateau, et il allait en falloir à Marseille, tant et lus. Les officiers anglais s'occupèrent de les trouver.

C'est à ce moment qu'on m'embaucha, avec Sénectaire et Angelelli. Nous avons travaillé, d'abord, tous les trois, en Camargue. D'Arles jusqu'à la mer, nous avons visité tous les mas, toutes les bergeries. Les troupeaux venaient à peine de rentrer de la montagne. Nous avons ramassé jusqu'au dernier cabri. Puis nous sommes allés chacun dans son pays. Pour ma part, j'ai fait déjà trois voyages dans les Pyrénées et je ne vais pas tarder à en faire un quatrième. Les bêtes diminuent à l'enclos. Il part sans cesse des troupes pour le front et elles emmènent leur nourriture, naturellement.

— Naturellement, fit Lagnel, comme un écho.

La dernière phrase de Cadéac l'avait rendu pensif :

— Dis-moi, reprit-il, ces troupes, nous ne risquons pas de les accompagner ?

— Pas plus ! Notre rôle s'arrête à Marseille. Et puis, *milo dious!* un voyage pareil, ça vaudrait le déplacement ! Nous n'aurons pas cette chance !

Lagnel ne partageait pas tout à fait l'avis de son camarade. Un léger nuage flotta devant ses yeux. Il se renversa sur le traversin.

— Je te fatigue peut-être, dit Cadéac, avec mes histoires ?

Les deux hommes, pendant quelques instants, fumèrent en silence.

XIII

LE SOIR SUR LE CAMP

C'était l'heure où l'ombre des tentes s'allongeait sur les pelouses.

Les Hindous, qui avaient fini leurs exercices ou leurs travaux, s'acheminaient par groupes vers la ville. Un certain nombre restaient au camp et, assis en cercle, fumaient et chantaient entre eux.

Une mélopée étrange, accompagnée par une flûte mélancolique, s'élevait.

— Ça me rappelle des soirs, chez nous, dans la montagne, dit Cadéac, quand les troupeaux descendent et que le pâtre joue un air pour rassembler les bêtes qui s'attardent à brouter.

A ce moment quelques officiers anglais passèrent non loin de la tente. L'un d'eux, qui était le lieutenant Smith, se détacha. Toujours jovial et la pipe à la bouche, il venait prendre des nouvelles du blessé.

— Oh ! oh ! fit-il. Vous fumez ? C'est bon signe, mon garçon.

— Mon lieutenant, répondit Lagnel, ça va beaucoup mieux et j'espère me lever demain matin.

— J'en suis content pour vous.

Avisant Cadéac qui s'était retiré par discrétion dans le fond de la tente :

— A propos, je vois là votre camarade français. Il m'a dit que vous pouviez faire aussi le meneur de chèvres. De mon côté, ce n'est pas de refus. Le « transport officer » cherchait justement quelqu'un pour aller dans les Alpes. Vous connaissez les Alpes ?

— Si je les connais ! J'en arrive.

— Vous en êtes ?

— Non, mon lieutenant. J'habite Aix.

— Aix ? Il y a des chèvres ?

— Un ou deux troupeaux qui passent dans les rues.

— Il faut aller aussi à Aix. Vous comprenez, nous ne pouvons pas faire sans chèvres. Vos camarades en ont rapporté beaucoup, déjà, de Camargue. Mais c'est fini. Ils vont maintenant chez eux, dans les montagnes. Nous n'avons personne pour les Alpes. Voulez-vous vous en charger ?

— Oui, mon lieutenant.

— Ils vous expliqueront. Ce n'est pas difficile. Vous partez chaque semaine, environ, tout seul ou avec des

boys hindous. Vous payez le prix, n'importe quel, et vous revenez avec des chèvres. Voilà tout. Cela fait-il ?

— Oui, mon lieutenant.

— Pour l'argent, il n'y a pas matière. Vous touchez la solde des soldats anglais. Vos frais, extra. Cela fait-il toujours ?

— Oui, mon lieutenant.

— Alors, mon garçon, vous commencerez quand vous serez guéri.

— Oui, mon lieutenant.

— C'est une affaire réglée.

Le lieutenant Smith serra la main de Lagnel à la broyer, puis :

— Il faut aussi l'agrément de vos chefs. Votre régiment ? Le 141, je crois ?

— Oui, mon lieutenant.

— Bon. Je vais faire un « chit », un billet. Vous irez à la caserne demander... Comment dites-vous ça ? Votre transfert ? Non, votre mutation.

— Oui, mon lieutenant.

L'officier tira un carnet d'une de ses poches à soufflets, en déchira une feuille, et, à l'aide d'un stylographe, écrivit quelques lignes.

— Quel est votre nom, mon garçon ?

— Lagnel, François.

— Voilà. Bonjour !

— Eh bien ? fit Cadéac, dès que le lieutenant fut sorti et que ses fortes chaussures jaunes eurent cessé de faire craquer le gravier. Ça marche rondement avec lui ?

Lagnel était transfiguré.

— Mon vieux, dit-il, je veux me lever.

— Et ta bosse à la tête ?

— Je ne sens plus rien.

Rejetant les couvertures, il enfilait ses pantalons.

— Ça n'est pas prudent, ce que tu fais là, disait Cadéac.

Mais Lagnel ne l'écoutait pas. Il continuait à s'habiller, léger, heureux.

— J'ai assez dormi comme ça. J'ai besoin de me dégourdir les jambes. Si tu veux, nous allons faire un tour dans le camp.

Il fut bientôt prêt.

— Et ton képi ? fit Cadéac.

— Où diable est-il passé ? Ah ! je me souviens ! Il a sauté à la gare, avec mon fusil. Tant pis. Mon pansement me garantit.

— Oui, tu as l'air de porter turban, to aussi. Demain, je te prêterai mon béret de réserve. Viens, appuie-toi sur moi.

Ils sortirent de la tente, Lagnel, un peu faible, mais radieux et la main sur l'épaule de Cadéac.

— Ouf ! dit-il. Il me tardait de respirer !

— Nous n'irons pas trop loin, pourtant, dit le Gascon, plein de sollicitude. Je te ferai visiter le camp en détail une autre fois. Pour aujourd'hui, nous allons voir l'ensemble, de la terrasse du château.

Il le guida doucement vers les parterres, les pièces d'eau et les allées de platanes qui précèdent le château Borély, dont les bâtiments étaient incendiés par le soleil couchant.

Une de ces journées de l'extrême automne qui sont si belles en Provence expirait sur les collines, sur le parc et sur la mer. Les cimes des platanes ne semblaient s'être dégarnies que pour mieux s'ouvrir au bleu doré du ciel. Les dernières roses brillaient près des chrysanthèmes. L'eau des bassins était immobile et incandescente entre ses rives de pierre et de verdure. Au plus haut étage du château, des vitres flamboyaient. Quelques oiseaux de mer décrivaient des cercles au-dessus du bosquet de pins voisin, puis partaient, emportant vers le large, où la cendre du soir poudroyait, de la lumière sur leurs ailes.

Accoudés à la balustrade de la terrasse, Lagnel et Cadéac voyaient à leurs pieds tout le camp.

Les tentes quadrangulaires paraissaient, dans la légère vapeur qui les enveloppait, un troupeau de grands animaux broutant l'herbe, entre les arbres et la mer. Sur la gauche, les escarpements des collines de Marseille-Veyre devenaient violets. A droite, un gouffre éblouissant se creusait et la côte de Lestaque disparaissait dans l'or vif. Sous une voûte de pourpre, le soleil forgeait les îles, qui resplendissaient comme des boucliers.

A mesure que le soir tombait, des feux s'allumaient à la lisière du camp, et des fumées blanches montaient.

En même temps s'élevait un vaste murmure.

— Écoute-les, dit Cadéac. Ils font leur prière.

Les antiques hommages des Hindous au dieu du jour, qui rentrait une à une ses rayonnantes épées dans le fourreau gris de la mer, arrivaient jusqu'aux deux soldats, et ceux-ci en étaient mystérieusement remués.

L'air fraîchissait. Lagnel et Cadéac redescendirent.

Comme le Gascon, dans la nuit venue, parlait moins, Lagnel se prit à réfléchir. Il ferait bien d'aller, dès le lendemain, se présenter à la caserne Saint-Charles.

Il se rendait compte que cette visite aux bureaux du 141e n'était pas sans danger pour lui. Mais il ne pouvait s'y soustraire. Il devait être détaché selon les règles à l'armée hindoue, afin de n'avoir rien à craindre d'une rencontre, d'une dénonciation ou d'une enquête. Il voulait exercer son nouveau métier en toute tranquillité. S'il tardait, les risques augmentaient. Autant en finir tout de suite.

Devant la tente, il s'en ouvrit à Cadéac :

— Dis donc, vieux, j'ai envie d'aller à Saint-Charles demain matin, à la première heure.

— Tu as raison. Et si tu veux, je t'accompagne. J'ai un pays dans les bureaux. Il pourra nous être utile. A demain. Ne bouge pas, je viendrai te prendre. Bonne nuit.

Et ils se séparèrent.

XIV

PROMENADE

Le lendemain, comme Lagnel, frais et dispos, achevait de s'habiller, le Gascon était là.

— Bonjour, gouyat ! Tu as bien dormi ?

— Très bien. Et toi ?

— Moi aussi. Mais j'ai dû allonger un coup de godillot au grand Sénectaire, qui ronflait comme l'orgue de la cathédrale de Tarbes.

Cadéac apportait à Lagnel un béret pyrénéen.

— Tiens, dit-il, j'ai pensé à toi. Mets-toi ça sur le crâne.

— Merci, fit Lagnel, en prenant le béret, qui cacha entièrement son pansement.

— Tourne toi un peu. *Milo Dious !* Ça te va bien ! On dirait que tu l'as porté toute ta vie. Te voilà passé chevrier, maintenant.

— Pas encore !

— Mais si. Tu verras que les bêtes t'obéiront mieux avec un béret qu'avec un képi.

— Quelle blague !

— Tu ne connais pas les chèvres, alors ? C'est si capricieux ! Pire que des femmes ! Il te faudra aussi un bon bâton. De temps à autre, un petit coup sur le derrière, et même quelquefois un gros coup. Sans cela, tu n'en viendrais jamais à bout. Il faut que les biques te craignent, autrement elles se moqueront de toi. Mais je t'expliquerai mieux tout ça plus tard. Pour le moment, nous allons à Saint-Chafles.

Bras dessus bras dessous, les deux soldats s'acheminèrent vers la sortie du camp.

Les tentes devant lesquelles ils passaient étaient vides, les Hindous faisant l'exercice du côté des tribunes. Sous les toiles relevées et que la rosée avait mouillées tout

autour, on apercevait des caisses, des vêtements, des couchettes.

Ils croisèrent une file de chariots chargés de ballots de foin et attelés chacun de deux petites mules. Les yeux de ces mules étaient cachés sous un réseau de cordelettes qui leur pendaient du frontal à la muserolle.

— Méfie-toi ! dit Cadéac, qui ne paraissait pas porter les mules hindoues dans son cœur. Il n'y a pas plus traîtres que ces mules. On croit qu'elles ne vous voient pas et, v'lan ! elles vous lancent un bon coup de pied. Ces sales bêtes ont failli, il n'y a pas longtemps, me casser comme ça l'autre jambe. Tu ne me vois pas, boiteux des deux pattes ?

Une section de cipayes arrivait à toute allure. Elle venait du fond du champ de courses et s'enlevait, vigoureuse et dorée, sur le ciel du matin.

— Regarde-les, dit le Bigourdan, en montrant de la tête à Lagnel les cipayes. Ne serait-il pas plus simple de porter le fusil par la crosse ? Ah ! ce sont de drôles de gens ! Tu n'as pas fini, avec eux, d'être épaté.

Les soldats hindous, sveltes dans leurs vestes khaki, les cartouchières en chapelet sur la poitrine, des sacs tyroliens sur le dos, une gourde aplatie recouverte de drap battant leurs flancs, le turban rouge à double volute entourant leurs visages sombres, et leurs longues jambes serrées par des bandes d'étoffe, mettaient maintenant au bout de leurs fusils une baïonnette courte, à deux tranchants, et s'élançaient pour un simulacre d'assaut, en poussant des cris terribles.

— Sauvons-nous, *milo dious !* fit Cadéac. Ils ne sont pas méchants. Mais, une fois lâchés, on ne peut plus les retenir.

Les deux Français étaient parvenus à la grille où se tenait, près d'une sentinelle hindoue, un sous-officier anglais.

— *Goats*, dit Cadéac, en saluant.

— *Right*, répondit le sous-officier.

Et ils passèrent, sans autre explication.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Lagnel.

— Un seul mot : *Goats*, chèvres. Avec ça, tu pourras circuler tant que tu voudras. Et puis, tu sais, les Anglais, pour nous, sont toujours gentils.

Les voici sur l'avenue du Prado.

— Si nous prenions par la Corniche ? dit Cadéac. Nous avons le temps. Il fait beau.

Les deux amis, comme deux blessés qui vont en promenade, descendirent doucement vers la mer.

A cette heure matinale, tout était désert. La mer et le soleil emplissaient l'horizon et l'on n'entendait que le bruit d'étoffe des vagues qui se déchiraient sur le rivage.

Arrêtés au bord du parapet, Lagnel et Cadéac se laissaient envelopper par cette grande paix. Les yeux perdus, ils suivaient au loin la coque noire d'un navire qui paraissait immobile et qui, pourtant, diminuait.

Un tramway s'étant annoncé, ils prirent place, et, le dos au soleil, descendirent jusqu'au Vieux-Port.

Lagnel, qui ne manquait jamais de faire le tour de la Corniche quand il venait à Marseille, avant la guerre, regardait les villas, les rochers, les vagues frangées d'écume, puis la vaste étendue de l'eau et les îles blanches posées entre le bleu du ciel et le gris de la mer, comme s'il voyait tout cela pour la première fois.

Il songeait qu'il aurait pu être emporté loin de cette lumière et il lui était d'autant plus doux d'être là.

D'une oreille distraite, il écoutait son compagnon qui racontait de nouvelles histoires sur les Hindous et qui, le voyant muet, s'interrompit :

— A quoi penses-tu, vieux ? Tu n'as pas l'air d'être à Marseille ?

— Au contraire ! J'y suis en plein ! J'étais justement en train de me dire qu'il faisait bon rouler en tramway sur la route de la Corniche, par cette belle journée. En ce

moment, peut-être, les copains débarquent sous la pluie, dans un pays où le bruit du canon ne cesse pas.

— C'est vrai, *diou mé danné!* Nous sommes des veinards !

— Toi, surtout.

— Moi ?

— Mais oui. N'es-tu pas sûr, plus que moi, du lendemain ? Tu es chevrier en pied et je ne le suis pas encore. Si on allait me garder, à Saint-Charles ?

— As pas peur ! Tout ira bien. Mon pays Pouydebat arrangera les choses. J'en réponds.

Ils quittèrent le tramway sur le port.

— Si nous faisions un tour ? dit Lagnel, qui paraissait désireux de retarder son arrivée à la caserne.

Ils se mêlèrent à la foule des ouvriers, des marchands et des flâneurs. Tramways, automobiles, charrettes pourchassaient sans cesse cette foule, dans une perpétuelle rumeur.

Ballottés, pressés, étourdis, parmi les tintements de timbres, les appels de trompes, les claquements de fouets, les sifflets des vapeurs, les grincements des treuils, les voix des hommes, ils allaient, de la terrasse d'un bar où des matelots et des civils se disputaient, à l'étalage d'un vendeur de coquillages.

« *Véné tasta* (1) ! » criait le marchand, en leur tendant une moule entr'ouverte et une fiole de vinaigre.

Ils s'arrêtaient pour regarder une équipe de débardeurs transportant sur leurs épaules, d'un mouvement rythmique, une énorme poutre, ou des noirs qui franchissaient une passerelle, avec des couffes sur leurs têtes et qui s'engouffraient dans un bateau.

Plus loin, des marins japonais fourbissaient les cuivres d'un torpilleur.

Sur des barques qui se balançaient entre deux cargos, des pêcheurs napolitains s'invectivaient et toutes les

(1) Venez goûter.

insultes de la Méditerranée bouillonnaient à leurs bouches.

Des manœuvres roulaient des barriques sur les dalles, entre les amarres tendues et, de tous côtés, s'amoncelaient les plaques de liège, les blocs de marbre, les peaux, les planches, les bonbonnes, tandis que de fortes odeurs flottaient.

Le soleil et la mer rassemblaient, quai de Rive-Neuve et quai des Belges, les produits et les races, pour les pétrir et pour les façonner.

Un peu fatigué par tout ce mouvement et par tout ce bruit, Lagnel et Cadéac prirent un verre place Victor-Gelu.

— Bientôt neuf heures ! *Milo dious !* dit le Gascon, en regardant la pendule. Il faut nous dépêcher !

— Eh bien, allons-y, répondit Lagnel, résigné.

XV

A LA CASERNE

Peu après, Lagnel et Cadéac entraient dans la cour de la caserne Saint-Charles.

Ils avaient à peine fait quelques pas que le sergent de garde les interpellait, de l'intérieur du poste :

— Hé, là-bas, les chasseurs !

Ils s'arrêtèrent.

Le sergent s'était mis sur le seuil. Il était bardé de courroies et portait un énorme trousseau de clefs à la main. Ses yeux flamboyaient derrière la pointe de ses moustaches et sous la visière du képi, dont la jugulaire serrait ses grosses joues à les faire éclater.

Les « chasseurs » se tenaient devant lui, la main droite au béret.

— Ce n'est pas maintenant qu'il faut saluer, figures d'andouilles, c'est quand vous entrez.

— Nous ne vous avions pas vu, sergent, essaya de dire Cadéac.

— Pas d'explications ! J'ai bien envie de vous faire faire demi-tour.

Il considéra les deux soldats, laissa quelques secondes la menace suspendue sur leurs têtes, puis, convaincu par leur attitude qu'ils étaient à sa discrétion, il demanda:

— Et d'abord, où allez-vous ?

— Au bureau de la mobilisation, répondit Cadéac.

— Vous savez où c'est ?

— Oui, sergent.

— Eh bien, alors, que faites-vous ici ? On ne voit que vous dans la cour ! Voulez-vous rompre, tout de suite !

Et, brandissant son trousseau de clefs, le sergent de garde les chassa de sa présence.

Les deux amis prirent, dans le bâtiment du milieu, un vaste escalier, bourdonnant des montées et des descentes d'escouades aux souliers ferrés.

Au premier, ils se trouvèrent dans un couloir le long duquel d'autres soldats étaient assis sur des bancs. Il faisait sombre et, en arrivant, on ne distinguait que de vagues visages penchés, des mains croisées tenant des papiers et, sur les portes, des carrés blancs avec des inscriptions.

A chaque instant, un des bureaux s'ouvrait. Il en sortait, en même temps qu'un jet de lumière, un scribe affairé, avec des registres sous le bras, ou un planton qui criait des noms.

Lagnel et Cadéac, ayant pu lire sur une porte *Mobilisation*, trouvèrent place sur un banc, à la suite, et attendirent que leur tour arrivât.

Une sorte d'engourdissement les avait saisis, dans cette atmosphère de caserne, pleine de mouvement, mais, en réalité, pesante et vide. Près d'eux, des blessés, des convalescents, des permissionnaires étaient affalés, regardant d'un œil morne la muraille ou la porte.

Dans l'immense bâtiment et au dehors, dans la cour, on sentait grouiller une multitude. Des pas résonnaient aux étages supérieurs. Des voix de commandement retentissaient. Le clairon rappelait la corvée de quartier, puis les lettres. L'odeur spéciale aux casernes venait par bouffées.

De temps à autre, un fourrier arrivait en courant. Certains essayaient de l'arrêter pour lui demander un renseignement. Il rabrouait tout le monde et pénétrait dans un bureau dont il faisait claquer la porte.

Cadéac avait perdu toute sa faconde.

Il restait là, grattant mélancoliquement les semelles de ses souliers avec le bout de sa canne et soupirant :

— *Diou bibant !* Ce que c'est long !

Lagnel sentait de nouveau sur ses épaules tout le poids de la servitude militaire. Qu'allait-on lui dire ? Qu'allait-on lui faire ? Il regrettait d'être venu et, cependant, il éprouvait en même temps le besoin d'en finir.

Tous ceux qui étaient avant eux avaient passé. Ils restaient seuls sur le banc.

— Si nous frappions ? dit Lagnel.

Mais Cadéac n'osait pas.

— Ils vont bien venir, faisait-il.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit, en effet, et un planton parut, qui la referma sur lui.

C'était un auxiliaire, maigre et chétif, avec d'énormes lunettes qui semblaient mises sur son nez pour empêcher de tomber deux grosses billes qui lui servaient d'yeux :

— Eh bien, vous autres, qu'est-ce que vous faites là ? dit-il, d'un ton rogue.

— Nous attendons, répondit Cadéac en portant la main à son béret.

L'auxiliaire fut flatté de ce salut, et se radoucit :

— Vous attendez quoi ?

— Je voudrais parler au fourrier Pouydebat. D'ailleurs ce n'est pas pour moi, c'est pour mon camarade.

— Ah ! Tu connais le fourrier Pouydebat ?

— Oui, c'est un de mes pays.

— Il n'est plus là. Il vient de partir aux armées.

— Aux armées ? Ne pourrais-tu pas, dans ce cas, nous faire voir le capitaine ?

L'auxiliaire leva les bras :

— Le capitaine ? Malheureux ! Tu crois qu'on voit le capitaine comme ça ? Mais, mon vieux, il faut faire une demande et revenir, le lendemain, chercher la réponse.

Cadéac et Lagnel étaient consternés.

— Pourtant, c'est pressé, hasarda Lagnel, en montrant dans sa main, soigneusement plié, le billet du lieutenant Smith.

— Fais voir ça.

L'auxiliaire prit le papier, s'éloigna de quelques pas pour le déchiffrer à la clarté de l'escalier, puis revint, et, d'un ton condescendant :

— Il n'y a pas besoin de déranger le capitaine pour une affaire aussi simple. Venez avec moi. Vous allez voir si ça va traîner.

Le planton ouvrit la porte et les fit entrer dans une grande pièce où des soldats écrivaient courbés sur trois longues tables. A chaque bout, un sergent distribuait et surveillait la besogne. Les dossiers, les registres, les livrets, les états s'entassaient au milieu, entre les têtes.

Intimidés par cette assemblée de scribes et respectueux de la toute-puissance du porte-plume, les deux amis restaient debout, un peu ahuris.

Personne, d'ailleurs, ne faisait attention à eux.

Par les fenêtres, le soleil, qui entrait à flots, venait aviver les tableaux muraux et les pancartes sur lesquels, à défaut d'autre contenance, ils tenaient leurs regards attachés. Il y avait là des devises héroïques, des prescriptions d'hygiène, des listes de tours de départ, des classifications par âges, professions ou aptitudes diverses des

schémas de tir, des coupes de tranchées, des peintures anatomiques montrant les ravages de l'alcool.

— Psst !

Le planton les arrachait à leur contemplation et leur faisait signe d'approcher. Il était allé à une table et avait parlé à voix basse à l'un des sergents.

Celui-ci ,d'un air de mauvaise humeur, quitta le journal qu'il lisait, jeta un coup d'œil sur le papier que le planton lui avait donné, puis sur les deux soldats qui s'étaient avancés et dit, dans un bâillement :

— Lagnel ?

— C'est moi.

— Tu es en position d'absence ?

— Je ne sais pas, sergent.

— Comment, tu ne sais pas ? Donne-moi ton livret militaire, imbécile.

Le sergent prit le livret que Lagnel lui tendait et, le passant, sans l'ouvrir, à l'un des scribes de sa table :

— Tenez, Dormoy, établissez une mutation pour cet ostrogoth. Étant en position d'absence, il n'affecte pas l'effectif. La formule ? Détaché à l'armée hindoue. Vous y mettrez le cachet du bureau et la griffe du capitaine.

Puis il se replongea dans sa lecture.

Dormoy chercha, dans le tas, devant lui, un imprimé, le raya au crayon, traça lentement des lignes de ronde à l'encre noire et des lignes de bâtarde à l'encre rouge, remua des registres, détourna des cahiers, égara et retrouva sa règle, tamponna, mit la griffe, sécha et donna enfin l'Avis de mutation à Lagnel en lui disant :

— C'est toi le nègre ? Eh bien, mon garçon, continue !

Lagnel et Cadéac sortirent en remerciant.

La porte franchie, ils s'aperçurent qu'ils avaient l'un et l'autre le front moite.

XVI

L'ENCLOS

Les deux amis furent de retour au parc Borély un peu avant onze heures.

Lagnel remit son avis de mutation au lieutenant Smith qu'il rencontra et, sans autre formalité, aidé du Bigourdan, il s'installa sous la tente des meneurs de chèvres.

Cette tente contenait quatre couchettes, des caisses qui servaient de sièges, une table pliante, des ustensiles de cuisine, et, suspendu au bambou du milieu, des vêtements, des sacs, des cannes, des bidons et des musettes.

Elle était dressée du côté des tribunes, à moitié chemin de celles-ci, où l'on réunissait les chèvres pendant la nuit, et de l'enclos, où elles broutaient pendant le jour.

L'emménagement des affaires de Lagnel ne fut pas long, et Cadéac dit aussitôt :

— Si nous allions à l'enclos trouver les copains ?

Tout en cheminant, ils plaisantaient :

— Il te faut aussi faire connaissance avec les biques, disait le Gascon.

Et Lagnel :

— Je compte sur toi pour me présenter.

L'enclos, situé dans une partie du parc envahie de broussailles et d'arbustes, du côté de la Pointe-Rouge, était fermé par un treillis. On voyait, dans l'herbe, des taches blanches, noires ou fauves qui se mouvaient et d'autres qui disparaissaient derrière les tamaris.

Quand Lagnel et Cadéac s'approchèrent, un concert de bêlements se fit entendre et des clochettes s'agitèrent.

— Elles nous disent bonjour, fit Cadéac, en riant.

Il y avait là des chèvres de toutes les races et de tous les sommets de France.

Cadéac se dirigea tout de suite vers deux bêtes de haute taille, majestueuses et barbues, au pelage long et

soyeux, qui, dressées sur leurs pattes de derrière, atteignaient sans effort la cime des arbustes.

— Regarde celles-là, *milo dious*, dit-il à Lagnel. Ce sont des chèvres de chez moi, une espèce à part et qui donne plus de lait que toutes les autres. Elles s'ennuient ici. Elles regrettent les rochers des Pyrénées et les eaux fraîches des gaves qu'elles franchissaient d'un élan.

Comme si elles le comprenaient, les chèvres pyrénéennes avaient tourné vers Cadéac leurs grands yeux d'agate étoilés d'or.

Le Gascon les flattait de la main sur le cou, et, doucement, entre ses dents, sifflait une chanson de son pays:

Beth ceu dé Pau quan té tournareï beïre !
Eï tant souffert dempeï qué t'eï quitat !

Les deux chèvres, alors, firent sortir, du fond du gosier, une sorte de plainte et, avec leurs barbes flottantes et leurs lèvres qui remuaient, elles avaient presque l'air humain.

— Allons, viens, dit Cadéac, après une dernière caresse de la main à ses chèvres, je vois, là-bas, Angelelli.

Le Corse était assis sur une racine, son bâton entre ses jambes,le dos appuyé à un arbre. Tout autour de lui broutaient des chèvres de petite taille, noires et le poil rude.

— Il les a ramenées de Corse, expliqua le Bigourdan. Elles sont à moitié sauvages. Il n'y a que lui qui puisse les approcher. Hé, Angelelli ! Bonjour !

— Bonjour ! répondit le Corse, en s'éveillant comme d'un songe.

Les chèvres s'étaient écartées des nouveaux arrivants. Derrière les tamaris, maintenant, on entendait des coups sourds, comme une hache sur du bois. Deux d'entre elles se battaient, tête contre tête. Les chocs étaient si rudes qu'on les voyait, entre les branches, rouler toutes les deux, pantelantes, sur l'herbe. Mais elles se relevaient

aussitôt, farouches, décidées, et, s'éloignant de quelques pas, bondissaient encore l'une vers l'autre.

— Elles ont du sang corse dans les veines, dit Lagnel.

— De quelle classe sont tes chèvres, Angelelli ? demanda Cadéac, en s'efforçant de ne pas rire.

Et le pauvre homme de répondre, impassible :

— Classe 89 !

Les deux amis le laissèrent.

Tout près de là, Sénectaire n'imitait pas le farniente d'Angelelli. Il circulait au milieu des bêtes, happant celles-ci, séparant celles-là, attachant les unes, trayant les autres, pour soulager leurs mamelles pleines à crever. On le sentait dans son domaine.

Des têtes fines se tournaient vers lui en bêlant. Des cabris venaient sauter entre ses jambes. Il allait et venait, actif, indifférent en apparence, en réalité tout à son affaire.

De temps à autre, il interpellait un animal de sa voix retentissante :

— *Biro ! Biro-té* (1) !

Les plus récalcitrantes lui obéissaient.

Quand il passa près de Lagnel, l'Auvergnat lui dit, de sa voix de petite fille :

— Bonjour, l'ami ! La chèvre, comme on dit chez nous, c'est la vache du pauvre.

Dans le coin le plus reculé de l'enclos, sous le dais d'ombre verte d'un tamaris, Lagnel aperçut un groupe étrange composé d'une chèvre blanche et d'un Hindou, accroupis tous les deux dans l'herbe et gardant la plus complète immobilité.

— N'approchons pas, dit Cadéac. Ce n'est pas que cet Hindou soit méchant. C'est un Pathan, la pâte des hommes. Mais cette chèvre est un animal sacré, une mascotte qu'un régiment a rapportée de là-bas et personne n'a le droit de la toucher en dehors de son gardien.

(1) Tourne, tourne-toi !

Le Gascon fit alors un geste de la main vers l'Hindou en disant :

— *Talaam*, Muhamad !

Les yeux de l'Hindou brillèrent sous son turban et un large sourire illumina son visage basané.

— *Salaam, sahib!* proféra-t-il.

Puis il reprit sa méditation, près de la chèvre blanche qui n'avait pas bougé et qui, avec son poil long et bien peigné, ses cornes noires précieusement travaillées, son air grave et hiératique, paraissait une idole plutôt qu'une bête vivante.

— Comment as-tu dit ça ? demanda Lagnel.

— *Talaam*, ça veut dire bonjour. Celui qui salue dit : *Talaam*, le salué répond : *Salaam*. C'est l'interprète, M. Ducange, qui me l'a appris. Avec *dekko* qui signifie regarde et *chabach* qui signifie bravo, c'est tout ce que je sais en hindoustani.

A ce moment, cinq ou six boys des cuisines envahirent l'enclos. Ils portaient des vêtements tachés de sang et leurs faces noires sous leurs turbans jaunes n'avaient pas une expression très bienveillante.

— *Arriah-hé! Arriah-hé* (1) ! criaient-ils, en gesticulant.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda Lagnel.

— Je n'en sais rien. Mais je devine ce qu'ils veulent. Ils nous prient, et pas très poliment, *milo dious*, de nous en aller.

— Pour quoi faire ?

— Mais pour commencer leurs simagrées.

Les Hindous, contrariés par la présence des Français dans l'enclos, leur jetaient des regards irrités, et continuaient à crier :

— *Arriah-hé ! Arriah-hé !*

Angelelli et Sénectaire, en les voyant entrer, s'étaient dirigés vers Lagnel et Cadéac, et tous quatre, maintenant, se retiraient.

(1) Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

— Il vaut mieux partir, expliquait le Gascon à Lagnel. C'est l'heure à laquelle les boys des cuisines viennent ici choisir les chèvres qu'ils doivent tuer. Aucun blanc ne peut assister à cette opération, pas plus qu'à celles qui vont suivre. Tout ça se fait d'après des règles très anciennes. Le plus sage est de les laisser tranquilles. Et puis, je ne sais pas si tu es comme moi, mais j'ai toujours beaucoup de peine à voir mourir une bête que je connais. Quant à en manger, jamais. Rentrons chez nous.

Les chevriers quittèrent l'enclos sans tourner la tête. Des bêlements plaintifs s'y élevaient et les boys commençaient leur office.

Le grand Sénectaire marchait le premier. On l'entendait qui se disait à lui-même de sa voix de tonnerre :

— *Odiochias, cobretos, odiochias* (1) !

XVII

SIKHS ET PATHANS

Les quatre meneurs rentrèrent un moment sous la tente.

Angelelli se mit aussitôt à la préparation du repas. Il s'était institué le cuisinier de l'escouade et il s'acquittait à merveille de ses fonctions. La viande fraîche, les conserves, les légumes, les épices, tout était fourni par le mess des sous-officiers anglais.

Tandis que le Corse maniait ses marmites, les trois autres épluchaient des pommes de terre.

— Aux patates ! avait crié Cadéac.

Et, leurs couteaux tirés, assis sur des caisses, ils s'étaient mis joyeusement à la besogne.

Le grand Sénectaire jugea bientôt qu'il avait assez travaillé. Faisant claquer son couteau, il le renferma dans sa poche, retira ses gros souliers et s'allongea sur sa cou-

(1) Adieu, chevrettes, adieu !

chette. Les yeux clos, il s'apprêtait à ronfler. Un souffle puissant agitait déjà sa barbe.

— Laissons-les, dit alors Cadéac. Angelelli se débrouille très bien tout seul. Nous ne pourrions que le gêner. Quant à Sénectaire, tu le vois, il nous a quittés pour retourner en rêve au pays où l'on mange sur place le fromage du Cantal. Nous avons le temps, avant midi, de faire un petit tour dans le camp.

— J'allais te le proposer, répondit Lagnel.

Maintenant que son sort était réglé, il éprouvait un grand besoin de mouvement et il se sentait, pour l'exubérance, presque à l'unisson de Cadéac.

Les deux amis s'arrêtèrent d'abord devant une tente sous laquelle travaillaient trois cordonniers. Ceux-ci connaissaient Cadéac, car il venait souvent les regarder opérer. En sa qualité de sabotier, il était un peu de la partie et les outils et les procédés des Hindous l'intriguaient beaucoup.

— Ces bougres-là ne font rien comme nous, dit-il à Lagnel. Je n'ai pas encore compris comment ils pouvaient se servir d'instruments aussi bizarres et comment ils arrivaient à tenir le cuir avec leurs pieds.

Les cordonniers, accroupis et penchés sur leur ouvrage, jetaient de temps à autre vers Cadéac un éclair de leurs yeux noirs, puis leurs doigts prestes tordaient de nouveau la semelle du soulier qu'ils réparaient et que leurs pieds nus retenaient.

Quelques pas plus loin, le dos exposé au soleil, les jambes croisées dans l'herbe, leurs hauts turbans posés auprès d'eux, quatre soldats procédaient à la toilette de leurs cheveux qu'ils portaient aussi longs que ceux des femmes.

— Ce sont des Sikhs, dit Cadéac. Leur religion leur défend de se faire couper un seul poil depuis le jour de leur naissance. De plus, ils ne peuvent ni boire ni fumer, *Milo dious !* Je ne voudrais pas être Sikh !

Imperturbables, et sans s'occuper des deux Français qui étaient plantés devant eux, les Sikhs continuaient à laver et à ramener en avant leur chevelure qui cachait leur visage et venait jusqu'à leurs genoux. Inlassablement, dans les flots noirs, leurs mains, à peine plus claires, allaient et venaient, mouillant, peignant et graissant. Quand les cheveux furent suffisamment demêlés et brillants, ils les enroulèrent en chignon sur le haut du crâne.

Il est certain que Lagnel et Cadéac, s'ils avaient vu des chignons semblables ornant la tête d'autres hommes, auraient éclaté de rire. Mais les soldats Sikhs qui les dévisageaient à présent d'un œil farouche ne paraissaient pas disposés à tolérer la moindre moquerie.

Après avoir partagé en deux leur barbe au menton et rattaché ses extrémités par des cordonnets derrière l'oreille, les Sikhs coiffèrent leurs turbans et, d'un élan, furent debout.

C'étaient quatre superbes plantes humaines. Tous leurs mouvements respiraient la force et la noblesse. Ils rentrèrent sous leur tente, où ils se mirent à nettoyer leurs fusils.

— Je n'aime pas beaucoup les Sikhs, dit Cadéac, qui jugeait les Hindous à sa façon. Ce sont des gens tristes. Je préfère les Pathans. Tiens, en voilà.

Il entraîna Lagnel vers une autre rangée de tentes où un groupe était assis en cercle autour d'une énorme pipe posée par terre et dont le long tuyau passait de bouche en bouche. Chaque fois que quelqu'un tirait une bouffée, la pipe avait un gargouillement et les Hindous accroupis semblaient souffler avec un roseau dans un vase rempli d'eau.

Ceux-là n'étaient pas graves et silencieux comme les Sikhs. Ils ne cessaient de bavarder et de gesticuler. La plupart avaient un nez busqué sur une moustache noire et les yeux en amande. Tous portaient un turban surmonté d'un petit bonnet conique.

— Tu vas voir s'ils me connaissent.

Le Gascon s'avançait au milieu des Pathans.

— *Talaam ! Talaam !* disait-il en serrant les mains qu'ils lui tendaient.

— *Salaam*, Cadéac, *Salaam !*

— Et alors, les copains, la pipe est bonne ?

Comme ils ne comprenaient pas, il toucha la grande pipe.

Aussitôt, un Pathan la lui tendit, en disant :

— *Huqa*, Cadéac !

Il dut tirer une bouffée.

Les Pathans étaient ravis :

— *Chabach!* criaient-ils, *Chabach !*

Cadéac criait autant qu'eux et s'amusait beaucoup. Debout dans le cercle, il faisait de grands gestes et levait en l'air son bâton :

— *Dekko !* disait-il.

Les autres le regardaient en riant. Il mimait alors ce qu'il voulait leur dire. Puis comme il n'était pas toujours compris et qu'il se trouvait au bout de son rouleau en hindoustani, il mêlait le gascon au sabir. A ses « *milo dious!* » et à ses « *macach bono* » les Pathans riaient de plus belle.

A un moment, Cadéac imita la flûte avec ses doigts et ses lèvres, sur son bâton.

— *Serinaï* ? firent les Pathans.

— C'est ça ! Jouez-nous une sérénade !

Un Pathan alla chercher sous la tente un long flageolet, noir et mince, dont il tira une mélodie un peu aigre, mais agréable. Cette musique eut le don d'exciter davantage ses compagnons qui se prirent à chanter.

— *Chabach!* criait à son tour Cadéac.

Et, tourné vers Lagnel :

— Eh bien, qu'en dis-tu ? Ceux-là sont joyeux, au moins ! Dommage qu'on ne se comprenne pas toujours!

Un sous-officier indigène, attiré par le bruit, s'approchant, la badine à la main comme un sceptre, et l'air courroucé, les Pathans cessèrent de chanter et de jouer du serinaï.

Les deux amis s'éclipsèrent.

Ils passèrent devant des cipayes qui écoutaient, assis sur leurs talons, en plein air, la lecture d'un papier qu'un officier hindou, vêtu de blanc, coiffé de blanc, leur faisait :

— C'est un « *subadar* », ou lieutenant, dit Cadéac.

— Qu'est-ce qu'il leur raconte ? demanda Lagnel.

— Ma foi, je n'en sais rien. Des nouvelles de la guerre, sans doute.

A l'entrée d'une tente écartée, une sentinelle, baïonnette au canon, veillait. Cinq ou six Hindous y étaient enfermés. On ne voyait, dans l'ombre, que leurs dents blanches et le feu de leurs yeux.

— La prison, dit Cadéac, la prison pour les imbéciles !

— Comment ça ?

— Mais oui ! Les Hindous sont les plus honnêtes gens de la terre. Seulement, il y a parmi eux de merveilleux escamoteurs qui ne peuvent pas se retenir de faire disparaître tout ce qu'on laisse à portée de leurs mains. Celui qui est pris est moins bon escamoteur que les autres, voilà tout ! « Il n'a pas su faire », disent les camarades.

Plus loin, le Gascon souleva la toile d'une tente :

— Tiens, fit-il, M. Ducange n'y est pas. Dommage. C'est un homme très instruit, pas fier, et qui t'aurait donné toutes sortes de tuyaux sur les Hindous.

Des parcs à fourrage, des magasins d'approvisionnements s'étendaient maintenant. De grands barils pleins d'eau s'alignaient sur des planches.

— Attention, dit Cadéac, nous approchons des cuisines. C'est un endroit des plus dangereux. Si tu n'as jamais vu des sauvages, tu vas en voir.

XVIII

CHOUPATTI

Ils étaient arrivés à la lisière du camp où, sous les tamaris, une horde s'agitait autour des feux, dans une fumée âcre.

L'installation de ces cuisines était primitive. Quelques briques formaient les fourneaux, au milieu d'un espace clos par des bagages, des voitures et des mules attachées à des pieux.

— On dirait des bohémiens, dit Lagnel.

— Ma foi, dit Cadéac, les gitanes qui font leurs repas sur des pierres, à la porte des villages, chez nous, avant de traverser les Pyrénées, leur ressemblent beaucoup.

La plupart des cuisiniers étaient plus noirs que les autres Hindous. Ils avaient les lèvres épaisses, le nez épaté, les pommettes saillantes. On les sentait d'une race inférieure.

L'un d'eux, comme Cadéac et Lagnel s'avançaient, se leva précipitamment et vint se planter sur leur chemin, les bras étendus, l'œil courroucé, en vociférant :

— *Choupatti ! Choupatti !*

— Ah ! oui, c'est vrai, mon vieux, fit Cadéac, sans trop s'émouvoir. Tu nous excuseras. Nous ne faisions pas attention. Nous attendrons que tu aies fini.

Et il prit Lagnel par le bras, en lui disant :

— Arrêtons-nous. Ce moricaud est en train de fabriquer leur plat national, qu'ils appellent « *choupatti* », et, quand un Hindou le confectionne, il n'admet pas qu'un blanc passe entre lui et le soleil. C'est ce que nous allions faire. Regardons-le travailler.

L'Hindou, accroupi sur ses talons, et fixant de temps à autre un regard soupçonneux sur les deux Français, s'était remis à la fabrication du choupatti.

Il tamisait soigneusement une farine qu'il tirait d'une

caisse apportée de l'Inde, puis il imprégnait d'huile cette farine et, lentement, religieusement, il la pétrissait entre ses doigts. Quand la farine avait pris la forme et la consistance d'une galette blanchâtre, il plaçait cette galette sur une pierre chaude où elle se dorait et se recroquevillait légèrement.

Déjà, tout autour de lui, des galettes semblables étaient posées les unes sur les autres dans un plat de cuivre et achevaient de se rissoler au soleil.

— Les jolies crêpes, dit Lagnel.

— Choupatti ! reprit l'Hindou, cette fois radouci.

Il piqua avec des morceaux de bois deux des galettes qu'il tendit aux Français.

Lagnel et Cadéac prirent chacun leur choupatti. Mais cette galette, à peine cuite et ni salée ni sucrée, ne leur plut guère. Ils exprimèrent néanmoins par leur mimique qu'ils la trouvaient excellente.

Alors la figure de l'Hindou s'éclaira d'un large sourire et ils purent poursuivre leur chemin.

D'autres cuisiniers faisaient cuire de la viande dans des marmites à l'aide d'une graisse qu'ils tiraient de grandes boîtes de fer blanc soudées.

Dans des bassins de cuivre, sur des briques, mijotait du riz au carry. Du thé fumait dans des coupes. Un pâté de lentilles et de piments écrasés attendait sur une pierre. Partout flottait une violente odeur d'épices exotiques et de graisse brûlée.

— Que font ceux-là, là-bas ? demanda Lagnel, en désignant un groupe d'Hindous qui, à l'écart, avaient l'air d'entourer quelque chose et dont plusieurs se retournaient d'un air inquiet.

— Il vaut mieux ne pas y aller voir, répondit Cadéac. C'est là qu'on tue nos pauvres chèvres. On aperçoit d'ici, entre leurs jambes, les bêtes qu'ils vont saigner. Pourvu que ce ne soient pas les miennes !

A ce moment les Hindous se prirent à murmurer sour-

dement et à gesticuler avec violence dans la direction de Lagnel et de Cadéac.

— Oh ! Oh ! Ça se gâte, dit Cadéac. Il y aurait danger pour nous à regarder plus longtemps ces messieurs. Allons-nous en.

Il entraîna son camarade, tout en continuant :

— Si seulement ils s'entendaient entre eux ! Mais les Sikhs ne veulent pas manger d'une chèvre à laquelle les Musulmans ont tranché la gorge et les Musulmans d'une chèvre que les Sikhs ont assommée.

Ils passaient près d'une couple de mules attachées devant des brassées de foin auxquelles elles ne touchaient pas.

— C'est comme leurs mules ! reprit Cadéac. Même les animaux ,chez eux, ont leurs manies ! Regarde ces deux-là ! Ne dirait-on pas, *milo dious,* que ce foin, coupé aux environs de Marseille, est empoisonné ? Elles le flairent d'un air soupçonneux, et je suis bien sûr qu'elles préfèrent la paille sèche venue avec elles sur le bateau.

Accroupis à l'entrée de leurs tentes ou assis à l'intérieur, les Hindous mangeaient. Ils tenaient leurs plats de cuivre à la hauteur de la bouche et, près d'eux, une petite coupe contenait de l'eau.

— C'est tout ce qu'ils boivent ? demanda Lagnel.

— Oui, de l'eau, du thé, du lait. *Diou bibant !* A ce régime, je n'irais pas loin, moi ! Nous voici chez nous. Je te ferai goûter d'un petit vin du pays dont tu me diras des nouvelles.

Au dehors, sur deux pierres, une marmite bouillait et une odeur appétissante s'en échappait.

A l'intérieur, où Sénectaire, couché à plat ventre, dormait toujours, Angelelli achevait d'installer sur la petite table pliante des assiettes en fer blanc, des quarts et un fiasque de vin.

— Bravo ! Angelelli ! dit Cadéac, en jetant sa canne sur

son lit. Ta marmite sent bon. Le fricot doit être cuit. Hé là ! Sénectaire !

Comme l'autre ne bougeait pas :

— Faut-il qu'il soit sourd, tout de même !

Et il lui allongea sur la croupe une tape sonore.

L'Auvergnat grommela, tourna la tête et, voyant la table mise et les convives arrivés, ne se fit pas prier davantage.

Angelelli, actif et silencieux, allait et venait, de la tente à la marmite. Il remplissait les assiettes d'un rata de sa composition dans lequel il avait mélangé à la viande toutes sortes de légumes et d'herbes aromatiques.

— C'est bon ? demandait-il, en apportant à chacun son assiette qui fumait.

— Si c'est bon, *milo dious !* On s'en lécherait les doigts ! disait Cadéac.

Lagnel, qui avait encore sur la langue la fadeur du choupatti et, dans les narines, l'âcreté des viandes préparées sur les fourneaux hindous, trouvait aussi le rata délicieux.

Quant à Sénectaire, il s'empiffrait, sans mot dire, roulant de gros yeux, comme un dogue devant sa pâtée.

Quand le rata eut disparu, Cadéac, soulevant le fiasque, déclara :

— Voilà qui va le faire descendre ! A vos quarts, les enfants !

Et le vin rouge coula, en glougloutant, du fiasque revêtu d'osier.

— C'est du Jurançon, camarades ! A la santé !

Ils trinquèrent, puis Cadéac fit circuler, d'un colis qu'il avait reçu du pays, une terrine de foie gras, un jambon et une fiole contenant des oignons confits dans un vinaigre si fort qu'il l'appelait du « pissat de tigre ».

Lagnel, à le goûter, fit la grimace. Mais Angelelli s'en délecta et Sénectaire n'y prit pas garde.

Le repas se termina par un fromage qu'Angelelli tira de son sac.

A peine grand comme la paume de la main, plat, arrondi et entouré de feuilles craquantes, ce fromage avait une chair ferme et blanche qui, sous le couteau, sentait le lait et les plantes de la montagne.

— De Vénaco, disait Angelelli, en le partageant en quatre.

— C'est chez toi, ça, Vénaco ? demandait Lagnel.

— Oui, chez moi.

— Est-ce assez fin ? disait Cadéac.

A ce moment, une tête parut dans l'encadrement de la tente.

— Hé, bonjour, les amis! Vous n'avez pas l'air de vous embêter !

— Ah ! C'est vous, M. Ducange ? dit Cadéac, en se levant. Entrez. Vous prendrez le café avec nous.

XIX

L'INTERPRÈTE

Le nouveau venu, qui portait l'uniforme français, avec, sur le bras gauche, un brassard où se lisait : I. N. T., s'assit sans façon sur une caisse.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, barbiche noire et teint basané. Le regard de son œil clair, voilé par un binocle, démentait, par sa douceur, ce que le reste du visage pouvait avoir de sévère.

Cadéac, qui savait vivre, fit aussitôt les présentations :

—Notre camarade Lagnel... M. Ducange, avocat à Pondichéry, interprète.

M. Ducange serra la main de Lagnel.

— Un meneur de chèvres de plus ?

— Oui, M. Ducange, répondit Cadéac. Notre camarade est chargé de recueillir des chèvres dans les Alpes.

— Bonne affaire. Cependant, vous aurez du mal, mon garçon. L'hiver n'est pas très loin. Et puis les gens des Alpes n'ont pas de grands troupeaux, ils tiennent à leurs bêtes.

— En y mettant le prix, j'en ramènerai bien quelques-unes, répondit Lagnel.

Angelelli, en un tour de main, débarrassa la table et n'y laissa que les quarts. Sur les deux pierres, au dehors, la ma mite fut remplacée par une casserole dans laquelle il vida lentement du café en poudre.

Bientôt la fine odeur se répandit sous la tente où le Corse rentrait avec sa casserole bouillante.

— Tous mes compliments, Angelelli, dit l'interprète, en buvant son quart. On ne fait pas de meilleur café en Turquie.

Puis, se tournant vers Lagnel :

— Eh bien, que dites-vous des Hindous ? Votre première impression est-elle bonne ?

— Je ne les connais pas encore assez pour avoir une opinion sur eux, répondit prudemment Lagnel.

— Ce qui l'a le plus frappé, dit Cadéac, c'est leur cuisine et toutes les histoires qu'ils font pour manger.

— J'avoue qu'ils sont maniaques, reprit l'interprète. Ils poussent fort loin le souci religieux dans les pratiques culinaires. La grande mutinerie des Indes, en 1857, eut pour principale cause le fait qu'on voulut imposer aux troupes pour nettoyer leurs armes l'usage de la graisse, dite « *ghi* », dont ils se servent pour leurs aliments. Depuis, les Anglais ont pris pour principe de ne jamais froisser les sentiments ni les coutumes des indigènes. Au lieu de mélanger les soldats, ils les ont organisés en unités distinctes. Ils respectent les moindres rites de chaque secte. Les officiers européens ne communiquent avec leurs hommes que par l'intermédiaire des « *subadars* » ou officiers hindous. Grâce à ces mesures ils sont parvenus à faire régner la paix anglaise sur toutes les races de l'immense empire des

Indes dont la superficie est quatorze fois celle du Royaume Uni, la population sept fois plus nombreuse, et où l'on compte jusqu'à dix-neuf langues principales et neuf religions...Mais je m'aperçois que, pour un peu, je vous ferais une conférence. Excusez-moi. Vieille habitude d'avocat. Je vous ennuie, sans doute ?

Cadéac et Lagnel se récrièrent :

— Pas du tout, M. Ducange ! Vous nous faites grand plaisir, au contraire !

— Il faut m'arrêter, vous savez ? Quand je commence à parler sur l'Inde , je n'en finis plus. Il est vrai que je la connais, puisque j'y suis né et que je l'ai toujours habitée, sauf mes trois ans d'études de droit en France. Ah ! le beau domaine que nous avons perdu ! Combien Dupleix avait eu de clairvoyance en intervenant dans les querelles des princes Hindous ! Et quel dommage que la métropole ne l'ait ni compris, ni secondé ! Mais ce n'est pas le moment de revenir sur nos fautes passées. Les Anglais sont nos Alliés et nous avons bien autre chose à faire.

Tandis que l'interprète parlait, Angelelli, qui ne comprenait presque rien à ce qu'il disait, l'écoutait néanmoins avec admiration et fixait sur lui ses yeux bleus.

Le grand Sénectaire, pour donner une contenance à sa surdité, avait repris sa position favorite sur le lit et s'apprêtait à reprendre aussi son somme interrompu.

Lagnel et Cadéac fumaient, ainsi que Ducange, qui venait d'offrir des cigares et qui remarquait :

— Ne trouvez-vous pas que rien ne rapproche les hommes comme la satisfaction en commun du besoin de fumer ? Le tabac, à ce point de vue, est un agent social de premier ordre. Il vaut le vin. Il y a peut-être plus d'immédiate confiance dans le rapprochement des visages de deux fumeurs qui se donnent du feu que dans le geste de deux buveurs qui trinquent.

Enveloppés de l'odeur et des nuages de leurs cigares,

ils se sentaient, bien que de culture et d'esprit fort différents, en parfaite communion d'âmes.

De temps à autre, Lagnel et Cadéac posaient une question à l'interprète, et celui-ci répondait d'abondance.

Le Gascon, dont la faconde pâlissait à côté de celle de l'avocat, le laissait parler, respectueux.

—Pourquoi, demanda Lagnel, les Hindous, selon vous, monsieur l'interprète, viennent-ils se battre ? Est-ce pour l'Angleterre ?

— C'est pour l'Angleterre, mais c'est aussi pour eux. Toutes les races représentées dans l'armée anglo-indienne, les Sikhs, les Dogras, les Pathans, les Beloutchis, les Jats, les Mahrattes, les Gourkhas et les autres, sont des races guerrières. Elles aiment la bataille et, du moment qu'il y avait des coups à donner et à recevoir, elles n'ont pas hésité à répondre à l'appel de l'Angleterre. D'autre part, elles détestent l'Allemand qui, à leurs yeux, personnifie le grand barbare blanc d'Occident, cupide et déloyal, dont il faut délivrer l'Europe, afin qu'il n'arrive pas jusqu'aux Indes.

— Vous croyez que les Sikhs et les Pathans que nous voyons autour de nous au parc Borély pensent à tout ça, monsieur Ducange ? demanda alors Cadéac.

—Certainement. Il ne faut pas vous arrêter à quelques bizarreries religieuses ou vous laisser rebuter par des langues et des coutumes que vous ne comprenez pas. Les Hindous ne sont pas des primitifs. Ce sont des gens, en un certain sens, beaucoup plus civilisés que nous. S'ils n'ont pas fait les progrès matériels dont nous sommes orgueilleux, c'est qu'ils ont tourné leurs facultés d'un autre côté. Tels que vous les voyez, ils représentent la plus haute pensée humaine. Il y a parmi eux des savants qui ont approfondi les philosophies et les religions et qui nous dépassent par le raffinement de l'esprit et l'antiquité des traditions. Songez que certaines de leurs races descendent directement des Aryas, dont nous descendons aussi

nous autres, mais après combien de mélanges ! C'est leur pays qui est le berceau de l'humanité. C'est à eux que nous devons toutes nos idées, et il n'est pas une de nos conceptions qui n'ait déjà fait l'objet de leurs méditations il y a des milliers d'années. Notre poésie est issue de leur poésie, mais comme un bouquet d'arbres d'une forêt. Leurs dieux ont précédé les nôtres. Bouddha vécut plus de six cents ans avant Jésus. Que leurs habits khaki ne vous fassent pas illusion. Il faut les connaître pour savoir avec quel mépris non affecté ils regardent tout ce qui est moderne, tout ce qui n'a pas ce caractère d'éternité de leurs montagnes, de leurs forêts et de leurs fleuves. Ils se servent de nos armes, mais ils ne s'en laissent pas imposer par elles. L'autre jour, quelques-uns d'entre eux ont vu, pour la première fois, sur le parc Borély, un aéroplane. Ils ont été étonnés cinq minutes, puis ils ont cessé d'y faire attention et ils se sont replongés dans leur impassibilité orientale.

Lagnel et Cadéac écoutaient Ducange dans un état d'esprit qui ressemblait à celui d'Angelelli. Ils l'admiraient de confiance sans toujours le suivre dans ses discours.

Lagnel trahissait malgré lui ses intimes préoccupations en interrogeant l'interprète sur la guerre et sur l'attitude des Hindous devant le danger.

L'interprète déclarait que cette attitude était merveilleuse :

— Pour les Brahmanistes, comme pour les Bouddhistes, la mort n'est qu'un mot, elle n'existe pas. Pour les Musulmans, c'est une délivrance. Aussi les soldats hindous sont-ils très courageux, et jamais aussi gais qu'au moment des départs. D'ailleurs, vous allez pouvoir en juger. Il y a, tout à l'heure, un départ pour le front. L'ordre vient d'arriver. Si vous voulez voir un beau défilé, n'y manquez pas.

Peu après, il se levait et se retirait.

XX

DÉPART DE SIKHS

Quand Lagnel et Cadéac sortirent, laissant sous la tente Sénectaire, toujours endormi, et Angelelli, qui rangeait ses ustensiles, il y avait, dans le camp, un grand mouvement.

L'interprète avait dit vrai. Un ordre venait d'être reçu d'expédier un renfort sur le front des Flandres. Un régiment de Sikhs avait été désigné. En deux heures ses préparatifs devaient être terminés.

De divers côtés, les officiers indigènes envoyaient des estafettes, criaient, couraient, pressaient tout le monde. Les officiers anglais, toujours calmes, la badine à la main, allaient et venaient.

On enlevait tout ce que la tente contenait, et des chariots en étaient rapidement chargés. Les soldats s'assemblaient, déjà équipés et leurs groupes apparaissaient à tous les coins du camp.

Les deux Français se trouvèrent ainsi dans les remous d'une compagnie dont les sections s'alignaient sous les platanes. Comme ils encombraient le chemin, sans le savoir, des subadars les interpellèrent :

— *Nikal joo ! Nikal joo!*

Voyant qu'ils ne comprenaient pas, un officier anglais leur dit :

— *Clear the way ! Please!*

L'interprète Ducange, qui passait par là, vint heureusement à leur aide :

— Sortez du chemin, les amis ! cria-t-il.

Les meneurs de chèvres n'eurent que le temps de lui obéir. Une section de Sikhs, d'un train d'enfer, fondait sur eux.

Ce n'étaient plus les soldats graves qu'ils avaient vus le matin. La perspective du départ les avait transformés.

Ils riaient, heureux comme des enfants, redressant fièrement leurs torses malgré le poids de leurs sacs tyroliens gonflés à crever, et jonglant avec leurs fusils.

Déjà, par-dessus leurs rangs, et bien qu'ils fussent arrêtés sous les arbres, des voix nasillardes se renvoyaient une chanson de marche au rythme vif. On sentait cette force guerrière impatiente de se manifester.

Quelques officiers anglais se mêlaient à la troupe, s'assurant que leurs ordres avaient été bien transmis et que rien ne manquait. Ils traversaient les groupes de Sikhs, entre les faisceaux, et leur adressaient la parole dans leur langue.

Aussitôt les soldats, la tête droite et les yeux animés, déclamaient en chœur une longue phrase chantante.

— Qu'est-ce qu'ils racontent ? demanda Cadéac à l'interprète qui était resté avec eux :

— C'est une sorte de serment traditionnel qu'ils font à leurs chefs et qui peut se résumer ainsi : « Vous êtes mon père et ma mère et nous vous demeurerons fidèles par delà la mort. » Autrement dit : « Nous sommes prêts à nous faire casser la figure ! »

Ducange ajouta :

— Tous ces Sikhs sont des soldats de métier. Chez eux, l'armée est une carrière héréditaire. Ils ne craignent rien, ni la mort, ni la souffrance. Sous leurs vestes khaki ils portent tous au bras un anneau de fer, pour indiquer qu'ils sont des « hommes de fer ». Ils en ont un autre au turban ou « *pagri* », comme vous pouvez le voir. Cet anneau du turban est la marque distinctive du rang. Il a été forgé avec le fer d'armes fameuses d'autrefois et donné par le « *guru* » ou grand-prêt e.

Un Sikh, qui, l'arme au pied, ses cartouchières en bandoulière et son sac sur le dos, attendait, comprit que l'interprète parlait d'eux. Il lui jeta un regard de son œil noir profondément enfoncé et qui semblait revenir de la contemplation de quelque chose de lointain :

— Sahib ? dit-il.

L'interprète s'approcha et un court dialogue s'échangea entre eux.

Ducange revint près des deux Français et traduisit ce que le Sikh venait de lui dire :

— Combien croyez-vous, Sahib, m'a-t-il demandé, qu'il en reviendra de nous tous qui avons quitté Bombay au mois de septembre ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Dix mil'e ?

— Peut-être.

— Cent ?

— Oh ! sûrement.

— Bien, m'a répondu le Sikh, tranquillement. C'est assez pour aller dire au pays que nous sommes morts en guerriers.

A ce moment des roulements de tambour et le chant aigu des fifres se firent entendre.

Les officiers indigènes montèrent sur leurs petits chevaux mahrattes qui piaffaient et qui hennissaient. Leurs turbans de couleur sombre se tournèrent de tous côtés pour voir si les sections étaient en ordre et si la voie était libre. Puis, du geste de leur épée nue, ils mirent la troupe en marche et, d'un seul élan, les Sikhs partirent.

En tête, les musiciens couraient presque. Les joueurs de fifres gonflaient leurs joues et agitaient leurs doigts sur les trous, d'un mouvement endiablé. Les joueurs de tambours frappaient, d'un côté, avec une baguette et, de l'autre, avec la main, sur leur petite caisse o longue et noire qui, sous leurs coups furieux et leur marche précipitée, bondissait devant leurs cuisses.

Les turbans clairs des soldats se détachaient sur le fond de l'allée qu'ils traversaient. Leurs faces cuivrées s'éclairaient du large sourire de leurs dents. Ils avaient repris leur chanson de marche que les premiers rangs lançaient, et que les derniers renvoyaient. Bientôt, la grille était

franchie et les Sikhs partaient pour la gare et pour la guerre.

— Voilà leur rêve qui s'accomplit ! dit Ducange, en les regardant s'éloigner. Ces Orientaux vont à la bataille comme à une fête !

Près de lui, Lagnel sentit, un instant, l'angoisse de Digne remonter à sa gorge :

— Pauvres gens ! dit-il. S'ils savaient ce qui les attend !

Mais il eut honte, presque aussitôt, de son apitoiement. L'égoïsme reprit le dessus. Il ajouta :

— Bah ! Après tout, ils l'ont bien voulu !

Ses paroles se perdirent dans le bruit des chariots qui passaient, chargés de provisions et de bagages. Une longue file de mules suivait, puis, soulevant tout autour de lui de la poussière, un troupeau houleux de chèvres que des boys conduisaient. A longues enjambées, ces boys se jetaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, vociférant et distribuant les coups de bâton.

Cadéac reconnut au milieu du troupeau les deux chèvres géantes des Pyrénées :

— J'aime mieux ça, dit-il.

Ils retournèrent alors à l'enclos où ils trouvèrent Angelelli et Sénectaire qui rassemblaient sous les tamaris les chèvres qui restaient et dont la plupart, effrayées, avaient rompu leurs attaches.

Au même moment, le lieutenant Smith apparaissait à l'entrée :

— Hello ! fit-il. Approchez un peu, les Français.

Les meneurs de chèvres s'avancèrent et, la main au béret, attendirent.

Le lieutenant, après les avoir examinés de ses yeux rieurs :

— Bon ! A vous quatre, mes garçons, vous devez me faire du beau travail. Vous le voyez, le troupeau est diminué. Encore un départ et il n'en reste plus. Il faut me ramener des chèvres tant que vous pourrez. Vous pren-

drez le train ce soir encore, s'il y a moyen. Voyons un peu. Vous, le Gascon, où voulez-vous aller ?

— Dans les Pyrénées, mon lieutenant, où les bêtes sont belles, répondit Cadéac.

— C'est convenu. Le grand, là, retourne en Auvergne. Vous lui direz, car il n'entend pas. Le Corse prendra le bateau, encore une fois. Pour le nouveau, quel pays choisissez-vous, mon garçon ?

— Nous avions parlé d'Aix et des Alpes, mon lieutenant. Je pourrais me rendre d'abord à Aix, où, en un ou deux jours, j'aurais ramassé toutes les chèvres de la ville. J'irais ensuite dans les Alpes.

— Entendu. Vous passerez tous les quatre au bureau du « transport officer » pour faire provision d'argent et tout régler. Au revoir et bon voyage.

Le lieutenant Smith s'éloigna et les meneurs se dirigèrent vers leur tente pour faire leurs préparatifs.

(*A suivre.*)

PAUL SOUCHON.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

François Rabelais: *Gargantua et Pantagruel. Texte transcrit et annoté par Henri Clouzot et illustré de 525 vignettes par Joseph Hémard*, G. Crès. — Ernest Seillière: *Le romancier du Grand Condé, Gautier de Coste, sieur de la Calprenède*, Emile-Paul frères. — *Vie de Monsieur du Guay Trouin écrite de sa main. Introduction et notes de Henri Malo, avec un portrait gravé sur bois par Ouvré*, Editions Bossard. — *Œuvres badines et galantes du Comte de Caylus, choisies et précédées d'une notice et d'une bibliographie par Radeville et Deschamps*, Bibliothèque des Curieux.

Sous la direction de M. René Kieffer, la librairie Crès lance une nouvelle collection: *Les Grands livres*, grands à la fois par leur format et par leur contenu. Cette collection débute sous les auspices de Rabelais, dont elle nous offre **Gargantua et Pantagruel**. Elle contiendra ensuite des œuvres de Stendhal, Molière, Balzac, Musset, Anatole France, etc... Elle s'affirme ainsi fort éclectique dès l'origine, et, par là, elle sera sympathique aux lettrés. Elle leur sera sympathique aussi pour d'autres causes, par le choix de ses collaborateurs, par la perfection de sa typographie et de son illustration.

Nous l'accueillons personnellement avec faveur. Il nous plaît de voir Rabelais retrouver, à notre époque, tant de suffrages. Les éditions de ses œuvres se multiplient. On s'ingénie à les présenter sous les formes matérielles les plus captivantes. Voici quelques mois La Sirène donnait de curieuses réimpressions de *Gargantua* et de *Pantagruel* illustrées à l'aide de bois du XVIe siècle. Non sans appréhension nous avions envisagé la présente publication. Il nous semblait audacieux de confier à Joseph Hémard, artiste de talent si particularisé, le soin d'orner le texte vénérable. Or Joseph Hémard a accompli sa tâche avec une belle verve, un agréable sens du pittoresque, une vraie conscience d'érudit. Ses vignettes interprètent plutôt le fonds comique que le fonds philosophique de l'œuvre, mais elles sont animées, grouillantes, goguenardes, souvent délicieuses. Elles vivent gaiement dans cette

frairie de mots truculents, esquivant la gravelure, ne la redoutant point, la rendant d'un trait toujours adroit et sans cesse souriant.

M. Henri Clouzot, chargé de colliger le texte, ne l'a point fait à la façon irrespectueuse d'Emile Faguet, qui substitua son style poussif au style haut en couleur du chinonnais. Admirateur fervent de Rabelais, il a borné ses « rajeunissements » à quelques rectifications d'orthographe, rétablissements de mots dans la forme actuelle, ne touchant point à la syntaxe, préférant multiplier les notes explicatives à moderniser aveuglément. Il a aussi, en quelques pages, tracé un résumé excellent de la vie de Rabelais.

Ainsi, cette édition, belle dans sa matière, rendue accessible à tous les lecteurs par mille facilités, présente-t-elle une originalité et une nouveauté véritables et mérite-t-elle l'approbation du critique.

Pourtant les vrais admirateurs de Rabelais trouveront toujours, croyons-nous, un plus grand agrément à suivre la pensée du maître dans les petits bouquins in-12 du XVI[e] siècle ou, à défaut de ceux-ci, dans des éditions portant un texte conservé dans son pur archaïsme.

M. Ernest Seillière avait-il pour dessein, en parcourant les volumes originaux de **Gautier de Coste, sieur de la Calprenède**, de trouver cet agrément de lecture si particulier? Nous n'oserions l'affirmer. On sait que cet écrivain de valeur, cet adroit philosophe poursuit le « rousseauisme » et le romantisme, son succédané, d'un ressentiment que la plupart de ses ouvages reflètent. Il considère l'un et l'autre comme maladies sociales auxquelles il croit urgent d'apporter un remède énergique. Il s'enquiert, en médecin perspicace, des origines de ces maladies et, peu à peu, les découvre (qui l'eût cru !) dans maints penseurs et romanciers du XVII[e] siècle.

Sans doute espérait-il trouver trace de l'infection chez ce pauvre romaniste de la Calprenède ; mais le pétulant gascon, fécond en fanfaronnades, lui est, en définitive, apparu sous un tout autre aspect, sous un aspect même réconfortant. C'est pourquoi, ayant eu le courage de le fréquenter longtemps, il lui consacre une étude à la fois biographique et littéraire. Disons tout de suite que son information sur la vie de son héros manque quelque peu de

base. Peut-être aussi imagine-t-il trop volontiers que le grand Condé accordait une prédilection aux écrits du fantasque commis du Bureau d'adresse. Le grand Condé ne vivait point dans l'héroïsme intégral. C'était un épicurien et il ne goûtait réellement que les amuseurs. Il fut toujours entouré de bouffons. C'est lui qui, pour se divertir, fit danser La Bruyère en grotesque. Les archives de Chantilly fourmillent des lettres de ses nouvellistes. La vieillesse même du guerrier fut égayée par les pires libertins. Qu'aux heures d'oisiveté Condé ait apprécié certains romans de la Calprenède, nous en convenons aisément, mais qu'il ait approuvé des imaginations vagabondes sous prétexte qu'elles étaient imprégnées de stoïcisme chrétien, nous en doutons fort. M. Seillière voit le XVIIe siècle comme à travers un prisme, très différent de ce qu'il fut. Il prend à la lettre une dédicace. Que de déceptions lui réserveront son illusionnisme de bonne foi!

La Calprenède, romancier des héroïques et des forts, propagateur de la morale et de la chasteté, bien que peu moral et chaste dans sa vie, retourné, le déclin venu, à la religion en bon diable fait ermite, plaît davantage à M. Seillière que Madeleine de Scudéry dans les œuvres de laquelle il perçoit déjà la *sensibilité* de Jean-Jacques Rousseau. Pour exalter son écrivain d'inspiration cornélienne il écrase la pauvresse au visage de guenuche. Quelle idée prend-il donc de l'influence exercée par l'auteur de *Clélie?* Cette influence n'alla point au delà du groupe restreint des précieuses. Elle croula d'ailleurs très rapidement sous les railleries des vaudevillistes. Bien à tort, M. Seillière attribue à Madeleine une philosophie. Le succès de son œuvre vint de la curiosité maligne des contemporains, habiles à reconnaître, sous leurs noms allégoriques, des personnages de la société. Le caractère documentaire de cette œuvre lui assura une durée, non ses manifestations de sensiblerie. Si l'œuvre de la Calprenède n'a point survécu, c'est probablement parce qu'elle ne représentait ni un moment de notre histoire, ni un moment de notre psychologie.

De notre temps, à cette œuvre encombrée d'un fatras de digressions moroses, nous préférons parcourir ces relations vives et nettes que certains écrivains occasionnels bâtirent, sous forme de mémoires, selon leurs impulsions et leur tempérament. Ainsi la **Vie de Monsieur du Guay Trouin écrite de sa main** nous semble singulièrement plus attachante que le *Faramond* de la

Calprenède. Jusqu'à l'heure, on ne connaissait de cette vie d'homme brave, loyal, simple, rude qu'un texte incomplet.

M. Henri Malo nous en donne une édition enfin correcte, définitive, en partie inédite, d'après les manuscrits de Chaumont et de Saint-Malo. Nul n'était mieux qualifié que M. Henri Malo pour publier ces mémoires de l'illustre marin. On n'a pas oublié, en effet, les études remarquables de ce consciencieux historien sur *les Corsaires dunkerquois et Jean-Bart*. Rien de ce qui concerne la guerre de course et ses héros, les affaires maritimes, l'armement sous ses formes diverses n'est ignoré de ce patient fureteur d'archives.

Dans une courte et précise introduction M. Henri Malo nous fait l'historique du manuscrit de Du Guay Trouin. Le corsaire fut déterminé, vers la cinquantaine, par son frère et ses amis, à écrire l'histoire de sa vie. Ceux-ci considéraient qu'une telle histoire pourrait servir d'utile enseignement. Du Guay Trouin désirait aussi rétablir la vérité sur la victoire maritime de 1707 dont Forbin, chef d'escadre comme lui, prétendait lui ravir la gloire. Ayant, non sans peine, élaboré son mémoire, il le confia au cardinal Dubois et faillit le perdre à la mort de ce dernier. Pour éviter pareille aventure, il en fit trois copies présentant entre elles des variantes considérables et dont la plus complète est conservée aux archives communales de Saint-Malo. L'une de ces copies lui fut dérobée et les presses hollandaises en donnèrent, en 1730, une version tronquée. Finalement, après des atermoiements sans nombre, le corsaire mourut sans avoir publié son œuvre.

M. Henri Malo nous offre, dans son introduction, des renseignements essentiels sur cette vie active et féconde, mal connue encore : il nous conte l'affaire de 1707 et les démêlés avec Forbin; il précise maints détails biographiques négligés par le mémorialiste. Celui-ci donne peu d'éclaircissement sur son intimité, en dehors de la période de jeunesse. Son récit est un pur récit d'histoire maritime, très vivant, très clair, très sûr, d'un style ferme et limpide. Toutes les batailles et prises auxquelles il participa ou qu'il dirigea sont décrites avec soin. Nulle vanité. Le corsaire ne se glorifie point de ses triomphes ni de l'estime de Louis XIV et des grands, mais plutôt d'avoir, en nombreuses circonstances, épargné des vies humaines. La guerre, qu'à son pro-

pre dire il aimait passionnément, ne l'enrichit point. Il mourut, comblé d'honneurs et de titres, dans une quasi-pauvreté.

Vers le temps où il disparaissait de ce monde, Anne-Claude-Philippe de Thubières, comte de Caylus, revenu de lointains et audacieux voyages archéologiques en Orient, installait, dans son hôtel parisien, ses merveilleuses collections. Il était fils de cette Mme de Caylus, que Mme de Maintenon aima malgré son peu de vertu, et d'un bon épicurien voué au service de Bacchus. Guerrier intrépide dans sa jeunesse, il se transforma, lassé des armes et attiré par l'esthétique, en « curieux ». Le goût de l'aventure l'inclina à vagabonder à travers le monde. Il fut l'un des premiers à parcourir, non sans risques, ces fabuleux pays d'Asie Mineure où dormaient les ruines d'antiques civilisations.

Mais il était davantage dilettante que véritable archéologue. A l'amour des sciences il joignait l'amour de l'art. Il devint un graveur de mérite, un amateur de raretés et aussi le plus spirituel des railleurs que réunissait, au XVIIIe siècle, cette fameuse académie « du bout du Banc ». Il ne dédaignait point de fréquenter le peuple et, lorsqu'il prit la plume du conteur pour écrire des **Œuvres badines et galantes**, il situa avec un égal bonheur, dans leurs milieux respectifs, tous les types de la société parisienne.

MM. Radeville et Deschamps ont assemblé, en un aimable volume, quelques-uns de ses contes les plus caractéristiques de son talent de prosateur. L'un de ces contes : *Le Défi amoureux*, était demeuré inédit. C'était dommage. On appréciera la langue allègre, l'esprit, le réalisme discret, les dialogues animés, la fine gauloiserie de ces œuvres rapides. Les éditeurs les accompagnent d'une notice nourrie de documents et d'un pittoresque si éclatant que, comme un hors-d'œuvre délicieux, elle fait craindre aux lecteurs de ne plus trouver de saveur au plat de résistance.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Robert Randau : *Cossard le Berbère*, Belles-Lettres. — Jean Roc : *Don Juan*, La Sirène. — Paul Morand : *Ouvert la nuit*, Nouvelle Revue française. — André Maurois : *Les discours du docteur O'Grady*, Grasset. — Léon Deutsch : *Le bonheur de M. Prunel*, Flammarion. — Pierre Rives : *Les deux pirogues*, Crès. — J. Valmy-Baysse : *Terre blonde*, Renaissance du livre. — Lucie Delarue-Mardrus : *L'ex-voto*, Charpentier. — Jehan de Jehay : *L'étrange amant*, Sansot. — Manha :

Le jardin du Scarabée, Povolozsky. — Eugène Montfort : *Brelan Marin*, Les Marges. — Georges Tournaire : *Mme Arbelle*, Les Ecrits libres. — R. Dangennes : *Quand les cœurs parlent*, Roman illustré.

Cossard le Berbère, par Robert Randau. Il y a une littérature algérianiste et Robert Randau en est un des chers maîtres, qu'il y tienne ou non. Son type de poète aventurier : *Cossard le Berbère*, est un héros que nous retrouvons dans *les Colons*, *les Algérianistes*, *le Commandant et les Foulbé*, *l'Aventure sur le Niger*, tous livres de grande valeur et marqués d'une griffe léonine. Aujourd'hui, plus que jamais, on doit comprendre et admettre la très libre écriture de ce fougueux sensuel qui n'a rien des morbidesses des exotiques en chambre que nous avons la mauvaise habitude d'admirer sans contrôle. Il est de la race des Isabelle Eberhardt et il ne mâche pas ce qu'il veut dire. Sa truculence dans le discours, son abondance d'images et sa fantaisie un peu farouche font de son écriture un régal des plus rares. Ce n'est pas un roman que *Cossard le Berbère*, c'est plutôt une sorte de journal intime qui nous restitue toute l'intimité d'un coureur de la brousse parvenu à une puissance sociale qui le fait roi ou tout au moins chef respecté d'une horde cantonnée dans un fort nous rappelant un peu les châteaux-villes du moyen âge où l'on donnait asile aux meneurs de troupes et de troupeaux en temps de danger. Le récit de la révolte des dissidents est une belle page sobrement faite, comme taillée en plein désert où les lois et les coutumes européennes n'ont vraiment plus cours. Pour ceux que la psychologie amoureuse intéresse il y a la chaude intrigue avec Mme Baurbil, une femme qui admet le plaisir raffiné dans l'adultère, parce qu'elle croit supplanter la femme légitime absente, mais toujours adorée, et le plaisir bestial, c'est-à-dire pris en partie double, malgré son dédain du mari légitime. J'ai entendu raconter par un de nos aimables critiques modernes que le style de Robert Randau *datait*. En effet, il a un style et, de nos jours, c'est surprenant pour le lecteur ayant le goût affadi par le torrent d'eau de vaisselle que nous déversent les trop nombreux petits écrivains, plus habiles à délayer leurs moyens en chapitres maigres que de serrer les rangs de leurs lignes dépourvues de viandes rouges. Ce qui ne datera jamais, ce sont les livres écrits pour faire du métier. Robert Randau, lui, fait de l'art et cet art berbère, pour ne pas prononcer barbare, est de premier ordre. Il n'est pas l'homme

d'une aimable coterie. Comme il le dit lui-même, il est l'homme de l'espace...

Don Juan, par Jean Roc. Des tableaux sur le sujet si vieux, mais toujours si neuf pour le penseur, qui voit dans le type immortel son âme ou toute les formes possibles du désir. On ne situe pas et on ne cite guère les grands classiques, mais comme l'auteur a su voir les scènes par ses propres yeux ! Quelle merveille que les deux pages de l'hôtellerie où Don Juan entre avec la faim de tous ses sens après sa halte mystique dans la cathédrale! La grandeur même de son appétit en fait toute la beauté. Entre la maîtresse blonde et la brune Margot il y a la place de mille autres interprétations féminines, mais Don Juan sait unifier les causes en en obtenant le même effet. Il est le dieu des femmes et les connaît, parce qu'il les estime à leur juste valeur : celle de la chair. Cette estime immorale est encore la meilleure façon de les mépriser... en les prisant. Livre curieux comme une galerie de beaux dessins de maîtres,et la psychologie littéraire, l'art de couper un cheveu en quatre, blond ou brun, semble tellement inférieur devant cette liberté de l'évocation !

Ouvert la nuit, par Paul Morand. « Ça manque rudement de velouté ! » dit quelqu'un dans une sorte de préface du livre. Peut-être, mais quelle belle puissance du verbe et quelle originalité somptueuse! Ces six femmes sont peut-être trop choisies à dessein de nous étonner,mais elles sont bien vivantes et elles nous restent dans la mémoire malgré les outrances de leurs gestes. Il n'est pas défendu de créer des types en prenant des détails à tous les types connus. Il nous suffit de voir et d'entendre pour penser que cela fut vrai. Combien de pauvres réalistes s'attachent à la vie telle qu'elle est, ne l'ont pas vue ni entendue justement parce-qu'ils n'avaient qu'une idée : demeurer dans le mouvement quotidien. La rotation quotidienne de la terre n'empêche ni ses tremblements particuliers, ni les rencontres des trains... alors ? Il faut seulement sentir certaines vibrations avec intensité... ce pourquoi le héros de l'histoire *de la Nuit des six jours* finit par abandonner... ses formes pour la seule performance de son frère Petitmathieu. On annonce du même auteur : *Fermé la nuit.*

Les discours du docteur O'Grady, par André Maurois. Digne pendant des : *Silences du colonel Bramble*, ces récits d'un interprète au G. Q. G. anglais ont une saveur que la

paix embusquée dont nous jouissons ne parvient pas à dénaturer. C'est amusant comme anecdotes et plein de finesse philosophique. Le caractère de la pudeur anglaise y est montré sous un jour assez neuf. Les nerfs de nos alliés ne supportent pas les racontars licencieux et les images trop appuyées, c'est pour cela que l'on prohibe toute la fantaisie française... laquelle a fini par blaser les Français eux-mêmes sur les questions brûlantes. Il est certain que le décolletage effronté des femmes du monde arrive au résultat contraire de ce qu'elles en attendent. Il y a un éphèbe blond et rose, l'enfant Dundas, profitant de toutes les circonstances pour pousser des cris de chasseur forçant la bête. qui est un exemple de la gravité des mœurs obtenue par les procédés de l'école des Jésuites...ou le jeu du ballon neutralisant celui des méninges. Heureusement pour le lecteur que la nouvelle politique anglaise n'a pas trop influé sur la mentalité de l'interprète Aurelle qui, avec le meilleur esprit de France, s'en tire toujours.

Le Bonheur de M. Prunet, par Léon Deutsch. Petit roman tendre du pauvre employé intelligent qui s'aperçoit, vers quarante ans, qu'il n'a pas eu d'aventure et que, par conséquent, il n'a jamais couru la chance d'être heureux. Il rencontre son âme sœur dans la personne la moins faite [pour le comprendre, mais capable, cependant, de l'aimer par reconnaissance, car il la tire des griffes d'un très vilain barnum en train de la dresser pour toutes les acrobaties. Contrairement à ce qu'on pouvait craindre, le jeune homme rival n'a pas la prétention de réussir, et il ne plaît pas, s'il corse l'intrigue à cause d'un confident de très mauvais aloi, le raté fielleux que tout homme a dans sa vie et dont il n'ose pas se débarrasser, soit par faiblesse, soit par bonté. Les deux amants se retrouvent pour un accord parfait qui les conduira probablement au mariage, mais l'auteur n'a pas voulu le conclure lui-même. De jolis détails dans un voyage en Grèce où le côté un peu vulgaire de la jeune personne qu'on initie aux aventures antiques ne nuit pas trop à l'aventure bien moderne.

Les deux pirogues, par Pierre Rives. Deux frères ennemis au milieu des naturels de Madagascar. Les troublantes invectives de René Maran contre les blancs peuvent trouver ici leur raison d'apparaître logiques, car ces deux traitants maltraitent les indigènes chacun à leur façon : le frère aîné par sa

coupable inertie devant les fredaines de son cadet, et le cadet par ses mauvais tours donjuanesques. Cela se termine par la mort foudroyante du cadet séducteur tué de la main un peu lourde du mari d'Imbourne. Le narrateur, comparse et témoin, joue le rôle de pacificateur tout en prenant une part active aux démêlés des deux frères, ce qui donne une grande vraisemblance au récit de ce drame noir.

Terre blonde, par Valmy-Baysse. L'auteur ne tient jamais à envenimer les choses. C'est un tempérament de méridional qui voit toutes les mauvaises actions humaines traversées par le bon soleil qu'il porte en lui. Il n'a pas voulu permettre à une odieuse Russie rouge de vivre normalement et il a enveloppé actes et discours révolutionnaires d'une fiction qui permet d'en sourire. Narquoisement français, son récit est amusant par le tour spirituel qu'il lui donne et il reste dramatique par les faits réels dont il a su détacher toute la sombre philosophie ; il ne peut pas être révoltant, car il est universellement humain. L'histoire du *Grand soir* ne peut pas se terminer en *charmante soirée !...* c'est évident, mais il y a la douce figure de Léna tour à tour amoureuse et infirmière qui fait beaucoup pour l'intelligence de l'œuvre... et la folie des révoltés.

L'Ex-voto, par Lucie Delarue-Mardrus. Une petite normande de la plus basse classe, fille de pêcheur sans instruction et d'une éducation déplorable, puisqu'elle s'amuse à casser les carreaux chez les voisins, qui peu à peu, sans rien perdre de son goût acidulé de pomme trop verte, s'élève à la hauteur d'une très fière dame patronesse, car elle adopte et fait adopter, par sa triste famille, victime d'un ivrogne, le fils d'un péri en mer. Delphin et Ludwine s'aiment très ingénument, mais arrive le héros plus riche qui demande la petite en mariage, et sans l'aventure de la marée montant sur le dos de *Ratier* où Delphin est le plus brave, cela finissait mal. *L'ex-voto* est une petite barque fabriquée par Delphin que l'on doit introduire dans une bouteille... seulement l'auteur ne nous dit pas comment ! Nous avons bien vu de quelle façon compliquée un mariage pouvait se faire, même sans amour. Nous ne savons pas encore de quelle manière un bateau, toutes voiles dehors, pénètre dans un verre qu'on ne brise pas. Est-ce parce que l'auteur est normand qu'il ne veut pas nous l'expliquer ?

L'étrange Amant, par Jehan de Jehay. Une jeune Anglaise s'éprend d'un très gentil officier de marine français et lui écrit des lettres touchantes, lettres auxquelles il ne répond jamais. On la prétend folle. Celui qui a lu les lettres par hasard ne le croit pas... mais, un jour, en visitant un musée, un portrait peint par Gérôme, le lecteur indiscret comprend tout. C'est de ce chef-d'œuvre dont la petite Edith était amoureuse, folle, en effet. Conduite avec habileté, cette histoire laisse dans le doute jusqu'à la fin et sa supercherie la rend fort intéressante.

Le jardin du Scarabée, par Manha. Contes à la manière orientale. L'auteur ne croit qu'à la nature et renie toute intervention de puissance amie ou ennemie. Le Scarabée chemine et fait son œuvre de pauvre insecte, petite tache d'ombre dans la lumière. A quoi lui servirait de lever les yeux plus haut? « La vie danse avec la mort. Elles mêlent leurs fleurs, leurs cheveux, leurs pas, et l'unique sagesse c'est de le savoir. » Morale simple, trop simple pour être admise par la vanité humaine, hélas!

Brelan marin, par Eugène Montfort. A citer *le Revenant des Cappucini*, de ces trois nouvelles, qui a toute la saveur d'un récit de la bonne école de 1830 et qui, en outre, donne un léger frisson moderne, parce qu'elle est écrite avec un arrière-goût de scepticisme.

Madame Arbelle, par Georges Tournaire. Un amant trahi et qui en meurt! Il vaut la peine d'une belle citation à l'ordre du jour. Maintenant il a des idées soviétiques en désaccord avec sa sentimentalité. Il croit que les Allemands ne sont pas des brutes parce que probablement il n'a pas fait la guerre et il refuse la Légion d'honneur... parce qu'il l'a méritée. C'est un jeune homme plein de contradiction et que l'amour devait désarmer!...

Quand les cœurs parlent, par Berthe Dangennes. La jeune fille mal mariée qui ne connaît le véritable amour que trop tard. Mais tout finit par s'arranger. Ce mauvais mari meurt et le bon héros revient de la guerre malgré l'annonce de sa disparition. De jolis détails sur l'intérieur d'une maison trop bien tenue, au commencement.

RACHILDE.

THÉATRE

Le théâtre arabe en Egypte. — Réponses à deux confrères italiens. — Mémento.

Il y a par le monde un endroit où le théâtre populaire n'a

point succombé sous la pullulation de l'imbécile cinéma. C'est en Egypte, au Caire principalement, où les théâtres arabes tirent du peuple toutes leurs ressources. Comme chez nous, jadis, au boulevard du Crime et dans les provinces, la vie et la fiction s'y mêlent avec une naïve hardiesse. L'acteur et l'homme de la rue ne font qu'un. Pour mieux dire, le comédien monte sur la scène sans fards et sans perruque, avec son visage de tous les jours, ses gestes familiers et le costume qu'il use dans ses travaux quotidiens. Il n'est point, cet acteur-là, semblable à nos acteurs, à ces êtres peints, frisés, costumés, corsetés, poupées de cire évoluant sous de violentes et fausses lumières, dans le cadre de la scène, ainsi qu'en des vitrines ou derrière les glaces de crèches animées... L'acteur arabe ne se sépare jamais de la foule. Il vit en elle et la prolonge sans efforts. Elle s'exprime par sa bouche et s'écoute parler ; de sorte qu'une tirade bien dite par les comédiens n'est, le plus souvent, que le propre soliloque de ceux qui l'écoutent.

Voilà-t-il pas réalisé, et par la seule grâce d'une primitive ignorance, ce *contact* que préconise l'éloquente foi de nos rénovateurs et que leur acharné labeur n'atteint pas toujours. Au cours d'un voyage récent, j'ai passé la plupart de mes soirées dans les théâtres du Caire. Je ne suis pas fâché de ces expériences. Elles m'ont affermi dans l'idée que l'art, pas plus au théâtre qu'ailleurs, ne vit de technique, de raisonnements, de discipline intellectuelle. Ce que j'ai naguère écrit sur ce sujet (1) a, paraît-il, déplu au directeur du Vieux-Colombier. J'en suis fâché, mais, à force d'errer dans le monde, je m'écarte de son faisceau de lumière. Je ne raille point ; je méprise bien trop ceux qui refusent leur admiration au labeur de Copeau, pour leur donner rien qu'ils puissent prendre pour des gages. Mais au plus j'avance dans la vie, au plus je m'éloigne des chapelles. M. Copeau et plusieurs de ses compagnons, qui se disent amis de la farce, réfléchissent trop. Il leur manque de voyager, les mains dans les poches, et de se mêler aux vrais clowns, qui sont dans les rues, sur les places, au fond des palais, derrière les murs du Vatican, à la table des conférences diplomatiques et sur les trônes ; il leur manque de se voir eux-mêmes, de très loin, dans leurs travaux ordinaires et de perdre ainsi le goût de l'absolu. Il est assurément fort bon de

(1) *Mercure de France* du 15-x-1921 et les *Cahiers d'Aujourdhui* de septembre 1921.

méditer ; le vagabondage vaut mieux. Le promeneur d'une ruelle orientale ne peut songer sans un rire plein de tristesse aux dieux mortels de la Rive Gauche. Sa sagesse naît de ce rire-là. Et lorsqu'on revient à Paris, on sait — du moins on recommence à savoir — que le geste sans apprêt du bras nu d'un indigène sait mieux le théâtre que le saurait faire le cilice des monastères dramatiques, où l'on se prépare, dans le jeûne et la macération, à la tâche mystique de faire rire ses contemporains.

Le bras nu d'un indigène... voilà qui me ramène aux Egyptiens et à leurs théâtres. Ils en possèdent trois, qui jouent régulièrement.

Le plus important, le plus officiel (je veux dire celui qui intéresse le moins) est le théâtre des frères Okacha. Il opère dans un immeuble moderne, que l'on a bâti tout exprès, sous les hauts palmiers du jardin Esbekieh. C'est à la fois l'Opéra et la Comédie-Française. Heureusement, les chanteurs et les comédiens de là-bas ignorent le sociétariat autant que les privilèges de l'ancienneté. Ils sont jeunes, près de la vie, et la conscience qu'ils ont d'être la « première compagnie » ne les empêche point d'aimer leur métier ; ils l'aiment comme il faut, c'est-à-dire naïvement. Cependant leur jeu est moins arabe que méditerranéen. Les bouffons, d'ailleurs excellents, que j'ai vus, sur ce théâtre, se démener dans le tumulte des chœurs et de l'orchestre portaient, certes, la galabieh, le caftan et le tarbouche nationaux ; mais ils incarnaient des types que l'on rencontre dans chaque port tout autour de la mer bleue ; c'est affaire de costume ; qu'on les dévête, et ceux de Carthagène, de Toulon, de Naples et de Tunis vaudront ceux d'Alexandrie, de Salonique, de Malte et de Beïrouth. La fleur des nervis, le gratin des lazzaronis et la crème des drogmans s'entendent à merveille ; cette Babel aquatique sait aussi bien se passer d'interprètes que d'esperanto.

Les remarques que voilà sont principalement inspirées par la manière dont la troupe Okacha joue les ouvrages du répertoire local. Il n'en va point de même, je m'empresse de le dire, lorsqu'ils révèlent au public syrien, arménien, grec, copte et musulman les chefs-d'œuvre étrangers, mis au goût arabe par d'habiles et parfois aventureux adaptateurs. C'est ainsi que j'ai vu jouer, au théâtre de l'Esbekieh, une pièce mêlée de chants, qui s'appelle *Sabah* et que l'on m'a dit ensuite être *Mignon* ; j'ai aussi vu

jouer *Tartufe* qui, transporté au plan des mœurs orientales, devient une chose extraordinaire et monstrueuse. Le grossissement du personnage, qui, dans l'adaptation arabe, est un *cheikh* plein d'onction sournoise, de ruse et de faconde, m'a montré un Tartufe que le brave M. Silvain eût sans doute mieux composé que le véritable. Toutefois M. Okacha aîné le joua mieux que l'eût joué le doyen de la Comédie-Française... La même compagnie joue également *El Yeti matem*, c'est-à-dire les *Deux Orphelines*, et *Chouhada el Watania*, c'est-à-dire *Patrie* (de Sardou). Après *Tartufe* et *Mignon*, cela prouve, n'est-ce pas ? que MM. Okacha ne se montrent pas moins éclectiques que nos directeurs du boulevard.

Une clientèle moins cosmopolite hante deux théâtres rivaux où l'on voit deux merveilleux farceurs, qui, depuis de longues semaines, se disputent la faveur des Egyptiens. C'est à ces théâtres populaires, à ces deux théâtres seulement que je pensais en écrivant le début de cet article. On y pratique la *comedia del arte*, au moyen de canevas assez drôlatiques, tous inspirés de la vie bourgeoise, ouvrière ou fellahine. Dans l'un des théâtres ces canevas servent de prétexte aux improvisations de *Kich'kich bey*, qui représente un villageois borné et astucieux ; dans l'autre ils nourrissent la verve du Barbarin (Nubien) Ali-Kassar, un noir de génie, qui passa de l'office aux coulisses. Il faut savoir qu'en Egypte les bas ouvrages de la maison sont, depuis quatre mille ans, confiés à des serviteurs soudanais, appelés barbarins, dont l'antique esclavage a depuis un demi-siècle pris le nom de domesticité. On ne s'étonnera pas qu'un pareil destin ait formé le caractère de ces hommes de bronze ; et l'on conviendra que ce caractère ne doit point ressembler à celui des « valets du répertoire ». L'un d'entre eux, cet Ali Kassar, surnommé le « Barbarin populaire », eut (le premier de sa race, dit-on) le génie de railler sa condition. Il le fait avec un sens comique extraordinaire. Il a joué devant moi une bouffonnerie intitulée *Ché gharib* ! (*Pas possible!*) Je crois bien que je n'ai, de ma vie, entendu ni vu un comédien pareil. Son jeu est fait tantôt d'une force et d'une violence populacière, tantôt d'une immobilité presque douloureuse à force de stupeur. Du génie, oui ; c'en est bien, je pense, que d'exprimer ainsi l'âme ancestrale, fût-ce une âme de nègres et d'esclaves ! Ali Kassar, qui n'a reçu d'autres leçons que celle d'une existence

remplie des plus humbles travaux, est un acteur presque sans égal, pour cette raison que son jeu est plein et continu. Ne savons-nous pas qu'en tous pays ses plus célèbres camarades ont surtout des *instants* ? Sans doute est-ce parce qu'ils savent trop et veulent trop choisir. La continuité dans l'expression, aussi bien au théâtre que sur le front des monuments, est peut-être le propre des arts primitifs. J'imagine que les interprètes des premières comédies grecques devaient se servir de leur corps à la façon du Nubien Ali Kassar. Et je pense qu'ils produisaient sur leurs ingénus contemporains l'impression que produit le « Barbarin populaire » sur le bas peuple des vieux quartiers cairottes. Ah ! le « lien », le fameux lien qui unit, qui doit unir la scène et la salle, je l'ai vu se nouer sous mes yeux, là, dans le brave petit théâtre de la Sharia Imah del Dine. Je conçois que les jeunes maîtres du théâtre occidental cherchent sans lassitude le secret de cette merveilleuse communion de l'acteur et du spectateur ; mais c'est un secret perdu, comme tous les secrets des naïfs artisans d'autrefois. Nous pouvons craindre, hélas ! que la meilleure volonté et le plus âpre acharnement ne suffiraient point à rendre aux hommes d'un siècle sceptique l'honnête battement des cœurs purs. Ali Kassar fait ses rôles comme un potier du mousky fait ses pots, c'est-à-dire qu'il crée des miracles, parce que le miracle ne l'étonne pas.

Il me faut encore parler d'un troisième spectacle, pour lequel les Egyptiens montrent beaucoup de goût. C'est celui d'un café chantant tout orné de glaces et de plantes, où la plus célèbre chanteuse du Proche-Orient, la Taouïda, entourée de ses musiciens enthousiastes, exerce son talent. C'est une grasse Syrienne, vêtue de bleu céleste, assise sur un fauteuil rose et toute couverte de joyaux. Elle chante des mélopées remplies de halètements, de sanglots et de cris gutturaux. Une étincelante mandole, dont elle pince les cordes, rythme ses chansons. Cela se passe dans une atmosphère de lupanar maritime, avec quelque chose d'étrange et de fanatique. Parfois, lorsque la cantatrice laisse retomber sa voix et qu'elle cesse de chanter pour sourire, un « ah ! » voluptueux parcourt l'assistance et l'on voit des hommes en robes bariolées se lever brusquement dans la salle et tendre la main vers l'estrade avec un geste sans ambiguïté...

Il y a enfin Gallih-Gallih, le prestidigitateur, qui travaille dans les rues. Il fait, avec des poussins et des gobelets, des tours in-

croyables, de vrais tours de fakir. Et les vieilles Anglaises du Shephaerd's hôtel en éprouvent, jusqu'au bout de leurs longs pieds, un frisson qui n'offense ni la pudeur ni l'orgueil britannique.

§

Les articles que j'ai publiés ici concernant le théâtre en Italie ont provoqué deux longues réponses, l'une dans *Il PopoloRomano*, l'autre dans *Il Mondo*. Ces réponses sont telles que je les attendais, c'est-à-dire violentes et incomplètes. Je reprochais en général aux directeurs des théâtres romains leur gallophobie et, particulièrement, au directeur du Costanzi de placer au pupitre un chef d'orchestre allemand — à ce même pupitre où M. Rabaud, directeur de notre Conservatoire, fut hué par la populace et la bourgeoisie de Rome, lors d'une représentation de *Marouf*... Sur ce point les feuilles de M. Nitti ne m'ont point répondu. Elles ont, par contre, déclaré que les efforts de M. Copeau leur déplaisent comme étant l'application de cet esprit morbide et décadent qui prolonge la dépravation romantique. Ceci pour répondre au grief que je faisais aux Italiens d'être mal informés en matière de nouveautés théâtrales ! Je n'eusse point oser espérer un pareil témoignage de cette ignorance. Après cela, mes deux honorables contradicteurs sont tombés d'accord sur ce point que Paris n'est point la capitale artistique que nous autres, Français, nous figurons. Ils ne nous l'envoient pas dire. Mais je pense qu'ils ont tort de se dire, pour rabaisser Paris, les porte-paroles de l'art dramatique italien. Car les auteurs, les musiciens, les comédiens et les chanteurs d'Italie ne font fi ni de nos bravos ni de nos rubans, — ni de ce qu'ils considèrent comme une consécration. J'en suis bien fâché pour MM. Mario Soni et Bontempelli, mais ni d'Annunzio, ni la Duze, ni Zacconi, ni Vanni-Marcoux, ni Battistini, ni beaucoup d'autres — dont on parle — ne pensent comme eux sur ce sujet.

HENRI BÉRAUD.

Mémento. — L'Odéon secoue sa léthargie sans qu'on puisse encore louer beaucoup de cet effort le vieil édifice ankylosé. M. Gémier y fait de visibles efforts. Cependant ni *Les joyeuses commères*, une versification en 5 actes de M. Gentil en marge de Shakespeare, ni *Une danseuse est morte*, où M. Le Bargy auteur et acteur ne s'illustra d'aucune manière, ne peuvent compter comme des tentatives intéressantes.

Le théâtre des Champs-Elysées, où M. Hebertot suscita beaucoup de

beauté par brusques éclairs, est la proie du *Beethoven* de M. Fauchois.

Aux Variétés une pièce où M. Maurice Donnay permit quelques facéties édulcorées à M. André Rivoire : *La belle Angevine*, fournit à la chronique boulevardière. La principale interprète étant tombée malade, on jugea la chose du dernier galant. Mme Marnac apprit le rôle à temps pour que l'on pût juger que *La belle Angevine* ne méritait même pas ce succès anecdotique.

La Femme Masquée est une pièce de M. Charles Méré qui paraîtrait sans doute meilleure si elle était mieux jouée. Mme Cora Laparcerie la transforme en un mélo plus éculé que tout le fond de tiroir du boulevard du crime.

Le Spectre de M. Imberger, de MM. de Gorce et Henri Clerc, est une pièce policière bien faite. On me dit que M. Clerc, un jeune auteur digne d'intérêt, avait conçu sa pièce comme une parodie du genre. Son collaborateur l'en dissuada. Tant pis...

Régine Armand est une pièce de M. Verneuil jouée par Mme Sarah Bernhardt. Avis aux amateurs.

On a repris *Montmartre* de Pierre Frondaie à l'Ambigu. C'est une reprise qui ne s'imposait pas.

Au Théâtre Fémina Mme Marie Kousnezoff et sa Compagnie s'efforcent à ressusciter la *Chauve-Souris*. Ils y prennent trop de peine. Et cela se voit.

M. Pitoëff, — Paris est en proie aux Russes, — continue a servir son répertoire avec les étranges moyens qu'on lui connaît, à la Comédie des Champs-Elysées.

Au théâtre des Arts, une pièce de MM. André Salmon et Saunier, *Natchalo*, est une image sensible, aiguë, maladroite parfois, pleine de talent toujours de la révolution bolchevick. M. Harry Baur, Mme Eve Francis jouent admirablement cette œuvre forte et originale.

Une nouvelle scène d'art va lever son rideau sur son premier spectacle. Une œuvre : *La Profession de Mme Warren*, de Shaw ; une interprète : Mme Suzanne Desprès. Cela promet...

Au Vieux-Colombier : *Les Plaisirs du Hasard*, de M. René Benjamin, s'efforcent à la fantaisie. Le héros de M. Benjamin dit quelque part à une femme :

— Si vous aviez eu une autre mère, un autre père, un autre sexe et que vous soyez née il y a un siècle à Besançon, vous pourriez être Victor Hugo !

Pareillement nous dirons à M. Benjamin :

— Si vous aviez de la bonne humeur, le sens de la fantaisie et que vous soyez né à Tours vers 1860, vous pourriez être Courteline.

Car, en vérité, il ne s'en faut que de cela.

INTÉRIM.

SCIENCE SOCIALE

Dr Armand Delille : *L'assistance sociale et ses moyens d'action*, préface d'Hébrard de Villeneuve, Alcan. — Léon Brunschvig : *Un ministère d'éducation nationale*, Plon. — Divers : *L'outillage économique de la France*, Alcan. — Mémento.

L'Assistance sociale et ses moyens d'action, voici un livre que tout le monde devrait lire ! mais comme cette formule, chère aux « prières d'insérer », prête à sourire quand on pense aux inepties dont on se délecte religieusement chaque jour ! Quel statisticien nous donnera le poids d'efficience morale recélé par les innombrables feuilletons dont se gorgent les midinettes dans le métro ? Enfin, signalons toujours le livre, peut-être l'indication ne sera-t-elle pas totalement perdue.

Donc le docteur Armand Delille, dont nul ne contestera la compétence, ni même le dévoûment, puisque c'est par lui que vit l'Œuvre Grancher (préservation de l'enfance contre la tuberculose), a voulu donner en quelques pages, moins de 300, un tableau de toutes les formes existant chez nous de l'Assistance sociale. Celle-ci, il ne faut pas la confondre avec l'Assistance publique, organisation officielle et bureaucratique, d'ailleurs très utile elle aussi, qui pourvoit aux nécessités d'existence du malade ou de l'indigent ; l'assistance sociale, elle, va plus loin ; elle recherche les causes du mal et cherche à le détruire dans ses racines ; elle arriverait donc, si elle était pleinement efficace, à dispenser de l'Assistance publique et à économiser à la collectivité les dépenses énormes que celle-ci nécessite. Alors que la sphère d'activité de l'Assistance publique se borne à des remèdes et allocations, celle de l'Assistance sociale est immense : secours aux familles nombreuses, lutte contre le taudis, habitations à bon marché, soins aux femmes enceintes, puériculture, éducation, apprentissage, prévention des maladies, tuberculose, syphilis, alcoolisme, folie ; foyers civils, sociétés de secours mutuel, œuvres philanthropiques, formation des infirmières et des assistantes sociales, dames visiteuses, ingénieurs sociaux, etc. Ce n'est qu'une énumération assez sèche, mais chacun de ces termes représente tout un monde ; que d'œuvres rentrent dans le simple mot puériculture ! Gouttes de lait, placements à la campagne, jardins d'enfants... En vérité, avais-je tort quand je disais que tout le monde devrait connaître un tel livre ? Et toute

jeune fille qui n'est prise ni par ses études, ni par son atelier ou son bureau, ne devrait-elle pas tenir à honneur de se faire assistante sociale au lieu de consacrer son activité totale au tennis, au dancing et au five o'clock ? Un service social serait vraiment à organiser pour elles, parallèle au service militaire de leurs frères et cousins, beaucoup plus doux et plus souple sans doute, mais qui ne manquerait pas, malgré tout, d'intérêt et d'utilité. Il n'y aurait qu'un défaut à éviter, l'excès de caporalisme et aussi de police ; je me demande déjà si les enquêtes individuelles qui sont d'usage aux Etats-Unis, et dont M. Armand Delille nous traduit les questionnaires, ne vont pas un peu loin avec leurs cinquante ou soixante demandes de précision pour un simple assisté ; en laissant plus de liberté, même au risque d'un certain « manque de méthode », à nos compatriotes, on n'obtiendrait pas moins d'excellents résultats et peut-être supérieurs à ceux des autres pays.

L'Instruction publique bien comprise devrait être une forme de l'Assistance sociale, aussi peut-on passer de plain pied du livre de M. Armand Delille à celui de M. Léon Brunschvig : **Un Ministère de l'Education nationale**. Ce titre seul montre que l'auteur ne se contente pas pour notre corps professoral d'un simple rôle d'instruction scolaire, mais qu'il voudrait en faire le préparateur et l'organisateur des Frances futures. Ce sont les idées qu'ont brillamment défendues dans la presse les « Compagnons » de l'Université nouvelle, que j'ai, de mon humble côté, prônées dans ma *Nouvelle Cité de France*, et que M. Joseph Wilbois vient d'exposer avec une force singulière dans un livre : *La nouvelle éducation française*, dont M. Palante parlera ici même. Tous nous demandons une éducation nationale homogène et harmonieuse, pratique et efficiente, et soucieuse néanmoins des nobles traditions et des hautes ambitions de la France.

M. Léon Brunschvig est toutefois plus préoccupé que nous par la question administrative et politique ; on sent qu'il a eu à se plaindre des bureaux de la rue de Grenelle, et c'est de leur disparition qu'il attend le salut, ou du moins de leur subordination complète à un directeur général de l'Enseignement qu'il voudrait armé de pouvoirs dictatoriaux. Oserai-je avancer qu'ici comme ailleurs la dictature pourrait bien avoir plus d'inconvénients que d'avantages? J'ai été, dans mon goût de la variété, jusqu'à proposer un septain

de Frances scolaires, sept grandes régions qui auraient chacune son Conseil supérieur de l'Instruction publique et pourraient organiser chacune à sa façon l'éducation nationale, l'une gardant l'état actuel et l'autre appliquant les idées des Compagnons, celle-ci suivant M. Brunschvig et celle-là M. Wilbois. Mais peut-être ceci semblera trop paradoxal à nos compatriotes, qui sont, au fond, férus d'unité et même d'uniformité. Alors contentons-nous de réparer et de rajeunir notre vieille bâtisse universitaire; en somme elle a du bon, et il n'y a peut-être pas tant de différences que ça entre les conservateurs et les novateurs; avec un peu de bon vouloir on arriverait vite à s'entendre sur tant de points ! Même si l'on ne s'entendait pas sur tous, le mal ne serait pas énorme : *oportet hœreses esse.* Je ne crois pas, pour ma part, que l'enseignement féminin doive être rigoureusement calqué sur le masculin, c'est faire trop peu de cas de la différence des sexes qui, tout de même, a son importance, et je ne crois pas davantage que la culture mathématique soit essentielle à la formation des hommes libres, c'est oublier que l'esprit de géométrie doit s'incliner devant l'esprit de finesse. Mais, plutôt que de signaler les divergences, mieux vaut insister sur les accords. Tout ce que dit M. Brunschvig sur l'esprit nouveau à insuffler à l'Université, sur l'harmonie à mettre entre l'enseignement technique et l'enseignement classique, sur la disparition du « primaire », sur le développement de la recherche personnelle, de l'effort concentré vers la découverte, etc., est à approuver pleinement. Mais il faut croire que les réformes sont plus difficiles dans l'enseignement que dans n'importe quel service public. Pensez que l'on n'a pas encore osé introduire des laïques dans le Conseil supérieur de l'Instruction publique (les laïques, c'est nous, les non-professeurs) et que l'on n'a pas osé enlever au préfet son droit de nomination et d'avancement des instituteurs !

Les différentes conférences prononcées à la *Société de l'Ecole des Sciences politiques*, et qu'on a réunies sous le titre : **L'outillage économique de la France**, datent de 1920, ce qui fait que certains passages ne sont plus aujourd'hui tout à fait exacts. Néanmoins l'ensemble reste d'un intérêt pressant, et il y aurait encore beaucoup à prendre dans les idées émises par M. Hersent sur nos ports de mer, par M. Colson sur nos chemins de fer, par M. Marlio sur nos forces hydrauliques, par M. Baréty sur notre industrie touristique et par M. Métayer sur notre

métallurgie. La richesse même de ces aperçus et de ces objets en arrive à être fâcheuse en ce sens qu'il est impossible de la communiquer tout entière au lecteur, et qu'il faut se contenter de quelques notes générales.

En ce qui concerne nos ports, il faut que les principaux d'entre eux soient pourvus de bassins pouvant recevoir les paquebots du proche avenir qui auront 400 mètres de long et 15 mètres de tirant d'eau, qu'ils soient complétés par des voies d'apport et d'évacuation, fluviales et ferrées, leur évitant le fléau des embouteillages, et qu'ils soient administrés par des corps autonomes pouvant décider et exécuter les travaux nécessaires dans les meilleures conditions de grandeur, de rapidité et d'économie pratique, en munissant les quais et docks de tout l'outillage le plus perfectionné.

Pour les chemins de fer, qui sont suffisamment développés pour l'instant, il faut avant tout instaurer un nouveau régime financier et commercial, et réaliser un abaissement des tarifs, lequel ne peut se produire que par un accroissement du travail des cheminots. Comme le dit M. Colson, « le vote de la journée de huit heures est certainement la plus grande calamité qui ait atteint la France depuis la déclaration de guerre du 2 août 1914 ».

Au sujet des forces hydrauliques, il n'y a qu'à continuer le mouvement de captation et d'utilisation qui, pendant la guerre, nous a valu 500.000 chevaux de plus, et qui nous donnera bientôt près de 2 millions de ces unités; même alors nous n'utiliserons pas, comme font les Allemands, les 30 o/o de notre potentiel hydro-électrique, de grandes possibilités nous resteront donc à réaliser.

Et pour la métallurgie, également, nous avons des perspectives merveilleuses; on estime à 3 milliards de tonnes nos réserves de fer, plus que les Etats-Unis, plus que l'Allemagne, la Suède et l'Angleterre réunies ! Malheureusement, c'est le contraire pour la houille, nous n'avons que 18 milliards de tonnes de réserve quand l'Angleterre et l'Allemagne en ont chacune 3 à 400, et les Etats Unis 4.000 ! Il nous faudrait donc inventer des procédés d'économie de combustible. L'Angleterre a obtenu dans cette direction des résultats très intéressants ; que nos techniciens l'imitent et, si possible, la dépassent !

Quant à l'industrie du tourisme, bien que différente, elle est

importante aussi, et nécessite un gros outillage : hôtels, autocars, funiculaires, etc. Le jour où les étrangers se porteront chez nous comme ils se portent en Suisse, nous disposerons d'une source de bénéfices inférieurs sans doute à ceux des charbonnages allemands ou des bateaux anglais, mais nullement négligeables. Le Mont Blanc à lui seul nous rapporte 50 millions ; ce n'est pas une paille.

Mémento. — Docteur Toulouse : *La Question Sociale*, Edition du Progrès civique. Titre bien ambitieux pour un pot-bouille d'articles de politiquaillerie plus que de science même « biocratique ». Oser dire que « notre état social maintient dans l'ignorance, la maladie et la misère un prolétariat sans cesse élargi », c'est vraiment dépasser les bornes. — *Biographies historiques et contemporaines ; Yves Guyot*, par Louis Fiaux, Alcan. La figure d'Yves Guyot réconcilie avec les spécialistes de ladite question sociale. On peut ne pas admettre toutes les idées philosophiques du président de la *Société d'économie politique*, mais on doit s'incliner devant le haut exemple de travail, de dignité et de conscience de cette carrière déjà longue. La lutte que soutient M. Yves Guyot depuis quelque soixante ans contre toutes les oppressions et toutes les extorsions, donc contre tous les socialismes et tous les protectionnismes, est une des choses qui honorent le mieux notre temps et notre groupe d'économistes français. — Lieutenant-Colonel Emile Mayer : *Demain ou après-demain, essais d'anticipation*, Chapelot. Sous forme de récit, de très intéressantes suggestions sur l'amélioration possible de notre machinerie politique. L'auteur n'aime pas le parlementarisme, dont les défauts en effet nous crèvent les yeux, mais reste à savoir si ce par quoi nous le remplacerions n'en aurait pas d'autres plus crevants encore ; ce serait le cas de rappeler au subtil colonel son axiome favori que le mieux est l'ennemi du bien et de proposer de ne supprimer que les défauts ; son excellent ami le professeur Barthélemy, à qui le livre est dédié, lui donnera ici de judicieux conseils. — Dans le *Producteur* de mars une bonne étude de M. J. Veran sur la Chambre de commerce internationale. — *L'Ordre Français* (La Rochelle, 20, rue Rambaud) donne dans un numéro spécial ses campagnes et ses sommaires de 1918-1922 : le nombre d'idées soulevées est vraiment énorme. — *La Paix par le Droit* annonce la fusion de son *Association* avec *la Société Française pour l'arbitrage des nations*. Reste à opérer la fusion de notre pacifisme à nous avec le pacifisme allemand, ce qui n'est pas pour demain, si on en juge par les idées du professeur Quidde, leader de ce pacifisme tudesque !

HENRI MAZEL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Les impôts et l'agriculture. — On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

L'analyse faite dans le *Mercure de France* du 15 avril du livre de M. Pierre Bodin : « Les nouveaux Impôts ont-ils fait faillite ? », analyse qui a été précédée de plusieurs communications analogues, me décide à demander l'hospitalité de votre revue pour mettre sous les yeux de ses lecteurs la thèse opposée.

Je sais bien que j'ai peu de chances de convaincre beaucoup de ces derniers, la plupart citadins, que l'énormité des bénéfices agricoles ces dernières années est une légende qui ne peut trouver crédit que chez ceux ignorant complètement les conditions actuelles du travail rural. A tous ceux qui essaient de remettre les choses au point à ce sujet on oppose aussitôt les résultats extraordinaires de quelques exploitations soigneusement choisies, la plupart du temps, d'ailleurs, sans donner les références permettant de contrôler l'exactitude des renseignements donnés.

Il semble bien que ce soit un peu la méthode employée par M. Pierre Bodin pour étayer sa démonstration. Mais pour tout observateur impartial une étude un peu sérieuse de la question doit conduire à cette conclusion que les bénéfices des agriculteurs, si l'on considère la moyenne des cinq ou six dernières années, sont loin d'avoir augmenté, dans l'ensemble, en proportion des bénéfices industriels et commerciaux, et surtout en proportion du coût général de l'existence.

D'ailleurs, si les bénéfices des agriculteurs étaient si considérables qu'on veut bien le dire, on ne sait trop ce qu'on devrait le plus admirer du désintéressement de tous ceux qui consentent à renoncer aux charmes champêtres pour accepter la dure existence des villes, ou de la puissance du cinéma dont l'attrait suffit à faire oublier les intérêts les plus légitimes.

Mais qu'il nous suffise de voir quelle est la situation réelle des industriels et commerçants d'une part et des agriculteurs d'autre part, en face de l'impôt.

Pour ceux qui voudraient plus de détails je les renverrai à la communication faite par M. le marquis de Vogüé à l'Académie d'Agriculture dans sa séance du 14 décembre 1921. Cette communication a paru dans son entier dans le *Bulletin de la Société des Agriculteurs de France* de janvier 1922 et dans le *Journal d'agriculture pratique* du 7 janvier 1922. Je me contenterai de la résumer.

Les chiffres suivants extraits du rapport de M. Adrien Dariac, député, sur le budget de l'Agriculture pour 1922, expriment le rendement

des impôts en 1920 d'après les renseignements fournis par le ministère des Finances. L'agriculture aurait payé 660 millions ; le commerce et l'industrie 7 milliards 700 millions.

Sur ces derniers, il faut compter un peu plus de 4 milliards pour la contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre. Cet impôt a eu sa contre-partie en agriculture du fait des taxations. En somme, l'Etat a empêché l'agriculture de réaliser des bénéfices qui eussent pu paraître exagérés, mais n'ayant pas agi de même pour les commerçants et industriels il a fait verser dans ses caisses ce que les bénéfices de ceux-ci avaient eu d'excessif. Cela revient au même, avec cette différence que ces bénéfices ont pu souvent être dissimulés ou employés à des améliorations et renouvellements d'installation et d'outillage, tandis que l'agriculteur se trouve à l'heure actuelle avec un matériel usagé et désuet qu'il ne peut renouveler qu'à des prix prohibitifs.

Le commerce et l'industrie ont encore payé 3 milliards sur le chiffre d'affaires ; mais s'ils ont versé cet impôt au Trésor, ce n'est qu'après l'avoir soigneusement prélevé sur le consommateur et en particulier sur l'agriculteur. Lorsqu'on étudie cette question on néglige souvent de faire la remarque fondamentale que les conditions financières des uns et des autres sont totalement différentes.

Un commerçant, un industriel établit son prix de vente d'après un prix de revient assez exactement connu dans lequel sont compris ses frais généraux, donc ses impôts. Le plus souvent il obtient de sa marchandise un prix rémunérateur. Sans doute arrive-t-il de temps à autre qu'une variation subite des conditions économiques lui fasse subir une perte. D'ordinaire, pour parer à cet inconvénient, il majore son prix de vente, dans lequel est compris la taxe de 1,10 0/0, d'un pourcentage approprié. Aussi, en réalité, cette taxe est-elle en général pour lui l'occasion d'augmenter son gain.

La situation de l'agriculteur n'est pas la même. La très grande difficulté d'établir des prix de revient pour sa production, les mises de fonds à longue échéance qu'elle nécessite, sa situation sur le marché, où nul ne peut nier qu'il soit presque toujours à la merci de son acheteur quand il vend et de son vendeur quand il achète, font que ses prix de vente ne sont nullement influencés par ses prix de revient. Aussi lui est-il impossible de récupérer sur le client les impôts sortis de sa poche.

Donc, en réalité, la taxe sur le chiffre d'affaires est une taxe qui frappe tout le monde, puisque tout le monde est consommateur, dans la mesure de ses dépenses. On ne peut, par conséquent, en attribuer la charge à une catégorie de contribuables plus qu'à une autre.

Il reste à la charge du commerce et de l'industrie 548 millions (impôt sur les bénéfices, patentes, redevances des mines) qui, mis en face des 680 millions de l'agriculture, montrent que la balance ne penche

pas tellement d'un côté plutôt que de l'autre. Encore ces 548 millions sont-ils à peu près, à coup sûr, supportés par le consommateur comme la taxe sur le chiffre d'affaires.

Que les commerçants et industriels ne soient pas flattés de jouer le rôle de collecteurs d'impôts, qu'il leur soit très préjudiciable d'être soumis aux investigations du fisc, les agriculteurs le comprennent très bien. Aussi sont-ils disposés à les appuyer pour obtenir la diminution des vexations, en particulier par la généralisation du système forfaitaire.

Mais ils demandent que l'on ne dresse pas éternellement une partie de la nation contre l'autre. Chacun trouve parfaits les impôts que paye le voisin, et excessifs ceux qu'on lui demande. Qu'on examine plutôt la question avec impartialité. On verra que tout le monde est très lourdement imposé. Sans doute l'égalité est loin d'être parfaite et elle ne le sera jamais. Mais en y regardant de près on verra peut-être que l'inégalité n'existe pas toujours au détriment de ceux qui crient le plus fort.

Veuillez agréer, etc.

RAYMOND DE LAULANIÉ.
Ingénieur-agronome.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lieutenant-colonel Lebaud : *Commander*, Chapelot.

L'art de commander est devenu infiniment délicat et complexe dans une armée moderne, où entrent tous les éléments de la nation, avec les caractères les plus variés. Dans les armées de métier, le soldat offrait un type à peu près unique ; il était relativement aisé de le manier et d'en tirer le meilleur parti. Le commandement savait toujours faire jouer à propos les ressorts de cet être simple, voué au métier des armes et qui ne voyait rien de supérieur à sa profession. Tout cela s'en est allé avec les neiges d'antan. Ce qu'on appelle aujourd'hui le maniement moral de la troupe exige un doigté, une compréhension et des vertus spéciales, qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Un Anglais, Neville Lytton, dans un livre savoureux, plein d'observations fines et pénétrantes (1), a fait cette curieuse remarque : « Une des choses qui m'ont le plus frappé, dit-il, pendant la guerre, fut de voir quels hommes avaient été les plus braves : les ivrognes, les fêtards, les dandies ont tenu la tête, et de beaucoup, — les gens animés de nobles et rigoureux principes religieux su-

(1) Le G. Q. G. Britannique, Flammarion, 1921.

rent souvent bien mourir, plus rarement bien se battre ; — *les gens réguliers, bien disciplinés, obéissants, se sont plus d'une fois montrés tout à fait inutiles devant l'ennemi.* » Je ne retiens ici, pour mon sujet, que l'observation relative à cette dernière catégorie d'individus, « les gens réguliers, bien disciplinés, obéissants ». Que j'en ai vu, pour ma part, de gens, selon cette formule, confinés dans une stricte observance des plus petites obligations de leur profession, d'une obéissance poussée jusqu'à la platitude, faire preuve d'une incapacité congénitale dans le maniement de leurs subordonnés ! On a dit, d'autre part, que, pendant la guerre, les officiers de complément s'étaient montrés plus aptes que leurs camarades professionnels à manier la troupe, telle qu'elle était composée, avec ses éléments disparates. Il faut se garder des généralisations. Il est certain, cependant, que des ingénieurs, des universitaires, des hommes de lettres, etc., se sont révélés d'excellents conducteurs d'hommes. C'est que, d'une manière générale, par leurs fonctions dans la vie civile, par leur contact continuel avec les divers éléments, qui allaient former la majorité de l'armée, ils devaient posséder une capacité psychologique et une souplesse de compréhension, capables de leur attirer de suite la sympathie de la troupe. Des hommes, par contre, habitués à être obéis au doigt et à l'œil, devaient, à priori, rencontrer un succès moindre auprès des nombreux appelés, déshabitués depuis longtemps de la vie militaire. Ce qui trancha la difficulté, dès la première heure, fut l'incomparable esprit de sacrifice des officiers de carrière. Ceci est leur patrimoine d'honneur ; nul ne peut le contester. Mais c'est cette capacité psychologique, c'est-à-dire cette faculté de comprendre les mentalités les plus variées et d'en obtenir le meilleur rendement qui doit être développée dans notre corps d'officiers. Or, voici un livre excellent qui nous apporte à la fois un témoignage précieux et le fruit d'une longue et douloureuse expérience. Son auteur, M. le lieutenant-colonel Lebaud, lui a donné un titre concis et énergique : **Commander**. Il le dédie aux soldats des 101e et 130e régiments d'infanterie, qu'il eut l'honneur de commander pendant la guerre. Ce serait l'affaiblir que de commenter longuement un tel livre ; nous préférons en donner des extraits. Ils le feront certainement mieux connaître. Le lieutenant-colonel Lebaud s'exprime ainsi pour commencer :

J'ai déploré,— et, avec moi, la masse des exécutants,— que la nature du soldat français, d'une sensibilité si délicate, ait, plus d'une fois, été méconnue, dans les trois premières années de la guerre, et que son incomparable valeur intrinsèque n'ait pas toujours été exploitée, comme il eût fallu, pour en tirer le meilleur parti. Certaines erreurs psychologiques ont été commises, qui eussent eu de fâcheuses conséquences sur le résultat final, si elles n'avaient heureusement été neutralisées par d'autres facteurs favorables à nos armes... Que de cruelles épreuves n'eûmes-nous pas à subir avant de triompher, épreuves dont les causes ne sont pas seulement le manque d'artillerie lourde et la défection des Russes !

Le défaut d'artillerie lourde et la carence de la Russie sont en effet les thèmes habituels qui, pour nos bourreurs de crânes, servent à dissimuler toutes les fautes commises par nos directions. Il est heureux de constater qu'un véritable combattant, dont l'amour-propre personnel n'est pas en jeu dans la discussion, reconnaisse *proprio motu* qu'il y en eut d'autres, d'un caractère grave, qui faillirent compromettre définitivement la partie. Toute la première partie du livre est consacrée à l'histoire et à la psychologie du soldat d'infanterie pendant les différentes phases de la guerre. Voici une page à retenir ; c'est un tableau saisissant de toutes les erreurs qui furent commises :

Le Poilu lisait et relisait les journaux qui parvenaient régulièrement au fond des tranchées les plus éloignées... Il s'aperçut vite que la Presse, muselée par la censure, altérait sérieusement la vérité et s'ingéniait à lui « bourrer le crâne ». Il devint alors sceptique. Il faut reconnaître que ceux qui avaient la charge de soutenir son moral étaient de piètres psychologues. Ils ont fait plus de mal dans nos rangs que les pires défaitistes. Sans remonter jusqu'à la mystification du pain KK, rappelez-vous leurs extraordinaires calculs d'effectifs pour nous démontrer que l'année 1916 verrait la mise hors de combat du dernier soldat allemand. Et ces inventions ridicules de journalistes en mal de copie ! Quel est celui d'entre vous qui ait jamais entendu un Poilu, un vrai Poilu de la ligne de feu, appeler le général Joffre : grand-père et la bayonnette : Rosalie ? Le récit imaginaire d'un combat auquel le soldat venait de participer avait, par-dessus tout, le don de l'exaspérer, tellement les invraisemblances étaient grossières... De telles erreurs morales contribuèrent à aigrir le combattant, qui commençait à en avoir gros sur le cœur. Se dépensant sans compter, il trouvait que le pays ne lui savait pas suffisamment gré de son dévouement. L' « intérieur » semblait l'oublier. On le traitait très largement de héros dans les écrits et les discours. Mais, la

reconnaissance nationale ne se manifestait que sous cette forme platonique. Au premier noël de la guerre, on l'avait comblé de cadeaux... Les envois cessèrent les années suivantes. La guerre durait trop longtemps ! Ceux qui n'avaient qu'à ouvrir leur bourse se lassèrent plus vite que ceux qui versaient leur sang... La vie, à l'intérieur, particulièrement dans les grandes villes, avait pris un caractère d'immoralité choquant pour des hommes privés de tout. Les fortunes édifiées sur les malheurs de la Patrie ; les salaires exorbitants des ouvriers d'usine, ses anciens camarades retirés du front ; le goût effréné de luxe et de débauche qui sévissait partout indignaient le permissionnaire. Les guerriers en pantoufles prêchaient la lutte à outrance. Pour un peu les embusqués lui auraient reproché de ne pas mener la guerre avec assez de vigueur. Aussi, quelles tristes réflexions faisait-il en remontant le boyau qui le ramenait à son abri-caverne! Revenu à sa place de combat, allait-il au moins retrouver plus d'égards et de justice ? Le soldat s'était vite habitué à cohabiter avec les rats des tranchées et les poux des cantonnements. Les vrais sujets de contrariété étaient d'ordre moral. Il déplorait que la croix de guerre, instituée pour récompenser le courage au feu, fût décernée aux militaires de l'arrière, qui rendaient simplement des services... Ne vous souvenez-vous pas d'avoir frémi à la lecture de celle-ci, prise au hasard dans mes tablettes de guerre : X... s.-intendant militaire, directeur du service de l'intendance d'un C. A. : « A organisé sur place la fabrication du charbon de bois et le tannage des peaux de mouton ? » Et combien d'autres...

L'histoire des brisques est aussi édifiante. L'autorité supérieure avait, sans doute, voulu être agréable au combattant, en imaginant le port des brisques de présence au front. Or, cette mesure se retourna encore contre le vrai Poilu. Ce signe distinctif s'accumula sur la manche des non-combattants, qui stationnaient dans la zone des armées, au même titre que le combattant de Tahure ou de la Main de Massiges, alors qu'il fut naturellement plus rare sur celle du fantassin de la ligne de feu, à cause de ses fréquentes interruptions de séjour au front, occasionnées par les blessures ou la maladie... Faut-il rappeler encore la vie au cantonnement ? Couverts de boue et de sang, les nerfs à fleur de peau, anémiés physiquement et ébranlés moralement, les hommes comptaient trouver, à l'arrière le repos réparateur dont ils avaient si grand besoin... C'est dans de misérables villages en ruines, où rien n'avait été organisé pour les recevoir, les abriter, les soigner, les nettoyer, les distraire, bref, les remettre en forme, qu'ils étaient appelés à séjourner, livrés, le jour, à l'exploitation éhontée d'ignobles mercantis ; bombardés, la nuit, par des pièces à longue portée... Sous prétexte de les remettre en main, — ne montraient-ils pas, cependant, par leur conduite au feu, qu'ils étaient dans la main de leurs chefs? —

on les agaçait avec d'insipides séances d'exercices à rangs serrés, qui leur rappelaient les plus mauvais jours du drill du temps de paix. Heureux, entre deux corvées, de respirer un peu d'air libre, s'écartaient-ils à peine de leur « cagna », ils se butaient aux gendarmes qui les signalaient à la division...

Nous avons tenu à reproduire cette page émouvante, qui retrace le calvaire moral du soldat d'infanterie, pendant les trois premières années de la guerre. Un peu plus de compréhension aurait pu lui éviter ces misères d'ordre moral, en lui laissant sa part d'obus, de mitraille, de torpilles, d'explosions de mines, qu'il acceptait avec une haute résignation, comme un mal nécessaire. C'est pour éviter, à l'avenir, de telles méprises, que le lieutenant colonel Lebaud a écrit ce petit livre, qui respire le courage, la loyauté et la sincérité. Mais en était-il besoin vraiment? Ecoutons ce qu'il nous dit du passé :

La préparation morale de l'armée n'avait été poursuivie ni avec le même soin, ni avec la même méthode que sa préparation technique et tactique. Les professeurs et écrivains militaires proclamaient unanimement la prépondérance du facteur moral à la guerre. Toute conférence sur la tactique, voire sur la technique d'une arme, contenait, en exorde ou en péroraison, l'inévitable petit couplet sur les forces morales. Le règlement de manœuvres, lui-même, avait tenu à s'associer à ce concert de louanges. Cependant, il n'était donné, nulle part, de moyens pratiques de cultiver ces forces morales, pendant la paix, et de les exalter au cours de la guerre... Chacun apprenait empiriquement à commander par la pratique de tous les jours...

C'est pour combler une telle lacune que le lieutenant-colonel Lebaud, encore une fois, a eu l'idée, au cours de la guerre, d'écrire ce petit traité de maniement moral de la troupe. Organiser, instruire et éduquer, tels sont les fondements de l'art de commander. Sans doute, ceux qui, se croyant touchés par la grâce, estiment qu'ils n'ont rien à apprendre, se garderont d'ouvrir ce livre. Mais les véritables conducteurs d'hommes, ceux qui ont la passion et le goût des âmes, ceux qui ont le fanatisme de leur profession, s'empresseront d'y rechercher des principes et des méthodes, en harmonie avec leur propre pensée.

Mémento. — *Revue militaire française* (février) : G. Buat : Les campagnes d'Hindenbourg-Ludendorf sur le front oriental. — Lieutenant-Colonel Mussel : Etude d'un système d'artillerie. — Colonel Chédeville :

Les chars de combat. — (Mars) : Colonel Viotte : Sur la réorganisation de l'armée. — Commandant Dumont : La situation militaire actuelle de l'Allemagne, etc. — *Revue maritime* (Janvier) : V-A. Amet : La houille bleue. — C. V. M. Duchesne : Les veilleurs-pointeurs. — Eng. pr. Lamouche : Le facteur scientifique et le facteur moral. — C. C. de Vazelhes: Les gares aériennes mobiles. — *Revue d'Etudes militaires* (Mars) : La guerre Russo-Japonaise, etc.

JEAN NOREL.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Adolphe Retté : *Le Soleil intérieur*, Bloud et Gay. — Mémento.

Dans la préface de son nouveau livre, M. Adolphe Retté expose, selon les principes de la Mystique, ce qu'il faut entendre par **le Soleil intérieur**. S'appuyant sur un verset de l'Evangile selon saint Jean, où Jésus dit : « Si quelqu'un m'aime il garde ma parole et mon père l'aimera ; et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure », il en développe le sens d'après les œuvres de sainte Térèse. Il fait remarquer que « pénétrée de cette divine présence, la Sainte compare l'âme où elle se manifeste à un *Cristal limpide* au centre duquel Dieu rayonne comme un soleil. Elle établit la réalité sensible de cet astre qui, *par essence et par puissance*, vivifie de sa flamme les contemplatifs humbles et souffrants dont le cœur est pareil à celui d'un enfant ».

Dans la suite de son livre, M. Retté, comme c'est sa coutume, lorsqu'il traite de sujets religieux, se garde de tout didactisme aride. Il choisit des figures très différentes l'une de l'autre, il raconte leur existence avec cent détails attrayants ou émouvants, et donne ainsi des illustrations du thème posé dans sa préface.

Les personnages mystiques dont il est parlé ici sont au nombre de quatre : saint Joseph de Cupertino, Catherine de Cardonne, Camille de Soyecourt, Carmélite, Louis Peyrot. Le premier naquit au commencement du xviie siècle; Catherine de Cardonne au xvie; la Mère Camille au xviiie ; Peyrot mourut pendant la dernière guerre.

Saint Joseph de Cupertino est un être tout à fait extraordinaire. Le feu divin qui lui embrasait l'âme l'enlevait au-dessus de terre, non point par métaphore, mais d'une façon matérielle. D'innombrables témoins de sa sainteté l'ont vu s'envoler, pour

ainsi dire, aux moments les plus inattendus, et traverser l'espace comme un oiseau. Il possédait également une clairvoyance surnaturelle qui le faisait lire dans les âmes et y dénicher des difformités ou des purulences cachées avec le plus grand soin. On pense bien qu'une faculté aussi redoutable lui valut beaucoup d'ennemis. Comme il l'exerçait sans ménager personne, l'autorité ecclésiastique crut devoir le tenir sous clôture pendant une grande partie de son existence. Cependant on le laissait parfois prêcher devant un public nombreux. C'était alors des allocutions du genre de celle-ci :

Eh bien, gens de toute petite foi, vous me montrez vos coffres-forts et vos magasins bondés de marchandises. Vous en êtes très fiers, et c'est là que vivent vos âmes. Mais moi, je vous dis que vos âmes, comme ces boutiques et ces trésors, sont pleines de vermine et d'ordure. Au contraire, il y a dans les magasins de Dieu des provisions que nul dégoûtant insecte n'oserait attaquer. Si vous aviez la foi, Dieu prendrait plaisir à vous prodiguer ses richesses incorruptibles, et vous auriez part à sa puissance. Car l'homme fidèle peut ce qu'il veut, pourvu qu'il veuille ce qu'il doit. Dieu l'a dit. Oseriez-vous supposer qu'il a quelque raison pour nous mentir ? ...

Par son caractère comme par les manifestations merveilleuses de son amour de Dieu, Joseph de Cupertino semble presque un anachronisme à l'époque assez peu fervente où il vécut. Capucin, il s'impose comme tout pareil aux premiers compagnons de saint François d'Assise, et tels épisodes de sa légende, rapportés, avec beaucoup de charme, par M. Retté, nous donnent l'impression d'une page détachée des *Fioretti*. Par exemple, l'histoire de l'oiseau mystérieux dont le saint fit cadeau à une communauté de Clarisses.

Peu d'existences furent aussi étranges et mouvementées que celles de Catherine de Cardonne. Fille naturelle d'un grand seigneur napolitain, elle passa ensuite en Espagne avec une de ses cousines dont elle devint la dame de compagnie. Remarquée par Philippe II pour sa piété et pour la fermeté de son caractère, elle fut désignée comme gouvernante de don Carlos, fils du roi, et du futur vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche. M. Retté donne des détails fort intéressants sur la façon judicieuse dont elle éleva les deux princes. Vers la quarantaine, Catherine, prise d'un grand dégoût du monde et d'une soif irrésistible de solitude,

s'enfuit de la cour et alla mener la vie érémitique sur une montagne déserte de la province de Valence. Elle avait pris des vêtements masculins qu'elle ne quitta plus jusqu'à la fin de sa vie. Ce déguisement s'accommodait, du reste, au peu de cas qu'elle faisait de son sexe. Chaque fois qu'elle parlait des femmes, ses propos devenaient satiriques, et quelques-unes de ses boutades à cet égard sont demeurées célèbres.

Sur la montagne, Catherine s'installa dans un terrier de renard qu'elle agrandit à la mesure de sa taille, qui n'était pas très élevée; elle se nourrit de racines et de fruits sauvages, et elle connut, en cette solitude, à l'imitation des Pères des Déserts, la joie de vivre tout entière dans la contemplation la plus entière des choses divines. Le démon lui livra de terribles assauts, mais par contre, elle eut des ravissements et des extases dont M. Retté nous donne une idée dans les lignes suivantes :

C'était surtout par les belles nuits d'été que son âme se dilatait par delà les forces humaines et atteignait au ravissement. Souvent, dès que la rougeur incendiée du crépuscule avait fini de s'éteindre, la Solitaire montait s'asseoir au sommet de la colline. Là, respirant les effluves, qui s'élevaient de la terre calcinée par tout un jour de soleil torride, et l'arome résineux des pins, elle prêtait l'oreille aux vagues chuchotements des feuillages assoupis, aux crépitements sourds des genêts brûlés, et ces rumeurs diffuses lui rendaient plus sensible le silence infini des espaces nocturnes. Alors, elle levait les yeux vers le zénith et frissonnait d'admiration à contempler le scintillement innombrable des étoiles. Peu à peu, elles lui apparaissaient comme des pierreries incrustées aux portes de saphir sombre des palais du Très-Haut. Puis les astres se rapprochaient d'elle en traçant des sillages de feu; leurs flamboiements de pourpre et d'azur se mêlaient, formaient des tourbillons aux nuances de nacre, d'argent en fusion et d'or vermeil. Puis ils devenaient des anges volant à grandes ailes sous les arches de diamant de la Voie Lactée. Ensuite sa vision se transformait, et, d'imaginative, devenait intellectuelle. Elle concevait dans le temps d'un éclair l'ordre sublime qui réglait le mouvement de toutes ces sphères, qui traçait leurs gravitations autour de la Sainte Trinité radieuse. Puis son âme montait encore davantage et allait se perdre dans l'abîme de la lumière incréée. Les mots font défaut pour exprimer ce qu'elle ressentait à ce point culminant de son extase.

Après huit ans de cette existence fondue en Dieu, Catherine dut rentrer dans le monde pour vaquer à la fondation d'un mo-

nastère de Carmes qui suivit la règle de la réforme due à sainte Térèse. Surmontant des difficultés dont l'auteur nous donne l'attachant récit, elle réussit à mener à bien cette tâche. Elle se fit construire un petit logis fort austère, auprès du couvent. Elle y passa cinq années dans l'oraison et la pénitence et y mourut, portant l'habit des Carmes,— et non celui des Carmélites,— en odeur de sainteté.

Camille de Soyecourt, après des luttes renouvelées contre sa famille qui prétendait la retenir dans le monde malgré elle, entra au Carmel, entraînée par une vocation irrésistible, peu d'années avant la Révolution. M. Retté, en retraçant sa vie, a particulièrement insisté sur la période où elle eut à subir, après le pillage de son monastère et la dispersion des religieuses par les sectateurs de la déesse Raison, les épreuves les plus angoissantes « à travers les gambades, grimaces et grincements de canines des anthropoïdes sanguinaires échappés de leur cage que les Michelet, les Hugo et autres rêveurs romantiques nomment *les géants* de 93 ».

Emprisonnée quelque temps au plus fort de la Terreur, remise en liberté par grand hasard, elle connut, ainsi que quelques-unes des Sœurs du Carmel, cachées avec elle dans un taudis de la rue Mouffetard, la faim et le plus extrême dénuement. Plus tard, chassée de Paris par un décret de la Convention interdisant aux nobles le séjour de la capitale, elle se réfugia aux Moulineaux dans une propriété de sa famille dont le régisseur s'était emparé. Elle y fut accueillie à condition qu'elle s'emploierait comme tâcheronne au service de son ancien serviteur. Puis elle habita avec une Carmélite de Pontoise qu'elle avait recueillie. Ce fut le moment de sa plus grande détresse :

Que de fois, dit-elle, j'ai passé la journée sans nourriture ! Le jeûne du Carmel si rigoureux n'approche pas de celui qui m'était imposé à cette époque. Quand j'avais pu, grâce à un peu de travail ou à la charité d'autrui, obtenir quelques aliments, mon inhabileté à les préparer les rendait presque inutiles. Ma compagne n'était guère plus adroite que moi. Si bien que habituellement nous n'obtenions que d'étranges ragoûts. — Par exemple, il leur arrivait d'acheter un hareng saur. Ne sachant de quelle façon l'accommoder, elles le faisaient cuire dans de l'eau chaude et trempaient leur pain dans le bouillon. — Mon estomac, reprend-elle, avait bien de la peine à garder ce potage. Mais ce n'est pas tout ; une fois nous avions réservé le poisson pour notre repas du lendemain, quand

un malencontreux chat, peu soucieux de nos mésaventures, y ajouta celle de dévorer, la nuit même, notre réserve.

Après le 9 Thermidor, n'ayant pas émigré ni subi la confiscation, elle rentra dans une partie des biens de sa famille et put reconstituer sa communauté dont elle fut nommée prieure. Mais la sécurité manquait encore. De temps en temps, la populace, à l'instigation de la presse jacobine, s'ameutait autour du monastère et menaçait de le mettre à sac. Toujours la Mère Camille réussit à sauver ses filles et l'asile où elles s'étaient réunies. M. Retté donne un exemple remarquable du courage qu'elle montra en ces occasions périlleuses :

> Un matin, écrit-il, un détachement d'artilleurs envahit la rue Vaugiraud [où se trouvait le couvent] et braque une pièce de canon contre la porte du monastère. La Sœur Camille, informée de ce qui se passe, rassure la communauté : « Je vais, dit-elle, me placer moi-même à la porte, et si l'on tire je recevrai le boulet. » Et, en effet, elle va s'asseoir sur une marche du perron, face aux artilleurs. Elle ne leur dit rien, se contentant de les regarder avec beaucoup de calme. Déconcertés par tant de sang-froid, admirant malgré eux le courage de cette frêle petite femme, les sectaires battent en retraite.

On lira avec intérêt, dans *le Soleil intérieur*, la suite des aventures tragiques de l'intrépide Carmélite et, entre autres, le récit de la persécution qu'elle eut à supporter sous l'Empire pour avoir propagé la bulle d'excommunication fulminée contre Napoléon par le pape Pie VII, prisonnier à Savone.

Louis Peyrot, atteint de tuberculose, pendant qu'il faisait ses études de médecine, déploya, grâce à son catholicisme ardent, la plus grande abnégation au cours de la maladie qui l'emporta prématurément. Il eut l'idée touchante de fonder une union de jeunes gens atteints du même mal que lui et qui, par un bulletin mensuel, s'exhortaient mutuellement à supporter joyeusement leurs souffrances à l'image de Jésus-Christ et à s'offrir en victime pour le salut de la France au cours de la grande guerre. Peyrot se dévoua aussi au soin des blessés et aux convalescents dans un sanatorium qu'il avait fondé. Ses lettres, dont M. Retté donne des extraits étendus, révèlent une âme magnifique où rayonnait, en toute sa splendeur, l'astre de l'amour de Dieu.

Tel est, résumé brièvement, le contenu du *Soleil intérieur*. Ecrit d'un style vif et coloré, parsemé d'anecdotes caractérisant

bien les mœurs et les époques, fondé sur des documents authentiques et précis, il séduira tous ceux qui goûtent à la fois la réalité vivante et les beautés de la Mystique.

Mémento. — *La Vie spirituelle*, Ascétique et Mystique, numéro d'avril : l'article de D. Joret : *l'Extase*.

ROBERT ABRY.

LES REVUES

Belles-Lettres : hommage à John-Antoine Nau ; opinions de M. Charles Tillac ; vers inédits. — *Revue bleue* : la résurrection polonaise prophétisée au milieu du xviiie siècle. — Mémento.

Le numéro d'avril de **Belles-Lettres** est un hommage à John-Antoine Nau : un noble hommage, digne du grand poète et du bel écrivain. L'Académie Goncourt s'honora de lui décerner son prix, la première fois qu'elle l'attribuait, en 1903 ; et il s'honora de l'avoir obtenu sans l'avoir sollicité. Qu'il serait beau, par notre temps singulier où, les prix se multipliant, la brigue inspire les candidats plus que la passion des Lettres, — de revoir les Dix découvrir le semblable, le frère de cet artiste impénitent, épris de la mer, des espaces, des couleurs, des idées de l'harmonie des mots !

Nau est un maître. M. Charles Tillac écrit fièrement :

Nous acceptons l'Art de Nau, piété, joie, lumière et musique, comme le seul qui convienne à notre époque de réalisme et d'effroi. J'entends : l'effroi mystique. Nous l'acceptons en dépit de toutes les Facultés qui s'attardent encore en l'Art imprécis du Romantisme ou consacrent la date de 1870 comme celle d'un renouveau littéraire. — Et malgré les snobs dont un caprice pourrait d'ailleurs « lancer » Nau à cause de la drôlerie du lancer ; — et malgré les tout jeunes gens du dernier débarquement de Cythère : frais et roses, attendant, en présence des pots de crème, la manière de s'en servir...

Démobilisés, nous connûmes l'œuvre profonde du maître — *Hiers bleus*, *Vers la Fée Viviane*, *En suivant les goélands*, *Au seuil de l'Espoir*, — bien longtemps après avoir désiré qu'elle fût. Tellement que, pour réaliser à la fois notre idéal et l'œuvre de justice envers Nau, nous eûmes seulement une constatation à faire : *la voie est ouverte* ; maintenant, nous devons tenir compte d'un souci plus grave : *l'Aîné nous a précédés*.

Il est bon de lire cela, qui nous prouve qu'une génération nouvelle travaille, œuvre avec foi, dédaigne la sotte habileté d'une critique littéraire qui accorde son attention aux excentriques,

aux bateleurs, aux ignorants dont la fallacieuse originalité littéraire se borne à des artifices typographiques oubliés qu'employaient déjà, vers 1890, Michel-Féline et quelques autres disparus.

M. Tillac perce à jour les moyens de ces faux artistes :

L'organe vocal, la voix humaine et toutes ses inflexions sont absolument nécessaires, — je ne dis pas à la compréhension, — à la création même du poème. Vérité tellement évidente, et méconnue par ceux-là qui veulent se servir des vers pour démontrer les propriétés du carré de l'hypoténuse... « Malheureux, que faites-vous, vos vers sont chantants ! »... C'est en ces termes qu'un jeune lion poussif terrifiait un provincial pas assez averti... « Vos vers sont chantants!... Blasphémateur de canton ! Ne savez-vous pas que nous recouvrons nos cuivres et nos flûtes d'un édredon bien sourd ? La poésie c'est le contraire du jazz-band... Etouffons les bruits, les sons et les rythmes... C'est difficile ?... Pas tant que cela ; voici la méthode : vous prenez des vers parfaitement réguliers, vous leur enlevez la rime, puis vous les cassez en deux... Avec beaucoup de majuscules et quelques lignes de prose, le poème moderne est parachevé. Cassez vos œuvres ! »

Et plus loin, M. Charles Tillac constate :

Voici que le Romantisme est mort d'avoir persisté dans la recherche d'un Idéalisme vague, Paradisiaque Panthéisme ; l'erreur des Symbolistes dissidents fut aussi de substituer leur ésotérisme à la claire notion de Foi. La guerre que nous venons de subir nous a fait un contact journalier de la mort, la conscience plus nette, et le Rêve plus défini. Désormais subsistent deux systèmes de philosophie littéraire : le oui et le non. Pas d'intermédiaire, pas de compromis. Le *non* qui blasphème (dernières pages du *Feu*, de Barbusse) ou l'acceptation totale de la tradition mieux comprise, mieux interprétée. Baudelaire, Rimbaud, Verlaine sont des voyants et des croyants. Ainsi nous apparaissent-ils, et sans doute sous leur vrai jour, en 1922, — John-Antoine Nau qui leur succède dote la Littérature de l'Extase et de la certitude. Le cycle est fermé : Souffrance (Baudelaire), Larmes (Verlaine), Gestation philosophique (Rimbaud), Joie et Rêve (Nau).

Nous ne pouvons pas sortir de la zone lumineuse balayée par ces quatre *phares*. Mais il nous plaît de demeurer le plus longtemps possible sous la clarté du dernier.

Surtout depuis que nous connaissons l'existence des *Poèmes triviaux et mystiques* (La vie humble de tous les jours, et les joies quotidiennes), ces vers posthumes vont bientôt apprendre au public toute la grandeur d'âme, toute la délicatesse de celui qui vint les composer sur la côte bretonne, voyageur las.

Les extraits des « Poèmes triviaux et mystiques », que publie la revue *Belles-Lettres*, annoncent un livre qui grandira John-Antoine Nau dans la gratitude de ses admirateurs. Ceci est la fin d'*Ambition*, l'une des pièces tirées de ce recueil :

Hélas ! Je ne serai, quand il faudra mourir,
Ni Saint, ni Juste qu'un rayon suave pare,
Ni l'un des épargnés que sauva leur douceur :
Je crains les déserts noirs fluides, les errances
Dans les abîmes, dans le vertige et l'horreur...
... Et proche, l'âpre seuil, entrevu par ma peur,
Du séjour affolant des Tourments et des Transes !

Mon plus bel espoir est qu'une bonté d'antan,
Maternelle, qui m'ait absous, petit enfant,
M'appelle dans la nuit de ténèbres mouvantes ;
Et, fléchissant le Grand Miséricordieux,
M'attire loin des flots bramants des Épouvantes :
Lors, je n'implorerai qu'une miette des cieux,
Un mince abri, tout près de l'âme tutélaire :
Et je me blottirai, craintif, comme transi,
Mais heureux du bonheur de plus dignes qu'éclaire
Le Soleil des soleils... — tel en ce monde-ci
Un bon chien fourvoyé qui gêne, — et qu'on tolère...

§

M. Adam de Łada commence, dans la **Revue bleue** (1er avril) une étude sur « le théâtre slave de l'avenir ». A propos de l'œuvre de Stanislas Wyspianski, il évoque en ces termes a figure de Wernyhora, l'annonciateur de la résurrection nationale polonaise:

Petit-Russien, joueur de vielle et chanteur ambulant, Wernyora a vécu vers le milieu du dix-huitième siècle en Ukraine. Personnage assez mystérieux, — on n'a jamais su au juste s'il avait été hostile ou favorable aux Polonais, — il avait prédit le fameux massacre des Polonais par les Ukrainiens (1768), et il était de son vivant devenu une figure légendaire. Ses prophéties ont été soigneusement notées par des contemporains et nous sont connues par plusieurs sources. Sues par cœur jadis par chaque Polonais, la presse polonaise s'en est beaucoup occupée dès les débuts de la guerre. Wernyhora, d'abord, y prédit le prochain démembrement de la Pologne, suivi d'un long et dur esclavage. Il mourra avant ces événements, mais il promet aux Polonais de *revenir*. Ce sera quand, après que le cadavre sanglant de leur patrie se sera trois fois retourné dans la tombe, — après les trois infructueuses révolutions, — ils auront eux-mêmes désespéré de la Pologne. Alors,

précise-t-il, « *une guerre générale s'allumera au sujet d'un petit pays ; les Turcs passeront le Danube et feront boire leurs chevaux dans la Vistule* (le fait, on le sait, s'est produit quand la Turquie, alliée des empires centraux, s'est vue forcée d'envoyer des régiments en Galicie) ; *les Moscovites défaits recaleront jusqu'au Dniepr ; ils seront écrasés et la République polonaise sera constituée dans son ancienne gloire* ». — Et la parole se fera chair. Oui, — du ciel ou de l'Enfer, — il reviendra, le barde ukrainien.

Mémento. — *La Revue de l'Afrique du Nord* (1er avril) : « A bord, en Méditerranée : 1917-1918 » par M. le commandant J. Pinguet.

L'Europe Nouvelle (15 avril) : « Les chemins de fer russes et les intérêts français ».

Le Crapouillot (16 avril) : « Le Salon de la Nationale », par MM. Galtier-Boissière et L.L. Martin.

La Renaissance (15 avril) : « Pour les intérêts français dans la mer Noire », amiral Degoux.

L'Opinion (15 avril) : C. D : « La Mort du général Gallieni ». — M.G. Pierodon : « Comment embellir Paris ». — M. O. Havard : « L'Empereur Charles, prince français ».

La Muse française (10 avril) : M. E. Reynaud : « Le poète et la foule ». Poèmes de MM. Ch. Le Goffic, Ch. Derennes, A. Marchon, H. Martineau.

Revue hebdomadaire (15 avril) : Prof. Tuffier : « La France en Extrême-Orient ».

Revue de la Semaine (14 avril) : M. André Hallays : « L'Alsace d'aujourd'hui ». — Mme Gina Lombroso : « La personnalité et le charme de la femme ».

Choses de Théâtre (avril) : « Le tombeau d'Henry Bataille », par M. Denys Amiel.

Les Ecrits nouveaux (avril) : « Casanova », par M. André Suarès. — « L'art prolétaire » en Russie, par M. A. Toupine.

La Revue de France (15 avril) : « Selon l'Intermezzo », poèmes de Mme de Noailles. — « Paradoxe sur les Chinois », très curieux article de M. Jean Rodes.

Revue Mondiale (15 avril) : M. Gomez Carrillo : « Les jours et les nuits de Barcelone ». — « Les romanciers haïtiens », par M. Louis Monceau.

La Revue Universelle (15 avril) : M. L. Dunoyer : « Einstein et la relativité ».

Revue Bleue (15 avril) : M. C. Jullian : « La conversion du Monde à l'Hellénisme ». — « Le Trésor », nouvelle de Mme L. Delarue-Mardrus.

Les Marges (15 avril) : M. René Martineau : « Léon Bloy chez Rolli-

nat ». — « Les petits sabots », nouvelle de Johann de Meester. — «... à la manière de », par Fagus.

Revue de Paris (15 avril) : Lord Sydenham : « La Grande-Bretagne en péril dans l'Inde ». — « L'homme traqué », roman de M. Francis Carco. — « Les Soviets à Gênes ». — M. Paul Painlevé : « Einstein à Paris ».

Revue Germanique (avril-juin) : M. Victor Fleury : « Les sources de Freiligrath ».

Le Divan (avril) : « Petit Poème » de M. Tristan Derême. — M. Emile Henriot : « Eloge de l'Erudition ». — « Pour piano et violon », par M. R. Martineau. — « Vains regrets », par M. J. Tenant.

Revue des Deux Mondes (15 avril) : M. André Chevrillon : « De la pointe du Ras à l'île de Sein ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lettres inédites de Paul Bourget à Octave Mirbeau (1887 à 1890) (Sur la Riviera, 18 avril).

Sur la Riviera, cette curieuse feuille niçoise qui publia, il y a quelques semaines, les lettres inédites de Villiers de l'Isle-Adam que le *Mercure* s'est empressé de reproduire, nous donne aujourd'hui des *Lettres inédites de Paul Bourget à Octave Mirbeau* (1887-1890), lettres très intéressantes pour l'étude psychologique de ces deux écrivains. On y sent, note l'éditeur, les scrupules de Paul Bourget, et ses angoisses d'artiste, et toutes ces subtilités psychologiques auxquelles il doit sa renommée.

Ce mercredi

7, Rue de Monsieur.

J'ai bien reçu le volume, ami très lointain et que je vois si peu. Je vous avais reconnu sous le masque d'Henry Lys, lorsque parut au *Gaulois* l'histoire que vous m'avez dédiée, histoire que j'aime beaucoup, car c'est notre confession un peu à tous, nous autres pauvres diables d'hommes à imagination qui avons plus ou moins notre fantôme, comme Hamlet, notre grand frère aîné, pour se mettre entre la vie et nous !

Je voudrais vous voir. Voulez-vous venir déjeuner chez moi un des jours de la semaine qui vient. Nous causerons un peu et vous me direz ce que vous faites. Moi, je travaille à un médiocre roman où je gâte un admirable sujet, faute d'avoir le talent nécessaire (1). Ceci n'est

(1) Il s'agit sans doute de *Mensonges*.

pas une phrase de fausse modestie, c'est l'aveu d'une mélancolique impuissance à me contenter dans la poursuite acharnée d'un Idéal d'Art qui fuit toujours.

Votre fidèle PAUL BOURGET.

Chose bizarre, le héros de mon roman loge rue de Lincoln. Réminiscence qui vous fera sourire.

Ce mardi, 1er février 1887.

Ainsi le roman vous a plu, mon cher ami. Votre billet me console d'articles odieux, comme celui de l'autre jour dans le *Voltaire*. Et voyez, j'ai été tout heureux que Blavet ait mis votre nom avec le mien dans son *Parisis*. Mais l'envie qui est écrite dans tant de regards; mais d'apprendre la trahison de celui-ci, de celui-là, et de se savoir outragé par des hommes dont on estime le talent et qui vous en veulent, de quoi ? mais le sentiment de la solitude intellectuelle qui grandit, voilà ce qui fait à la longue une plaie intérieure. Votre billet a été un baume. L'effet en sera passé demain, mais aujourd'hui, j'ai eu, grâce à vous, des heures plus gaies, et je vous en remercie comme je vous aime de cœur.

PAUL BOURGET.

P. S. — Quelle fin superbe vous m'indiquez ! — Oui, cela, ce pardon torturant pour celui qui pardonne, ce renoncement même à la vengeance et le remords de cette générosité après la mort naturelle de Termonde, voilà un thème admirable. Je nè l'ai pas vu et j'ai fini banalement. Mais c'est que je considérais ce livre comme si manqué !... Vous ne sauriez croire combien j'ai été découragé et quelles heures j'ai traversées. — Et il faut recommencer toujours, toujours, et l'on est envié *de cela !...*

Ce 16 novembre.

Merci, mon cher Octave, de votre lettre. Tout ce que vous dites du mari est juste. Il a été fait trop légèrement, au lieu que j'avais quelque chose de si beau à peindre. Le Marneffe dont sa femme elle-même ne sait pas ce qu'il sait. Mais voilà, j'ai été pris par le goût de la douleur, — si bizarre que soit un tel accouplement de mots, — et je n'ai plus vu que Claude et que René (1). Oui, Claude, c'est vous et moi fondus, mêlés, et pour cette étrange raison, qu'à l'époque de ma vie où je gravissais, moi aussi, ce calvaire de l'amour méprisant, je ne faisais que me souvenir des souffrances que je vous avais vu éprouver. Une hallucination rétrospective me ramenait aux heures où j'avais reçu vos navrantes confidences et je retrouvais dans des phrases de vous autrefois entendues l'écho de ce que j'avais à subir. C'est pour cela qu'en créant un personnage à ma ressemblance je l'ai créé aussi à la vôtre, et je voudrais que ce fût à la ressemblance encore de tous ceux qui ont

(1) René Viney, personnage de *Mensonges*.

pu dire le « quel dommage ! » de votre roman qui résume tout le mien (1).

Je suis à la veille de repartir pour le soleil. Si vous devez revenir à Paris prochainement, faites-moi signe, mais je ne l'espère pas. Je mets ici pour votre chère malade tous mes vœux de guérison et, en vous remerciant encore, je vous serre les deux mains de cœur.

PAUL BOURGET.

7, rue de Monsieur,
11 mai 1889.

On m'apporte, mon cher Mirbeau, l'article du *Figaro* avec indignation, et je le lis en mourant de rire que vous, qui me connaissez pourtant, vous puissiez vous faire l'écho de pareilles calembredaines qui mériteraient, si elles étaient vraies, que je fusse tympanisé dans six cents chroniques. Mais pour l'amour de Dieu, — car il s'agit bien de votre ancien ami Bourget, je reconnais cela à deux ou trois traits, — me croyez-vous assez bête pour faire dire dans les journaux que je chasse à l'ours, et, n'avez-vous pas vu, dans les notes où l'on insinuait cela, une de ces joyeuses fumisteries, — comme ils disent, — qui se fabriquent dans les bureaux de rédaction ? Me prenez-vous pour un homme si naïf qu'en recommandant, comme cela m'est arrivé quelquefois, des jeunes gens dans lesdits journaux, je m'attende à ce qu'ils chanteront mes louanges ? Octave, Octave, que fites-vous de la misanthropie professionnelle dont vous me donneriez une belle aversion, à moi, de faire étalage, si je ne savais que vous êtes un grand enfant, mené par ses nerfs, son humeur, et victime de tout ce qu'on lui raconte. J'ai eu tant d'affection pour vous, et j'en ai tant encore malgré les distances et les séparations, que je ne veux pas, ce qui est plus sérieux que toutes ces balivernes, *que vous m'en vouliez de votre article*, et je ne peux pourtant pas vous donner ma parole que je n'ai jamais fait insérer de notes dans les gazettes pour utiliser en vue de la réclame aucun deuil de famille ; c'est trop insensé de croire cela, et trop comique de me voir entourant le bon Lemerre d'une circonvallation machiavélique pour l'empêcher de servir la gloire — de qui ? D'écrivains comme Daudet, qui nous dépasse de combien de milles ! ou comme Prévost et Hervieu pour qui j'ai bataillé un peu partout ! Tenez, absurde compagnon que je ne peux m'empêcher d'avoir là, dans un coin de mon cœur, vous seriez à éviter pour votre facilité à tout admettre comme vrai, si je ne pensais que vous devez m'en vouloir de quelque menue chose d'amitié et, ceci devenant plus grave, je vous demande laquelle, à moins, ce que je ne croirai jamais, qu'il ne faille vous dire comme à trop d'autres en constatant qu'un peu de succès vous rend injuste envers un vieil ami : « *Tu quoque, mi fili !* » Mais, je ne vous le dirai pas, parce

(1) C'est *Le Calvaire* auquel M. Paul Bourget fait allusion.

que je vous crois un grand diable d'emballé qui fonce à droite, à gauche avec une vraie bonne foi. Et c'est à cette bonne foi que je m'adresse pour vous dire : « Voyons, vous ai-je jamais rien fait qui vous prouve que je sois un imbécile et un scélérat combinés ? » Si vous me répondez oui, vous êtes encore plus fou que je ne croyais. Mais répondez-moi vite non. Ne me tirez plus dessus avec ces boulets-là, et, le jour où il vous plaira de dire que vous n'aimez pas mes livres, faites-le, vous qui avez tant de talent, d'une manière digne de vous et de votre dévoué quand même.

PAUL BOURGET.

Jeudi (février 1890).

Votre lettre m'a été douce, mon cher Mirbeau, parce que je ne l'espérais plus, et que cela, que vous n'eussiez pas eu besoin de me l'écrire, me faisait une grosse peine. Elle n'est pas tout ce que j'aurais voulu. Mais quand vous me parlez de fêlures d'amitié, de moi à vous, hélas ! vous me prouvez que vous n'avez jamais su combien je vous avais donné une affection autre que celles que vous rencontriez dans ce cher Paris. Je m'en suis douté déjà que vous ne le saviez pas, quand vous vous êtes marié sans me l'écrire. Souvenez-vous, quand nous avons déjeuné ensemble cet automne, de ce que je vous ai dit. Ma voix m'a bien trahi si elle ne vous a pas révélé alors l'émotion que j'avais ; et puis, je suis si bête, malgré tant d'expériences, que j'ai cru que vous sentiez mon amitié dans cette phrase que je vous disais. Et puis, ce n'était pas. N'en parlons plus. Ces mésintelligences du cœur sont la loi même de la vie, du sentiment. Il faut sentir tout de même.

Je vous crois quand vous me dites que certaines phrases ne me visaient pas dans votre article Mais, ami, comprenez-le bien, ce n'est pas cet article qui m'a peiné. C'est que, *vous*, il vous vienne à la pensée d'écrire sur moi autre chose que de la grande et haute critique. Je vous le répète, vous eussiez discuté à fond toute mon œuvre, en donnant vos raisons de ne pas l'aimer, de n'en rien aimer intellectuellement, et vous m'eussiez écrit : « Mon cher Paul, j'ai cru devoir dire cela, je l'ai dit », que moi, je vous eusse dit merci de m'estimer assez pour me traiter avec cette grande sincérité. Ce qui fait mal, voyez-vous, c'est de rencontrer, dans une main qu'on a serrée bien vraiment, cette pointe de poignard. D'une autre main on n'y prendrait pas garde. Mais de celle-là !... Enfin, laissons ces misères auxquelles je veux ajouter quelques mots encore. Vous me parlez de réclame autour de mon nom. Je vous dis que j'y suis bien étranger, et c'est tout ce que je peux dire. La réputation à Paris comporte des centaines de choses sur lesquelles nous ne pouvons rien. Je vous en ai cité comme un exemple les ours mystificateurs de l'Engadine.

Il reste qu'il m'est arrivé dans ma vie d'écrire quelques préfaces et

de recevoir quelques reporters. Les préfaces, sachez-le, ont été presque toutes la raison d'acceptation du livre que je préfaçais par l'éditeur ; exception faite pour celle donnée à Bataille (1) qui fut, elle, le remerciement d'un grand service reçu de lui S'il m'est arrivé d'y employer le *je* avec excès, croyez-vous que ç'ait été par griserie du succès comme vous dites ou par simplicité ? Quant aux interviews, ne savez-vous pas qu'il est quelquefois impossible de s'y soustraire, et si vous lisiez les deux ou trois que j'ai subies, peut-être me rendriez-vous la justice que j'ai, comme à propos du *Mensonges*, défendu des auteurs et des acteurs qui avaient bataillé pour moi Ou comme à propos de *Disciple*, dégagé de mon roman le pauvre Chambige, pour que personne n'ait le droit de dire : « Voyez ce qu'en pense son maître Bourget. » Mais les reporters décrivent l'appartement ? Avouez que j'y suis pour d'autant moins, qu'en général ils prennent celui de Claude dans *Mensonges* avec les Degas, les Monet, etc., que je n'ai pas chez moi.

Non, mon cher ami, le succès ne m'a pas grisé, car il est traduit pour moi, puisque succès il y a, par des amertumes infinies. J'ai payé le bruit, que deux ou trois de mes livres ont soulevé, trop cher, puisqu'il m'a fallu voir le souvenir de mon caractère terni dans certains cœurs, et des préventions naître là où j'avais connu de si tendres sympathies. Reconnaissez-le et revenez-moi, mon cher Mirbeau, et non seulement je ne vous en voudrai pas de cet article, mais je lui en serai reconnaissant, à cette page de mauvaise humeur, si elle m'a fourni l'occasion de vous montrer que l'ami d'autrefois et qui vous plaignait quand vous souffriez, qui savait trouver pour vous des mots d'apaisement dans vos larmes, qui vous disait de croire en vous, qui vous menait chez Mme Adam parce qu'il croyait, lui, au *Calvaire* à peine ébauché, que cet ami est toujours le même ; il vous tend la main et il vous dit : ne me méconnaissez plus, et puis il vous souhaite un peu de paix du cœur auprès de la compagne dont vous m'avez dit qu'elle vous avait guéri de vos anciennes plaies Et puis, si jamais les méchants se mettent entre nous, rappelez-vous cette lettre et demandez-vous si quelqu'un qui n'eût pas tenu à pouvoir toujours vous être ami, vous l'eût écrite, — celle-ci et l'autre ?

Votre dévoué

PAUL BOURGET.

Hyères, *Hôtel Continental*.

Ce Vendredi (février 1890).

Cher Ami,

Vous voyez que je suis toujours dans mon tombeau d'Hyères. J'ai

(1) Il s'agit sans doute d'Albert Bataille, chroniqueur judiciaire au *Figaro*, auteur d'un roman : *La Conquête de Lucy*.

changé de demeure pour monter dans une espèce de tour d'où je vois la longue et triste côte, la mer avec ses voiles,les îles et tout ce que le poète ancien appelle d'un si beau mot : le ciel incorruptible !

Je travaille dans cette solitude sans beaucoup de verve ; mais je travaille. Savez-vous que ce grand voyage de Nice (1) m'effraie deux fois, à cause du temps ; je suis maintenant à compter mes jours,passant au *Figaro* après Maupassant et Hepp. Ensuite à cause de tant de gens que j'y connais et auxquels je ne pourrais pas échapper. L'incognito, sur cette côte du diable, ne serait possible qu'avec les lunettes bleues de notre feu Boulanger (2). Je n'espère donc pas aller vous voir tout de suite, mais je veux vous dire la joie que m'a causé votre billet. Ne faites plus allusion jamais à la petite chose qui mit comme une brume entre nous. Cela n'a jamais été. Puisque vous avez senti sur ce quai lumineux du port de Cannes que j'avais gardé pour vous un sentiment d'amitié vivant et vrai, ne l'oubliez pas. La vie est une grande trompeuse. Son mirage nous empêche trop souvent de voir la nudité des âmes. Il faut remercier les dieux quand il nous a été donné une fois de montrer un peu de notre véritable cœur et dire comme le fantôme dans la sublime scène : *Remember me*, Hamlet, *moi* et non ce qu'*ils* en disent.

Comment supportez-vous le Carnaval cosmopolite qui remue là-bas au bord des flots bleus ? Vous aimeriez mieux, je vous jure, la Cité d'ici, ville de mort de toutes choses, où je vis parmi les fleurs, parmi les innocentes et tendres fleurs. Faut-il que ces bouches parfumées ne puissent rien nous dire, ni répondre jamais à la caresse qu'enfantinement nous leur donnons pour respirer leur chère haleine ?

J'ai rencontré, dans le jardin plein de palmiers et de roses qui est en bas de la ville un être rare et que vous ne connaissez pas ; le vieux poète Edouard Grenier, celui qui dans son *Pensero* a écrit ces deux lignes : « Il ne faut toucher aux blessures du cœur que pour les guérir. » A soixante-dix ans, il a l'âme vibrante et si jeune. C'est une sensation si chaude et qui vous fait sentir l'autre monde, le bord mystérieux du pays où vivent les morts, que cette flamme d'enthousiasme et d'esprit immortel dans des yeux qui bientôt se fermeront et dont nous ne saurons jamais de sûre science s'ils se sont ouverts ailleurs. Mais croyons-le pour ne pas maudire celui qui nous tira de notre nuit.

Ecrivez-moi, cher ami, quand vous aurez quelques minutes. Dites à votre charmante femme tous mes souvenirs et croyez-moi votre toujours affectionné.

PAUL BOURGET.

(1) Octave Mirbeau habitait alors à Nice dans une villa de l'Avenue des Baumettes, qui appartient aujourd'hui à Maurice Mæterlinck.

(2) Paul Bourget doit faire allusion à la mort *morale* du général, enfui à Jersey pour échapper à la Haute-Cour. Boulanger se suicida en septembre 1891.

L'amitié et l'admiration désintéressée que témoigne ici Paul Bourget à l'auteur du *Calvaire* est noble et émouvante.

R. DE BURY.

ART

Le Salon de la Société Nationale. Exposition de sculpture de taille directe organisée par la Douce France. (Galerie Barbazanges.)

Il serait difficile de noter entre ce salon et ceux qui l'ont précédé des différences sérieuses. Quelques sociétaires de marque sont absents, Albert Besnard entre autres. Le caprice du jury ou des repêchages y font figurer quelques jeunes, notoires par leur hardiesse, comme aussi quelques fignoleurs inattendus. Le jury paraît avoir fonctionné avec quelque nervosité. Il a été peu favorable aux artistes audacieux; il a refusé les uns et écourté fortement quelques-uns de ceux qu'il a admis. Tous les ans, avant la réunion du jury, il n'est bruit que de la large compréhension des efforts neufs qui orienteraient vers des destinées plus larges le Salon de la Société nationale. Après les assises on déchante. Il s'y assemble beaucoup de braves gens pour qui l'art c'est leur formule d'art, le métier pictural le métier qu'ils exercent les uns bien, les autres médiocrement. Une sorte d'élégance correcte et académique est très appréciée. On s'exagère la portée de ces élégances et leur action sur les amateurs d'art. Il y a là des coquets qui se survivent et des peintres qui n'ont jamais eu lieu. Une part de la valeur d'art de ce salon, c'est la foison à l'autre de peintres très académiques et sans aucun talent. On n'en trouve à la Société Nationale que très peu, et, si l'on veut, pour la graine. Donc une meilleure tenue, ce qui fait admettre l'idée d'une excellente tenue générale. Ici, on dit très peu de sottises, mais aussi il arrive qu'on n'en dise rien du tout. Faut-il en induire que ce salon n'offre pas un vif intérêt? Evidemment non ; un groupement aussi nombreux ne peut être stérile. Ce salon est une bonne carte d'échantillons de tendances, les unes moyennes, les autres intelligentes et hardies. Elle correspond au goût d'amateurs éclairés, mais très prudents ou avertis de la valeur d'un artiste par une longue gloire. Le nom nouveau au-dessous d'œuvres de valeur fraîche est rarissime. Quelques maîtres fréquentent là parmi beaucoup de gens distingués. La présentation n'est pas une merveille. Elle est banale pour la peinture, mauvaise et

inharmonieuse pour la sculpture. Seuls les graveurs ont tiré de leurs œuvres les éléments de salles bien disposées.

§

Ce salon peut s'enorgueillir de quatre admirables toiles de Raffaelli. C'est, figuré avec une infinie délicatesse le paysage d'arbres et d'eaux du cap Martin ; les eaux miroitantes sous les belles frondaisons robustes au pont de Quimperlé ; des palais vénitiens groupés sous le soleil avec de pittoresques silhouettes humaines, tout cela de l'art le plus expressif et le plus détaillé dans une ligne très pure, des chefs-d'œuvre de savante simplicité où tout est dit, art d'une rare puissance de par son style fort et souple qui veut tout exprimer, qui y réussit par la polyphonie de l'accent et qui montre que le chemin de l'émotion n'est point dans des abréviations arbitraires, mais dans une vision complexe traduite avec force et avec toutes ses nuances.

Un très beau portrait de L.-C. Breslau par elle-même la montre au travail. L'énergie du modelé et de l'expression de la physionomie de l'artiste, l'intellectualité de cette figure contrastent avec l'allure souple d'un petit modèle, aux cheveux roux, qui saisit un fruit dans un compotier et scintille de vie heureuse et machinale. Un portrait de Mlle Zillhardt, joliment baigné de lumière adoucie, une belle étude de fillette, des tableaux de fleurs très harmonieux sont groupés autour de cette très belle page. A côté de ces maîtres réels, voici M. Boldini qui, tout de même, a des qualités d'acuité moderniste, mais qui campe des personnages comme en un mouvant rideau de théâtre, et son plancher semble entraîner fleurs et tapis vers un Maelstrom mondain. M. Weertz a songé à la peinture d'histoire et voici dans une ombre à la Carrière, mais vernissée, un fantômal, mais brillant Robespierre. Des moissons et des laveuses de M. Lhermitte affirment une fois de plus sa science du détail et son entente du décor. Ainsi l'esprit de ce Salon fait voisiner parmi ses vedettes Raffaelli et Boldini, Louise Breslau et M. Weertz. Il y a longtemps que dans ce bizarre assemblage l'art a reconnu les siens. Louis Legrand est l'hôte intermittent de la Société Nationale. Il l'honore cette année d'une très belle figure de *Baveuse de thé*, d'un admirable et simple dessin, et d'un sous-bois très délicat. Le modernisme de Louis Legrand, quand il traduit la joliesse féminine, associe à quelque ironie une émotion plastique profonde, une vision à

la fois indulgente et clairvoyante, une sorte d'apitoiement admiratif d'une singulière saveur. Georges d'Espagnat interprète le nu féminin avec une tendresse subtile et pittoresque. Ses corps, d'une si jolie suavité, s'enlèvent d'une ligne vigoureuse et flexible. Sa *Femme au bas gris* donne une forte impression de jeunesse souple.

William Malherbe n'a qu'un tableau, un portrait de femme en rose d'une rare séduction ; le mouvement est simple et vivant ; les harmonies de la robe rose suivent l'inflexion du corps et s'éclairent en jolies subtilités. Ce portrait peut compter au nombre des meilleurs de Malherbe avec celui de Mlle Lequien et de Paul Gallimard. Trois visions d'Italie rappellent l'art simple, robuste et classique de Paul-Emile Colin. La peinture de Colin n'est point encore appréciée à sa valeur. N'est-ce point que sa réputation de graveur semble à nombre de gens devoir lui suffire? Il est remarquable qu'à un moment où tout le monde parle de classicisme, où tous les irréguliers, qui ont si curieusement et si furieusement bouleversé l'équilibre du tableau, tout en se servant de procédés scolaires, prétendent que leur assagissement se rallie à un pur classicisme, on ne s'aperçoive pas que P.-E. Colin, fort de son beau métier de graveur et de la puissante sérénité de son esprit, réalise, sans fanfare ni programme, ce retour à ces traditions un peu statiques et traite du même faire ample et simple la vie rurale de France et la beauté des visions d'Italie. Qu'importent devant la vie puissante de ses figures et leur bel équilibre, devant leur parfaite construction, quelques simplicités excessives du décor qui les entoure.

André Chapuy a toujours hésité entre l'humour et l'émotion. Nul mieux que lui n'a su interpréter le lamentable pittoresque du carrefour ; nul n'est plus sensible aux grands paysages urbains, rigides et désolés, aux frimas accablants qui rendent le travail humain plus pénible. On se souvient de ses tragiques débardeurs, comme de ses chanteurs bouffons. Le voici dans ses deux gammes principales, en des paysages de neige très complets et une entrée de croque-morts d'allures très vigoureusement rendues dans leur trivialité. Mlle Angèle Delasable envoie un très beau portrait de jeune femme. C'est aussi un beau portrait de femme qui représente Rupert Bunny, dont une très proche exposition permettra d'apprécier le grand effort vers une peinture lyrique et

décorative, vers la splendeur colorée. Verhoeven, fidèle à son Extrême-Orient, trouve et traduit tout l'onduleux d'une figure de femme qui mime une musique entendue, danseuse passionnée d'un art rituel. Un nu de Mlle Karpelès apparaît comme d'une seule coulée de bronze clair, élégant et sobre. Le portrait de l'artiste par elle-même est une belle page, calme et méditative, de ligne et d'ornementation très simples, évocatrices d'une mentalité très fine. C'est aussi une page très délicate que cette *Liseuse* de Jaulmes, cette description d'une figure blonde et blanche, si réfléchie et si stricte. Jeanes a enrichi de palette ou plutôt accordé à une page de légende une polychromie plus nourrie de tons éclatants que pour ses visions décoratives. Les arborescences vert-pâle cernent le bassin bleu orné d'un reflet de fruits, où Suzanne va se baigner. Un manteau jaune gît auprès de sa nudité triomphante. Une atmosphère d'Eden tranquille encadre sa chasteté et la luxure de deux vieillards superbement décoratifs.

§

Et voici tout un groupe nuance Salon d'Automne. Maurice Denis avec un ensemble de portraits en plein air dorés de claire lumière jaune. Desvallières, dont un archange au glaive levé emporte, au ciel de la mêlée, un poilu tué, en un vigoureux élan de pitié et d'amour, Flandrin très inégal en ses trois envois, mais dont les cavaliers en reconnaissance offrent une page émouvante et complète. Henri Lebasque avec des fenêtres ouvertes sur des lointains gracieux ; aussi d'assez belles fleurs. Mme Marval en sa grâce coutumière, soit pittoresque et cursive, Zingg avec trois tableaux que nous avons eu l'occasion d'admirer à son exposition particulière, marché d'Auvergne grouillant non sans humour, neiges lourdes, passants d'un goût *breughelien*, Camoin, Barat-Levraux avec de bons paysages, Feder, un bon portrait. Ramey, une intéressante nature morte. Mme Fuss-Amoré, qui nous habitua à des scènes de cirque ou de vie foraine éclatantes et complexes, se réduit ici à deux très agréables natures-mortes. A côté d'agréables tableaux de Mme Hélène Lebasque, des fraises et des fruits harmonieux de Mme Val, voici de bons paysages de Claude Rameau, des visions d'Afrique décoratives et originales de Baldouci, très en progrès, semble-t-il.

Van Dongen est représenté par deux portraits où l'on retrouve son faire elliptique, son audace à effleurer le sujet par des à peu

près, son don de faire vraisemblable, et cette apparence de moindre effort qui charme les uns et irrite les autres, non sans excès des deux côtés. La marchande de ballons d'Ottmann est d'une très jolie coloration et, ce qui compte davantage, d'un dessin très personnel, ferme et souple, qui convient très bien à des visions de vie moderne; les paysages de Warocquier étagent leurs masses sévères et les fins détails de leurs architectures de pierre sur les eaux lourdes. Voici Castelucho, ornemental, Dusouchet, moins heureux dans son Héraklès qu'à de récentes expositions, les Bretagnes tranquilles de Piet, le paysage d'été de Toledo-Piza.

§

Les neiges de Chollié sont très belles et nuancées, dorées de soleil frileux, douées d'un bel accent de vérité; sa nature-morte est d'une parfaite et solide harmonie. La vision de Chalot toujours un peu âpre et triste est présentée d'un dessin simple et fort. Le pâtre de Déziré a belle allure. Peské n'est représenté que par un frais paysage des bords de l'Oise. Notons de très bons portraits de Guimary, dont celui de Mme Pierre Izambard, une jolie impression d'été de Jodelet et deux efforts pour synthétiser l'activité de la mine et des ports, de M. Inguimberty qui vise haut et pourrait bien atteindre au but.

§

Les images de Willette sont toujours claires et souriantes, menues dans leur assez grand format. Forain se délasse avec âpreté, Jeanniot précise des portraits très modernes d'accent, sinon de faire. Ni Aman-Jean, qui a de beaux portraits, ni René Ménard, ni Danchez, ni Lucien Simon ne nous apprennent grande nouveauté sur leur art. Parmi ces artistes qui forment le noyau du Salon de la Société nationale et dont le groupe présente souvent ses efforts en faisceau, à l'exposition : *Tableaux* de la galerie Georges Petit, Le Sidaner est un de ceux qui chercheraient le plus heureusement à préciser et fortifier ses moyens d'expression. La fenêtre ouverte sur la cour montre un large horizon de coteaux aux fines nuances, et un joli mouvement argenté de flottille. Il y a de clairs feuillages d'Auburtin, de fines notations de Lucien Griveau, des le Bail, de belles natures-mortes de Mlle Galtier-Boissière, des paysages fins, nuancés, un peu sombres d'Henri Duhem, heures diverses d'un même horizon de montagne, un portrait de Mlle Hélène Vacaresco, assez lourd, de Jacques Blanche, et des natures-

mortes d'un goût somptueux et chargé, une cavalcade de Prinet; Les dons d'observation vigoureux d'Hugues de Beaumont aboutissent à un bon portrait. Citons le portrait de Gustave Hervé, vu avec justesse par Raymond Kœnig, les portraits de Woog, le panneau très fin et les jolies nuances de Louis-Picard, nymphes antiques et femmes à la toilette. François Guignet est un bel interprète de la physionomie humaine et ses portraits conquièrent comme par une harmonie intérieure bien traduite. Bons portraitistes aussi, Bangnies, René Martin La finesse de Mlle de Bosnanska s'embrume toujours d'ombres légères autour de regards bien étudiés. Biessy, après une série d'exotismes brillants, revient, en des pages agréables, à ses études des soirs lumineux.

Citons encore Mlle Boyd, très mouvementée, Mlle Chaplin, inégale avec de jolis dons, Mlle Brooks au coloris un peu sec et pâle. Charmaison, qui note, dans la lumière crépusculaire de beaux jardins bien ordonnés, bon peintre d'arbres et d'eau dormante, Lépine, d'un faire impressionniste intéressant, Mlle Dayot pour un bon paysage breton. Alfred Smith, une vaste étendue d'arbres et d'eau, très vivante, Osbert qui vaporise dans l'atmosphère, accentuant bien les lignes de ses figures parmi les mélancolies d'automne. Desurmont, qui peint bien le nu et l'encadre joliment de paysage. Vivrel, peintre de nus aussi, bon technicien, Gaston Prunier, traducteur de vastes espaces peuplés de sections de gymnastes et de drapeaux tricolores, Saint Jean, beau peintre de jardins ensoleillés, Vauthrein avec de bonnes marines, Pallaudre, des fleurs, Mlle Peugniez, qui cubise légèrement, M. Vail dont les images s'enluminent joliment, Mme Babaian-Carbonnell, M. Baltus, un bon paysage de Provence, les fleurs de Mme Desbordes-Jonas et encore MM. Deverin, Bertram, Durouge, Hopkins, Grégoire pour un portrait d'Aman-Jean, de Goyon pour un portrait de Mgr Baudrillart, Antoni, Frelaut, d'une intéressante naïveté d'exécution, métier de graveur, Brabo, Benito, doué, mais sommaire, Boutet de Monvel, très habile.

Parmi les orientalistes, Migonney, dont la somptuosité ne va pas sans quelque lourdeur, Dinet, Dagnac-Rivière aux belles colorations consciencieusement cherchées et établies. Mlle Jeka Kemp avec une tête de Marocaine qui est un beau morceau de peinture.

Parmi les Japonais Kojima est le seul dont l'imagination s'en

retourne au pays natal pour nous donner l'évocation de femmes serties d'un jardin floré, d'émigrants entassés sur des paquebots sillonnant la mer jaune, ou notant le luxe tranquille d'un bateau de plaisir sur le fleuve et d'une vie indolente qui s'y dissipe en fumée. Notons d'un autre Japonais, Kudo, des paysages parisiens de vision nette. Le paysage est très varié à ce salon allant des visions d'Orient telle que la pagode, fort intéressante, de Galand, aux cathédrales de Reims si fortement détaillées par David-Nillet, aux ports du Midi du bon peintre Fernand Olivier, aux visions de Bruges et de Chartres de Gilsoul, d'une si éclatante coloration, dans leur belle justesse.

§

C'est surtout au Salon d'Automne que se manifeste l'effort des décorateurs; on ne trouve donc point ici les ensembles intéressants ni les belles audaces. Mais les belles œuvres ne manquent point. Une vitrine de René Lalique donne les dernières nouvelles de son art du verrier, si souple et si adapté à la vie générale, tenant compte de l'art populaire dans certaines pièces, rivalisant dans d'autres avec l'éclat des gemmes et tirant de la taille même de la matière des éléments variés de polychromie; les cuivres de M. Dinosier apparaissent de belles proportions et d'excellent métier. Les paravents abondent, ingénieusement décorés, celui de Mlle Magdeleine Dajot, *Printemps*, celui de Mlle Bunoust, d'un jolie imagination, celui de Mme Aman-Jean. Capon présente des vases, Le Bourgeois ses bois sculptés. Moreau-Nélaton des grès; il y a de menues merveilles dans la vitrine de Mme O'Kin, une belle étoffe de Mme Pangon, un curieux carton de vitrail d'Inguimberty : les bijoux de Rivaud s'imposent par la belle solidité du style.

Le Salon comporte une exposition d'art d'Extrême-Orient qui a été préparée avec une sage lenteur et sur laquelle nous reviendrons.

Encore que la sculpture soit assez mal installée à la Société Nationale et que la lumière et la place lui soient maigrement dispensées, il y a en général plus de vraie sculpture dans sa rotonde que dans le grand hall des artistes français. Cette année un monument de Bartholomé, une figure colossale de Bourdelle et ses bustes d'un beau caractère, la simple et émouvante évocation de la guerre de Desbois, une tête de poilu pourrissant sous le casque parmi les gravats, des torses de bronze où se reconnait le

beau faire sobre et émouvant de Jane Poupelet; une statuette de Louis Dejean, d'un art très affiné, moderniste par l'expression, œuvre nerveuse aussi pure qu'un beau bronze de la Renaissance française, un excellent portrait d'André Fontainas par Fix-Masseau, de jolies terres cuites d'Halou, des bustes très véridiques et d'un bel accent de Paulin, des monuments aux morts de la guerre de style sobre et dur de Quilivic. Un monument aux morts d'Anna Bass présente une originalité toute particulière; c'est une figure de grâce et de joliesse qui jaillit du sol natal. Les couronnes aux mains pour célébrer les trépas glorieux et certifier de sa grâce l'éclosion des printemps nouveaux sur les ruines de la guerre. Ainsi la vie des héros n'aura point été perdue. Ceci tranche nettement sur la banalité conventionnelle du genre par l'accent jeune et triomphal; c'est un admirable morceau de sculpture. Les animaux de Sandoz vivent d'une vie pittoresque. Soudbinine présente en bois sculpté couleur de la matière ou laquées noir et or ses évocations extrême-orientales. Citons une belle statuette de Fernand David, un beau buste de femme de de Hérain, les figures monumentales d'un bon mouvement de Popineau, la moissonneuse bien campée de Louise Pavloff, les bustes très vivants de Mme Colonna Romano et d'Antoine par Patlagean : le caractère y est intelligemment traduit. Un *Christ aux épines* de présentation ingénieuse par Mme Celine Lepage, dont l'effort régulier s'impose à l'attention, la Dentelière du style ferme et simple de MmeThiollier et encore les envois de MM. Arnold, Wlerick, Hernandez, des bustes de Lontchanky, les portraits d'un art sobre et vivant de Julio Gonzalez et encore MM. Bracquemond, Marius Cladel. Drivier qui emploie heureusement la polychromie, Guénot sculpteur doué de grâce et de souplesse, Levet, Temporal, Madame Tallichet. Cézanne apparaît, présenté par M. Escoula, un bandit de cirque. Il méritait mieux.

§

A la gravure, belle sélection. Une rétrospective, celle de Lunois. Il y a de Lunois de très belles planches en couleurs sur des sujets souvent repris, tauromachies et évocation de jardins d'Orient. Peut-être son panneau dégage-t-il quelque impression de monotonie due à la similitude des motifs, mais l'artisan chez lui est toujours probe et habile. Des *Venises* de Chahine peuplées de Vénitiennes au corps souple, à la mantille bien drapée, compteront

parmi les meilleures planches de ce très remarquable artiste. M. Léopold Lévy a trois eaux-fortes de métier neuf et captivant. Urbain est représenté par des planches de premier ordre. Gabriel-Belot évoque la danse hilare du monde aux pieds d'un Christ méconnu ; d'excellentes épreuves formulent l'excellent métier et les belles visions de Jouas, Kayser, Gusman Gobo, Latour, Chalandre, Antral, Daragnès qui illustre avec goût les Moralités légendaires de Jules Laforgue, Perrichon dont le Verlaine et surtout le Barbey d'Aurevilly sont célèbres. Au classicisme pur et détaillé de Beltrand s'oppose la puissance de la verve de Bernard Naudin, et de sa très heureuse série de clowns. Broutelle expose des bois de joli style et encore Beurdeley, Frélant, Hallo, Morin-Jean, Marret, Siméon, Schwartz, Vergé-Sarrat, et un bon lithographe, Zak.

§

La revue la **Douce France**, que dirige M. Emmanuel de Thubert, poursuit une campagne pour la taille directe en sculpture et la corrobore par une exposition fort intéressante.

André Abbal, le promoteur du mouvement, y est présent, précisément avec des œuvres de début où il affirmait son art de tailleur de pierre. Les raisons qu'Abbal expose en défense de sa technique sont excellentes. Elles procèdent d'une étude attentive de l'art grec et de l'art gothique. Mais, comme pour toutes les techniques, on peut dire que tant vaut l'artiste, tant vaut la méthode

La technique du modelage ne cesse point de donner des œuvres excellentes, mais de robustes tempéraments trouveront, dans le travail direct de la pierre et du marbre, d'excellents effets de vigueur et de plénitude. La taille directe paraît avoir l'avantage de supprimer les artifices de certains sculpteurs dont le choix d'un excellent praticien peut être le meilleur du talent; mais si l'usage de la taille directe se répand, nul doute que les truqueurs ne trouvent de fallacieux moyens d'y exceller. On a revu avec plaisir les *lutteurs* d'Abbal, groupe d'enfants, fraîchement dessiné et d'un beau caractère, et quelques figures variées de polychromies. Autour d'Abbal des œuvres de Joseph Bernard qui s'est rallié à la taille directe, des œuvres de Augets, de Guénot, qui, dans une jolie tradition, taille le bois et fait preuve de grâce et de style.

Au mur quelques toiles des amis de la maison : des Serusier apportant tout un défilé de bretonneries féeriques ; une importante série de Zingg, tableaux pour la plupart déjà connus, mais dont on aime à retrouver les belles couleurs et les vigoureuses concordances de lignes, des cartons de tapisserie et des tapisseries de Mlle Bagès harmonieux et de bon style archaïque.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Jean Bonnerot : *Autun*, Laurens. — Eugène Chartraire : *La cathédrale de Sens*, ib. — Henri Focillon : *L'art bouddhique*, ib. — P. Gruveilhier : *Les principaux résultats des nouvelles fouilles de Suse*, Geuthner.

Autun, dont nous parle M. Jean Bonnerot dans une notice de la collection des *visites d'art*, que publie la librairie Laurens, est une vieille ville curieuse, sinon une belle ville, et tous ceux qui recherchent les vestiges, assez rares dans notre région du nord, de la période gallo-romaine s'y arrêtent volontiers. Ce fut en effet l'époque surtout de sa prospérité, et l'histoire de la ville, depuis ce moment et à travers la longue suite de siècles qui vient jusqu'à nous, n'est que l'histoire de sa décadence. De la période romaine il lui est resté, vers le Nord-Est, la porte Saint-André et la porte d'Arroux, — près de laquelle chemine paisiblement la rivière de même nom, — et au delà de laquelle se trouvent les ruines d'un édifice connu sous le nom de Temple de Janus, mais qui se trouvait autrefois au milieu d'un quartier qui a disparu. A l'autre extrémité d'Autun, très étendu sinon très peuplé, on trouve hors la ville la pyramide dite « pierre de Couhard », qui est probablement un ancien tombeau ; les vestiges d'un temple d'Apollon ; ceux d'un amphithéâtre ou tout au moins son emplacement, ainsi que çà et là des traces du rempart du moyen âge. Il a même subsisté des tours qui devaient constituer une enceinte intérieure à peu près au milieu de la ville, et à l'extrémité méridionale, — car Autun se rétrécit de ce côté pour se terminer en fuseau, — on trouve d'abord la tour de l'Horloge, dépendance d'un hôtel du XVe siècle, puis à l'entrée de l'ancien quartier ecclésiastique, la tour des Bancs (XVe) accolée à un pan de rempart et au musée Rolin, local de la société archéologique du lieu. C'est ensuite la cathédrale Saint-Lazare, construction romaine que retoucha et compléta la période gothique et qui est, sans nul doute, l'édifice

le plus remarquable de la ville, — en dépit même des restaurations dont il a été l'objet. On y va voir surtout le grand tableau d'Ingres: *Martyre de Saint Symphorien*, qui se trouve à gauche dans la troisième chapelle, mais a malheureusement souffert de l'humidité. Une large bande noire descend du haut en bas sur la gauche de la toile qu'on aura bien du mal à restaurer. La cathédrale d'Autun est remarquable encore pour le tympan de l'époque romane qui décore le grand portail; de délicieuses chapelles et la flèche qui surmonte l'édifice. On y peut remarquer encore, à l'entrée, le bâti de pierre, d'une disposition et d'une décoration si heureuses qui soutient les orgues. Au dehors, sur la place, qui s'étend le long de la Cathédrale, se trouve la jolie fontaine de Saint-Lazare, et à la sortie de la ville de ce côté, la tour du « château de Riveau » (XIIe), qui fait partie de l'établissement des Ursulines. — Autun possède encore, au moins en grande partie, mais enclavée dans des jardins, des propriétés privées, l'enceinte générale que fit commencer François Ier, — dont on découvre les tours coiffées en poivrières, — et qui fut terminée seulement en 1621. Ce rempart, inachevé encore, lui permit cependant de résister au maréchal d'Aumont qui en fit le siège durant les guerres de la Ligue. — La ville avait eu d'ailleurs une histoire mouvementée ; mais le moyen âge en avait fait surtout une métropole religieuse et un pèlerinage depuis qu'on y avait apporté les reliques de saint Lazare. Autun cependant était trop éloigné des grandes routes de communication, comme des voies navigables, et devait plutôt dépérir. On retrouve des vestiges de son passé au musée lapidaire installé dans l'ancienne église de l'hôpital Saint-Nicolas (XIe), vers la porte d'Arroux, et dans les collections de la Société archéologique, à l'hôtel Rolin, — sans parler du petit musée de peinture, sculpture, etc., installé à l'Hôtel-de-Ville. Autun, en somme, ne fait pas grand effet quand on y débarque par le chemin de fer, et il n'y a pas un fiacre dans la ville, où les distances sont pourtant assez grandes. Le Champ de Mars, au beau milieu de l'endroit, est un large espace vide où se tient la foire aux bestiaux de la Saint-Ladre. Mais Autun mérite qu'on s'y arrête, qu'on s'y attarde; — qu'on recherche, étudie ses monuments, son passé souvent dramatique, car c'est un des endroits les plus curieux et remarquables du vieux pays de Bourgogne. — Le petit volume de M. Jean Bonnerot fournit du reste de curieux détails

sur la ville et les photographies qu'il reproduit, dont plusieurs sont d'une reproduction heureuse, constituent en somme un intéressant répertoire.

§

La Cathédrale de Sens, dont nous parle M. Eugène Chartrain, est une des belles et curieuses églises de France ; mais on doit ajouter qu'elle constitue avec ses annexes un de ces quartiers ecclésiastiques comme il en existait un à Noyon, récemment encore et que la manie stupide d'isoler les églises a fait trop souvent disparaître. Autour de la cathédrale de Sens se groupent encore : Salle Capitulaire, Palais archiépiscopal, Palais Synodal. La ville qui possède diverses églises curieuses a déposé au Musée des pierres tumulaires provenant de la démolition des remparts où elles avaient été employées lors des invasions barbares, et qui reproduisent des scènes de métiers et constituent une documentation précieuse. Des bribes de cette enceinte murale subsistent du côté sud, avec une curieuse poterne où s'enfonce un escalier, — mur romain et poterne du XIIe siècle. Quelques maisons anciennes subsistent enfin, dont on montre rue d'Alsace la maison dite d'Abraham, avec un arbre de Jessé à l'angle. — Je ne parlerai pas autrement des diverses églises qui ont été conservées : Saint-Savinien, Saint-Jean, Saint-Maurice, Saint-Pierre-le-Rond ; la cathédrale, avec ses deux transepts superbes du XVIe siècle, est curieuse encore par sa façade du XIIe et la tour unique qui monte sur la droite, — dite « tour de plomb », que termine à l'angle sud-ouest une tourelle du XVIe siècle, qui ressemble à un pot à confitures posé sur la terrasse, et donne à la cathédrale de Sens son aspect surtout caractéristique. A l'intérieur on peut voir de très beaux vitraux, un trésor qui est un des plus remarquables des églises de France, et, comme curiosité, les gens du pays ne manquent pas de vous indiquer, à gauche et dans l'angle d'un pilier, à l'entrée de la nef, une petite tête saillante, dite Jean du Cognot, qui passe pour le patron des Cocus. Une représentation analogue se voyait autrefois, paraît-il, dans la Cathédrale de Paris dont l'évêché était suffragant de l'église de Sens. C'était cette fois Du Coignot, une très laide petite figure après laquelle les jeunes clercs venaient torcher les cierges, et la caricature d'un avocat qui avait plaidé contre le chapitre. — A côté de la cathédrale de Sens on visite

de coutume le Palais Synodal, — que restaura outrageusement Viollet-le-Duc, — et dans les caves duquel ou montre le cachot où fut enfermé Abélard, et dans une salle basse, parmi d'autres sculptures, une collection de gargouilles descendues de l'église au cours des travaux. Ces gargouilles sont des deux sexes, les mâles armés de verges et pourvus de testicules rappelant les boules et quilles de villages; les femelles ouvrant des vulves où l'on entrerait la tête. Les vieilles dévotes, paraît-il, se voilaient la face devant ces représentations qui offusquaient leur pudeur, et c'est pour leur donner satisfaction, — la bégueulerie de nos jours ne perdant jamais ses droits, — qu'on les aurait retirées de la cathédrale. — Le volume de **M**. Etienne Chartraire, qui parle d'abord de la ville antique, consacre surtout de nombreuses pages à l'histoire de la cathédrale et à sa description; il s'occupe ensuite de ses annexes ainsi que des diverses églises de la ville. C'est une bonne monographie, ajoutée à celles, déjà nombreuses, de la collection Laurens.

§

De M. Henri Focillon on lira avec intérêt encore une étude sur l'art **bouddhique**, précieuse par nombre d'aperçus nouveaux comme par les considérations qu'elle effleure. Après avoir donné un aperçu de la constitution physique de l'Asie, de ses moyens de communication et des rapports d'un pays avec l'autre, malgré déserts et montagnes qui ont tracé les compartiments des divers Etats, c'est toute l'histoire religieuse du continent qui se trouve envisagée; le problème de la pénétration de l'Asie et de l'Europe par les vieilles peuplades historiques et anté-historiques, toujours à l'étude, mais où l'on a pu apporter quelques éclaircissements. — Le bouddhisme avec sa diversité d'aspect se modifia d'ailleurs avec les pays : M. Henri Focillon raconte la vie de Bouddha, puis, une fois la religion établie, ses sanctuaires et ses couvents. Il étudie ensuite, avec la propagande, la religion nouvelle en Chine, dans le Turkestan oriental; l'art gréco-bouddhique; le rayonnement de la religion en Corée et au Japon; la peinture dans la Chine du Sud et l'opposition du naturalisme et du mysticisme. Au Japon il montre l'évolution de la pensée bouddhique et l'art du pays, avec le sens de la vie et du style, ainsi que ce qu'on peut appeler le classicisme bouddhique. On le sait, la religion de Çakya-Mouni, maintenant, si elle a perdu les Indes, règne à Ceylan et dans le Thibet; on la trouve dans l'Indo-Chine, les Iles

de la Sonde, en Chine et au Japon, — toutefois qu'il y ait des croyances diverses. Elle a ses temples, ses prêtres, ses moines, ses cérémonies rituelles, — et jadis nos missionnaires en parlaient, scandalisés, comme d'une contrefaçon du catholicisme qui ne pouvait avoir été inspirée que par l'Esprit du Mal. — On est revenu depuis à une plus juste conception des choses. Le peuple est partout assez simple ; en Extrême-Orient on voit les femmes venir au temple comme les nôtres à l'Eglise et faire « Tchin-chin-Bouddha » ainsi qu'on invoque de nos côtés les Saints ou la Vierge. L'humanité, en somme, est partout la même et se prosterne toujours devant les forces ignorées, devant le mystérieux et l'incompréhensible. — Quant à l'art bouddhique, on peut convenir qu'il a inspiré des œuvres remarquables, ayant bien, du reste, le caractère du pays et des races où elles ont pu éclore. Le volume de M. Henri Focillon à ce propos sera consulté utilement, car il en reproduit de curieuses et même de remarquables.

§

Une très intéressante étude sur **les principaux résultats des nouvelles fouilles de Suse**, — et surtout les travaux de M. de Morgan et du Père Scheil, dont on peut se rappeler encore la curieuse exposition d'antiquités arrachées au sol de l'Asie centrale dans les locaux du Grand Palais, il y a douze ou quinze ans, — a été publiée par M. P. Cruveilhier et mériterait qu'on s'y arrête davantage. L'auteur en effet donne déjà la substance de travaux nombreux, recueillis par une publication spéciale, *Mémoires de la délégation en Perse*, qui forme déjà un nombre respectable de volumes. Pour les profanes, c'est la révélation d'un monde ignoré ; pour les érudits, de nombreux et nouveaux documents sur les peuples de la région, leurs monarques, des démêlés avec les voisins de Chaldée et d'Assyrie, — sur lesquels, on peut s'en souvenir, de nombreux travaux ont déjà été donnés. — Des recherches, des sondages effectués sur le site de Suse, il appert que la colline où l'on a retrouvé l'acropole de la ville offre une succession de couches dont la plus ancienne remonte jusqu'à la période énéolithique ; mais les objets ramenés au jour, les poteries, principalement, indiquent une civilisation relativement avancée, car le décor y est déjà stylisé. Le site primitif de Suse occupait un promontoire baigné par les eaux de la Kerka, rivière qui s'est

depuis déplacée vers l'Ouest. Entre temps, nous avons de curieux détails sur le mode de construction, — bien primitif encore dans la région, — avec des briques séchées qui finissent par tomber en morceaux et poussière, et ont graduellement exhaussé le tertre où se trouvait Suse au niveau actuel. — Les découvertes faites dans les terrains de la ville qu'expose longuement M. de Cruveilhier se rapportent également à d'anciens rois du pays ; on a ainsi découvert un portrait du roi Sarin-Kin avec un fragment de bas-relief sur lequel il figure avec un défilé de guerriers ; un autre est relatif au roi Fa-sa-Susinak, mais il n'en reste que la partie inférieure avec une longue inscription où sont nommés quantité de lieux de la région. Il est parlé encore d'autres rois dans les textes retrouvés, et certains viennent compléter ou corroborer des passages de la Bible, comme à propos de la mort de Sennacherib. Il est question ensuite des divinités surtout honorées à Suse dans le volume de M. P. Cruveilhier; de la théologie politique des Sémites ; de donations pieuses; des rites magiques de « l'immolation de la brebis noire non saillie » , des incantations et présages dans diverses inscriptions que le texte étudie. — Les fouilles ont porté ensuite sur les monuments religieux de la ville : temples de In Susinak et de Nin-hag-sag. On a ramené encore des fragments du Code d'Hammourabi et d'un autre plus ancien en langue summérienne, — où l'on rencontre des indications sur la capacité juridique des femmes. D'autres tablettes fournissent des détails sur le personnel des Grands ; sur les rations des esclaves ; l'industrie, même le rôle de l'orge dans les relations économiques, etc... C'est en somme tout un monde péri qui ressuscite, et l'on comprend que certains se passionnent pour ces recherches. — M. P. Cruveilhier indique que de nouveaux crédits ont été accordés pour les fouilles; on en pourra suivre le développement avec intérêt.

CHARLES MERKI.

RÉGIONALISME

Afrique du Nord. — Voyage présidentiel. — Le pays minier. — Louis Bertrand à Alger. — Robert Randau : *Cassard le Berbère*, « Belles Lettres ». — Léo Loups : *Les Apparences et les Nombres*, Messein. — Journalistes algériens. — Mémento.

J'ai gardé le souvenir d'un voyage que fit en Basse-Bretagne, au temps de ma jeunesse, le président Félix-Faure. Je viens de

voir passer **M. Millerand en Algérie**. J'ai vérifié que la démocratie a des traditions et j'admire combien elle y demeure fidèle. Le couscouss et le méchoui n'ont pas moins d'importance en 1922 que n'en avaient, en l'autre siècle, les crêpes de blé noir.

Comme on recruta, en Cornouailles, des gars en *chupen* bleu et des filles en belles coiffes pour danser des *jabadaô*, on a convoqué les caïds en turbans emplumés pour mener de furieuses fantasias.

Comment les *réalisateurs* algériens, sans cesse inquiets de révéler la vraie figure moderne d'une Algérie d'effort, de travail et de production, n'ont-ils pas réussi à mieux saisir cette unique occasion de dissiper légendes et préjugés qui font que l'Algérie, à entendre leur plainte, reste inconnue, méconnue et suspectée parfois de ceux qui lui devraient secours et confiance ?

Le protocole n'a pas permis, sans doute, que cette randonnée s'effectuât sous un autre symbole que la triade (au dire de Louis Bertrand) du palmier, de la mouquère et du chameau.

Pourtant, après les réceptions que lui ont faites les seigneurs de Marrakech, après les pompes marocaines fastueusement ordonnées à l'instigation du magicien Lyautey, le Président risquait, chez les aghas de Zibans, de trouver la haute-laine des tapis bien usée, après quatre-vingts ans qu'ils servent à somptueusement accueillir les *kebar* de la république.

Sauf la pose, çà et là, de quelques « premières pierres », de rapides promenades à des jetées de ports, une visite à la Foire-Exposition d'Alger, qui offrait une bonne synthèse de l'activité algérienne, sans que, bien entendu, en fussent exclus le pittoresque et la couleur locale, le Président et sa suite virent de l'Algérie ce qu'y viennent découvrir les touristes que guident les agences ou que promènent les auto-cars de la Compagnie Transatlantique.

Toutefois, l'Algérie étant pays de suffrage universel et d'autre part les *diffa* n'étant pas l'ordinaire de tous les Algériens, on organisa aux chefs-lieux, aux fins de discours officiels, de grands banquets démocratiques à cinquante francs par tête.

Le populaire d'ailleurs prit part avec enthousiasme aux réjouissances, heureux de voir se ranimer et rajeunir un orientalisme un peu bien défraîchi. La fête arabe que leur valut la présence du Président fut pour maints Africains de quinze ou de

vingt ans la première occasion de contempler le faste musulman que leur avait vanté certaine littérature ou les récits d'anciens.

Ainsi quelques douzaines de Français de Paris, et qui écrivent, emporteront de l'Algérie les souvenirs d'un beau film éclatant, brillamment coloré, mais quelque peu tumultueux et embrumé de poussière d'or. Avec la conviction de ceux qui savent et qui ont vu, ils trancheront, leur vie entière, les questions indigènes et les problèmes économiques.

... On aurait aimé que le Président et son escorte, dans ce voyage d'après guerre, eussent été conduits sur les routes de l'action et du travail.

On avait par exemple à lui montrer des domaines tels qu'en parcourait dernièrement le Gouverneur Général et que les quotidiens nous décrivaient ainsi :

... Distilleries de parfums, caves modernes, écuries agencées mécaniquement, dans lesquelles cent cinquante chevaux reçoivent leur nourriture au moyen de wagonnets distributeurs; orangeries immenses, ratissées et propres comme un parterre de jardin, haies ravissantes de roses et de glycines, pompes électriques d'où l'eau s'échappe en trombe comme de réservoirs inépuisables, tout est merveille dans ce domaine énorme sillonné de routes aussi larges que nos routes nationales.

On termine par la ferme de M. F... où, sous une pergola de rosiers grimpants aussi touffus que des lierres et aussi fleuris que les jardins de Grenade, une coupe de champagne est offerte à M. le Gouverneur général et à ses invités.

Le Président aurait aperçu là le témoignage du labeur français. Il aurait vu la réalisation d'une œuvre, sur les riches espaces où les premiers colons n'avaient trouvé que des terres informes et sournoisement meurtrières.

On aurait pu ensuite diriger le cortège vers quelque centre de colonisation où la ferme avancée conquiert le haut plateau. Il aurait vu, en plein travail, l'agriculteur français aux mains caleuses, au visage tanné par l'Afrique, défrichant le bled en collaboration avec l'indigène à qui son exemple enseigne la valeur de l'effort.

Et même, après les visions premières montrant la certitude d'une large prospérité, pleine et définitive sur de diverses et longues étendues, on n'avait pas à redouter de laisser apercevoir au Président et aux ministres des centres déjà morts ou bien qui

vont mourir, d'où les Français découragés sont repartis, où les gourbis berbères se sont réinstallés dans le milieu des cours, pendant que gîtent les bestiaux dans les bâtiments désertés.

Il y avait aussi les grands districts miniers : les étonnantes cités de travail où tout un peuple, au loin de nos villes, vit en petite république, et qui se sont élevées, poudrées d'un blanc grisâtre, sur les phosphatières aux rendements énormes. Le cortège les a ignorées, comme il a ignoré la jeune et trépidante agglomération de l'Ouenza, celles qui se sont formées autour de tous les gîtes d'où sortent, surpassant les capacités de transport, les minerais de fer, de plomb, la calamine, toute une richesse à portée de la France, et qu'elle recueille avec trop de lenteur.

Le Pays minier de l'Est a sa beauté. C'est là qu'il faut chercher la vision de la plus moderne Afrique. Jusque dans son activité industrielle qui pourrait être décuplée, elle garde encore des ressemblances avec l'Afrique ancienne.

Je me souviens d'un après-midi d'été, en gare de Souk-Ahras, nœud des réseaux miniers tout récemment ouverts.

Une gare sans bâtiments, sans quais, où, sous le soleil ardent, en plein vent et en plein bled, les multiples voies s'allongent et se ramifient.

Des terrassiers, afin de l'élargir encore, sapaient la colline qui la borne. L'argile croulait de la haute falaise rouge au faîte de laquelle un olivier très vieux s'agrippait et semblait se débattre de toute sa ramure grêle. Une voie nouvelle était déjà posée tout au ras des déblais sur le sol frais mal aplani. Sur ce rail vacillant et bossué, une locomotive hoqueteuse poussait, de tout l'effort de sa carcasse brûlée, un long train de phosphate. Son chauffeur lui enfournait des bûches, troncs d'arbres et maîtresses branches, entassées sur un fourgon qui brinqueballait derrière.

Et sur les autres voies, des rames de wagons vides, de longs convois chargés défilaient lentement ou attendaient. Enormes caisses noires juchées sur de hautes roues, bennes géantes et compliquées s'évasant sur des trucks, débordaient de poudre grasse gris-clair ou de minerais vineux piquetés de paillettes.

Les poussières grises et les poussières ferrugineuses jonchaient le sol partout, âcres et piquantes, soulevées par un vent hargneux qui tordait un unique frêne oublié dans les terrassements.

Ces chargements minéraux démarraient lourdement et cheminaient vers Bône.

Au delà de la falaise rouge, où se cramponnait l'olivier, recommençait à onduler, verte et rousse, la campagne algérienne, silencieuse et nue, jusqu'aux lointains horizons bleus. De l'autre côté se recueillaient, parmi les arbres, les toits français, les terrasses mauresques, le clocher et le minaret de la petite ville.

Le bled calme, accidenté, ras, cultivé ou pierreux par endroits, ailleurs boisé et pommelé d'arbustes, s'étendait immensément, de toute part dominé par des monts que baignait une lumière bleue, qui dessinaient très haut dans le ciel clair les courbes nobles de leurs masses sombres et brisées çà et là par des arêtes aiguës. Il planait sur cette terre de travail et de paix une harmonie grave, une grandiose austérité qui imposait le souvenir que c'était là la terre natale d'Augustin. Déployant l'impassibilité de ses lignes éternelles, cet horizon, au centre duquel s'agitait, poussait sa riche production, l'activité moderne, avait été témoin d'une autre action productrice et féconde, ruinée par les cataclysmes des siècles mais qu'inspirait et menait la pensée que les hommes se transmettent au cours des millénaires.

Un train du sud siffla et s'arrêta parmi les convois miniers. Quelques instants, le va-et-vient des voyageurs anima la station : burnous blancs de Musulmans citadins, hardes terreuses de Kabyles roux transportant des faucilles, vestons de fonctionnaires et de commis-voyageurs, vareuses amples de colons, châles de cachemire de femmes juives, nippes pittoresques de travailleurs siciliens,...

L'évêque de Constantine, qui rentrait d'une tournée pastorale, parut parmi cette petite foule familière. Avec quelques fidèles, des abbés à longues barbes et aux fortes carrures s'empressèrent, ployant le genou vers la poussière pour baiser l'anneau d'améthyste. Puis le prélat à la barbe drue, au regard affable et inspiré s'empressa, suivi de son vicaire général, vers le train de Tunis qui venait d'entrer en gare et dont les longues voitures, confortables et modernes, emportaient vers Alger un peuple de touristes et d'hommes africains affairés.

Cette vision était dépourvue des signes qui représentent l'Algérie dans les guides et sur les affiches. Sans mouquères, sans chameaux, sans palmiers, c'était bien l'Afrique vivante et perma-

nente. Là s'exprimait l'activité des races réunies sur cette vieille contrée que conquièrent et prétendent bouleverser les civilisations, et qui ne change pas.

§

En cette immanence de l'*Africa Mater*, aux forces mystérieuses, multiformes et continues, **Louis Bertrand** veut découvrir la survivance de la Latinité. Il fait des indigènes les inconscients héritiers, en commun avec nous, de l'œuvre antique, africaine et latine. L'Islam, à ses yeux, n'est qu'un enduit dissimulant le solide appareil de la construction latine. Des aïeux l'ont bâtie dont les descendants suivirent des voies diverses dans le temps et ne se connaissent plus. Il s'indigne que, devant le sépulcre ouvert de la ruine où réapparaissent mosaïque, la statue et le chapiteau ciselé, on dise à l'indigène : « Ceci est l'œuvre de mes pères, et non des tiens. C'est moi qui ai des droits sur cette terre où ceux qui m'ont légué ma civilisation ont accompli ce que tu vois. C'est toi qui est, sur ce pays le Barbare et l'étranger. »

Il rêve d'une concorde qu'inspirerait la contemplation de l'édifice antique, et il veut que le Musulman reçoive cet enseignement: « Mes pères et les tiens, en paix et fraternels, ont bâti ce monument qui n'a pas péri tout entier et qu'en vain le Barbare ennemi a voulu dévaster. En deçà des siècles, avant que n'aient paru les conquérants qui ont passé comme passe la tempête de sable, Berbères, tes aïeux, et Gaulois des Légions, les miens, ont bâti de leurs mains l'œuvre qui est la nôtre, tienne et mienne, et que je te convie à restaurer et à parfaire dans l'amitié française et dans la paix de notre Afrique maternelle. »

C'est cette thèse, dont il se fait l'apôtre, que Louis Bertrand est venu développer à la nation africaine. Il fut accueilli à Alger par l'*Association des Ecrivains algériens* et par le comité de la jeune revue *l'Afrique Latine*. Un public très nombreux et attentif écouta sa conférence à laquelle assistaient le Gouverneur général et le Recteur de l'Académie d'Alger.

Alors même que l'on doute de l'efficacité pratique de ses théories et que l'on veuille les considérer simplement comme la fiction d'un poète fervent, de telles manifestations ne peuvent manquer d'être intéressantes et même fécondes. L'autorité de Louis Bertrand, sa sincérité et sa conviction n'ont pas besoin de persuader le peuple algérien, pourvu qu'elles l'incitent à réfléchir sur soi-

même, à prendre conscience de ses aspirations encore diffuses.

La province africaine, maintenant que son peuple commence à s'unifier, et à manifester sa personnalité collective, a besoin de se reconnaître et de s'examiner. Colons, hommes d'affaires, commerçants, travailleurs ont agi jusqu'alors dans le mouvement libre et mal organisé des initiatives individuelles. L'effort doit aboutir à une intellectualité. Les tendances doivent se clarifier, les énergies se rejoindre dans un idéal. C'est pourquoi il est réconfortant d'avoir vu des foules africaines attentives à la parole de Bertrand. Il leur ouvre tout au moins de vastes champs d'idées. Il les convie à élever leurs âmes, dans les répits que leur laisse le labeur, vers l'idéalisme qui se dégage de leur action quotidienne et de l'œuvre entière que leurs pères et eux-mêmes ont créée dans une collaboration qui remplira bientôt un siècle.

Tel est aussi le rêve de Robert Randau. « Nous ne voulons pas de séparatisme, même en art. Nous voulons découvrir et concrétiser une harmonie intellectuelle parmi tous les membres de peuples qui composent notre peuple. Nous avons des savants, nous n'avons pas encore d'idéal commun. C'est cet idéal que tout peuple s'est constitué siècle après siècle qu'il nous faut édifier. Il faut pour cela que nous aimions notre terre et le groupe d'humanité qui l'habite... Nous voulons être, simplement, et être en beauté. »

C'est à la défense et à l'illustration de cette tâche qu'il a voué encore son dernier roman, *Cassard le Berbère*.

En ce Cassard, depuis longtemps, Randau prétend composer la figure de l'Africain actuel.

C'est l'homme issu de déjà plusieurs générations qui se sont conformées à toutes les influences du climat, des contacts et de la vie d'Afrique. Les liens se sont rompus qui le rattachaient à la province originaire. Il est resté Français, mais il porte en lui des vertus et des passions qu'il doit à l'atmosphère d'un pays tout récemment français, aux habitudes, aux besoins, au genre d'exigence qu'exige la terre d'Afrique. Il est le Français d'une province qui achève d'entrer dans l'unité nationale, mais dont ne s'effaceront pas les caractères particuliers profonds. Il est l'homme de ce terroir où le retiennent toutes les forces de l'être, de l'éducation et déjà de l'hérédité. Cassard, précisément déterminé de corps et d'âme, est la synthèse de l'Africain. Randau a voulu en

faire le type de l'homme passionné d'entreprise, d'action et d'aventure représentant la race nouvelle s'élaborant sur le sol où les paysans de France, alliés et mélangés à des humanités diverses, sont venus travailler, agir et conquérir. Ils savent la nécessité de l'effort. Ils en apprécient justement la valeur. Ils savent jouir aussi des profits et des satisfactions que réalise la peine.

Doué, à l'extrême, des vertus et des passions africaines, Cassard est aussi l'Africain tel qu'il sera (selon le rêve de Randau), quand le succès dans l'entreprise et le répit dans l'action lui auront permis d'affiner son intellectualité. A l'extrême encore est affinée celle de Cassard. Cet homme multiple aspire à toutes les joies que peuvent atteindre un corps robuste, entraîné aux formes les plus audacieuses de l'action et une âme véhémente supérieurement cultivée.

Colon en Algérie, explorateur au Soudan, poète, romancier, Cassard aimait l'action non seulement pour le profit, mais aussi pour l'émotion qu'elle procurait. Frère Jehan laïque, il se faufilait au premier rang là où abondaient or à amasser, beauté à savourer et coups à donner et à recevoir. Son existence fut donc copieuse en bourrades, en désappointements, en volupté, en célébrité...

Ce des Esseintes d'Afrique est également avide des sensations rares qu'il trouve dans l'effort et des charmes subtils qui émanent des jardins comme des richesses d'art qu'il accumula dans son bordj sarrasin. Il vit dangereusement pour le plaisir.

Autour de lui, l'Afrique vivante s'évoque dans les drames latents de ses races et de ses civilisations, parfois dans des cataclysmes sanglants. Pourtant l'existence du bled impose une loi aux consciences mutuellement fermées et qui ne correspondent que dans la nécessité du travail et le besoin de vivre. Plutôt que de poser de préalables principes que la réalité dément presque toujours, Cassard avec Randau cherche à démêler, dans l'enchevêtrement des énergies et le bouillonnement des forces, quelle morale et quelle justice conviennent pour qu'une concorde règne sur la collaboration des races et dénoue leurs luttes sournoises ou déclarées.

Le livre, dans sa matière comme dans sa langue, est dense, exubérant, fougueux. Il tient de Rabelais et de Huysmans. Il propose un tableau de l'Afrique d'aujourd'hui selon une âme d'Africain conscient de sa race et aimant avec ferveur sa terre.

Les Apparences et les Nombres, le dernier volume

du poète algérien Léo Loups, contiennent une série de visions africaines, claires et d'une belle pureté de lignes. Il peint une Afrique hellénique et païenne. Il n'eut pour découvrir et pour décrire une autre Attique qu'à contempler le Sahel, sa terre de dilection.

Son esprit anacréontique reconnaît tout un monde de divinités rustiques sur cette terre qui ressemble à l'Hellade par la sérénité de son ciel, la limpidité de sa lumière, l'harmonie de ses horizons, la grâce parfumée de ses jardins limités de cyprès, dont les habitants continuent à se vêtir de laine antique, dont les femmes porteuses d'amphores perpétuent inconsciemment les nobles attitudes et les gestes essentiels de beauté.

J'aurais dû faire place, dans l'article que publiait le *Mercure* du 1er avril sous le titre « La province d'Algérie », à l'œuvre accomplie dans ce pays, pour l'expansion de la pensée française, par les journaux et les **journalistes algériens**. Dans *la Dépêche Algérienne*, mon confrère Jules Rouanet me reproche aimablement cette omission. La presse a évidemment sa grande part dans le « miracle » qui soutient ici la pensée et l'idéal français. M. Rouanet me le rappelle en termes fort exacts :

Pour que l'Algérie ait eu, aux jours de la mobilisation et aux heures les plus dures de la tourmente, cette attitude décidée à tous les sacrifices pour sauver la patrie, pour qu'elle eût un sentiment si clair de son devoir et de son amour pour la France, il fallait que des semeurs nombreux, animés d'une foi inébranlable et d'une volonté irréductible, aient jeté le bon grain et l'aient fait pousser dans le sein de ce peuple algérien qui créait ici un monde nouveau, en terre ingrate, mais le voulait à l'image de sa patrie...

Nous avons ici des journaux qui, comme l'*Echo d'Oran*, depuis 78 ans, comme le *Zéramna*, de Philippeville, depuis 71 ans, comme tant d'autres depuis des lustres et des lustres, n'ont pas cessé de répandre cette pensée française, de la défendre contre les influences qui auraient pu l'altérer par suite de la fusion ou des conflits des races en présence. Ils ont mené à bien cette tâche patriotique et précieuse autant qu'un sacerdoce ; parce que le journaliste trouve dans son labeur quotidien l'occasion sans cesse renouvelée d'être en relation permanente et étroite avec le cœur de la foule ; parce qu'il a le sentiment de la grave responsabilité qui lui est échue, par le pouvoir de persuasion de la parole écrite et répandue à un grand nombre d'exemplaires dans tous les milieux sociaux. Son intelligence individuelle s'adresse à l'âme collective qui veut être guidée et conseillée et, si elle conçoit son rôle avec quelque

noblesse et quelque grandeur, c'est elle qui, d'une masse plastique et souvent amorphe, fait une âme populaire vibrante, sensible et éclairée... »

Qu'il me soit donc permis de rendre hommage, tardivement, mais avec sincérité, aux journalistes africains, ceux d'hier, les Bézy, ceux d'aujourd'hui, les Mallebay, les Lys du Pac, qui depuis les premiers temps de la conquête, nombreux et avec zèle, jusque dans les petites villes perdues dans le bled, ont défendu l'idée française et continuent de la répandre et de la féconder.

Mémento.— La Revue *L'Afrique latine* (qui n'est ni très spécialement africaine, ni exagérément latine) contenait dans ses derniers numéros de beaux et chaleureux poèmes de M. Jean Pomier. Je note aussi les excellents articles que M. Esquer donne à cette publication sur « l'Education de Jacques Bonhomme ». Nos municipalités y puiseraient de précieuses leçons.

Polémiques, notamment dans les populaires *Annales Africaines*, autour du Grand Prix littéraire. Bon signe pour l'expansion des Lettres africaines.

Excellents numéros, sainement rédigés et présentés avec goût, de *Terre d'Afrique* et de l'*Afrique du Nord illustrée*, à l'occasion du voyage présidentiel. Ces deux revues font une bonne propagande africaine et suppléent à nos syndicats d'initiative défaillants.

YVON ÉVENOU-NORVÈS.

LETTRES ITALIENNES

Ugo Ojetti : *Mio figlio ferroviere*. — Antonio Beltramelli : *Il cavalier Mostardo*. — Guido Milanesi : *Eva Marina*. — Alessandro de Stefani : *Malati di passione*. — Salvator Gotta : *Il primo Re*. — Luigi Pirandello : *Novelle per un anno*. — G. Titta Rosa : *Narratori Contemporanei*. — Etudes critiques. — *Biblioteca Sansoniana Staniera* — Mémento.

Quand on examine les ouvrages que les romanciers italiens nous ont offerts ces derniers temps, le découragement vous prend et on serait tenté d'écrire que si l'Italie n'est pas morte au roman, elle ne nous donne plus guère en ce genre que de pâles productions sans chaleur et sans vie représentant l'œuvre de débutants dans la littérature ou d'auteurs déjà sur le déclin. Voici par exemple le roman d'un écrivain qui, à notre avis, jouit d'une faveur imméritée: *Mio figlio ferroviere*, par M. **Ugo Ojétti** (Milan, Treves). M. Ojetti, qui nous dispense sa prose depuis une trentaine d'années, possède des qualités purement formelles et toutes d'extériorité.

J'entends dire par cela qu'il écrit d'une plume élégante et facile et se sert de cette élégance et de cette facilité pour masquer la plus grande vacuité d'esprit. Il discourt dans plusieurs journaux et revues de littérature, d'actualités politiques et sociales, d'art et de mille autres choses, et a la prétention de réunir en volumes tout ce fatras digne tout au plus d'une vie éphémère. Naturellement M. Ojetti s'occupe aussi de littérature narrative, il a écrit de médiocres nouvelles dont personne ne parle plus, nouvelles qui rappellent ce que la littérature française d'il y a trente ans a produit de plus médiocre. Il vient de nous gratifier d'un roman que personne ne lui demandait et qu'il aurait aussi bien pu garder dans ses tiroirs. *Mio figlio ferroviere* voudrait être, sans y réussir, la satire de la vie italienne d'après guerre et nous peindre l'Italie en proie aux tentatives de bouleversement bolchevique. Dans ce roman tout est superficiel, le drame de la vie italienne durant les années 1919-20 n'a pas été même deviné de loin par l'auteur qui n'a pas su le rendre même à travers le voile de l'ironie. Là où l'ironie eût été de mise on ne voit percer que la mesquine rancune d'un homme exclu du drame de l'histoire et de la vie.

Mais passons outre, même quand ce ne serait que pour mettre en évidence les non moindres défauts qui apparaissent dans le dernier roman de M. Antonio Beltramelli : **Il cavalier Mostardo** (Milan, Mondadori); le roman se propose la représentation de la vie politique et sociale de la Romagne dans la période précédant immédiatement la guerre, alors que les *rouges* (socialistes) et les *jaunes* (républicains) luttaient pour avoir la prédominance dans la lutte de l'organisation des paysans. Le dernier roman de M. Beltramelli, qui avait su autrefois chanter en artiste l'âme de sa terre de Romagne, est, lui aussi, une œuvre toute extérieure et superficielle, traînant en longueur, parsemée d'épisodes de mauvais goût, d'un style relâché alternant avec des préciosités de mauvais aloi ; un mauvais roman, en somme, ce que nous regrettons surtout à cause du réel talent de son auteur qui s'amoindrit pour se mettre au service des pires goûts du public.

Nous ne nous arrêterons pas à parler de **Eva Marina** (Milan, Mondadori), insignifiant recueil de nouvelles de M. Guido Milanesi, et nous préférons signaler le premier roman d'un jeune écrivain qui nous montre les qualités et les aptitudes de romanciers, dignes d'être encouragées, M. Alessandro de Stefani : **Malati di**

Passione (Milano, Baldini Castoldi). Ce roman est loin d'être parfait, il est trop long, d'une excessive cérébralité, d'un style qui n'a pas encore rejoint son parfait équilibre, mais il indique d'autre part chez son auteur des intentions sérieuses et des dispositions remarquables qui nous font bien espérer de son œuvre future.

Espoir que nous ne nourrissons plus guère à l'égard de M. Salvator Gotta, jeune écrivain non sans probité et qui fit paraître, il y a dix ans, un roman : *Il figlio inquieto*, qui fit naître beaucoup, peut-être trop, d'espérances. Son dernier roman : **Il primo Re** (Milan, Baldini et Castoldi), confirme le jugement porté sur ses œuvres précédentes par les quelques critiques impartiaux d'Italie. M. Gotta possède de médiocres qualités d'imagination, très peu de sens de l'humanité et aucun style. Dans l'ensemble de son œuvre, *Il figlio inquieto* représente un cri de jeunesse qui ne se répétera plus. Il n'a pas reçu en partage le don d'écrire en respectant le syntaxe et la grammaire, et ses graves défauts ne sont pas compensés par la puissance créatrice ni l'efficacité de la représentation artistique.

Mieux vaudrait relire les nouvelles de M. Luigi Pirandello, dont on vient de commencer la publication intégrale. Elle se composera de non moins de vingt-quatre volumes, réunis sous le titre : **Novelle per un anno** (Florence, Bemporad). Deux des premiers recueils de nouvelles de M. Pirandello font partie des deux premiers volumes publiés : *Scialle nero* et *La vita nuda*, auxquelles d'autres plus récentes ont été ajoutées. Comme nous ne voulons pas nous borner à une aussi rapide notice de l'œuvre de M. Pirandello, qui est aujourd'hui un des auteurs les plus complexes d'Italie, nous nous proposons d'en parler plus longuement une prochaine fois.

A propos de prose narrative il nous reste encore à signaler la diligente anthologie en deux volumes, compilée par M. Titta Rosa, sous le titre : **Narratori Contemporanei** (Milan, Primato Editoriale), qui comprend les écrits des littérateurs italiens de ces vingt dernières années. L'anthologie de M. Titta Rosa permet à chacun de se faire une idée complète de la prose narrative italienne de ces vingt dernières années. Les choix ont été faits avec intelligence et bon goût, et il ne faut pas se plaindre de quelques omissions injustifiées qui ne sauraient en aucune façon altérer le

jugement que, d'après cetteanthologie, l'on peut porter sur la prose narrative italienne actuelle, c'est-à-dire, un sentiment très restreint d'humanité, une médiocrité diffuse, et des possibilités de renouvellement plutôt formelles que substantielles. Ce jugement pourra paraître sévère à beaucoup d'Italiens habitués aux coups d'encensoir ; c'est cependant le seul honnêtement et véridiquement établi sur des bases critiques.

§

Passons à d'autres arguments, réfugions-nous dans le domaine des **études critiques**, chères aux publicistes et aux savants, et qui signalent les forces les plus vivantes de notre actuelle littérature. M. Alessandro De Stefani, le jeune auteur déjà cité, a profité de l'occasion de la publication de sa traduction de *La tragedia di Macbeth* de Shakespeare (Turin, Bocca) pour l'enrichir de nombreuses notes et appendices, formant un essai littéraire parfait sur le sort de la fameuse tragédie shakespearienne. La traduction de M. Stefani, quoique elle soit d'une fidélité scrupuleuse, n'est pas toutefois sans défauts, tandis que les notes critiques sur les traductions précédentes du théâtre shakespearien, sur le texte de la tragédie, sur la date de sa composition, sur les sources, sur les intentions et les résultats de la tragédie elle-même, sur les personnages, sur l'ouvrage théâtral, sur les jugements qu'elle a occasionnés, sur ses dérivations révèlent non seulement une profonde connaissance de l'argument, mais surtout une excellente intuition critique, une sûre compréhension interprétative, dignes du meilleur éloge. J'ajouterai que les lecteurs français goûteront tout particulièrement la lecture des notes critiques sur les traductions françaises de Shakespeare, depuis celle de Voltaire jusqu'à celles de Letourneur, de Guizot, de Michel, de Laroche, de Hugo fils, de Montégut, de Duval, etc.

M. Arturo Anzilotti fait paraître un bon essai historique sur *Gioberti*, dans la nouvelle *Collana Storica* publiée par l'éditeur Vallechi de Florence, sous la direction de l'infatigable professeur E. Codignola. L'essai de M. Anzillotti n'est pas une simple biographie de Gioberti, ou une exposition systématique de sa philosophie, c'est plutôt une pénétrante analyse de la valeur et de la signification de la doctrine et de la politique de Gioberti pendant la première phase du *Risorgimento* national italien qui se termine par la paix de Milan. Nous ne partageons pas toujours

l'opinion de M. Anzilotti, mais son essai est concluant dans son ensemble, et nous montre chez l'auteur la parfaite connaissance du sujet étudié et de la période historique qui s'est ressentie de son influence. Cet essai, à tout prendre, fait honneur à son auteur et aux études italiennes.

Je ne puis pas dire autant de bien du volume que M. Giuseppe Pentimalli a consacré à *Alfredo Oriani* (Florence, La Voce). M. Pentimalli n'a pas su mettre en évidence le caractère complexe de A. Oriani et, à force de subtilités, son analyse se perd dans les détails, ce qui nuit à l'intérêt de l'ensemble et fait perdre de vue la personnalité de penseur et d'artiste de Oriani. M. Guido de Ruggiero a évité cet écueil dans son excellente monographie : *Il pensiero politico meridionale nei secoli XVIIIe-XIXe* (Bari, Laterza), excellent ouvrage critique qui nous confirme les qualités de M. De Ruggiero, un des hommes les plus cultivés d'Italie, provenant de l'école idéaliste de MM. Croce et Gentile. Dans cette monographie, la pensée politique des écrivains de l'Italie méridionale, depuis G.-B. Vico et Vincenzo Cuoco, jusqu'à MM. Spaventa et De Meis, a été examinée, analysée et reconstruite dans ses développements et ses détours avec une fine intuition critique, une grande sûreté d'appréciation, une entière sûreté de recherches et une véritable intelligence interprétative.

§

Depuis plusieurs années on peut remarquer en Italie un réveil d'intérêt pour les littératures étrangères. L'éditeur G.-C. Sansoni, de Florence, a voulu, lui aussi, y prendre part et il a confié au professeur Guido Manacorda la direction d'une : **Biblioteca Sansoniana straniera**, initiative des mieux réussies à tous les points de vue. Cette bibliothèque se propose (plutôt que de fournir des traductions directes et fidèles des œuvres de grands auteurs) de mettre le public cultivé en contact direct avec les chefs-d'œuvre des différentes littératures étrangères, venant ainsi en aide à ceux qui ne connaissent pas la langue ou la connaissent d'une façon insuffisante pour goûter Shakespeare ou Gœthe, par une traduction littérale et des notes claires et complètes. Evitant du même coup les traductions trop hâtives (malheureusement trop fréquentes) et celles trop compliquées d'érudition, traduisant d'après les textes corrects, reproduisant, à côté de la traduction, le texte de certaines œuvres (notamment celles en vers) qui per-

dent à la traduction le meilleur de leurs qualités personnelles et suivant, pour illustrer les textes étrangers, la méthode d'expliquer par de rapides notes critiques et philologiques les obscurités du texte même, cette collection est un point d'appui solide pour tous ceux qui aiment à contempler les plus hauts sommets de l'art et de la poésie. Les sept premiers volumes parus répondent entièrement à ces principes, que nous avons résumés du programme même de la collection.

M. Guido Manacorda a commencé la traduction, avec le texte en regard, de tous les drames de R. Wagner en commençant par *Le Vaisseau fantôme, Rienzi, Tannhœuser*. M. Manacorda nous offre aussi une traduction fidèle de : *Le Epistole e gli Epigrammi Veneziani* de Goethe, de qui Antonio Carafa donne aussi une nouvelle traduction de *Arminio e Dorotea*. La traduction de *Turcaret* de Lesage a été confiée aux soins de M. Cesare Levi, qui s'est très bien acquitté de sa tâche, ainsi que M. Cino Chiarini, qui a traduit *Romeo e Giulietta* de Shakespeare.

Cette collection est excellente sous tous les rapports, elle est dirigée avec compétence et sérieux et contribuera puissamment à une large diffusion de la littérature étrangère en Italie.

§

Mémento. — M. Giovani Marchi a pris l'initiative d'une collection de *Pagine Politiche* (Florence, Vallecchi). Dans les cinq premiers volumes publiés a paru une édition intégrale (d'après la première édition) de *I Doveri dell'uomo* de Mazzini, ainsi que l'essai, toujours d'actualité, de M. Guiseppe Ferrari sur *Macchiaveli, juge des révolutions de nos jours*. M. R. A. Ma‿ini y a fait paraître une médiocre étude sur *La Reforma degli Enti locali*; P. L. Occhini un ouvrage superficiel sur *La Crisi Agraria in Italia*, dans lequel on ne sait s'il nous faut déplorer le plus la légèreté de jugement de l'auteur ou l'ignorance qu'il témoigne du problème traité. Par contre, nous avons un bon ouvrage dû à la plume de M. Ettore Lollini : *Pagine liberiste*, recueil d'essais et d'articles d'un jeune économiste fort distingué. Dans la même collection paraîtra *La Politica*, de Gioberti, et *La storica delle rivoluzioni in Italia*, ouvrage désormais introuvable de M. Guiseppe Ferrari. — M. Giovanni Preziosi dans son volume : *Cooperativismo rosso piovra dello stato* (Bari, Laterza) fait preuve d'un esprit férocement sectaire et partisan, malgré que le sujet traité se prêtât à une étude profonde et sérieuse.

Par contre, les deux essais sur *Riccardo e J.S. Mill* (Bari, Laterza), que M. Antonio Graziani vient de réunir en un volume, sont excellents : l'auteur y retrace d'une façon admirable la personnalité et les théories

des deux grands économistes anglais. Le volume de M. Gino Baldesi, *Perchè il mondo è povero* (Florence, Vallechi) où l'auteur examine la crise économique d'après guerre au point de vue socialiste (M. Baldesi est député et a été secrétaire de la C. G. du T.) est une œuvre sérieuse et consciencieuse. La brochure de M. Luigi Luzzatti : *La paix monétaire à la Conférence de Gênes* (Roma, Libreria di scienze e lettere) est d'un grand intérêt d'actualité, quoique les idées de l'auteur soient parfois confuses et discutables.

GEROLAMO LAZZERI.

LETTRES NÉERLANDAISES

Alphonse Laudy : *De Paradysvloek*. — Betsy Ranucci-Beckman ; *Dat wat je niet hebt.*

Voici, pour faire suite à ma précédente chronique, deux pièces d'auteurs hollandais qui, dans ces derniers temps, ont attiré l'attention.

Il s'agit tout d'abord du **Paradysvloek** (la Malédiction de l'Eden) d'Alphonse Laudy. Celui-ci est rédacteur en chef d'un de nos journaux catholiques les plus importants, le *Tyd*, qui paraît à Amsterdam. Il est remarquable que quelqu'un dont les forces sont presque tout entières absorbées par les polémiques quotidiennes de la politique ait encore pu trouver le recueillement nécessaire pour créer une pièce de théâtre aussi largement et sobrement construite, aussi monumentale.

Le *Paradysvloek* nous donne, en des vers souvent d'une rare beauté et puissamment imagés, les tourments du premier couple après son expulsion du paradis terrestre et les répercussions toujours plus profondes de la malédiction divine dans l'humanité.

Kaïn et Abel sont tous deux en proie à des désirs qui ont la même source, car ils dérivent des jouissances que les premiers hommes ont goûtées dans l'Eden ; l'un aspire à la puissance qui n'est plus, l'autre à l'amour. Kaïn, dans la misère et l'amertume de son bannissement, s'insurge et ne voue à Dieu, sur l'autel qui lui est consacré, que les chardons qui poussent tout autour et il a le Soleil en exécration. Abel, l'esprit charmé par les récits que lui a faits sa mère, erre sur la terre et arrive devant les portes d'Eden. Mais, pour entrer, il faut tuer le serpent, et c'est Kaïn qui détient la massue.

Et la querelle fratricide nous apparaît ainsi la lutte entre l'égoïs-

me, l'esprit vindicatif et l'ambition d'une part et, de l'autre, le pur amour. Kaïn tue Abel. Et plus profond devient l'abîme qui sépare de Dieu les hommes. Bourrelés de remords, Adam et Eve ont vu ce meurtre. La conscience de la mort pénètre plus profondément l'humanité et ce sentiment s'exprime au 3e acte dans un passage d'un lyrisme admirable. Et les enfants de Kaïn, poussés au désespoir, pleins de menaces, entourent Adam, qui est l'auteur de leur abjection. Kaïn porte à son père un coup qui lui ôte la vue. L'Ange, de son épée enflammée, a mis le feu au paradis terreste qui, s'enfonçant sous terre, devient l'enfer. C'est à quoi a abouti la conduite de Kaïn. Mais lorsque la désolation est à son comble, vient le prophète Henoch, et il annonce le pardon :

> Quand, sur le Mont du Sacrifice, s'érigeront trois croix,
> De nouveau les portes du Paradis s'ouvriront.

Cette œuvre est sujette à quelques critiques. Les vers manquent parfois de beauté et l'auteur a trop cherché à donner un effet de puissance en recourant aux répétitions et alors son style tombe quelquefois dans la rhétorique. Ce n'était pas une mince tâche que de nous montrer Adam et Eve et de leur faire prononcer des paroles qui fussent intéressantes pour nous sans cependant nous reporter aux idées de notre temps et cette tâche a souvent été trop lourde pour l'auteur. Ils nous apparaissent trop modernes et leurs querelles manquent de grandeur. Ils se rapetissent aussi à nos yeux quant ils cherchent à dissimuler à leurs enfants que c'est par leur faute que l'humanité est privée des joies de l'Eden, préoccupation qui nous reporte malencontreusement aux intrigues des pièces du répertoire courant. Mais ces quelques taches ne nuisent que peu à la puissante impression de l'ensemble.

§

A côté du *Paradysvloek*, qui continue encore à tenir l'affiche et dont la première a eu lieu en septembre 1919, une pièce qui mérite d'être mentionnée c'est « **Dat wat je niet hebt** » (*Ce qu'on n'a pas*) dont l'auteur, Mme Betsy Ranucci-Beckman, est elle-même comédienne. La première fut également donnée à la fin de 1919.

Le sujet nous transporte dans un tout autre milieu, le milieu des théâtreuses. Tout, dans la pièce, est d'une touche légère, avec un fond d'ironie.

La pièce, qui est du très bon théâtre, captive d'un bout à l'autre. Elle doit surtout son intérêt à la vivacité spirituelle de son dialogue, plein de verve et d'observation. L'auteur nous montre que ce qu'on désire, c'est toujours ce qu'on n'a pas, et, dès qu'on l'obtient, on n'est plus satisfait. Ce thème, qui ne prétend être ni très original ni très profond, nous est présenté par une petite chanteuse de cabaret, une fille débonnaire qui a encore accru son impécuniosité en l'unissant à la pauvreté non moins grande d'un autre chanteur de peu de talent. La misère l'étreint; mais voici, pour elle, le salut. Un jeune aristocrate s'éprend d'elle, se fait aimer aussi et c'est brusquement la richesse, le séjour à la Riviera, le luxe et le plaisir. Au second acte, ils sont rentrés. Elle est devenue mère. L'amant tout à coup est ruiné et il en est profondément affecté. Elle, qui se détachait déjà de lui, se met maintenant à l'aimer véritablement. Quand Annie, c'est le nom de l'héroïne, était pauvre, elle souhaitait la fortune. Une fois riche, sa vie d'autrefois lui paraissait plus séduisante dans son souvenir. Elle a eu la richesse et la voici redevenue pauvre. Mais, cette fois, elle doit être prudente, lui dit son premier amant qu'elle a rencontré. Il semble qu'une fée à son berceau lui a accordé la réalisation de trois souhaits. Et l'histoire nous avertit de ce que deviennent habituellement ces trois souhaits. On désire une chose et, dès qu'on l'a, on s'en lasse et l'on veut en être délivré. Et, en effet, Annie, qui a été le soutien de son premier amant et qui, maintenant qu'ils sont tombés dans le besoin, est redevenue chanteuse et gagne le pain du ménage, voudrait être la compagne d'un homme qui la protégeât et lui imposât sa volonté. Mais elle a appris la sagesse, elle repousse ce nouveau désir et, ce qu'elle souhaite pour finir, c'est que son amant l'épouse. Il ne demandait pas mieux et il est au comble du bonheur.—La pièce pétille d'esprit. Même on pourrait dire que tous les personnages ont trop d'esprit, ils ont trop de sagesse, trop d'ironie au point de toucher un peu à l'invraisemblance ; mais d'une telle abondance nous ne sommes pas en droit de nous plaindre.

Le *Paradysvloek* a été joué par le Schouwtooneel et *Dat wat je niet hebt* par le Hofstad Tooneel.

J.-L. WALCH.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

J.-M. Keynes : *Nouvelles Considérations sur les conséquences de la paix*, Stock.

L'ouvrage publié par Keynes en 1920 sur les *Conséquences économiques de la Paix* a fait époque dans l'histoire de l'exécution du traité de Versailles. Ceux qui avaient rédigé ce dernier avaient laissé à des délibérations postérieures le soin de déterminer comment on s'y prendrait pour faire payer l'Allemagne. Pourrait-on la contraindre à payer? Serait-on arrêté par des impossibilités matérielles? Keynes, professeur d'économie politique à Cambridge, esprit curieux, ingénieux et indépendant, appliqua toute sa sagacité à l'étude de ce problème. On sait quelles attaques passionnées son premier livre suscita dans ce pays. Il n'en sera probablement pas de même du second, pour cette bonne raison que les Français commencent à apercevoir un second élément du problème : l'obligation pour eux de rembourser les Américains et les Anglais.

Le traité de Versailles laissait indécise la somme totale que l'Allemagne aurait à payer et elle était l'objet d'estimations fort différentes; c'est ainsi que les évaluations officielles françaises de la créance française étaient successivement en milliards : 65, 75, 134, 62, 110, 127. La valeur variable du franc a beaucoup compliqué le problème. Une décision de l'arbitre américain Boyden fixa la valeur du mark-or en matière de réparations à 2 fr. 20 papier. M. Keynes fait observer qu'à en juger par les cours, l'équivalent équitable était 3 fr. papier. Reste à savoir sur quelle base ont été établies les réclamations françaises pour dommages matériels aux biens (en dernier lieu 127 milliards de francs-papier représentant 57, 7 milliards de marks-or). M. Keynes pense qu'elles étaient 2 ou 3 fois supérieures à la réalité. Il pense par exemple que les dommages aux maisons (mobilier, dommages industriels et domaine de l'Etat exclus) ne montaient pas à 36.892 millions de francs-papier = 16.768 millions de marks-or, mais seulement à 250 millions de livres st. (5 milliards de marks-or). Mais les créances françaises n'étaient pas les seules exagérées. Le total des réclamations des Alliés s'élevait à 223, 5 milliards de marks-or ; le délégué anglais Sir John Bradbury proposa de les abaisser à 104 milliards et la Commission des Réparations les fixa à 132.

M. Keynes estime que le chiffre de Bradbury était le plus proche de la vérité, et qu'aux termes de la lettre du traité de Versailles la créance sur l'Allemagne devrait être de 110 milliards de marks-or (74 pour les pensions et allocations, 30 pour les dommages causés directement à la personne et aux biens des civils, 6 pour la dette de guerre de la Belgique).

Le traité de Versailles imposait à l'Allemagne de verser 20 milliards de marks-or avant le 1er mai 1920; elle ne versa que 4.534 millions, mais il fallait encore en déduire 360 millions de marks-or qui lui avaient été remis aux termes de l'accord de Spa et les dépenses des armées d'occupation. Le résultat net de cette période de transition fut donc qu'abstraction faite des biens d'Etat livrés à la Pologne, les frais de recouvrement ne laissèrent *rien* pour les réparations.

Auparavant, à Spa, grâce surtout à des concessions de M. Loyd George, on était arrivé à fixer le pourcentage de chaque Allié dans les paiements allemands. Loyd George avait d'abord réclamé pour l'Angleterre 3/5 de la part française, proportion que M. Keynes croit la plus équitable ; il se contenta finalement de 22/52. M. Keynes établit alors *qu'aux termes des traités*, la France n'a droit sur les prochains paiements qu'à des sommes peu importantes. Il faut en effet rembourser : 1° les dépenses d'occupation, environ 3 milliards; 2° les avances de Spa, environ 360 millions ; 3° la priorité belge, 2 milliards ; 4° les avances à la Belgique, 6 milliards. Au total environ 11 milliards 400 millions. Sur cette somme, 3 milliards reviennent à la France, 3.400 à l'Angleterre, 2.200 à la Belgique, 2.800 aux Etats-Unis. La France ayant déjà reçu 2/3 de sa part, la Belgique 1/3, l'Angleterre un peu moins de 1/3, les Etats-Unis rien du tout, « ceux-ci ont strictement droit à une partie considérable des prochains versements ». *Ce résultat est dû à ce que nos négociateurs ont cru la capacité de payer de l'Allemagne plus grande qu'elle n'était.* La note du président Wilson du 5 nov. 1918 ne parlait que des « dommages causés à la population *civile* ». Nos négociateurs crurent bien faire en s'associant aux Anglais pour demander d'imposer aussi le paiement des pensions et allocations. Les Américains s'y opposèrent parce que c'était imposer le paiement des dommages causés aux *militaires* et que la note du 5 nov. avait précisé qu'ils ne devraient répa-

rer que les dommages civils. Finalement, Wilson céda et imposa son opinion aux autres délégués américains. Les pensions militaires, l'entretien des troupes d'occupation et la priorité belge réduisent presque à rien ce que nous pourrons toucher sur les versements *probables* de l'Allemagne. *Nous ne pouvons profiter pleinement du traité de Versailles que s'il est remanié.*

Keynes examine ensuite la question de la répercussion de l'exécution du traité sur le commerce anglais. Après avoir démontré que, sauf la potasse, le sucre et le bois, l'Allemagne ne peut étendre considérablement son commerce qu'en faisant une concurrence plus énergique à l'Angleterre, il dit que

l'opinion populaire anglaise s'exagère probablement ces faits à l'heure actuelle!.. Nous pouvons obtenir de l'Allemagne des paiements modérés sans stimuler l'ensemble de ses exportations... D'un point de vue égoïste, c'est là la meilleure politique pour la Grande-Bretagne... De la répartition des paiements sur une longue période, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est nullement assurée. Qui donc croit que les Alliés exerceront sur l'Allemagne une pression suffisante, qui donc croit que le gouvernement allemand aura sur son peuple assez d'autorité pour tirer d'un travail asservi un éternel tribut ?... Les mêmes principes s'appliquent, à une exception près, aux Etats-Unis... Non seulement je ne crois pas que les nations européennes soient capables de payer, mais, de plus, le problème auquel les Etats-Unis auront à faire face pour établir l'équilibre de leurs comptes avec l'ancien monde est extrêmement difficile... L'excédent annuel des exportations de marchandises américaines sur les importations est voisin de 3 milliards de dollars, tandis que les paiements que les Etats-Unis effectuent en Europe (dépenses des touristes et traites) sont inférieures à 1 milliard de dollars par an. Pour équilibrer ce compte, les Etats-Unis doivent donc fournir au reste du monde une somme annuelle de 2 milliards de dollars qui serait majorée de 600 millions de dollars si les intérêts et l'amortissement de la dette européenne étaient payés... De 1919 à 1921, les pertes des spéculateurs américains ont constitué une assez forte partie de cette somme, mais il serait imprudent dorénavant de compter sur cette source de revenus... A la fin de 1919, je préconisais un emprunt de reconstruction... Au cours des 2 dernières années, les Etats-Unis nous ont consenti des prêts plus considérables que la somme que j'envisageais... Mais il faut en fin de compte qu'ils achètent davantage et vendent moins...

Keynes propose donc une large annulation des dettes. La créance allemande serait réduite à 18 milliards envers la France

et à 3 envers la Belgique. La France, de cette façon, au lieu de 910 millions de marks-or par an, en toucherait 1.080 (et avec beaucoup plus de chances d'être payée). La difficulté est que l'opinion aux Etats Unis y est trop hostile pour qu'il y ait actuellement « possibilité politique pratique » de la discuter ». Keynes espère cependant :

L'Amérique veut être généreuse vis-à-vis de l'Europe, dit-il, autant parce qu'elle est animée de bons sentiments que parce qu'elle soupçonne que toute autre politique détruirait son propre équilibre. Mais elle ne veut pas « être jouée ». Elle ne veut pas que l'on puisse dire *encore* que les vieux politiciens cyniques de l'Europe ont été trop adroits pour elle. La moisson a été mauvaise. Les impôts sont écrasants. Beaucoup de régions des Etats-Unis ne se trouvent pas, à l'heure actuelle, assez riches pour favoriser l'abandon de cet actif à la légère...

Certains demandent que l'Angleterre et les Etats-Unis ne fassent des concessions à la France que si elle consent à adopter une politique plus pacifique... J'espère que la France cessera de s'opposer à la réduction des armements... Comprend-elle qu'il ne peut pas y avoir d'amitié possible entre l'Angleterre et *toute* autre nation voisine entreprenant d'exécuter un programme important de sous-marins ? J'espère également que la France oubliera ses dangereuses visées sur l'Europe Centrale et limitera strictement les ambitions qu'elle nourrit en Orient, *car elles reposent sur des fondements ébranlés.*

Puissent nos gouvernants se montrer aussi clairvoyants que Keynes.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914.

Georges Virrès : *A côté de la guerre*, Dewit, Bruxelles. — Carola Ernst : *Silhouettes crépusculaires*, Lambertin, Bruxelles.

A côté de la guerre, un curieux récit de l'occupation de la Belgique, a été publié par M. Georges Verrès, bourgmestre de Kunnen, dans le Limbourg, qui fut un des chemins de l'ennemi et la route de l'invasion. C'est un récit au jour le jour des événements, mais vus surtout du village, qui se trouva bientôt en pleine tourmente. On assiste aux préparatifs de la défense, bien que personne ne crût d'abord à une agression que l'ennemi a prétendu justifier, — et c'est la réquisition des chevaux, l'ultimatum allemand, bientôt les premiers coups de feu, — les troupes belges se

jetant bravement au-devant de l'agresseur, — lequel avait préparé de longue date, on le sait maintenant, l'occupation du pays, qu'il prétendait faire entrer dans l'ensemble des Etats germaniques. La résistance de Liége, lorsqu'il se présenta, le surprit peut-être autant que la déclaration de guerre des Anglais ; mais ce fut quand même l'invasion avec toutes les atrocités qu'il prétend justifier, — les habitants traqués, fusillés ou pendus, — les femmes éventrées, — les maisons brûlées, sous prétexte que l'armée allemande était harcelée par des « francs-tireurs ». On continuait à se battre, d'ailleurs, autour de Liége, et la guerre se développant on apprit que les Boches avaient forcé les coffres-forts de la Banque Nationale à Hasselt et y avaient pris 2 millions 350.000 fr., — sans doute d'après ce principe que l'argent a toujours été le nerf de la guerre; et tandis que les assassinats se poursuivaient aux environs, on se battit du côté de Haelen; le bruit du combat s'entendait jusqu'au village. L'invasion allemande continuait d'ailleurs, et, sur les routes, passait la coulée intarissable des troupes, et, derrière elles, toute une population de pillards et d'aventuriers chargeant des véhicules bizarres. On vit aussi arriver les premières voitures de blessés, qu'il fallut hospitaliser et soigner. Kunnen se trouvait occupé par l'ennemi et il y eut bientôt des coups de fusil, un simulacre de combat, au cours duquel l'endroit fut incendié, sous le prétexte commode que « des civils avaient tiré », tant que le bourgmestre, avec d'autres fuyards, après diverses alternatives, gagnèrent les bois de Love. Tout brûlait aux environs et l'on abattait les habitants à coups de fusils. Un moment l'ennemi réclama le bourgmestre, qui était accusé d'avoir armé « les francs-tireurs », mais il se réfugia chez le curé de Schuelen, puis chez l'instituteur, où il passa la nuit dans un coin du jardin. Il put revenir ensuite, mais constata que les routes étaient couvertes de bouteilles vides ; qu'on avait traîné des meubles dans les champs avec la paille sur laquelle avaient reposé les troupes ; que l'Allemand avait volé, pillé, saccagé, incendié, détruit, — et que ses excréments traînaient partout, même dans les assiettes, — comme s'il avait absolument tenu à faire souvenir de son passage.

L'auteur, on le voit, s'il a passé *à côté de la guerre*, en a connu les bienfaits et reçu les éclaboussures. Mais la place me manque pour analyser plus complètement ce livre, aussi curieux qu'abon-

dant, et j'y renvoie volontiers le lecteur. Après de nombreux incidents et des circonstances diverses, M. Georges Virrés fut déporté en Allemagne et en revint après six mois de détention dans un camp de prisonniers,— ce dont il a profité du reste pour arrêter son journal.

Le volume de Mme Carola Ernst : **Silhouettes crépusculaires**, donne, — et très heureusement, — un curieux récit. C'est l'histoire d'un officier français, blessé à Presles au début de la guerre, qui a perdu la vue et se trouve soigné et interné à Charleroi. Mme Carola Ernst, qui s'y est amicalement attachée, entreprend de le ramener aux siens, en Normandie. Après des démarches nombreuses, muni de toutes les paperasses nécessaires, — même du certificat d'une doctoresse allemande, — le couple réussit à se mettre en route, traverse la Belgique, une partie de l'Allemagne et la Suisse, tandis que se poursuit la guerre dont l'auteur donne de précieux tableaux, avec les blessés de Charleroi, les incidents d'Aix-la-Chapelle, de Cologne, de Mayence, la traversée de la Forêt-Noire, le passage par Fribourg et Bâle, l'arrivée en France et la suite du voyage par Vesoul, Langres, etc., pour débarquer enfin à Paris et à Caen. Sa tâche terminée, lorsqu'elle eut rendu aux siens l'officier aveugle, Mme Carola Ernst se remit en route et revint en pays occupé en passant par l'Angleterre et la Hollande. — Comme pièces justificatives, le volume a inséré des fac-simile de passeports. Le récit de Mme Carola Ernst offre un réel intérêt; il a collectionné de jolis tableaux et des scènes émouvantes, de même qu'il montre de curieux personnages. Mais, sans doute, pour entreprendre une tâche aussi extraordinaire que celle dont elle parle, — son personnage ou elle-même, car je ne suis pas très certain qu'elle se soit mise directement en scène, — il faut un véritable dévouement et vouloir quand même, malgré tout, accomplir une bonne action, — on pourrait même dire la bonne action d'une bonne chrétienne.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Chine.

LE CHAOS CHINOIS. — La Chine existe-t-elle encore?... Je m'en voudrais, en posant cette question, de contrister les patriotes chinois et ceux de mes amis lettrés qui gémissent de l'état la-

mentable où se trouve leur pays. Il est, toutefois, impossible à l'étranger résidant dans l'intérieur de la Chine d'entretenir aucune illusion à ce sujet : la République du Milieu n'est qu'une vaine dénomination, ne répondant à aucune réalité. En fait, les dix-huit provinces de l'ex-Céleste Empire forment, à l'heure actuelle, autant de royaumes séparés, non seulement indifférents les uns aux autres, mais ennemis en nombre de cas et se combattant avec acharnement. Bien plus, plusieurs de ces provinces ellesmêmes sont en proie à une guerre civile en miniature, bornée aux limites de leurs frontières. Un petit nombre de chefs militaires se partagent leur territoire, pillant et ravageant, à tour de rôle, les districts momentanément conquis sur leurs adversaires. Combien existe-t-il de ces roitelets, — tyrans temporaires, — dans la malheureuse grande Chine ? Le compte en serait malaisé à faire. Il en est de toute envergure, depuis le pompeux gouverneur d'une grande province, jusqu'au soldat heureux, capitaine de fortune, régnant sur quelques kilomètres de territoire.

La masse de la nation, depuis les négociants millionnaires jusqu'aux derniers des artisans besogneux, demeure apathiquement indifférente à cet état de chose. Le premier malandrin venu, s'enrôlant sous la bannière d'un quelconque de ces chefs d'occasion, devient une puissance sur le territoire où règne son patron. Plus ortuné même que ce dernier, les revers essuyés sur les champs de bataille affectent peu son sort, car il est toujours loisible d'offrir ses services au vainqueur ou de profiter d'une période plus troublée encore que de coutume, pour redevenir brigand. Les cas ne sont pas rares où l'homme alterne les deux métiers : soldat le jour, se contentant des extorsions qui passent pour licites, et brigand sans fard, dès la nuit close, engagé en des expéditions de plus large envergure.

Je puis parler de ces choses avec une impartialité sereine, n'ayant, en ce qui me concerne, aucun sujet de plainte contre les milices de diverses couleurs avec qui je me suis trouvée en contact.

Il y a quatre ans j'étais au Shensi, alors que le fameux Godjé et quelques autres officiers en révolte menaient campagne contre le Gouverneur de la province. J'arrivai un soir à une misérable auberge où mes muletiers dételèrent en déclarant qu'ils ne se hasarderaient pas plus loin, par crainte des troupes aux prises à

quelques kilomètres de là. Je demeurai environ un mois dans ce village, une sorte de grange me servant de logement. Il passait presque chaque jour, devant ma porte, des groupes de soldats comprenant de cinquante à deux cents hommes, qui venaient du Honan, allant au secours du Gouverneur assiégé dans sa capitale : Sianfou. Un sujet d'étonnement pour l'étranger était l'aspect juvénile, on peut même dire enfantin, de nombre de ces guerriers : quelques uns d'entre eux ne devaient pas avoir atteint leur quinzième année, de vrais bambins en les mains de qui eût mieux convenu un sabre en fer blanc que le fusil de guerre pesant trop lourd à leurs bras frêles. Les villageois restaient placides, vacant à leur petit négoce. Les histoires les plus terrifiantes de meurtre et d'incendie étaient rapportées des environs ; des exécutions multiples eurent lieu, qui ornèrent les arbres des routes de têtes coupées. Un de ces trophées sinistres, cinq têtes accrochées par les cheveux à un clou, fixé dans un mur, pendit deux jours en face de ma porte. Rien de cela ne troubla la quiétude du Nouvel-An qui fut célébré aussi joyeusement que de coutume.

Un aimable jeune ménage de missionnaires suédois, résidant à Tunchoux, ayant appris la situation peu confortable dans laquelle je me trouvais, m'offrit l'hospitalité. Deux journées de voyage en charrette me menèrent chez eux. J'arrivai le vendredi soir, et le dimanche matin, vers les 4 heures, j'entendis une pétarade intermittente qui me fit penser que les Chinois célébraient, ce jour-là, quelque fête, ou honoraient l'une ou l'autre des nombreuses Divinités du panthéon Tao-sse. Cependant mon hôte vint frapper à ma porte. — Entendez-vous ? me dit-il. — Oui, répondis-je. Qu'est-ce ?... un mariage, ou une cérémonie au temple ? — Rien de pareil, répliqua le pasteur d'une voix un peu émue ; nous sommes attaqués; la ville est assiégée ; espérons que tout ira bien pour nous.

Les balles passaient en sifflant au dessus des cours de l'habitation, s'aplatissant sur les toits. Le commandant de la place lui-même, disait-on, était sur les remparts, en robe de soie, faisant le coup de feu. Les chrétiens affluaient à la Mission. On organisait, en hâte, une ambulance... Cependant, vers les dix heures, les assaillants furent repoussés. Les fidèles, dans la petite chapelle, chantèrent des hymnes de gratitude et je pus enfin, sans choquer

trop fortement personne par mon flegme païen, insinuer que le déjeuner serait le bienvenu.

Le combat donnait, de notre côté, six morts et deux blessés, l'un de ces derniers étant un pauvre petit garçon, frappé par une balle à la jambe, comme il s'en allait porter du pain par la ville.

Suivirent alors d'étranges journées. Je me trouvai reportée à plusieurs siècles en arrière et vivant dans un de ces tableaux des maîtres du Moyen Age, dont les détails m'amusaient fort, alors qu'enfant, je visitais les musées de peinture. Les assiégeants construisirent des échelles pour escalader les murs de la ville et aussi des espèces de tours roulantes d'où leurs soldats devaient tirer sur nos défenseurs. Ceux-ci firent monter des quantités de pierres sur les fortifications pour les déverser sur les assaillants; d'énormes lanternes, suspendues à des cordes, éclairaient le pied des murailles et devaient déjouer les tentatives d'attaque nocturne. Que dirai-je ?... Il y avait encore des poutres agencées en bélier pour défoncer les portes ou pratiquer des trous dans les murs ; l'on parlait d'une tentative d'invasion de la ville à l'aide d'un couloir souterrain et le bruit courait que l'ennemi allait amener un canon.

J'attendais le cheval de Troie. Le côté sérieux de la situation était le manque de vivres. Il était évident que la famine, si le siège durait, forcerait la place à se rendre. Je n'ai jamais connu exactement comment finit l'aventure, quoique on m'ait assuré que les insurgés étaient entrés à Tunchoux, le soir même du jour où je m'en étais enfuie. Un messager réussit à se faufiler près des remparts, les assiégeants étant occupés de l'autre côté, et à me faire tenir une lettre qu'on hissa dans un papier, m'annonçant que la grand'route était libre. Je n'en demandai pas davantage et, après force insistance, obtins que le mandarin local fît entre-bâiller un moment, pour moi, les portes ouvrant sur la route opposée à celle que gardait l'ennemi. Un charretier, décidé par l'appât d'une forte rémunération, m'emmena à travers la campagne désertée. Nous ne rencontrâmes pas âme qui vive de toute la journée, jusqu'après le passage, en bac, d'une large rivière où nous arrivâmes à la nuit tombée. Les cinq jours qui suivirent furent une lamentable promenade à travers des ruines ; mais, dans ces logis ravagés, entre ces murs noircis par l'incendie, aux

toits percés, dépourvus de portes et de fenêtres, un peuple aimable, souriant et tranquille, continuait à vaquer à ses occupations habituelles, acceptant la guerre civile et souffrant des effets d'ambitions et de querelles sans intérêt pour lui, avec le même fatalisme qui lui aurait fait accepter des fléaux jugés sans remède : la peste ou l'inondation.

Durant les dix derniers mois que je viens d'employer à parcourir un pays peu connu, l'extrême-Ouest de la Chine, j'ai retrouvé la même apathique indifférence parmi les habitants du Szechuan. J'y ai, aussi, eu l'occasion de faire connaissance avec un genre de soldat plus primitif que tout ce que j'avais pu rencontrer jusque-là.

Un matin, descendant à pied, à travers des forêts, le sentier très raide qui d'un col élevé conduit à Nanping, je vis venir trois hommes hirsutes, en haillons, de vrais types de sauvages. L'un portait une chose d'aspect étrange qui devait être une sorte de fusil, mais de quelle époque?... jamais, dans les collections d'armes antiques, je n'ai vu son pareil. Le second tenait une pique, et le troisième un poignard à lame triangulaire qui mesurait au moins cinquante centimètres. Ces singuliers personnages passèrent en silence se rangeant un peu, seulement, contre les taillis, pour me laisser passer. Je dis au lettré thibétain qui m'accompagnait : — « Ce sont des chasseurs? — Non, répondit-il, ce sont des soldats. » Je n'eus point le temps de discuter son opinion, des coups de feu partaient en face de nous. — Chasseurs ou soldats, il faut nous montrer, nous risquons de recevoir des balles à travers les broussailles, dis-je. Pressant le pas, nous arrivons à une clairière où une trentaine d'hommes semblaient se reposer ou attendre quelque chose. Certains étaient vautrés dans l'herbe et tiraient en l'air, sur rien. D'autres avaient à leurs côtés des piques, des poignards semblables à ceux dont étaient armés les hommes que nous avions croisés un moment auparavant. Il y avait même des gamins armés de piques ornées d'un gland rouge, dont le manche avait été raccourci en raison de la petite taille de ceux qui devaient les porter. Le tableau était pittoresque à souhait. Je n'eus aucun doute sur la qualité des personnages et pensai que si une autre bande du même genre se trouvait plus bas sur la route, j'avais grande chance de ne plus revoir mes mules chargées de bagages, que j'avais envoyées en avant. Cependant, il ne convenait pas de laisser paraître mes crain-

tes : Nous parûmes, mon compagnon et moi, du même pas de flânerie avec lequel nous descendions du col, mais derrière nous, toute la bande se leva et nous suivit. Mieux valait engager la conversation : « D'où venez-vous? — Nous sommes des soldats de Nanping, nous sommes venus attendre des troupes venant du Kansu, mais des muletiers, en passant, nous ont dit qu'elles n'arriveraient que demain et nous nous en retournons. Et vous, où allez-vous? — Nous venons du pays d'Amdo et allons à Nanping. » Ces propos et d'autres échangés nous mènent en vue de mes mules. Gens et bêtes sont sains et saufs. Les soldats admirent les grandes mules du Kansu : je vois que, pour l'instant, nous n'avons rien à craindre. Ils ajoutent un conseil, dont la valeur ne m'est révélée que le lendemain : « N'allez pas à Nanping, on vous y volera vos bêtes. »

Nous allons à Nanping, cependant, mais notre singulière escorte s'arrête à une vingtaine de kilomètres de la ville et nous comprenons que les hommes ont menti en se disant des soldats de cet endroit. Nanping est plein d'agitation. Le Gouverneur légitime du Szechuan, défait par un rival et en fuite, s'y est réfugié. Les habitants sont informés qu'une bande de soi-disant partisans, qui ne sont que des bandits, doit arriver prochainement, et les malheureux, trop sûrs de leur sort, éprouvent, par avance, la terreur du pillage. Nous comprenons que les gens rencontrés sont une avant-garde des brigands et je m'étonne de leur réserve à mon égard, dans la forêt, et du conseil, certainement amical, qu'ils m'ont donné de façon déguisée : « N'allez pas à Nanping, on vous y volera vos bêtes. »

Le lendemain, avant l'aube, je quittai Nanping et n'ai jamais appris ce qu'il était advenu.

Les événements survenant en dehors des villes de la côte ou de celles de l'intérieur, habitées par des étrangers ont, à moins d'être d'une importance tout à fait exceptionnelle, peu de retentissement. Le manque de chemins de fer, l'absence de communications rapides d'aucun genre contribuent à ce défaut de publicité. Une ville de plus ou de moins saccagée dans le malheureux Szechuan n'était pas un fait de nature à éveiller grand intérêt.

Des aventures, telles que celles que je viens de narrer peuvent passer pour le côté amusant d'une situation triste ; le voyageur y trouvera un élément relevant la monotonie des lentes pérégrinations

par des routes primitives ; mais les souffrances de la masse laborieuse, pacifique et si éminemment sympathique du peuple chinois seraient bien dignes d'éveiller la pitié des Grandes Puissances et de les conduire à une action combinée pour y mettre terme, si celles-ci n'étaient pas trop occupées, d'autre part, par un autre chaos : celui de leurs intérêts antagonistes.

Ce qui est certain, ce que l'on ne sait peut-être pas assez, en Occident, c'est que toute action diplomatique, toute conversation avec le gouvernement siégeant à Pékin, toute convention conclue avec lui, ne peuvent avoir, dans la majeure partie des cas, qu'une portée très limitée et bien souvent se réduit à un vain bavardage.

Le Gouvernement ne dispose, la plupart du temps, d'aucun moyen de faire exécuter, dans les diverses provinces, les décrets qu'il peut rendre au Siège de la capitale officielle. Sans parler des provinces du Sud de la Chine, ouvertement en lutte avec lui en déniant sa légitimité, n'importe lequel des Gouverneurs, ou même des généraux disposant d'un nombre de fusils lui semblant suffisant pour une résistance effective, se refusera à obéir à la loi qui lésera ses intérêts privés, ou lui déplaira de toute autre manière. Et Pékin ne pourra que lancer des télégrammes, rendre des arrêtés, tous chiffons de papier dont se rira le potentat provincial, ou le chef militaire, sûr de ses hommes.

Il n'existe pas d'armée chinoise, d'armée nationale sur laquelle puisse se reposer un Gouvernement central. La nombreuse soldatesque qui ruine la République se compose de bandes sans lien réel les unes avec les autres. Les hommes ne sont point les soldats du pays, mais les mercenaires du Gouverneur X... ou du général Z... Ils ne connaissent que lui et, tant qu'il peut les payer ou les laisser se payer sur le butin conquis, ils le serviront contre n'importe qui.

On parle souvent, dans la presse étrangère de la côte, des dépenses considérables que le maintien de l'armée cause au trésor chinois. Cela est vrai dans une certaine mesure, les Gouverneurs puissants se rendant, de temps en temps, dans la capitale, pour y lever une forte contribution dont, — s'il faut en croire les gens bien informés, — la plus forte part passe dans leur poche et la moindre sert à apaiser les réclamations, devenues trop bruyantes, des troupes attendant leur solde depuis de longs mois. Il n'en est pas de même partout. Dans les territoires éloignés de Pékin

et, notamment, à la frontière Ouest, nombre de troupes diverses dépendent uniquement, pour leur paie comme pour leur armement, des ressources que leur chef peut se procurer sur place par collection des impôts divers.

Les troupes musulmanes obéissant au Général Ma, de Sinim, sont un exemple de ce fait répété en nombre d'endroits.

Ce qui semblera plus singulier encore, c'est que le Gouvernement soi-disant central de Pékin se désintéresse des expéditions entreprises par les chefs, aux frontières, dans un but, qui, bien que peut-être pas entièrement désintéressé, contribue néanmoins à la grandeur et à la sécurité de la Chine. Un commandant militaire, voisin de celui aux prises avec des tribus rebelles, ne prêtera aucune assistance à celui-ci, le laissera subir une défaite portant atteinte aux intérêts et au prestige de la Chine, simplement parce qu'il appartient à une autre province, ou à un autre district de la même province, et Pékin n'aura aucun moyen de le contraindre à aider son collègue ; bien plus, Pékin semblera indifférent à l'issue du combat.

Il n'est pas surprenant que ces généraux, ainsi livrés à eux-mêmes, se sentent indépendants et le prouvent en tenant peu de compte des ordres émanant de la Présidence.

A ce sujet, aussi, les incidents côtoyant le comique ne font pas défaut.

Il y a environ un an, le Gouverneur du Kansu, à la suite d'un changement de ministère, fut relevé de ses fonctions. Il eut, paraît-il, des velléités de résister, mais un parti se forma contre lui, dans un chef-lieu de la province, et il se résigna à se retirer dans son pays natal emportant, assure-t-on, plusieurs millions de dollars, fruits d'une épargne avisée pendant la durée de ses fonctions. Un décret présidentiel désigna, pour lui succéder, un général musulman. Ceci fit pousser les hauts cris aux Chinois du pays révoltés à l'idée d'une innovation mettant à leur tête un fils de l'Islam. Accédant à leur désir, la nomination du général mahométan fut cassée et un général chinois nommé à sa place. Ce dernier devait venir de la Mongolie intérieure et, pour mieux asseoir son autorité, prétendait licencier les troupes de la province et amener, pour les remplacer, ses propres mercenaires, environ vingt mille hommes. Ceux-ci s'étaient assez sinistrement signalés par des actes répétés de brigandages, dans la contrée de

leur dernière résidence, et les braves gens du Kansu se reprirent à gémir, avec juste raison, cette fois, à la perspective de l'invasion qui les menaçait. Un troisième général du nom de Lu, commandant la place de Pigliang, qui s'était mis à la tête de l'opposition faite à son collègue musulman de Ningshia, déclara que les troupes du nouveau gouverneur n'entreraient point au Kansu et que, si ce dernier avait des balles à dépenser, il en avait aussi, lui, en réserve. Ce langage énergique en imposa au titulaire du poste vacant. Il n'a point fait son apparition. Depuis un an, le général Lu fait fonction de Gouverneur à la satisfaction générale de ses administrés, assure-t-on. Cependant le général Ma de Sinin, lui-même un disciple du Prophète et le plus important des chefs militaires du Kansu, ne peut pardonner à son confrère Lu d'avoir, en se plaçant à un point de vue de race et de religion, empêché son coreligionnaire, nommé par Pékin, d'occuper le siège de premier magistrat de la province et, bien que ne lui faisant pas d'opposition ouverte, il a rompu toutes relations avec lui. Que demain un trouble quelconque éclate à la frontière, on verra peut-être se répéter au Kansu la lamentable aventure qui a valu à la Chine la perte d'une fertile partie du Szechuan, c'est-à-dire que le Gouverneur pourra laisser ses troupes l'arme au pied, tandis que d'autres soldats eux aussi, officiellement soldats de l'armée chinoise, seront assaillis et peut-être courront le risque d'être vaincus. La réciproque pourrait être vraie en un autre cas.

Quelque opinion défavorable que l'on puisse avoir du semblant de Gouvernement existant en Chine et des magistrats provinciaux qui en sont les représentants, il faut cependant reconnaître qu'ils sont mille fois préférables au désordre et aux barbares qui prendraient leur place, si les premiers devaient disparaître.

Cherku, province de Koukou-nor.

ALEXANDRA DAVID.

§

Russie.

Le Traité de Rapallo : allemands et bolchevistes. — « Un coup de théâtre ! » « Un coup de tonnerre ! » C'est dans ces termes que de nombreux journaux français annonçaient à leurs lecteurs la nouvelle de la conclusion du traité entre les Soviets et l'Allemagne à Rapallo. En lisant de pareilles manchettes on pour-

rait croire que ceux qui les rédigent ne connaissent rien de ce qui s'est passé depuis 1917. On pourrait même supposer que le traité de Rapallo soit quelque chose d'imprévu et d'inattendu, quelque chose qui soit en violente contradiction avec les événements qui l'ont précédé.

Il ne serait, par conséquent, pas inutile d'évoquer encore une fois ces événements, de les récapituler de nouveau.

Les premières manifestations des rapports suspects entre certains éléments du camp révolutionnaire russe et les milieux gouvernementaux des pays avec lesquels la Russie devait entrer en guerre en 1914 se rapportent aux années d'avant-guerre. En 1911 et 1912 deux centres de propagande révolutionnaire russe se sont formés en Autriche. L'un était dirigé par Trotzky (d'abord à Lvoff, ensuite à Vienne), un autre (à Cracovie) par Lenine. Trotzky était flanqué d'un certain camarade Bassok, qui devint, en 1914, agent notoire du bloc austro-allemand et travailla avec le fameux Parvus (le vrai nom de Bassok est Melenevsky). C'est Parvus qui subventionnait, au début, le journal russe *Pravda*, que Trotzky publiait en Autriche à cette époque et dont la principale mission était de combattre l'influence russe dans les Balkans. Ensuite Trotzky, d'après les révélations publiées par Bourtzeff, fut entretenu pécuniairement par la police secrète de Vienne qu'il informait sur la Russie, en général, et sur le mouvement révolutionnaire en Russie, en particulier. Quant à Lenine, flanqué de Zinoviev et de Kamenev, il était visiblement protégé par les autorités autrichiennes qui lui donnaient toutes facilités pour l'envoi en Russie de ses agents secrets et pour le transport clandestin de ses publications par la frontière d'Autriche. C'est Ganetzky (son vrai nom est Fürstenberg) qui servait d'intermédiaire entre le groupe de Lenine et le gouvernement autrichien. Ganetzky était lui-même ami et collaborateur de Parvus.

Après la déclaration de guerre les Russes d'âge militaire qui se trouvaient en Allemagne et en Autriche furent pour la plupart arrêtés et envoyés dans les camps de concentration. Mais Trotzky, Lenine, Zinoviev et Bouhharine (qui fut plus tard l'auteur du programme du parti communiste russe) étaient laissés en liberté et, quelques semaines après le debut de la guerre, le gouvernement autrichien les fit passer en Suisse où ils se livrèrent au travail de propagande défaitiste (défaitiste au point de vue de la Rus-

sie et de ses alliés) et à la création d'une organisation qui devait contribuer à l'offensive militaire des armées austro-allemandes par une offensive morale et politique dont le but était d'empêcher l'union sacrée dans les pays de l'Entente.

C'est à partir du printemps de 1915 que cette offensive défaitiste commence à se manifester. Ce furent Parvus et Radek (le vrai nom de Radek est Sobelsohn; il est sujet autrichien) qui s'occupèrent de sa préparation, en collaboration avec Rakovsky en Roumanie, Grimm en Suisse, etc. On élabora un plan de convocation de conférences socialistes pour lever le drapeau de l'internationalisme défaitiste: Zimmerwald et Kienthal furent la réalisation de ce plan. En même temps Parvus et Ganetzky organisent à Copenhague une vaste entreprise d'espionnage allemand sous le titre innocent de « Bureau d'Etudes sur les effets économiques et sociaux de la Guerre ». Un des principaux employés de ce bureau, le nommé Perazitch, fut envoyé par Parvus à Pétrograd immédiatement après la révolution de mars 1917 et y devint le chef de la section des relations internationales du Soviet, ce qui lui permettait d'entretenir ses relations avec Parvus et l'espionnage allemand aux moyens des courriers diplomatiques. Parvus essaya d'embaucher des collaborateurs pour son « bureau » de Copenhague parmi les révolutionnaires russes à Paris, où il envoya de Suisse un certain Grigory Tchoudnovsky qui entra en rapports avec les milieux défaitistes. Mais à Paris le groupe pro-allemand de Parvus-Lenine et Cie trouva bientôt un agent de premier ordre, dans la personne de Trotzky qui put passer de Suisse à Paris en qualité de correspondant d'un grand quotidien... antidéfaitiste et patriote de Kiev (ce quotidien, supprimé plus tard par le gouvernement de Lénine-Trotzky — quel ingrat ! — s'appelait *Kievskaïa Mysl*). S'étant établi à Paris, en pleine guerre, Trotzky y publiait en russe un quotidien anti-français et organisait un fort groupe défaitiste qui travaillait dans les milieux russes et français. C'est seulement après de longs mois de son œuvre de trahison que les autorités françaises arrêtèrent Trotzky ; mais, au lieu de l'envoyer devant un tribunal militaire, comme agent de l'ennemi, elles se bornèrent à l'expulser de France en Espagne, d'où le traître se rendit aux Etats-Unis pour y continuer sa propagande contre les Alliés.

Avant la révolution russe, l'activité de Parvus, Lenine, Trotzky,

etc, se développait dans deux directions. Ils s'adressaient, en premier lieu, aux socialistes des pays de l'Entente pour y créer le courant antipatriotique et défaitiste. D'autre part, ils travaillaient parmi les éléments « allogènes » de la Russie, les poussant vers un séparatisme à outrance qui devait affaiblir la force de résistance de l'Empire russe et servir l'intérêt de ses ennemis. C'est Parvus qui fut pendant la guerre le premier promoteur de ce séparatisme défaitiste. En collaboration avec Bassok-Melenevsky et d'autres agents austro-allemands, Parvus organisa à Vienne une union pour la libération de l'Ukraine. A Zurich il fonda un bureau pour la propagande du séparatisme dans les provinces baltiques, et ce fut une des nombreuses compagnes de Parvus, une certaine Catherine Gromann, qui fut chargée par lui de s'occuper de la propagande séparatiste parmi les Esthoniens. Plus tard cette Catherine Gromann passa dans son bureau de Copenhague et ensuite au Soviet de Petrograd. A Constantinople, Parvus avait un bureau de propagande séparatiste pour le Caucase.

La véritable orgie d'activité défaitiste commença en Russie après la révolution de mars 1917 qui ouvrit — pendant la guerre ! — toutes les portes de la Russie à tous les agents des puissances ennemies, à tous les espions, à tous les traîtres.

L'utilisation du mouvement révolutionnaire et séparatiste dans les pays alliés en vue du triomphe des armées germaniques entrait déjà avant la guerre dans les plans de l'état-major allemand. Dans le *Livre Jaune*, publié par le ministère des Affaires Etrangères français, on trouve un rapport secret de l'Etat-major allemand qui dit ce qui suit :

> Il faudra susciter des troubles dans le nord de l'Afrique et en Russie. C'est un moyen d'absorber les forces de l'adversaire. Les soulèvements provoqués en temps de guerre par les agents politiques demandent à être soigneusement préparés et par des moyens matériels. Ils doivent avoir une tête dirigeante, que l'on peut trouver dans les chefs influents, religieux ou politiques.

La réalisation de ce plan devint facile après l'explosion de la révolution en Russie. L'Etat-major allemand envoya en Russie des wagons entiers de défaitistes, Lenine, Zinoviev, Lounatcharsky, etc. D'autres, comme Trotzky, les rejoignirent plus tard. En même temps les Allemands établirent à Petrograd, à Moscou et dans tous les autres principaux points du territoire russe, y compris,

le front, leurs services secrets, militaires et politiques, qui agissaient d'accord avec les leaders bolcheviks, les subventionnant et leur transmettant les directives allemandes (1).

Grâce à l'appui de l'argent et de l'organisation allemande, les bolcheviks purent facilement accomplir leur mission en Russie, d'autant plus que le pauvre Gouvernement provisoire ne comprenait rien à la gravité de la situation et facilitait lui-même l'action des agents ennemis. Pour caractériser jusqu'où allait son esprit d'imprévoyance, — confinant à la complicité, — il suffit de dire qu'il ne songea même pas à interdire l'accès du territoire russe à Lénine, bien qu'il sût que Lenine arrivait de Suisse par l'Allemagne et avec le concours du gouvernement allemand. On raconte que Lenine lui-même fut étonné de cet accueil amical et disait avec un sourire : — En arrivant à la frontière russe, je m'attendais à être arrêté, et, au lieu de cela, quelle réception solennelle on m'avait préparée ! — Trotzky, se rendant en Russie venant d'Amérique, fut arrêté par les Anglais à Halifax et remis en liberté sur les instances du ministre des Affaires-étrangères du Gouvernement provisoire.

Je suis loin de toute intention d'accuser le pauvre Gouvernement provisoire d'avoir été un complice conscient des bolcheviks et des agents allemands. Mais sa complicité inconsciente est pour moi un fait indiscutable. Je suis même en mesure d'y apporter un témoignage personnel.

Je fus le premier à avoir signalé les rapports entre les bolcheviks et les Allemands. En 1915 déjà je constatai les premières manifestations de l'activité de Parvus et de Lenine et les dénonçai dans l'hebdomadaire antidéfaitiste que je publiais à cette époque, en russe, à Paris (sous le titre *Russie et Liberté*) et dans la revue *Sovremenny Mir* à Petrograd. Lorsque je rentrai, en avril 1917, de Paris en Russie, je constatai immédiatement que beaucoup d'agents, que les Allemands avaient embauchés parmi les « révolutionnaires » russes en Suisse, travaillaient aux Soviets de Petrograd et de Moscou et sur le front russe. Avec le regretté fondateur du parti ouvrier russe, G. Plekhanov, et d'autres so-

(1) Je me permettrai de citer une fois de plus les Mémoires du général Ludendorff (v. tome II de l'édition française, pp. 20 et 119), qui dit sans ambages que l'Etat-major allemand « avait organisé une propagande destinée à semer, dans l'armée russe, les germes d'une campagne pacifiste » et « avait envoyé Lenine en Russie ».

cialistes-patriotes je combattis l'action des traîtres ; mais malheureusement c'étaient eux qui avaient une position « légale » en Russie révolutionnaire, tandis que nous étions soumis à un véritable ostracisme officiel. Il suffira de dire que le Soviet de Pétrograd refusa d'admettre dans son sein Plekhanov et invalida mon mandat, sans aucun motif légal, alors que les ouvriers et employés du chemin de fer du Nord-Ouest m'avaient élu au Soviet par un vote unanime. Ces faits, et beaucoup d'autres, nous démontrèrent que, dès le début de la révolution, une volonté occulte avait éliminé des Soviets les éléments patriotes et anti- allemands et concentrait la direction des affaires des Soviets dans les mains ennemies. Le Gouvernement provisoire aurait pu, bien entendu, contrecarrer l'action de cette volonté occulte, mais, au lieu de cela, il faisait exactement le contraire. L'événement qui me permit de porter un jugement définitif sur l'attitude du Gouvernement provisoire, ce fut sa conduite pendant les journées de la première insurrection bolcheviste à Pétrograd (en juillet 1917). A ce moment le ministre de la Justice du Gouvernement provisoire, M. Pereverzeff, mit à ma disposition plusieurs documents secrets que ses services possédaient et où il y avait des données irréfutables sur les rapports financiers et politiques entre Lenine, Zinoviev et d'autres chefs bolchevistes et les Allemands. Me remettant ses documents, M. Pereverzeff me dit que le gouvernement était renseigné sur leur contenu depuis le mois d'avril, mais ne donnait aucune suite à l'affaire. Après avoir pris connaissance des documents que le ministre m'avait remis, je vis tout de suite qu'ils confirmaient mes renseignements antérieurs. Et d'accord avec M. Pereverzeff je pris sur moi la responsabilité d'une publication immédiate des documents (il fallait se hâter parce que l'émeute bolcheviste battait son plein dans les rues de Petrograd). En publiant des extraits de ces documents je les accompagnai d'une demande officielle et publique adressée au Gouvernement provisoire pour qu'il chargeât sans retard la justice de cette affaire et inculpât Lenine et d'autres de haute trahison (1). Mais quelle fut ma stupéfaction quand, le lendemain, je ne trouvai pas ma déclaration dans les grands journaux et appris que dans la nuit Kerensky, Nekrassov, Terechtchenko, Tseretelli et d'autres ministres, de même que certains membres influents du Soviet de Pé-

(1) Un vieux socialiste patriote, M. Pankratov, joignit sa signature à la mienne.

trograd avaient enjoint aux directeurs des journaux de ne pas publier mes révélations. Heureusement que je réussis à les porter à la connaissance des soldats de la garnison de Petrograd et qu'un petit journal, négligé par les ministres, n'ayant pas reçu leur interdiction ou ayant osé passé outre, publia *in extenso* mes accusations contre les bolcheviks et qu'il devint impossible d'étouffer l'affaire. Kerensky se vit obliger de donner l'ordre d'ouvrir une instruction, mais comme en même temps il invitait Pereverzev de donner sa démission en raison de la divulgation des documents, il était évident qu'on n'inculpait les traîtres qu'à contre-cœur. Et en effet, bien que le juge d'instruction et le procureur eussent reconnu dans un communiqué officiel que mes accusations étaient justes et eussent pris la décision de traduire Lenine, Trotzky et d'autres devant le tribunal, le Gouvernement provisoire eut la faiblesse de remettre en liberté les chefs bolcheviks arrêtés.

En septembre-octobre 1917, l'Autriche, se sentant impuissante à continuer la guerre, adressa au gouvernement russe des propositions secrètes de paix séparée. Les Allemands, bien renseignés sur tous les secrets politiques, militaires, diplomatiques de la Russie révolutionnaire, répondirent par une nouvelle offensive bolcheviste à Petrograd et à Moscou et, au commencement de novembre, établirent en Russie un gouvernement à eux, lequel peut s'intituler soviétique, communiste, rouge ou tout ce qu'on voudra, mais qui, depuis son premier jour, est et restera jusqu'à sa chute ce qu'il fut dès ses origines, c'est-à-dire une *agence allemande.*

Que mes lecteurs ne prennent pas cette expression dans un sens métaphorique et littéraire. Non, je déclare que le gouvernement bolchevick est une agence allemande dans le plus simple et le plus vulgaire sens de ce mot. Toute l'action des chefs bolcheviks avant et après leur avènement au pouvoir en est la preuve. Lorsque, encore sous Kerensky, ils organisaient leurs premiers massacres d'officiers russes, il était visible que les mains des assassins travaillaient suivant un plan précis : on commença par une extermination systématique des meilleurs spécialistes techniques parmi les officiers de la flotte de la Mer Baltique et de la forteresse de Cronstadt ; on tuait sur les indications de l'ennemi, qui voulait avant tout se débarrasser des chefs militaires et navals russes qui lui paraissaient les plus dangereux. Tout ce qui se passait en même temps sur le front était évidemment ré-

glé par un accord entre l'ennemi et ses agents en Russie. Quant à l'action postérieure des bolcheviks, elle a tous les traits d'une action de l'ennemi dans un pays occupé. Ce que les bolcheviks faisaient et font encore en Russie, les Allemands l'ont fait en Belgique et dans la France du Nord. Réquisitions forcées, déportations, camps de concentration, prise d'otages, fusillades d'innocents, brutal écrasement de toute ombre d'opposition, suppression de la liberté de la presse, des réunions, de la circulation et du travail, un régime de soldatesque et d'oppression sans pitié, tout cela les bolcheviks l'ont pratiqué et le pratiquent encore en Russie avec la même absence de tout sentiment humain dont les Allemands ont fait preuve lorsqu'ils étaient maîtres des régions qu'ils avaient envahies.

Le régime bolchevik en Russie n'est en somme qu'une continuation de la guerre allemande contre le grand pays slave. Les Allemands ont perdu la guerre en Occident. C'est pour eux une raison de plus pour la gagner en Orient. Et ils veulent la gagner par l'intermédiaire des bolcheviks. Qu'est-ce que les bolcheviks ont fait, en somme, en Russie ? Ils ont mis à sec le pays, ils ont ruiné son industrie et son commerce pour que l'industrie et le commerce allemands puissent y trouver une *tabula rasa*. Ils ont décimé la fine fleur intellectuelle de la Russie, pour que les « génies » de Berlin et de Munich puissent travailler sans concurrents. Un des apôtres du germanisme a dit que le monde slave doit servir de fumier au champ de la culture allemande. C'est cet idéal que les bolcheviks poursuivent. Ils croient qu'ils y sont déjà arrivés et qu'ils peuvent livrer la Russie, captive, meurtrie, affamée et sans défense à leurs maîtres allemands. Telle est la vraie signification du traité de Rapallo, continuation logique de Brest-Litovsk.

Je veux être franc. Je veux dire aux amis de la Russie qui sont heureusement encore très nombreux dans tous les pays de l'Entente, en France particulièrement, que les Alliés portent leur part de responsabilité dans ce qui se passe actuellement en Russie. Ils devaient prévoir tout cela. Ils savaient que les chefs bolcheviks n'étaient que des subordonnés des chefs allemands. Ils ne devaient pas, — je dirai même ils n'avaient pas le droit de laisser les bolcheviks tranquilles après avoir battu les Allemands. A quoi bon avoir détrôné Guillaume II, si son valet, Lenine,

reste maître du Kremlin? Est-ce que les pangermanistes et les impérialistes allemands peuvent être considérés comme des enfants inoffensifs, lorsque leurs agents et disciples, les Trotzkis, continuent à commander l'armée rouge ?

La vérité est que les Alliés n'ont pas vaincu *jusqu'au bout*, n'ont pas vraiment terminé la guerre. Pour vaincre définitivement, pour terminer effectivement la grande guerre et assurer au monde une véritable trêve de Dieu, il reste encore un ennemi à abattre. Et ce n'est pas avec des « pactes » verbaux ou écrits qu'on peut le faire avec le bolchevisme. Ce n'est pas en évitant le combat qu'on peut vaincre celui-ci, c'est en acceptant ce combat, comme il convient à une Europe vraiment démocratique. Si les Alliés le font, ils auront gagné la Russie, non cette Russie soviétique où le gouvernement boit le sang de ses sujets et où les esclaves affamés se dévorent les uns les autres, mais la Russie de l'avenir, une Russie qui naîtra des ruines et des souffrances d'aujourd'hui. Car cette nouvelle Russie nationale, qui couve déjà sous les cendres d'un horrible incendie rouge, n'oubliera jamais les crimes de ceux qui l'ont plongée dans l'Océan de ses calamités actuelles, elle ne leur pardonnera jamais.

L'heure viendra où les bourreaux rouges devront payer tout ce qu'ils ont fait. Et à cette heure du payement le peuple russe saura demander des comptes à ceux aussi qui auront été les complices et les instigateurs de ses oppresseurs, — aux Allemands et à tous ceux qui auront suivi leur ignoble exemple et auront conclu avec les bolcheviks un honteux pacte d'exploitation de la misère russe.

Quant à ceux qui auront eu la sagesse et la noblesse de ne pas participer à ce pacte déshonorant, ils retrouveront l'amitié du grand peuple qui dit dans un de ses proverbes : *C'est dans le malheur que l'on reconnaît ses vrais amis !*

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Amédée Boinet : *La cathédrale d'Amiens*. Avec 43 grav. et 1 plan; Laurens. 4 50

Jean Vallery-Radot : *La cathédrale de Bayeux*. Avec 51 gravures et 1 plan : Laurens. 4 50

Histoire

A. Augustin-Thierry : *Augustin Thierry d'après sa correspondance et ses papiers de famille*. Préface de Gabriel Hanotaux. Avec un portrait; Plon. 12 »

R. W. Emerson : *Les Anglais*, esquisses de leur caractère. Traduction et introduction par Pierre Chavannes : Payot. 10 »

Frantz Funck-Brentano : *Le moyen âge*; Hachette. 15 »

Camille Richard : *Le comité de Salut-public et les fabrications de guerre sous la Terreur*; Rieder. 35 »

Marcel Rouff : *Les mines de charbon en France au XVIII*e *siècle, 1744-1791*; Rieder. 35 »

Littérature

Charladolphiana; Libr. académique, Perrin. » »

Henri Clouard : *Aurel*, biographie critique, avec un portrait, un autographe et une bibliographie : Chiberre. 2 »

L'Ermite du faubourg Saint-Germain : *L'envers du monde, mœurs de la cour et de la ville, sous la République*; Flammarion. 7 »

J. B. Girod : *Voyages, souvenirs de jeunesse*; Cahiers du Centre. 4 50

A. Jolivet : *Withelm Heinse* : Rieder. 25 »

Pierre Lasserre : *Cinquante ans de pensée française ;* Plon. 7 »

Joseph Le Gras : *L'extravagante personnalité de Jacques Casanova, chevalier d'industrie, 1725-1798*; Grasset. 7 50

E. Sansot : *Essai sur les parfums*; Chiberre. 5 »

Maurice Servsl : *Autour d'un roman de Balzac : Les Chouans* ; Conard. » »

Musique

André Himonet, *Louise*, de G. Charpentier, étude historique et critique, analyse musicale ; Mellottée. 3 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

André Aude : *Souvenirs du temps de guerre*; Berger-Levrault. 3 »

Jacques Bouis : *Notes d'un agent de liaison de la classe 1918 au 18*e *bataillon de chasseurs à pied*; Berger-Levrault. 4 »

Abbé Chauveau : *Les Américains à Gièvres*, histoire d'un camp américain. Préface du général Radiguet. Avec de nomb. illust. ; Imp. Unic, Nantes. » »

Général Legrand-Girarde : *Opérations du 21*e *corps d'armée, 1*er *août-septembre 1914*. Avec 6 cartes; Plon. 12 »

Colonel Le Hénaff et Capitaine Henri Bornecque : *Les chemins de fer français et la guerre*. Avec 23 croquis, 1 carte et 4 planches; Chapelot. 4 »

Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental. VIII : La ruée vers Calais, 15 octobre-13 décembre 1914*. Avec 5 cartes; Chapelot. 12 »

Philosophie

Ch. Lalo : *Aristote*; Mellottée. 2 50

Jules de Gaultier : *La philosophie officielle et la philosophie* ; Alcan. 7 »

Poésie

Charles Adolphe Cantacuzène : *Parenthèses paresseuses*; Libr. académique Perrin » »

Paul Claudel : *Poèmes de guerre 1914-1918*; Nouv. Revue française, 7 50

André Cœuroy : *Les poings lassés* : Belles-lettres. 4 »

Tristan Derème : *La verdure dorée*. Préface de M. Philippe Huc ; Emile-Paul. » »

Léon Deubel : *La lumière natale*; Mercure de France. 10 »

Eugène Figuière : *Le Manoir*. Illust. de Claude Roza : Figuière. 5 50

André Harlaire : *Jongleries*; La Pelote, Bordeaux. 2 »

Jehan de Jehay : *A la fantaisie*; Jouve. » »

Lyco Laghos : *Voix* ; Fischbacher. 5 »

Charles Phalippon : *Grelots et mirlitons* ; Edit. du Quatrième Etat, Toulouse. 4 »

Jean Singer : *La fille des astres suivi de la philosophie du verbe*; Imp. Munier, Evian-les-Bains. » »

Laura Vulda : *L'âme vraie* ; Kosmos. 7 »

X : *Les coups de pied de l'âne*; Jouve, 3 50

Politique

André Chéradame : *La Mystification des peuples alliés, pourquoi ? comment? par qui?* Avec 36 cartes, graphiques et fac-similés ; Imp. Hérissey, Evreux. 10 »

E. Doumergue : *La Paix par la vérité.* Tome I : *Avant* ; Edition Foi et Vie. 15 »

Questions coloniales

Léon Homo : *Expériences africaines d'autrefois et d'aujourd'hui. Maroc, Tripolitaine, Cyrénaïque* ; Vuibert. 3 50

Roman

André Beaunier : *La Folle jeune fille* ; Flammarion. 7 »

Charles de Bussy : *Le Tour du demi-monde en 80 nuits* ; Férenczi. 6 75

Auguste Dupouy : *L'affligé.* Préface de Charles Le Goffic ; Férenczi. 6 75

Lucien Farnoux-Raynaud : *Le Pêcheur de Lunes* ; Soc. mutuelle d'édition. 5 »

Jacques Fierre : *L'Eternelle histoire* ; Flammarion. 7 »

Charles Foley : *Cabotinette* ; Flammarion. 7 »

Jean Galmot : *Un Mort vivait parmi nous* ; La Sirène. 6 75

Myriam Harry : *Le Tendre cantique de Siona* ; Fayard. 6 50

Lafcadio Hearn : *Le Roman de la voie lactée*, traduit par Marc Logé ; Mercure de France. 7 »

Jérome K. Jerome : *Mes Enfants et moi*, traduction M. Berblock ; Renaissance du livre. 6 »

Rd. P. Lepers : *La Tragique histoire des flibustiers*, recueillie et adaptée par Pierre Bernard Berthelot : Edit. franç. illust. 6 »

Roger Martin du Gard : *Les Thibault.* 1re partie : *Le Cahier gris* : Nouv. Revue française. 6 75

Philippe Millet : *La Délivrance de Zacouren* ; Plon. 7 »

Louis de Robert : *Silvestre et Monique* ; Flammarion. 7 »

Werner Scheff : *Juan Fernandez*, adapté de l'allemand par Charles Schacher ; Férenczi. 6 75

Shéridan : *Je suis seule, venez* ; Férenczi. 6 75

Pierre Soulaine : *La rue de la Paix* ; Flammarion. 7 »

Léon Werth : *Le Monde et la ville* ; Crès. 6 »

Sciences

Gustave Mic : *La Théorie einsteinienne de la gravitation* ; Hermann. 4 50

Sociologie.

Jean Choleau : *L'expansion bretonne au XXe siècle.* Avec 9 cartes et graphiques, 27 tableaux statistiques et 3 planches de cartes ; Champion. » »

A. Cormont : *Les Caisses d'épargne de France.* Préface de M. Pol Chevalier ; Berger-Levrault. 5 »

Léon Duguit : *Souveraineté et liberté* ; Alcan. 8 »

Harlen Eugène Read : *La Limitation de l'héritage*, Edition française avec avant-propos, note et appendice par L. P. Alaux. Préface de M. Victor Cambon ; Payot. 6 »

Théâtre

René Benjamin : *Les Plaisirs du hasard*, comédie en 4 actes ; Nouv. Revue franç. 3 50

André de Lorde : *Théâtre Rouge*, Préface de M. André Antoine ; Figuière. 6 75

Voyages

Louise Faure-Favier : *Paris, Bruxelles, Amsterdam. — Amsterdam, Bruxelles, Paris.* (Guide des voyages aériens.) Avec de nomb. photographies ; Messageries aériennes. 7 50

Charles Fegdal : *La Fleur des curiosités de Paris*, types et coins curieux. Avec 50 illust. et plans et 5 dessins de Jean-Jules Dufour ; Revue contemporaine. 15 »

Jehan d'Ivray : *L'Egypte Eternelle* ; Renaissance du livre. 4 »

Pierre de Kadoré : *Nipponeries d'été* ; Soc. mut. d'édition. 4 50

Joseph de Pesquidoux : *Sur la glèbe* ; Plon. 7 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les Amis de Verlaine. — Un poète ouvrier. — Une rue Jean-Dolent. — A propos d'une nouvelle traduction de « la Sonate à Kreutzer ». — Un ex-candidat au Prix Goncourt. — La production littéraire. — L'ingéniosité du Ministère des Postes. — Phénomènes métapsychiques — Et la garde qui veille... aux remparts d'Aigues-Mortes. — Errata. — Descendants ou homonymes. — Publications du « Mercure de France ».

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société Anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le jeudi 18 mai prochain, à 18 heures, au siège social.

§

Les Amis de Verlaine tiendront leur réunion annuelle le jeudi 25 mai, jour de l'Ascension. Ils se rendront à dix heures et demie au monument du Luxembourg, où des discours seront prononcés et des poèmes récités. Un déjeuner suivra la commémoration. Il aura lieu dans la grande salle des Sociétés savantes, 8, rue Danton, à une heure. Prix : 17 francs. Les adhésions sont reçues par M. Elie Vidal, trésorier de l'association, 9, rue du Havre (VIIIe), et au *Mercure de France*.

Le groupement de fait des « Amis de Verlaine » étant devenu l'Association légale dite Société des amis de Verlaine, dont les statuts ont été publiés dans notre livraison du 1er décembre 1921, nous croyons devoir préciser qu'il n'est pas indispensable d'être membre de la Société pour prendre part aux manifestations en l'honneur de Paul Verlaine.

Nous rappelons que les personnes qui désirent faire partie de la société doivent adresser leur adhésion à M. Elie Vidal, Secrétaire-Trésorier, 9, rue du Havre, Paris (VIIIe), qui envoie sur demande les statuts de l'association.

§

Un poète ouvrier. — M. Maurice Mardelle, dont nous publions un poème dans le présent numéro, est un ouvrier. C'est un simple et pur ouvrier. Il est charpentier, fils de charpentier, petit-fils de charpentier. Il exerce son métier dans son village natal, Perrusson, près de Loches, en Touraine. Il n'a pas eu d'autres études que l'école primaire, et à quatorze ans il entrait en apprentissage. Il a fait toute la guerre, la Lorraine, la Marne, l'Yser, puis, après une période de maladie, l'a continuée comme manœuvre-charpentier à la poudrerie de Toulouse. M. Maurice Mardelle, qui a aujourd'hui 35 ans, n'a jamais rien publié, sinon « au temps des illusions, nous dit-il, vers la vingtième année, quelques petites notes dans un journal de Tours ».

« Des projets? nous dit-il encore, des espoirs ? des rêves ? Mon Dieu! sans cela, ferais-je des vers ?

« J'ai là, à peu près achevé, mon manuscrit du *Compagnon de la Cathédrale*, dont vous avez un extrait, soit quelque 300 vers, de quoi meubler une plaquette... Et puis des charpentes, des charpentes dans les villages de mon pays, qui est le plus joli du monde. »

Dans un des derniers numéros de l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* (10 mars), M. Pierre Dufay écrivait en réponse à une question sur les poètes ouvriers :

On s'est déjà occupé ici de poètes ouvriers, en particulier de Jean-Baptiste Daumier, de J.-B. Devaux, d'Elise Moreau et d'autres. Evidemment leurs intentions sont bonnes, mais leurs vers sont communément médiocres. Il ne convient guère qu'ils cherchent à s'élever plus haut que la chanson, où, parfois, ils excellèrent, — n'oublions pas qu'Eugène Pottier était d'abord ouvrier emballeur et que, garçon boucher, Jules Jouy composa ses premières chansons, qu'il allait, le soir, chanter dans les goguettes, en allant, le matin, livrer en voiture aux clients la viande paternelle, et certaines de ces chansons se rapprochent de l'ode.

Mais, en général, il ne semble pas que l'ouvrier doive vouloir dépasser le ton de la chanson. Le poète ouvrier, c'est là un laissé pour compte de 1848 dont il ne convient pas d'abuser.

A nos lecteurs de juger si le poète charpentier Maurice Mardelle confirme ou dément le jugement de M. Pierre Dufay.

§

Une rue Jean-Dolent. — Un comité que préside Mme Aurel et qui compte parmi ses membres MM. Henri de Régnier, Gustave Geffroy, Lucien Descaves, Henri Duvernois, Paul Brulat, Frantz Jourdain, Léon Riotor, etc., va demander au Conseil Municipal de donner à une rue de Paris le nom de Jean Dolent. Voilà une heureuse initiative qui obtiendra certainement l'agrément de l'Assemblée municipale et qui donnera peut être aux générations nouvelles le goût de relire le subtil écrivain.

L'auteur du *Cyclone* était, suivant la belle définition de son grand ami Charles Morice, un amant de la vie :

La vie des sentiments, la vie des regards et des sourires, la vie des formes en mouvement, la vie expressive et belle des œuvres d'art et la vie aussi des rues populeuses où l'homme se livre avec une spontanéité ingénue...

C'est dire que Dolent aimait à se mêler à la circulation de la rue et plus particulièrement de sa rue, de son faubourg ; nul n'a su comme lui attraper au passage le bout de dialogue significatif, deux mots parfois, qui rendent à merveille l'âme populaire, l'esprit tout ensemble farce, mélancolique et un peu provincial du Bellevillois de Belleville. Jean Dolent composa la plupart de ses livres tout en cheminant le long de la côte de Belleville ; la « chaussée de Belleville », comme on

disait de son temps, il la suivit matin et soir pendant cinquante-trois ans pour aller de son petit pavillon de la villa Ottoz (rue Piat) jusqu'à son bureau de la rue Portefoin, en plein quartier du Temple, où ses journées entières étaient consacrées avec bonne grâce à des travaux de contentieux commercial dans une maison de métal précieux.

Sa silhouette un peu tassée était bien connue des ouvriers et des employés qui, faisant chaque jour le même chemin, le rencontraient aux mêmes heures. Il saluait les visages de connaissance d'un coup de son feutre gris-fer. Et, dans la foule d hommes de lettres et d'artistes qui accompagnait son convoi funèbre, le 3 septembre 1909, on remarquait la présence de nombreux ouvriers : ses amitiés anonymes, ses sympathies des « rues populeuses »...

Quiconque a connu Dolent sera heureux de voir une de ces rues porter son nom. — L. DX.

§

A propos d'une nouvelle traduction de « la Sonate à Kreutzer ».

Monsieur le Directeur,

Retardé par l'achèvement d'un travail urgent, je ne réponds qu'aujourd'hui à la note du *Mercure de France* du 15 avril où je suis pris à partie à l'occasion de ma nouvelle traduction de la *Sonate à Kreutzer* de Léon Tolstoï, parue dans la « Bibliothèque Plon ». On y allègue que cette traduction n'est pas faite « d'après la troisième et dernière version du texte russe », comme je l'affirme dans ma préface, mais présente, au contraire, « exactement le même texte » que celui paru « il y a une dizaine d'années au *Mercure de France* d'abord, puis dans les œuvres complètes du Comte L. N. Tolstoï publiées chez Stock ».

Cette allusion à la traduction de M. Bienstock et les termes employés pour s'inscrire en faux contre mon assertion révèlent l'auteur de la note : le même M. Bienstock. Car ce n'est pas la première fois qu'il a recours à ces moyens de concurrence foraine. En publiant, il y a dix ans, sa traduction de la *Sonate à Kreutzer*, précisément dans le *Mercure de France*, il avait déjà éprouvé le besoin d'annoncer que seule sa « marchandise » était d'excellente qualité, tandis que la mienne,—la traduction parue plus de vingt ans auparavant, — était frelatée, et cela parce que le texte russe qui avait servi à ma traduction différait notablement de celui qu'il connaissait. Je n'avais pas jugé à propos de répondre il y a dix ans, parce que je ne tenais pas à fournir à M. Bienstock l'occasion de faire de la réclame sur mon dos, n'ayant pas été seul à connaître le caractère de son entreprise, où l'on traduisait non seulement du russe en français, mais « de toutes langues en toutes langues », suivant l'expression du célèbre écrivain russe Doroschevitch (dans le

Rouskoïé Slovo de Moscou), expression reprise par *Comœdia* de Paris, il y a une douzaine d'années. Depuis, M. Bienstock prit figure de traducteur attitré de Tolstoï, devint le collaborateur de votre estimable revue, Monsieur le directeur, et je ne saurais, par suite, négliger davantage des insinuations, voire des attaques diffamatoires, comme celles contenues dans la note du *Mercure* : « Ou M. Halpérine-Kaminsky se trompe lourdement, ou il trompe ses lecteurs », y est-il dit entre autres.

Déjà, il y a dix ans, M. Bienstock jetait le discrédit sur ma probité littéraire dans votre revue, sous prétexte que, s'improvisant sur le tard traducteur, il ignorait l'existence d'une première version de la *Sonate à Kreutzer*, celle qui, interdite par la censure russe en 1889, circulait parmi les lecteurs russes en copies manuscrites ou lithographiées. C'est une de ces copies que j'avais reçue directement de Tolstoï et que j'ai traduite. Pendant vingt ans, nulle protestation ne s'était élevée contre l'authenticité de ce premier texte russe et la fidélité de ma traduction. Les manuscrits des œuvres inédites de Tolstoï continuaient, au contraire, à me parvenir directement de chez lui, tels celui de *Le Salut est en vous*, en 1893, celui de *Maître et Serviteur*, en 1905, etc... et je conserve des lettres de l'illustre auteur m'exprimant sa satisfaction du soin que je mettais à mon travail. L'une de ces lettres, visant *Résurrection*, fut publiée par M. Birukoff dans sa revue russe : *La Parole Libre*.

Voici que M. Bienstock récidive, à propos de la même *Sonate à Kreutzer*, en affirmant avec une égale mauvaise foi, doublée d'une ignorance rare pour un traducteur de Tolstoï, que ma nouvelle traduction ne se distingue en rien de celle qu'il avait publiée il y a dix ans et de celle sans doute qu'il vient de réimprimer dans la collection « Les Maîtres du Livre » (Crès et Cie). Il dit même que « c'est exactement le même texte », voulant sans doute avancer, en son style amphigourique, que nous avons travaillé sur le même texte *russe* ; le lecteur s'apercevra que mon texte français ne ressemble guère, fort heureusement, à celui de M. Bienstock. Il nie l'existence d'une troisième version, parce que la phrase que je cite dans ma préface comme étant nouvelle « se trouve, assure-t-il (un peu autrement traduite) dans les œuvres complètes du Comte L. N. Tolstoï, et tout récemment dans la collection *Les maîtres du Livre* ; elle figure également dans la traduction de la *Feuille Littéraire* ». Il s'agit toujours de la traduction de M. Bienstock.

Eh bien, il est fâcheux pour sa démonstration que M. Bienstock néglige de citer à l'appui la phrase qu'il prétend retrouver dans son texte français. Je prétends, moi, qu'elle n'y figure nullement, même « un peu autrement traduite ». Dans tous les textes russes antérieurs à celui de l'édition de 1911, notamment dans celle, en quatorze volumes in-folio, publiée par la Comtesse Sophie Tolstoï, et dont un exemplaire me fut remis par Tolstoï avec sa dédicace, cette phrase est rédigée ainsi:

Pourvu que l'espèce humaine ne s'éteigne pas en voulant cesser de se conduire comme des porcs !

Il s'agit donc bien de *l'espèce humaine prise dans son ensemble* qui devrait cesser de se conduire comme des porcs, c'est-à-dire tendre à la chasteté absolue.

Confrontons cette formule avec celle qui la remplace dans ma traduction de la « Bibliothèque Plon » :

Parce qu'une dizaine d'êtres humains ou deux d'entre eux seulement voudraient cesser de se conduire en porcs, notre espèce courrait le risque de s'éteindre !

J'ajoute dans ma préface :

La phrase que nous soulignons ne se trouve dans aucune des versions du roman publiées avant l'édition des œuvres complètes (celle de 1911). On avouera qu'elle apporte un amendement fondamental à *l'idée première* du roman.

Les lecteurs de ma préface sont instruits de la raison qui me fait attribuer une portée particulière à cette phrase. Je rappellerai simplement ici que la thèse de *la Sonate à Kreutzer* est dans l'affirmation du devoir pour tous les humains de tendre au haut idéal de la chasteté absolue. La critique, en Russie comme partout ailleurs, fut unanime pour objecter à Tolstoï que la réalisation de cet idéal marquerait par là même la fin de l'humanité. Dans sa réponse aux critiques, sous forme de postface à la *Sonate à Kreutzer*, l'auteur, en expliquant pourquoi et comment on doit tendre à l'idéal posé par lui, ne se tient pas moins à son idée première : la nécessité morale de tendre à la chasteté complète. Toutes les éditions du roman, russes et étrangères, impriment la postface avec la deuxième version de la *Sonate à Kreutzer*, envisagée désormais comme définitive.

Et voici que je découvre la formule apportant une restriction aussi nette à la thèse absolue défendue par Tolstoï jusqu'à la veille de sa mort ; je la découvre dans l'édition posthume des œuvres complètes de l'illustre écrivain, due aux soins de sa femme, la comtesse Sophie, et ayant été revue par elle sous la surveillance de son mari. Le fait de leur révision commune est connue de tous les amis du grand mort, et j'en trouve encore la confirmation, notée à la date du 29 septembre 1910, dans le « Journal » du dernier secrétaire et intime de Tolstoï, M. Boulgakov (*chez L. N. Tolstoï pendant la dernière année de sa vie*). J'avais déjà signalé l'intérêt particulier de cette première édition posthume (publiée au début de 1911, et Tolstoï est mort en novembre 1910) lors de ma traduction, en 1913, des *Scènes du siège de Sébastopol* (Ideal Bibliothèque Pierre Laffite et Cie). J'y avais trouvé une nouvelle version d'une bonne partie de ces « scènes » imprimée d'après le manuscrit non censuré de Tolstoï et contenant même un chapitre entièrement inédit. C'est pourquoi je me réfère de préférence à cette édition, *ne varietur*, toutes les fois que j'en ai besoin,

comme je le note dans ma préface de la *Sonate à Kreutzer*. Mais si différent que soit l'ancien texte des *Scènes de Sébastopol* de celui exhumé en 1911, le fond demeure le même dans les deux. Par contre, les modifications de forme dans la troisième version de la *Sonate à Kreutzer* sont peu appréciables, tandis que l'amendement à la thèse est essentiel. Comment aurais-je manqué de signaler cette particularité importante de ma nouvelle traduction, alors que, seul, M. Bienstock semble ignorer que, dans les dernières trente années de Tolstoï, le penseur dominait chez lui le romancier et que ses œuvres d'art n'étaient créées que pour servir ses idées? Un autre de ses secrétaires, M. Goussev (*Deux années avec L. N. Tolstoï*) rapporte à ce propos une comparaison savoureuse du grand écrivain russe :

De même qu'un paillasse devant sa barraque charme le public par ses trucs afin de l'entraîner à l'intérieur et le faire assister à la vraie représentation, mes œuvres d'art sont faites pour attirer l'attention à ce qui en constitue le fond.

Notez, au surplus, que tout loyal investigateur découvrirait, dans ma traduction de la « Bibliothèque Plon », une autre variante ou, plus exactement une addition, qui, à mon sens, n'est pas moins significative. Il s'agit des lignes finales du chapitre XI. Dans les éditions russes antérieures à celle de 1911, ce chapitre s'achève ainsi :

Toutes les religions prévoient la fin de l'humanité et, d'après les données de la science, elle n'est pas moins inévitable.

L'édition qui a servi à ma nouvelle traduction contient, à la suite, tout un passage nouveau que je suis bien forcé de reproduire ici :

Quoi d'étonnant, dès lors, de voir la doctrine morale aboutir aux mêmes conclusions ?

Il se tut encore et prolongea cette fois le silence, tout en fumant sa cigarette, en tirant d'autres de son sac et les plaçant dans son porte cigarettes fort usé.

— Je comprends votre idée, dis-je, les Quakers professent quelque chose de semblable.

— En effet, et ils ont bien raison. La passion sexuelle, si masquée qu'elle soit par la civilité, est un mal terrible contre lequel il faut lutter, et non l'encourager comme nous le faisons. Les paroles de l'Evangile : « Celui qui regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère », s'appliquent non seulement aux femmes des autres, mais encore et surtout à notre propre femme.

Il est facile d'apercevoir la raison de cette addition : en rappelant qu'un nombreux groupement d'hommes, la secte des Quakers, si répandue en Angleterre et en Amérique, partage les idées exposées dans la *Sonate à Kreutzer*, Tolstoï signifie à ses critiques que sa thèse n'a pas un caractère aussi insolite qu'ils s'évertuent à le faire croire.

Quoi qu'il en soit, on ne retrouve pas plus ce passage de la phrase controversée dans aucune des traductions françaises, et sans doute en d'autres langues, publiées antérieurement à celle que je donne aujour-

d'hui ; elle ne saurait figurer davantage dans celle de la collection « Les Maîtres du livre », tout récemment publiée, puisque M. Bienstock assure qu'elle est toute conforme à sa précédente traduction, bien qu'il aurait dû, lui, la reviser pour cette publication de choix, s'il avait connu la version nouvelle et définitive de la *Sonate à Kreutzer*.

Je n'avais pas ce motif, quant à moi, de faire du bruit autour de ma nouvelle traduction. La « Bibliothèque Plon », composée d'ouvrages déjà renommés, les *réimprime* comme tels, précisément dans le but de les mettre à la portée du grand public. Je n'avais donc qu'à fournir un texte connu et répandu dans le monde entier. Mais ma première traduction, parue en 1889, était celle de la première version, notablement différente de la deuxième, considérée, celle-ci, comme définitive; j'ai dû, par suite, refaire entièrement ma traduction en recourant au texte donnant toute garantie d'authenticité. C'est alors que j'ai découvert les lignes nouvelles sur la portée historiographique desquelles j'avais le devoir d'attirer l'attention du lecteur.

Après ces explications sur l'essentiel du débat, est-il utile d'insister sur les conjectures émises dans ma préface quant aux raisons qui avaient empêché les historiographes ou les traducteurs de Tolstoï de signaler avant moi les singularités de la dernière version de la *Sonate à Kreutzer* ? Que ces conjectures reposant sur la saisie *certaine* d'une partie de l'édition de 1911 soient fondées ou non, le fait qui importe c'est la réalité des passages décisifs de la dernière version et de leur absence dans toutes les traductions françaises de la *Sonate à Kreutzer* antérieures à la mienne.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

E. HALPÉRINE KAMINSKI.

§

Un ex-candidat au prix Goncourt. — Parlant de cet écho publié ici le 15 avril dernier, *le Chat* du « *Journal* » signale aimablement que M. André Chevrillon, qui représente, en ce moment, avec Maurice Donnay, la France aux Etats-Unis, ne fut jamais candidat au prix Goncourt. Il le déclara nettement le lendemain du 6 décembre 1905, jour où l'Académie lui donna « une » voix au premier tour de scrutin et finit par décerner le prix à M. Claude Farrère.

La voix tombée du ciel à M. Chevrillon était, nous apprend *Le Chat*, celle de J.-K. Huysmans, qui admirait fort *Sanctuaires et Paysages d'Asie* et ne connaissait pas personnellement l'auteur.

Dont acte.

Mais pourquoi faut-il que ce soit toujours *le lendemain* et non la veille de l'attribution du prix que les écrivains qui n'ont pas obtenu les 5.000 francs fassent leur déclaration de non candidature ?

Déclaration, au demeurant, bien superflue, puisque tout le monde sait qu'il n'y a pas à faire acte de candidat pour concourir à ce prix... C'est aux Dix à chercher, suivant le vœu de Goncourt, « le meilleur ouvrage d'imagination en prose paru dans l'année ». — L. DX.

§

La production littéraire. — Voici, d'après le *Publisher's Weekly*, le nombre de livres publiés dans les différents pays en 1920 :

Grande-Bretagne : 11.026
Amérique : 8.329
Belgique : 558
Tchéco-Slovaquie : 3.572
Danemark : 3.757
France : 6.315
Allemagne : 32.345
Hollande : 3.974
Italie : 6.837
Luxembourg : 90
Norvège : 949
Portugal : 1.710
Russie : 742
Espagne : 1.577
Suède : 3.613
Suisse : 1.453.

Pour l'année dernière, les romans, s'il faut en croire la *Publisher's circular*, sont en majorité dans tous les pays :

Grande-Bretagne : 967
Amérique : 683
Hollande : 374
Italie : 414

La catégorie « Belles-Lettres » donne les chiffres suivants :

Tchéco-Slovaquie : 1.280
Danemark : 1.008
Norvège : 278
Espagne : 732
Suède : 1.740
Suisse : 260
France : 1.401
Allemagne : 6.647.

La production de livres allemands témoigne de la rapidité du relèvement de ce pays.

En 1913, la production totale de l'Allemagne était de 35.078 volumes,

elle était passée en 1918 à 14.743, pour atteindre, en 1920, comme on l'a dit plus haut : 32.345.

Ce dernier total se divise en 6.647 volumes rentrant dans la catégorie « Belles-Lettres », déjà cités, 4.411 livres de droit ou de politique, 3.149 livres d'enseignement, 2.302 livres de théologie, 2.075 de commerce.

La production mondiale pour 1920 atteindrait le total de 115.847 volumes.

§

L'ingéniosité du Ministère des Postes est toujours en éveil. Déjà il avait imaginé de tirer dans la même teinte orange les timbres de 5 centimes et de 30 centimes, si bien que la poste belge a surtaxé une de nos cartes postales timbrée à 30 centimes, la croyant timbrée à 5 centimes ; déjà le timbre bleu d'eau de 50 centimes vu à la lumière jaune du gaz peut-être très aisément confondu avec le timbre vert d'eau de 15 centimes. Voilà maintenant que le timbre de 10 centimes est tiré exactement dans la même teinte verte qui était naguère celle du timbre de 5 centimes, et que le timbre de 30 centimes déjà nommé passe de la teinte orange à la teinte vermillon, qui était hier celle du timbre de 10 centimes. Charmantes fantaisies ! Mais comme il y a encore chez les particuliers des milliers de timbres verts de 5 centimes et de timbres vermillon de 10 centimes, les éventualités d'erreurs sont nombreuses. On voudrait bien connaître la cause raisonnable de ces ... réformes.

§

Phénomènes métapsychiques. — Voici un exemple des « preuves de la *lucidité*,—ou plutôt de la « cryptesthésie » non télépathique », — qu'a recueillies l'illustre professeur Charles Richet, dans son fameux *Traité de Métapsychique*. Nous copions textuellement, p. 208 :

Je dis à M. D... très sceptique, qui n'assistait pas à ces expériences : « Pensez à un nom quelconque... nous le trouverons par la table et je vous le dirai demain. »

La réponse (de la table) a été *F, N, T, B, T* Si l'on prend la lettre précédente, ce que l'on est parfaitement autorisé à faire (??), on a *E, M, S, A, S*, Or le nom pensé par M. D... était *César*. Sur cinq lettres il y en a donc, avec la probabilité de 1/25, 2 de bonnes, soit, comme probabilité totale, d'après la formule citée plus haut, environ 1/42, ce qui est peu. Mais, en réalité, il y en a beaucoup plus. Car c'est un mot de 5 lettres répondant à un mot pensé de 5 lettres, soit une probabilité de 1/7, environ, d'avoir 5 lettres (??). Alors, cela, revient à 1/294. C'est même plus encore. Car *si la table retardait* la réponse, la dernière lettre, *R*, a été indiquée comme *S*, la première lettre, *C* a été indiquée *avec retard un peu plus grand* (!!) et, alors, on a *D, M, S, A, R*, ce qui se rapproche passablement de *César*...

Autrement dit : « La table a dit *F, N, T, B, T*. Si je suppose qu'en

disant *F*, elle a voulu dire *C*, qu'en disant *N*, elle a voulu dire *E*, qu'en disant *T*, elle a voulu dire *S*, qu'en disant *B*, elle a voulu dire *A*, et qu'en disant encore *T* elle a voulu, cette fois, dire *R*, j'ai *César*.

L'éminent professeur Charles Richet, membre de l'Académie des Sciences, aurait pu, en appliquant sa méthode, trouver aussi bien, nous semble-t-il, un autre mot de cinq lettres.

Qu'en pense M. Paul Heuzé ?

§

Et la garde qui veille... aux remparts d'Aigues-Mortes. — Qui n'est allé, touriste ou artiste, admirer les murailles d'Aigues-Mortes ? Ce sont l'une des curiosités de la France, et nous les estimons, — contrairement à l'auteur de la notice sur Nimes dans la série *Joanne* des fascicules Hachette, — supérieures à celles de Carcassonne et d'Avignon, en ce qu'elles forment un tout homogène et d'une même époque.

Certes, l'impression est ineffaçable, de cette enceinte rectangulaire de 545 mètres sur 300, aux remparts crénelés de 8 à 10 mètres de hauteur, aux 15 tours carrées ou rondes, aux 10 portes, et l'on n'échappe pas à la sorte de magie orientale qui se dégage de cet ensemble austère, évocateur, unique. Nous avons refait le pèlerinage d'Aigues-Mortes le mardi 18 avril dernier. Nous étions en compagnie de visiteurs américains, accoutumés aux aspects changeants de l'univers, sincères admirateurs de la beauté du sol français. Mais une surprise spéciale les attendait, que nous n'avions osé leur laisser prévoir, dès l'approche de la Porte de la Gardette, qui est celle par où l'on pénètre dans la « cité poitrinaire », — comme l'a appelée Reboul, — en venant de la gare. C'était la surprise de la garde qui veille aux murailles d'Aigues-Mortes... Car Aigues-Mortes est, sur tout le pourtour, tant intérieur qu'extérieur, de sa merveilleuse enceinte, protégé par un quintuple rang de malodorantes sentinelles. Les étrangers innombrables qui la visitent y apprennent donc, — au cas, d'ailleurs invraisemblable, où ils l'ignoreraient encore, — à connaître la saleté d'un peuple qui trouve de l'argent pour assister aux répugnantes tueries de taureaux et n'en a pas pour se construire des lieux d'aisance. De temps immémorial, les habitants d'Aigues-Mortes vont se soulager les intestins au pied de leurs remparts. Heureusement, le service des monuments historiques a fait murer les escaliers d'accès aux chemins de ronde. Sans quoi celui-ci offrirait le même spectacle écœurant que celui des niches pratiquées dans l'épaisseur des murs pour la défense des meurtrières, lesquelles niches abritent une quantité respectable d'étrons.

Eh bien, il importe d'avoir le courage de vous le dire en public, monsieur le Maire d'Aigues-Mortes, ce spectacle est honteux, et il faut

que vous ayez une singulière conception des nécessités de l'hygiène et des conditions du bon renom de la France à l'étranger pour tolérer de pareilles pratiques ! Que si vous objectiez le manque de fonds pour faire construire, — comme pendant à la fameuse cave corporative qui fit jadis couler des flots d'encre, — des communs municipaux, nous vous suggérerons le procédé en usage à Arles. Au lieu de laisser la visite de la Tour de Constance et des remparts de votre cité être gratuite, établissez un système de tickets payants : 2 francs pour la Tour de Constance ; 2 francs pour les remparts. Le produit en sera destiné à la construction de ces W. C. qui vous font si cruellement défaut et dont l'usage sera obligatoire. De la sorte, Aigues-Mortes n'offrira plus l'aspect d'un douar africain, avec ses immondes courettes dont le spectacle, vu du haut des murailles, attriste non seulement l'étranger francophile, mais le simple Français qui tient au bon renom de sa patrie. — C. P.

§

Descendants ou Homonymes ? — A la liste, déjà longue pourtant, que nous avons publiée ici, de marchands établis dans Paris et qui portent des noms illustres dans la littérature, il convient d'ajouter encore.

Le voyageur, qui, venant du Centre, par l'autobus Clichy-Odéon descend à la station de la Place Clichy, aperçoit tout de suite à main droite, tout à côté d'un grand café, une porte modeste, peinte en marron, dont le sommet affecte une forme de plein-cintre.

Du plâtre et de la poussière recouvrent l'unique marche qui donne accès à l'intérieur de la maison.

Au fond d'un couloir obscur se balance un écriteau :

Pour tous renseignements
S'adresser au café Michel.

Sur la façade, étroite et grise, figurent deux plaques de faïence bleues portant en blanc, l'une le numéro 138, — car nous sommes ici au 138 de l'avenue de Clichy, — l'autre cette indication qui orne la plupart des immeubles parisiens :

Gaz à tous les étages.

Sur le côté gauche de la porte, une plaque blanche celle-là porte en lettres bleues :

Mme FLAUBERT
Conseils
Reçoit de 2 h. à 6 h.
3e étage
English Spoken.

Au moment où on cherche les « sources » de *Madame Bovary*, sans doute conviendrait-il de s'adresser à l'homonyme de l'auteur de la *Ten-*

tation de Saint Antoine. Les dons de seconde vue que possède certainement Mme Flaubert lui permettraient d'apporter d'utiles et décisives précisions sur le point controversé, et elle nous dirait de façon définitive qui a servi de type à Mme Bovary.

§

Errata. — Numéro du 15 avril, Echos, p. 571 (Quelques auberges célèbres) dernière ligne, lire : *M. Magnus*, au lieu de M. Momus.

Numéro du 1er mars, p. 501 (Architecture), l. 11, lire : *rébus* au lieu de *zébus*.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE, de Lafcadio Hearn, traduit par Marc Logé. Vol. in-16, 7 francs. Il a été tiré 10 exemplaires sur papier pur fil, à 15 francs.

LA LUMIÈRE NATALE, poésies, par Léon Deubel. Vol. in-8 écu, tiré à 345 exemplaires, savoir : 324 ex. sur papier pur fil, à 10 francs, et 21 exemplaires sur vergé d'Arches, à 20 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

Société Anonyme des Ateliers de Constructions Électriques de Lyon et du Dauphiné

Capital : 18.000.000 de francs en 36.000 Actions de 500 francs.

Siège social : 220, route d'Heyrieux, à Lyon.

Émission de 30.000 Obligations 6 1/2 de 500 fr. rapportant un intérêt annuel de 32 fr. 50 net de tous impôts présents et futurs payable par coupons semestriels les 1er mai et 1er novembre de chaque année.

Ces titres sont remboursables en quinze ans à partir du **15 novembre 1932**, soit par voies de tirages au sort au pair, soit par voie de rachats en bourse et conformément au tableau d'amortissement le premier remboursement devant avoir lieu le **15 novembre 1933.**

Les tirages seront effectués, s'il y a lieu, et par les soins du Conseil d'administration avant le 15 octobre de chaque année.

La Société s'est réservé le droit de remboursement anticipé.

Prix d'Émission : 485 fr. par Obligation.

Jouissance du 1er mai 1922

Payables en souscrivant

Les demandes sont reçues dès à présent aux guichets des Banques ci-dessous :

Banque Nationale de Crédit, 20, rue Le Peletier, à Paris, et dans toutes agences ;

Banque Privée, 30-32, rue Laffitte, à Paris, et dans toutes ses Agences ;

MM. Charpenay et Cie, banquiers à Grenoble, Voiron et Modane.

Ces demandes seront servies au fur et à mesure de leur inscription jusqu'à concurrence du montant des titres disponibles.

La notice prescrite par la loi a été publiée au « Bulletin des Annonces Légales Obligatoires » du 10 avril 1922.

Assemblée générale du Comptoir National d'Escompte

L'assemblée générale annuelle du Comptoir National d'Escompte de Paris a eu lieu le 25 avril sous la présidence de M. Paul Boyer, président du conseil d'administration.

En dépit de la crise qui s'est manifestée en 1921 après la période d'activité qui avait suivi la fin des hostilités, les résultats de l'exercice, qui se soldent par un bénéfice net de 28.691.678 fr. 53, ont été satisfaisants.

Après un exposé de la situation économique et un rapide tableau des marchés étrangers, le rapport constate que, dans toutes les branches de son exploitation, le Comptoir a conservé une bonne activité et, dans quelques-unes, réalisé des profits. Ses guichets ont presque incessamment sollicité l'épargne pour les nombreuses émissions du Trésor, du Crédit National, du gouvernement de l'Algérie, de la Ville de Paris, du Crédit Foncier de France et des Compagnies de chemins de fer, les emprunts gagés par les annuités de l'Etat en réparations des dommages de guerre, aussi bien que des actions et obligations d'entreprises coloniales et industrielles et d'affaires locales.

Le Comptoir, grâce à la prudence qui avait été sa règle dans la période des entraînements faciles, a pu continuer d'offrir au commerce et à l'industrie les mêmes facilités.

Sa trésorerie a été parfaitement assurée pendant l'exercice par le constant maintien des ressources au niveau des exigibilités.

Ses bureaux de Paris et le réseau grandissant des agences de province ont fortifié leurs contacts avec une clientèle de plus en plus nombreuse. Ses relations avec l'étranger se sont encore étendues. En dépit de difficultés de toutes sortes, ses vingt-trois agences aux colonies et à l'étranger ont donné des résultats satisfaisants.

Après la lecture des rapports de la commission permanente de contrôle et des commissaires, l'assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1921 et a décidé la répartition de [illegible] fr. par action et de 11 fr. 2153 par part de fondateur. Il sera reporté à nouveau 846.316 fr. Au compte des actionnaires qui présente ainsi un total de 6.684.946 fr. 71 non répartis.

MM. Vacherie, administrateur, et Gustave Robert, membre de la commission de contrôle, ont été réélus à l'unanimité.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an..............	60	fr.	Un an............	75	fr.
Six mois...........	32	»	Six mois..........	40	»
Trois mois.........	17	»	Trois mois.........	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; **tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.**

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.